This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

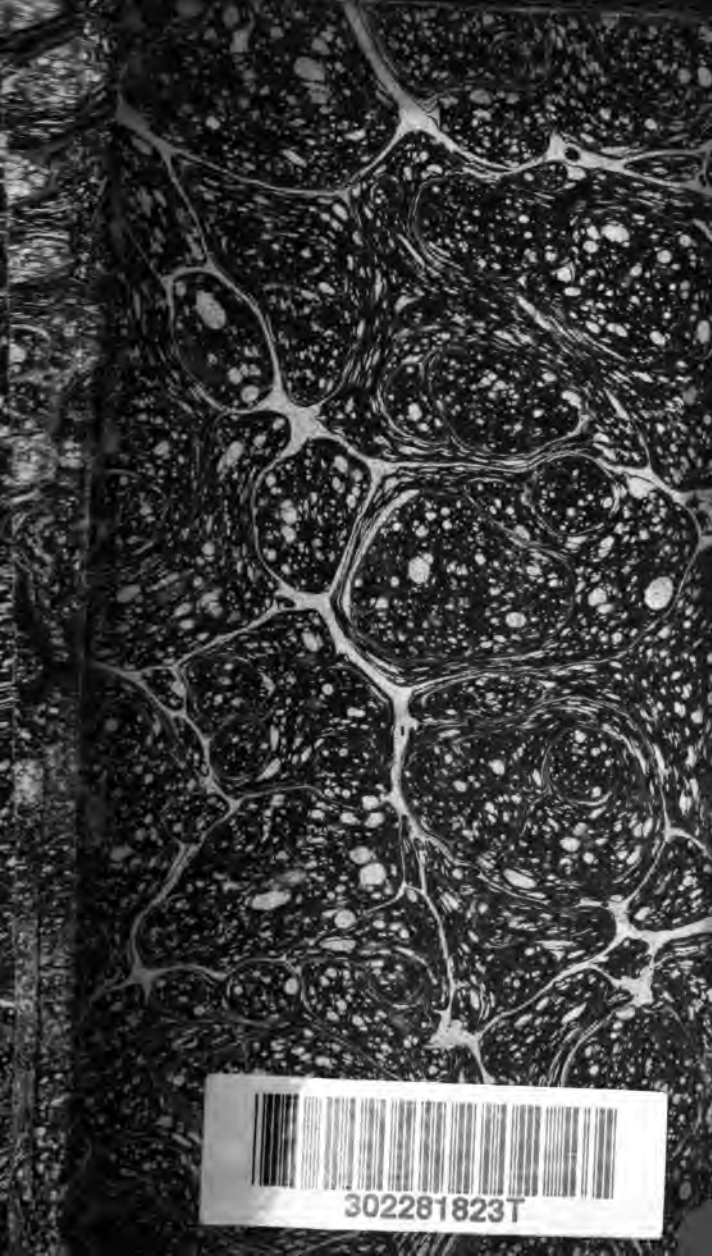
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

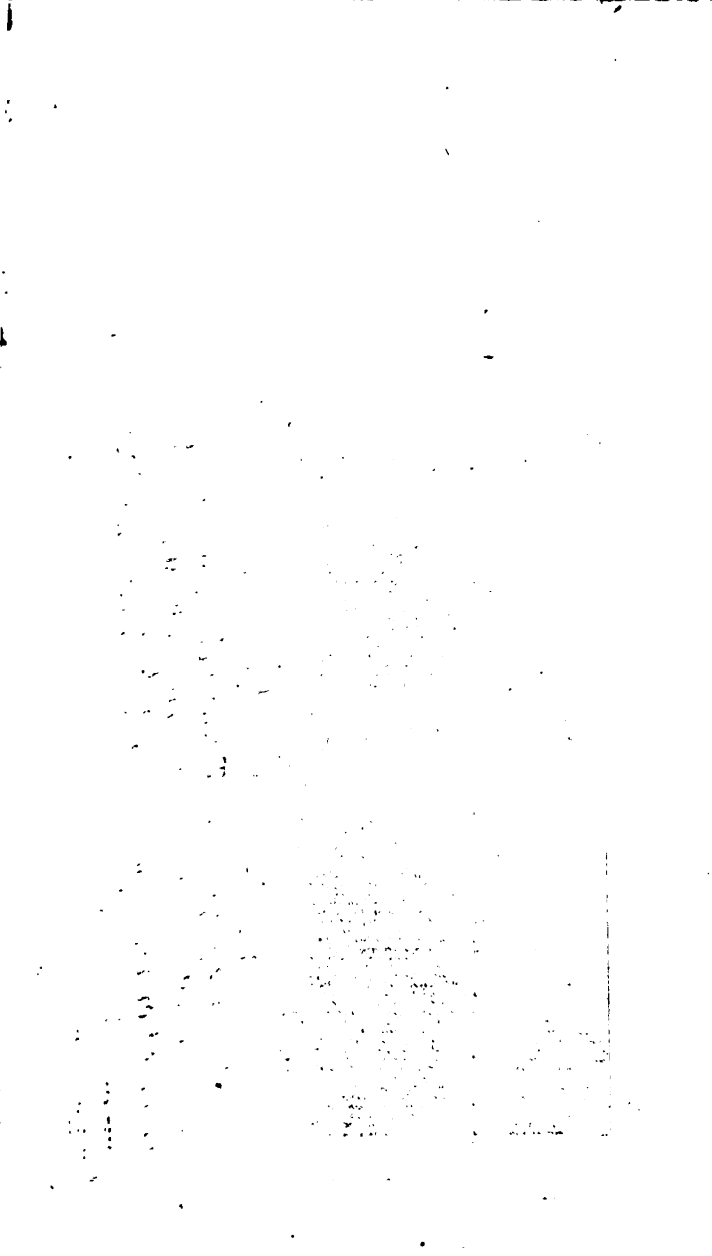
327
Lem

ASHMOLEAN MUSEUM
LIBRARY

PRESENTED BY

Sir Alan Gardiner.


302281823T



DESCRIPTION
DE
L'EGYPTE,

CONTENANT

PLUSIEURS REMARQUES CURIEUSES

SUR LA GEOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE DE CE PAÏS,

Sur ſes Monumens anciens, ſur les Mœurs, les Coûtumes & la Religion des Habitans, ſur le Gouvernement & le Commerce, ſur les Animaux, les Arbres, les Plantes, &c.

Compoſée ſur les Mémoires de Monſieur

DE MAILLET,

Ancien Conſul de France au Caire,

PAR M. L'ABBÉ

LE MASCRIER.

Ouvrage enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez ISAAC BEAUREGARD,
MDCCXL.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

8 JUL 1962

PRÉFACE.

DE tous les Païs du monde l'Egypte eſt ſans contredit celui ſur lequel nous avons des connoiſſances plus anciennes ; & c'eſt peut-être aujourd'hui le plus ignoré. Il n'y a point d'homme de Lettres qui ne ſçache par cœur ce qu'en ont écrit les Plines, les Strabons, les Diodores, les Hérodotes. Ceux même qui par goût, par fantaiſie, ou par incapacité, que ſçais-je ? par principe de Religion peut-être, n'ont jamais eu aucun commerce avec ces Hiſtoriens Profanes, ont pû puiſer dans la lecture des Livres ſaints de grandes connoiſſances ſur l'état ancien de cette Contrée.

A l'égard de ſa ſituation préſente, tant de Relations en ont parlé, qu'il ſemble inutile de retoucher cette matière. Nos Provenceaux commercent au Caire & à Alexandrie, comme la plupart de nos Négocians trafiquent à Lyon & à Marſeille. On ne parle que des anciennes Villes de Thèbes & de Memphis, des Déſerts de la Lybie, des Grottes de la Thébaïde. Le Nil eſt auſſi familier à beaucoup de gens, que la Seine. Les enfans même ont les oreilles rebattues de ſes cataractes & de ſes embouchures. Tout le monde a vû, ou entendu parler des Momies. En un mot, le Puits de Joſeph, la Colomne de Pompée, le

Phare d'Alexandrie, les Pyramides d'Egypte, ſont des objets dont on a été ſi ſouvent entretenu, qu'entreprendre d'ajouter aux connoiſſances que l'on en a déja, ce ſeroit vouloir apprendre à un Pariſien ce que c'eſt que S. Denys, ou faire connoître le Tombeau de S. Martin à un habitant de la Touraine.

Il s'en faut pourtant beaucoup que ſur ce Païs, d'ailleurs peu éloigné de nous, on ait des connoiſſances auſſi étendues, des idées auſſi nettes & auſſi exactes, qu'on ſe l'imagineroit d'abord, à ne conſulter que ces apparences trompeuſes. Qu'on demande en effet à nos François des nouvelles de ces anciens Egyptiens, que les Sciences & les Arts rendirent autrefois le Peuple le plus célèbre de l'univers: Qu'on les interroge ſur l'origine & le cours du Nil, ſur la cauſe de ſes accroiſſemens, ſur ſes ſept embouchures aujourd'hui abſolument inconnues: Qu'on veuille s'inſtruire à fond d'un Païs autrefois ſi vanté, de ſon climat & de ſes productions, des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, de leur génie & de leur Religion, de leur commerce & de leurs uſages: Qu'on entreprenne de découvrir les vûës particulieres qui firent élever ces monumens fameux, ces maſſes prodigieuſes, que l'Antiquité mit au nombre des ſept merveilles de l'univers: Qu'on cherche à penétrer dans leur intérieur, & à mettre au grand jour les ſecrets myſtérieux qu'il renferme; combien peu de perſonnes ſeront en état de penſer & de parler juſte ſur chacun de ces différens articles? De tous ceux qui liſent les Anciens,

ciens, il n'y en a preſque aucun qui ne ſe propoſe un but au de-là duquel il pouſſe rarement ſes recherches. Le Géographe triomphe lorſqu'il a fixé la poſition d'une ancienne Ville. Le Géomêtre s'arrête à calculer les dimenſions d'une Pyramide, d'un Obeliſque, ou d'une Colomne. Le Naturaliſte croit ſes travaux bien employés, lorſqu'il peut ſe flatter d'avoir découvert les différentes proprietés d'un Simple, ou de quelque autre Plante. Le *Lotus* ou le *Papyrus*, ſont le *non plus ultrà* de ſon étude. Les cent Portes de Thèbes, le Temple de Jupiter Ammon, la Bibliothèque d'Alexandrie, occupent toute l'attention d'un Sçavant. Hors de ces objets l'Egypte n'offre à ſes regards rien qui mérite l'attention d'un homme de Lettres.

Les ſecours que l'on peut tirer des Grecs & des Latins, pour parvenir à la connoiſſance de cette Contrée, ne ſont pas même, à beaucoup près, auſſi réels qu'on le penſe. Soit défaut de lumieres, ou d'exactitude & de préciſion, leurs récits chargés de fables puériles & de conjectures hazardées, leurs deſcriptions ſouvent manquées ou obſcures, n'offrent ordinairement au Lecteur que des ténèbres impenétrables. A peine peut-on venir à bout d'appercevoir dans ces Auteurs quelque forme imparaite de l'ancien état dans lequel ce floriſſant Royaume ſubſiſta pendant tant de ſiécles.

On n'eſt gueres mieux au fait de ſa ſituation préſente. Nos Commerçans, plus attentifs à menager leurs intérêts, qu'à perfectionner nos connoiſſances, ſe piquent

rarement de curiosité, encore moins du vain honneur qu'on s'imagine trouver à grossir le nombre peu fortuné des membres qui composent la République des Lettres. On croiroit sans doute trouver plus de ressource dans nos Voyageurs. Plusieurs en effet ont donné au Public diverses Relations de l'Egypte. C'est dommage que ces Auteurs modernes ayent moins pensé à nous instruire qu'à nous plaire. Ils ont visité en courant une vaste Région, dont la moindre contrée offre à la curiosité d'un Etranger les monumens les plus respectables. Ils ont traversé de grandes Villes, plusieurs bourgades. Ils ont eu en passant des entretiens légers avec quelques habitans grossiers du païs. Ils ont vû quelques ruines anciennes, des Temples & des Palais détruits, des Obélisques renversés, des Colomnes encore de bout. Peut-être se sont-ils donné la peine de prendre les dimensions de quelques-unes; souvent ils se sont contentés des mesures qu'on en avoit prises avant eux. Quelques-uns ont eu le courage de s'exposer aux risques de penétrer jusques dans l'interieur des Pyramides. Ils ont même retenu avec soin les routes embarassées & ténébreuses qui y conduisent. De ces recherches superficielles ils ont compilé une ouvrage; & au lieu d'un portrait naturel & fidèle, ils ont donné au Public un tissu informe de contes ridicules, ou d'avantures personnelles, capables peut-être d'amuser un instant quiconque ne lit que pour l'amusement, mais peu propres en effet à orner l'esprit & à l'éclairer. De tous les Modernes qui ont écrit sur l'Egypte,

te, je ne connois gueres que Dapper, qui nous ait laiſſé une eſpece de Deſcription de ce Païs. Je dis une eſpece de deſcription; car ſon ouvrage n'eſt gueres que l'abregé d'un plus grand. Pour porter ce deſſein à ſa perfection, cet Auteur, d'ailleurs très-verſé dans la connoiſſance des Anciens, manquoit des ſecours même les plus néceſſaires.

En effet, puiſque les lumieres que l'on peut tirer ſur l'Egypte des Hiſtoriens de l'Antiquité ne ſuffiſent pas, on conçoit ſans peine, que pour avoir une connoiſſance parfaite de ce Païs, il eſt encore néceſſaire d'y joindre la lecture des Auteurs Arabes. Ces peuples ont été pendant pluſieurs ſiécles les maîtres de l'Egypte; il eſt donc naturel de les conſulter ſur ce qui la regarde, ſur la poſition de ſes anciennes Villes & de ſes monumens les plus renommés. Il ne ſuffit pas même de parcourir cette vaſte Contrée le livre à la main; d'éclaircir aux dépens d'une application conſtante, les doutes ou les obſcurités dont les narrations des Anciens ſe trouvent ſouvent embaraſſés, & de corriger par des lumieres ſûres, les erreurs dans leſquelles ces Auteurs ſont quelquefois tombés. Il faut auſſi entretenir correſpondance avec les perſonnes les plus éclairées du Païs; avoir avec elles des entretiens fréquens; péſer leur récits à la balance de la critique la plus ſévère, & les épurer de tout ce qu'une crédulité groſſiere, ou une exagération outrée peuvent y mêler de fabuleux. Que de lumieres acquiſes, que de tems, que de ſoins, que de dépenſe même & de crédit

ne ſuppoſe pas une ſi pénible recherche au milieu d'un païs étranger, où un Curieux a peut-être plus beſoin de protection que dans tout autre ! Cependant par tout ce que j'ai dit on comprend aiſément, que ſans tout cela il n'eſt pas poſſible d'avoir ſoi-même une connoiſſance exacte de l'Egypte, ni d'en donner par conſequent au Public une deſcription nette, ſuivie, fidèle & complette.

On n'oſe ſe promettre que celle qu'on lui préſente aujourd'hui poſſede au ſouverain degré ces qualités ſi eſtimables dans un ouvrage de cette nature. On croit pouvoir ſe flater du moins qu'elle n'en eſt pas abſolument dépourvûe. Le Public, juge ſouverain des écrits, en décidera; mais la bonté des Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé, ſemble m'autoriſer à lui parler avec autant de confiance. Ils viennent de M. de Maillet, Gentilhomme de Lorraine, déja connu dans la République des Lettres par ſon Traité de la Diminution de la Mer, & par ſa Relation d'Ethiopie, inſerée dans la Relation Hiſtorique d'Abyſſinie du R. P. Jérôme de Lobo Jéſuite, imprimée à Paris en 1728.

Je n'inſiſterai point ſur les talens que fit paroître cet Auteur dans les Emplois divers dont S. M. l'honora. Cette partie de ſon mérite eſt étrangere à cet ouvrage; & M. de Maillet me ſçauroit mauvais gré ſans doute, ſi dans une Préface j'entreprenois ſon panégyrique. Nommé en 1692. par M. le Chancelier de Ponchartrain au Conſulat général de l'Egypte, quoiqu'il n'eût que trente-trois ans, il gouverna ſi habilement

cette

cette grande Echelle pendant plus de seize anneés, que le feu Roi le choisit ensuite pour passer en Abyssinie en qualité de son Envoyé. Au sortir du Consulat du Caire il fut nommé à celui de Livourne, où pendant six ans il soutint avec fermeté, contre les Ministres du Grand-Duc, les Droits de sa Charge & les Prérogatives de la Nation. Enfin, choisi depuis pour faire la visite des Echelles de Barbarie & du Levant, il s'acquitta si dignement de cette commission aussi honorable qu'importante, qu'à son retour S. M. crut devoir recompenser ses travaux par une pension considerable qu'elle lui accorda.

Ce fut pendant le long sejour qu'il fit en Egypte que M. de Maillet entreprit de mettre par écrit toutes les découvertes que ses occupations lui permettoient de faire dans cette Région autrefois si célèbre. Il est certain que personne ne fut plus en état de nous en donner une idée exacte & fidèle. A une étude constante des Anciens il joignoit une connoissance parfaite de la Langue Arabe, qu'il apprit à fond. Parlà il eut la facilité de converser avec les habitans du Païs & de lire les Historiens Arabes qui s'y trouvent en assez grand nombre. Les liaisons qu'il entretint avec les Chrétiens d'Egypte, les correspondances qu'il eut avec le Patriarche des Grecs & celui des Coptes, avec l'Abbé du Mont Sinaï, & les différens Missionaires, qui dans cette Contrée travaillent à la conversion des Schismatiques, le crédit enfin que lui donnoit son Emploi, lui procurerent outre cela des moyens de s'instruire, que

ne peut avoir un simple Voyageur, dans un Païs sur-tout où un étranger a tout à craindre. C'est sur ces lumieres certaines que M. de Maillet hazarda de faire part à ses amis de ces découvertes. Le Public jugera par la suite de l'ouvrage, du mérite des Lettres qu'il leur écrivit à ce sujet, & des Mémoires qu'il leur envoya.

Le dessein que je me suis proposé de conduire les Lecteurs de proche en proche, & de connoissances en connoissances, m'a engagé naturellement dans une espece de méthode Géometrique, qui m'a fait choisir le genre Epistolaire préférablement à tout autre. Peut-être me sçaura-t-on gré d'avoir donné cette forme à l'ouvrage. L'Auteur & le Lecteur y trouvent également leur compte. Elle procure à l'un plus de liberté, & cause moins d'ennui à l'autre.

Lettre sur l'Egypte en général.

La première Lettre traite de l'Egypte en général, & peut être regardée comme un préliminaire nécessaire à l'intelligence de toutes celles qui la suivent. Non seulement elle fixe la situation de l'Egypte, ses bornes & son étendue; la qualité de son climat, la pureté de son air, l'excellence de son eau, y sont encore marquées avec des traits qui ne laissent rien à désirer sur ces articles. L'idée générale qu'elle donne ensuite du nombre des Villes que renferme ce vaste Païs, de l'origine, du nombre & de la qualité de ses habitans, n'est pas moins exacte ni moins digne de fixer l'attention. C'est-là que commence le parallèle que l'Auteur entreprend de l'Egypte ancienne avec la moderne. Quelque Critique trouvera peut-être mauvais de voir

à

à la tête de cette description générale, la Relation que l'on a donnée de l'Auteur dans ce Païs. On doit imputer cet écart à l'envie d'égayer une matière, qui d'elle-même paroissoit assez séche. Du reste on est bien aise d'avertir d'avance, qu'à peine sera-t-on arrêté dans toute la suite de l'Ouvrage par deux ou trois avantures personnelles de cette espece.

Lettre sur le Nil.

Ce qui suit sur le Nil est plus intéressant. On ose se persuader que cette Lettre renferme en même tems l'agréable joint à l'utile, & qu'elle mérite également l'attention des personnes du monde, & l'application des Sçavans. L'origine jusqu'ici peu connue d'un fleuve si connu lui-même, fixée d'une manière à ne plus laisser aucun doute, celle de sa fertilité & de ses accroissemens, puisée des sources mêmes de la nature, sont autant de dissertations dignes des reflexions de nos Naturalistes les plus habiles. Ce que l'Auteur ajoute de ses cataractes, de ces fameux aqueducs construits dans les siécles de la florissante Egypte, pour conduire les eaux du fleuve jusques dans les déserts arides de la Lybie, des inventions subtiles, dont se servirent dans tous les tems les Prêtres Egyptiens, pour prédire à un peuple ignorant & crédule la hauteur future de son accroissement, n'est ni moins curieux, ni moins instructif. L'article qui traite des Pélerinages sur le Nil est sur-tout un morceau unique. L'Auteur l'a tiré des Historiens Arabes. Eussent-ils outré en cette matière, on ne pourroit s'empêcher de leur faire grace en faveur du charmant spectacle que ce magnifique

portrait offre naturellement aux regards.

Division de l'Egypte, & Description du Delta.

Après avoir donné une idée confuse & générale de l'Egypte, l'Auteur entre insensiblement dans une division exacte de ce Païs. Cette Lettre où il est parlé de plusieurs Villes de la basse Egypte, ne paroîtra peut-être pas au Public aussi intéressante que beaucoup d'autres. Elle renferme pourtant plusieurs traits curieux, également propres à instruire, & capables d'amuser. On ose même se flater que l'article qui regarde l'Origine du Delta, ceux où il est parlé du Lac Sirbon, & des ruines de l'ancienne Héliopolis, ne seront pas des moins bien reçus par les gens de Lettres.

Lettres sur les Villes d'Alexandrie & du Caire.

Tant de Relations ont parlé de la Ville du Caire & de la célèbre Alexandrie d'Egypte, qu'il y a, ce semble, de la témérité à un Auteur à vouloir retoucher cette matière. C'est ce qui fait cependant le sujet de la quatrième & de la cinquième Lettre. L'engagement que l'on avoit pris de ne rien omettre de tout ce que l'Egypte renferme de remarquable, ne permettoit pas de passer sous silence deux Villes, qui dans ce Païs ont tenu successivement le rang de Capitale. Je crois même avoir lieu d'espérer que le Public me [illegible] quelque gré de ne l'avoir pas frust[illegible] cette partie de mes Mémoires. J'ose [illegible] prédire, qu'il y trouvera peu de chose de commun avec tout ce que nos Modernes ont écrit jusqu'à présent sur ce sujet. C'est-là qu'on voit Alexandrie dans toute sa grandeur. On la suit dans ses progrès & dans sa décadence. L'Auteur la fait ensuite renaître de

de ſes cendres. Elle fleurit encore pendant quelques ſiécles, & diſparoît enfin totalement, pour ne plus laiſſer à ſa place que de triſtes débris de ſa première gloire. Le Public jugera de ce parallèle, auſſi bien que de l'Hiſtoire de la Conquête de de l'Egypte par les Califes d'Afrique, qui fait partie de la Lettre ſur le Caire. On aura atteint le but que l'on s'eſt propoſé, s'il trouve ce morceau digne de l'amuſer & de lui plaire.

Lettre ſur les Pyramides.

Cette matière conduit naturellement le Lecteur à des objets plus propres encore à l'intéreſſer. Je parle des fameuſes Pyramides d'Egypte. L'Antiquité n'a rien tant célébré que ces illuſtres monumens de ſa grandeur, qu'elle admira comme des miracles de l'art. Tous nos Voyageurs parlent de même de ces ouvrages prodigieux, que nous ne regardons plus gueres que comme des maſſes énormes, dignes tout au plus de notre étonnement. D'où vient cette diverſité de ſentimens ſur un objet qui n'a point ceſſé d'être le même? Le goût de notre ſiécle ſeroit-il différent de celui qui régnoit dans ces tems reculés, où les Pyramides paſſoient pour une des ſept merveilles de l'univers? Non ſans doute. Le vrai beau eſt de tous les ſiécles. Mais les Pyramides, auſſi vieilles que le monde, ne ſont qu'une montre vaine, à n'en conſiderer que l'écorce; & c'eſt uniquement à quoi tous nos Auteurs modernes ſe ſont bornés. L'utile & le ſatisfaiſant conſiſte à reconnoître les ſecrets que renferme leur intérieur, l'objet qu'on s'eſt propoſé dans leur conſtruction, le deſſein

de l'Architecte qui y préſida, & ſon habileté à l'exécuter. Or c'eſt ce que M. de Maillet a prétendu développer. Son eſprit patient & curieux étoit ſeul capable de venir à bout d'un ſi grand projet. Il eſt entré plus de quarante fois dans l'intérieur de la grande Pyramide. Il a médité ſur la conſtruction des différens ouvrages que renferme cet immenſe monument; il en a étudié l'uſage, & nous en a donné une explication ſi juſte, qu'en la concevant il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre à la vérité démontrée de leur deſtination. Cette Lettre n'eſt donc pas ſeulement une ſimple deſcription des Pyramides. Ce ſont des réflexions ſenſées & inſtructives; c'eſt un ſyſtême ſuivi & raiſonné ſur le deſſein, l'uſage & la conſtruction des ces anciens monumens. On traitera peut-être tous ces raiſonnemens de conjectures; mais conjectures, tant qu'on voudra, on ne pourra du moins s'empêcher d'avouer que ces conjectures ingénieuſes ſont frappées au coin de la vérité.

Lettre ſur les Momies.

La Diſſertation qui ſuit ſur les Momies, ne mérite pas moins l'attention des Lecteurs. Elle eſt travaillée & pleine de recherches des plus curieuſes. Le lieu où ſe trouvent les Momies y eſt parfaitement bien repréſenté. L'Auteur ſur ce ſujet, comme dans tout autre, a rejetté tout ce qu'il n'a pas vû par lui-même. Sans prétendre critiquer perſonne en particulier, on peut dire que juſqu'à lui on n'a rien donné de ſupportable ſur cette matière. Le morceau qui regarde l'ancienne Memphis eſt de même des plus neufs. On ne refuſera

pas

pas du moins à l'Auteur le juſte éloge d'avoir jetté une grande lumiere ſur l'Hiſtoire, en fixant la poſition certaine de cette Ville.

Enfin, après avoir parcouru le Delta, M. de Maillet paſſe à la haute Egypte. S'il n'en a pas donné une deſcription plus étendue, on doit s'en prendre à la ſterilité du ſujet. Il eſt difficile d'amuſer longtems un Lecteur au milieu des ruines, des déſerts & des montagnes. Deſcription de la haute Egypte.

Ces huit premières Lettres, qu'on peut regarder comme la première partie de cet Ouvrage, forment une deſcription complette & détaillée de toute l'Egypte. Elles ſont ſuivies de ſix autres, qui achevent de donner une idée exacte de ce Païs. La neuvième eſt une eſpece d'Hiſtoire naturelle de l'Egypte. Il eſt vrai que l'Auteur n'a point prétendu y faire entrer tout ce qui regarde abſolument cette matière. Mais s'il s'eſt cru diſpenſé de cette exactitude ſcrupuleuſe, il n'a pourtant pas negligé tout ce qui lui a paru curieux en ce genre, & propre à aider nos connoiſſances. Telles ſont les conjectures qu'il nous donne ſur le *Lotus* & le *Papyrus* des Anciens, ſur *l'Ibis* & ſur *l'Ichneumon*. Peut-être ne ſera-t-on pas moins ſatisfait de ſa Diſſertation ſur le marbre Granite. Hiſtoire Naturelle de l'Egypte.

Il eſt difficile de connoître parfaitement l'Egypte, ſi l'on n'a quelque connoiſſance de la Religion ancienne de ce Païs, qui tranſmit ſon Culte & ſes Divinités à preſque toutes les autres régions de la terre. C'eſt la partie la plus negligée par nos Auteurs modernes, & celle au contraire à laquelle M. de Maillet s'eſt le plus attaché. Lettre ſur la Religion.

On

On se flatte que le Public lui tiendra compte de ses soins & de ses recherches sur cet article. Tout ce qu'il rapporte de la Religion des premiers Egyptiens, de l'espece de Métempsycose qu'ils avoient imaginée, de leur Culte de leurs Temples & de leurs Sacrifices, il l'a tiré des anciens Auteurs & des Livres des Historiens Arabes. C'est encore ici un de ces morceaux tout neufs, qui ne peut manquer de plaire, sur-tout à ceux qui ont quelque goût pour l'Antiquité. Ce que l'Auteur dit ensuite de l'état présent de de la Religion en Egypte, n'est pas moins intéressant. La description qu'il donne des cérémonies observées à la Circoncision d'Ibrahim Bey, fils d'Ismaël Vizir Bacha du Caire, est également curieuse & instructive. On y voit le goût des Turcs pour les Fêtes, leur respect & leur magnificence dans les cérémonies religieuses. On y remarque sur-tout l'affection des peuples pour ce Gouverneur, dont ils avoient sujet de se louer. La vertu & la justice sont de tous les Païs; & par tout où elles se rencontrent, elles ont des droits naturels sur tous les cœurs. La relation qui finit cette Lettre, paroîtra peut-être trop sérieuse pour une description de l'Egypte. Elle servira du moins à faire connoître le zèle de l'Auteur pour la Religion. Pendant son Consulat du Caire il en donna des preuves, qui le firent regarder comme le seul homme capable de remplir les vûës de Religion qui avoient déterminé le Roi Louis XIV. à choisir un sujet pour envoyer à la Cour d'Ethiopie. C'est ce dont M. le Comte de Pontchartrain

train lui rendit témoignage par une lettre qu'il lui addreſſa le 26. Juillet 1723. en réponſe à celle par laquelle M. de Maillet s'excuſoit ſur la foibleſſe de ſa ſanté, d'accepter la Commiſſion, don S. M. l'avoit honoré. Ce zèle éclata principalement dans ce qu'il fit pour ramener le P. Clément Recollet à la foi, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. La lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet eſt pleine de ſentimens de pieté & de perſuaſion. Auſſi produiſit-elle ſon effet.

Lettre ſur les Mœurs & les Coûtumes.

La connoiſſance des Mœurs & des Coûtumes d'une Nation ſert à faire connoître ſon génie ſon caractère, & doit encore entrer dans l'idée qu'on ſe propoſe de donner du Païs même qu'elle habite. C'eſt dans cette vûë que l'Auteur a cru devoir s'étendre ſur ce qui regarde les coûtumes & les uſages des peuples de l'Egypte. Il a donc étudié leur penchant; il s'eſt inſtruit de leurs inclinations & de leurs manières. Non ſeulement il a vû; il a encore penſé & refléchi; & rapprochant de ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux ce que la lecture des Anciens lui avoit donné de lumieres, il s'eſt mis en état de peindre au naturel le génie de cette Nation. Le Public jugera par la lecture de la Lettre qui traite de cette matière, s'il peut ſe flatter d'avoir réuſſi. Je ne ſçais ſi nos Dames ſeront également ſatisfaites du portait peu avantageux qu'il trace en cet endroit de la galanterie Egyptienne. En tout cas je puis les aſſurer d'avance, qu'elles liront avec plaiſir l'Hiſtoire de Haſſan & de Fatime.

Lettres ſur le Gouvernement &

La douzième & la treizième Lettre traitent du Gouvernement & du Commerce de l'E-

le Commerce de l'Egypte.

l'Egypte. Le Gouvernement préſent de ce Païs eſt aſſez connu; & ce qui regarde ſon Gouvernement ancien eſt moins du reſſort d'une ſimple relation, que de l'Hiſtoire. L'Auteur s'eſt donc contenté de quelques remarques ſur la magnificènce des anciens Rois, qui dans des ſiécles reculés gouvernerent cette contrée de la terre, ſur le pouvoir & le revenu des Bachas que la Porte y envoye aujourd'hui, ſur les Milices qu'elle y entretient, &c. Ce ſont encore autant de morceaux curieux & nouveaux, dont nous ſommes redevables à l'étude & aux ſoins de M. de Maillet. Le caractère qu'il nous donne de quelques-uns des Gouverneurs, qui de ſon tems paſſerent de Conſtantinople au Caire, eſt ici à ſa place, & ne peut manquer de même d'être bien reçu. Ce qu'il dit dans l'article des Eſclaves, de la bonté des Turcs envers ceux qu'ils ont à leur ſervice, contribuera peut-être à faire revenir quelques perſonnes peu inſtruites des faux préjugés qu'elles ſe ſont formés au déſavantage de cette Nation. En liſant cet endroit elles avoueront ſans doute, que ces peuples ne ſont pas toûjours, ni en tout, auſſi barbares qu'elles ſe le ſont amiginé.

A l'égard du Commerce, M. de Maillet n'avoit point entrepris d'écrire pour des Négocians; auſſi n'a-t-il pas prétendu traiter à fond cette matière. Son but principal a été de donner une idée de l'état où les Sciences & les Arts ſe trouvent aujourd'hui en Egypte. Dans cette vûë il remonte juſqu'à leur naiſſance dans ce Païs; & après avoir marqué leurs progrès ſucceſſifs

au

au milieu d'une Nation la plus éclairée & la plus polie de l'univers, il les conduit jusqu'à leur décadence. Alors ces lumieres anciennes s'évanouissent, & ne laissent appercevoir au travers de leurs rayons éteints ou obscurcis, que le peuple le plus ignorant & le plus grossier de toute la terre. Ce morceau n'est certainement pas un des moins intéressans de tout l'Ouvrage. Le projet que l'Auteur donne ensuite pour la jonction du commerce des deux mers, caractérise parfaitement son génie capable de conduire habilement à leur fin les entreprises les plus difficiles. C'est aussi une nouvelle preuve de son zèle pour tout ce qui peut favoriser les intérêts de la Nation.

Lettre sur les Caravanes.

On auroit pû se dispenser sans doute d'ajouter une derniere Lettre sur les Caravanes. Le portrait de l'Egypte étoit fini; le dessein rempli. Dans la crainte de fatiguer le Public par des redites, devois-je sacrifier cette partie de mes Mémoires? Plus d'un Critique sera de cet avis. Mais n'en déplaise à la critique, si les Auteurs n'avoient jamais risqué, de combien d'excellens Ouvrages la République des Lettres ne seroit-elle pas aujourd'hui privée! Les Caravanes, je le sçais, ne sont plus un sujet nouveau; mais tout Auteur n'a-t-il pas sa façon de penser, comme chaque Peintre a sa manière? Quoi qu'il en soit, je ne désespère pas que le Public ne trouve encore dans cette Lettre des morceaux assez neufs pour mériter son attention. De ce nombre est l'article qui traite des Caravanes de Nubie.

En

En général, quoique ce Livre porte en beaucoup d'endroits des titres très-connus, il n'en eſt pas moins nouveau, par les nouvelles découvertes, par les refléxions neuves & frappantes, par les traits d'Hiſtoires inconnues qu'il renferme. M. de Maillet a fait revivre des faits importans, que la longueur des ans avoit preſque effacés. Il a réveillé les cendres des morts, & eſt allé tirer de l'obſcurité de leurs tombeaux, l'idée des grands deſſeins dont l'exécution rendit autrefois leurs noms ſi célèbres. C'eſt ainſi qu'on fait tous les jours des Livres nouveaux ſur des ſujets rebattus, mais manqués par tous ceux qui auparavant avoient traité les mêmes matières.

On pourroit ajouter, que les Lecteurs trouveront dans cette Deſcription de l'Egypte, tout ce qui dans un ouvrage de cette nature a coûtume de piquer la curioſité ; Diſſertations ſçavantes & profondes ; Découvertes importantes & curieuſes ; Refléxions ingénieuſes ; Deſcriptions agréables ; Hiſtoires amuſantes. Tout Livre tel que celui-ci doit renfermer de tout cela. Heureux, ſi avec tout cela il peut encore parvenir à plaire ! Le ſort de cet Ouvrage n'eſt point indifférent à la République des Lettres. Outre ſa Deſcription de l'Egypte, M. de Maillet a compoſé encore pluſieurs Mémoires importans ſur l'Ethiopie. Il eſt à ſouhaiter que par le favorable acceuil que ſon Livre recevra du Public, cet Auteur ſe voye forcé de nous faire part d'un tréſor, qui ne peut demeurer caché ſans en-

enſevelir avec lui une infinité de belles connoiſſances.

Pluſieurs perſonnes ſouhaiteroient peut-être qu'on eût joint des Notes à cet Ouvrage. C'étoit en effet ce qu'on s'étoit propoſé d'abord. Ces Notes devoient ſervir à mettre un Lecteur au fait de tout ce qu'on lit ſur l'Egypte dans les Anciens & dans les Modernes; à éclaircir leurs obſcurités, à rectifier leurs erreurs, quelquefois à redreſſer l'Auteur lui-même. Quel vaſte champ d'érudition un pareil deſſein n'ouvroit-il pas à nos recherches! Que de remarques curieuſes, de reflexions utiles ſur l'origine des Egyptiens, & ſur l'époque de leur commencement, ſur l'antiquité de leurs Dynaſties, ſur le nombre & l'ordre de leurs premiers Rois, ſur les évenemens divers qui ont rendu ces Princes mémorables, ſur l'origine de la Religion de ces peuples, de leur culte, de leurs Dieux; en un mot, ſur tout ce qui en cette matière peut piquer la curioſité, & ajouter à nos connoiſſances! Dans l'exécution de cette entrepriſe, le ſçavant Ouvrage, que M. Fourmont l'aîné vient de publier ſous le titre de *Reflexions Critiques ſur les Hiſtoires des anciens Peuples*, nous auroit fourni ſans doute les matériaux les plus précieux & les lumieres les plus ſûres. Le Public auroit pû ſe flater alors d'avoir ſur l'Egypte l'ouvrage le plus complet qu'il puiſſe déſirer. Des circonſtances qui l'intéreſſent fort peu, ont fait abandonner ce projet. Des conjonctures plus favorables peuvent engager à le reprendre. Il ne tiendra qu'à ce même Public de les faire naître.

Il ne me reſte rien à dire du ſtile, du plan que je me ſuis propoſé, & de la méthode que j'ai ſvivie. Ces Mémoires ont été long-tems entre les mains de M. Liébaux, Géographe ordinaire du Roi & de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont. Il ſeroit à ſouhaiter pour toutes les perſonnes de goût, que ſes occupations & ſa ſanté lui euſſent permis de continuer un travail, dont il n'a donné qu'une ébauche. Je ſuis convaincu, qu'elles y auroient trouvé leur compte. C'eſt-là tout ce qu'on doit attendre de moi ſur cet article. J'ai pû avec confiance rendre aux talens & aux lumieres de de M. de Maillet, la juſtice que tous les gens d'eſprit ne manqueront pas de lui rendre après moi. Louer dignement un ſujet qui le mérite, c'eſt s'aſſurer à ſoi-même un juſte éloge. Mais dans ce qui me regarde, il me conviendroit peu de le prendre ſur le même ton. Je ne reſpecte pas aſſez peu le Public, pour prétendre prévenir ſon jugement en ma faveur par une temérité ridicule. Je le connois trop bien de même, pour eſpérer d'obtenir ſon approbation par des ſoûmiſſions mal placées. Il eſt beau de mériter ſon ſuffrage; il eſt inutile de le mandier.

TA-

TABLE DES LETTRES

Contenues dans cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

SUR l'Égypte en géneral ; où l'on traite de l'Arrivée de l'Auteur dans ce Païs, de ſon Etendue & de ſes Bornes, de ſon Climat, du Nombre de ſes Villes, & de celui de ſes Habitans. Page 1

LETTRE SECONDE.

Du Fleuve du Nil, de ſon Origine, de ſon Cours, de ſes Embouchures, des Cauſes & des Suites de ſon Accroiſſement. P. 46

LETTRE TROISIÈME.

Diviſion de l'Egypte en haute & baſſe ; où il eſt parlé du Delta & de ſes Côtes, des Villes de Damiette & de Roſette, du

Lac Sirbon, & de quelques autres endroits remarquables qui se rencontrent dans cette partie de l'Egypte. P. 106

LETTRE QUATRIÈME.

Description de la Ville d'Alexandrie ancienne & moderne, des Monumens qu'elle renferme, & en particulier de la Colomne de Pompée. P. 147

LETTRE CINQUIÈME.

De la Ville du Caire, de son Origine & de son Climat, de ses Antiquités, sur-tout des Greniers & du Puits de Joseph. P. 192

LETTRE SIXIÈME.

Description des fameuses Pyramides d'Egypte, & en particulier de la plus grande, de son Intérieur, & des Secrets qu'elle renferme. P. 271

TOME DEUXIEME.

LETTRE SEPTIÈME.

Du Lieu des Momies, & de la célèbre Ville de Memphis. P. 1

LETTRE HUITIÈME.

De la haute Egypte, de son Climat, de ses Villes

Villes, de ſes Richeſſes & de ſes Antiquités, des Déſerts de Saint-Macaire & de la Thébaïde, du fameux Monaſtère de Saint-Antoine, &c. P. 39

LETTRE NEUVIÈME.

Hiſtoire naturelle de l'Egypte; où l'Auteur traite de la Fertilité de ce Païs, des Arbres, des Plantes, des Fleurs & des Fruits qu'il produit, & des Animaux qui s'y rencontrent. P. 87

LETTRE DIXIÈME.

De la Religion des Egyptiens, tant anciens que modernes, & de leurs principales Cérémonies. P. 142

LETTRE ONZIÈME.

Des Mœurs des Habitans de l'Egypte, avec un Parallèle de leurs Coûtumes anciennes & modernes. P. 220

LETTRE DOUZIÈME.

Qui traite du Gouvernement de l'Egypte, & des différens Corps de Milices prépoſés à la garde de ce Royaume. P. 273

LET-

LETTRE TREIZIÈME.

De l'état préſent des Arts & du Commerce en Egypte, avec un Projet pour la Jonction du Commerce de l'Europe avec celui d'Aſie, par le moyen de la Mer Rouge. P. 316

LETTRE DERNIERE.

Deſcription des Caravanes, & en particulier de celle qui part tous les ans de l'Egypte pour le Pélerinage de la Mecque; avec des Remarques ſur cette Ville & ſur celle de Médine, ſur le Tombeau de Mahomet, ſur la Maiſon d'Abraham, &c. P. 358

FIN DE LA TABLE DES LETTRES.

DES-

DESCRIPTION DE L'EGYPTE.

LETTRE PREMIERE.

SUR L'EGYPTE EN GÉNÉRAL;

Où l'on traite de l'arrivée de l'Auteur dans ce Païs, de son Etendue & de ses Bornes, de son Climat, du nombre de ses Villes, & de celui de ses Habitans.

IL faut avoir autant d'empire sur moi, que vous en avez, Monsieur, pour m'engager, malgré ma paresse naturelle, à répondre aux questions que vous me faites sur l'Egypte. Peut-être vous figurez-vous qu'il est aussi facile de s'instruire ici de l'état du païs, qu'il le seroit en France, ou dans quelque autre endroit policé de l'Europe; qu'on y voyage avec le même agrément & autant de sécurité; que, comme-là, on est libre d'observer avec admiration ces miracles que la nature ou l'art ont consacrés à l'immortalité dans ces régions étrangeres & éloignées, & qu'avec un peu de curiosité & de dépense il n'est pas impossible de se mettre au fait de toutes les raretés qu'elles renferment.

ferment. Si cela eſt, je ſuis bien aiſe de vous avertir en ami, que vous êtes fort loin du compte, & que vous faites aux Arabes mille fois plus d'honneur qu'ils ne méritent. De quelque côté qu'on ſe tourne, dès qu'on eſt parmi eux, on ne rencontre que barbarie. Jamais Nation n'a été plus ennemie de quiconque cherche à voir & à s'inſtruire. La plus innocente curioſité les jette dans le ſoupçon. L'intérêt eſt leur paſſion dominante; c'eſt le ſeul objet qui les occupe, l'unique mobile qui les fait agir: & comme ils s'imaginent que les Francs (c'eſt ainſi que tous les Orientaux nous appellent) y ſont également ſenſibles, ils ſont perſuadés qu'ils ne font des recherches dans ces vaſtes Provinces, que pour y découvrir des tréſors, & les leur enlever. Cette imagination, toute inſenſée qu'elle eſt, a obtenu dans leur eſprit le privilege de ne pouvoir en être déracinée. Non ſeulement ils nous regardent comme des Magiciens inſignes, au ſçavoir deſquels rien n'eſt caché; ils ſont encore aſſez ridicules pour ſe figurer, que nous voyons auſſi diſtinctement dans le ſein de la terre ces depôts précieux qu'on lui a confiés, que s'ils n'étoient couverts que d'un ſimple criſtal. Cet impertinent préjugé les tient en garde contre nos moindres démarches, & les engage à mettre tout en uſage pour traverſer les meſures les plus ſûres que pourroit faire prendre le juſte déſir d'acquérir une connoiſſance exacte du païs qu'ils habitent, & des monumens qu'il renferme.

Ma Charge de Conſul de France me donne à la vérité des facilités que n'auroit pas un ſimple Voyageur. Je puis, en cette qualité, paroître où il n'oſeroit ſe montrer; mais elle me ſoûmet en même tems à de plus grandes libéralités dans tous les lieux où je me tranſporte. Ajoutez à ces dépenſes, qui paſſent ſans contredit la fortune d'un particulier, les dangers inſéparables de ces ſortes de voyages, joints à la contrainte

où

ou me retient nécessairement un emploi qui exige une espece de résidence. Sur ce pied-là vous conviendrez sans peine, qu'il me seroit très-difficile de vous donner une connoissance entiere & parfaite d'un païs assez étendu, & aussi fertile en monumens anciens & modernes que l'est l'Egypte. Aussi avouerai-je franchement, qu'il ne m'a pas été possible de voir tout par moi-même, & que souvent j'ai été obligé de m'en rapporter aux visites & aux recherches que j'ai fait faire par d'autres. Jugez si de ces foibles lumieres je puis tirer pour votre satisfaction tout l'avantage que vous pourriez naturellement souhaiter.

Vous ne devez cependant pas, Monsieur, désespérer absolument de voir satisfaire le désir inquiet que vous avez de connoître un païs si fécond en merveilles. Sans entreprendre de vous donner une idée parfaite de l'Egypte, je me crois en état de vous en faire un portrait assez fidèle & assez nouveau pour mériter votre attention. J'ai vû, votre lettre à la main, & avec une exactitude scrupuleuse, les ruines de la fameuse Alexandrie, & de ces autres Villes, que dans différens siécles le Nil vit élever & fleurir sur ses bords. J'ai parcouru avec des regards curieux tous les environs du Caire & des Pyramides, jusqu'à la distance d'une journée; & sur ces monumens si célèbres dans l'Antiquité, j'ose me flatter d'avoir fait des observations plus exactes & plus nouvelles que tout ce que nos Voyageurs ont publié jusqu'ici. A l'égard des lieux plus éloignés, j'en suis en quelque sorte aussi instruit que si je les avois vûs par moi-même. Ce n'est point sur des relations inventées à plaisir par des Charlatans, qui à leur retour d'un païs étranger croiroient leur honneur intéressé, s'ils n'en rapportoient du merveilleux; ce ne sera pas même sur les rapports des gens du païs, ordinairement assez imparfaits, souvent très-confus, & pres-

que toûjours mêlés de toutes les Fables dont il plaît à leur ignorance ou à leurs préjugés de les orner, que je prétens fonder ce que je vous écrirai sur cette matière. C'eſt ſur le témoignage de perſonnes éclairées & dignes de foi, qui par des vûës particulieres, ou à la faveur de leurs emplois, ſouvent par mes propres ordres, ont parcouru ces vaſtes païs; c'eſt ſur des recherches ſûres & infaillibles que j'ai faites dans le cours d'une réſidence en Egypte auſſi longue que l'a été la mienne, que j'entreprens de vous tracer un portrait de tous ces endroits différens. Vous pouvez compter que je ne vous avancerai rien dont je ne ſois aſſuré de cette ſorte. Après cette proteſtation, je commence par vous faire en peu de mots le récit de mon paſſage de France en Egypte. Comme vous vous intéreſſez à tout ce qui me regarde, j'oſe me flatter que cette courte relation de mon voyage & de mon arrivée à Alexandrie ne vous ſera pas indifférente.

Départ de l'Auteur pour l'Egypte.

Je partis de Marſeille le 9. Juin de l'année 1692. & le 15. j'allai mouiller à la rade de l'Iſle de Malthe, où je pris terre pour quelques jours. Le 19. du même mois je me rembarquai ſur le Vaiſſeau qui m'avoit apporté de Provence, & qui dès le matin m'attendoit à la voile à l'entrée du port. Quatre autres vaiſſeaux François ſe joignirent au nôtre, ſur la priere que j'en avois envoyé faire aux Capitaines qui les commandoient. L'un devoit faire auſſi le voyage d'Alexandrie; un autre étoit deſtiné pour Smirne, le troiſiéme pour la Morée, & le dernier pour Alexandrette. Dès que je fus monté ſur mon bord, ces quatre vaiſſeaux vinrent paſſer ſous le vent, & me ſaluerent chacun de ſept coups de canon. Je leur rendis le ſalut; & nous fimes tous voile vers la Morée, que nous découvrimes le 22. à quatre heures après midi. Ce fut-là qu'il fallut ſe ſeparer. Le vaiſſeau qui devoit ſe rendre à la Morée, & celui qui alloit à Smirne, continuerent leur

leur route vers les lieux de leur deſtination. Pour nous, ſur le ſoir nous primes celle de Candie, & le lendemain nous allames reconnoître le Cap de Saint-Ange, que nous doublames ſur les deux heures après midi. Le vent s'étant alors fort affoibli, nous avançames peu la nuit ſuivante. Le 24. le vaiſſeau deſtiné pour Alexandrette nous abandonna, & nous continuames notre route vers la Barbarie avec un vent très-médiocre. Le 25. au matin nous appercevions encore dans l'éloignement les hautes montagnes de Candie, toutes couvertes de neige. Le calme dura pendant tout ce jour-là. Les 26. 27. & 28. il fit ſi peu de vent, qu'à peine pouvions-nous faire uſage de nos voiles; nous étions ſeulement entraînés par les courans. Cependant ſur les quatre heures du ſoir nous découvrimes les côtes de Barbarie, & le vent ayant alors fraîchi, nous allames à l'entrée de la nuit reconnoître le Cap Blanc, qui n'eſt éloigné d'Alexandrie que de cent milles. L'équipage comptoit arriver le lendemain à dix heures du matin dans cette ville; mais le vent ceſſa tout-à-coup, & nous nous apperçûmes pour la première fois que nous étions en mer, par le roulis du vaiſſeau, qui ne ſe trouvant plus ſoutenu du vent, étoit bercé par les vagues. Juſques-là notre navigation avoit été ſi douce, qu'on auroit cru voguer ſur le fleuve le plus tranquille. Heureuſement ce contraſte dura peu; & le 29. le vent ayant repris à neuf heures du matin, nous courumes de fort près les terres de Barbarie, qui ſont auſſi baſſes que la mer. A ſix heures du ſoir nous doublames la Tour des Arabes, & nous apperçumes auſſi-tôt le Phare d'Alexandrie. Enfin, à une demi-heure de nuit nous entrames heureuſement dans le port, conduits par des Pilotes du Païs, qu'on nous dépêcha dès qu'on nous découvrit en mer.

Auſſi-tôt que la Nation Françoiſe fut inſtruite de mon arrivée, le Chancelier, accompagné de trois

Son entrée à Alexandrie.

trois Marchands, se rendit à bord du vaisseau qui m'avoit apporté, & me félicita, tant de sa part que de celle de tous les Commerçans François, sur mon heureuse navigation. Il me demanda en même tems, à quelle heure je prétendois prendre terre le lendemain, afin d'en avertir les Puissances du Païs & les Janissaires, qui devoient se trouver à mon débarquement, & me conduire à la maison Consulaire. Le lendemain à sept heures du matin, qui étoit l'heure que j'avois choisie, le Chancelier de la Nation, plusieurs Marchands, & tous les Drogmans, vinrent à mon bord, d'où un moment après ils retournerent à terre, afin de donner les derniers ordres pour ma reception. Un quart d'heure après je m'embarquai moi-même sur une chaloupe. Mon Vice-Consul d'Alexandrie, qui étoit passé de France en même tems que moi, le Capitaine de mon vaisseau, & quelques Drogmans qui étoient restés sur mon bord, en firent autant pour me suivre. Six Capitaines de vaisseaux, qui se trouverent dans le port, m'accompagnerent aussi, chacun avec leur chaloupe. Ce fut en cet ordre que nous nous éloignames du vaisseau sur lequel j'étois venu. Il avoit mis ce jour-là pavillon d'Amiral, & étoit paré de toutes les autres marques d'honneur qu'on accorde aux bâtimens qui portent des Consuls. A mon départ il me salua de dix-neuf coups de canon; & il n'eut pas plutôt cessé, que tous les autres vaisseaux François étant dans le port, commencerent à tirer par ordre; ensorte que pendant un quart d'heure qu'on mit à aborder au rivage, la mer retentit d'une décharge continuelle d'artillerie. Cependant la foule grossissoit à la marine, & le terrein se couvroit de peuple à mesure que j'approchois. En mettant pied à terre je fus reçu d'abord par toute la Nation, ayant à sa tête le Chancelier, qui me félicita sur mon débarquement. Le Chéléby ou Douanier

nier du G. S. se présenta ensuite, pour me recevoir au même endroit, de la part de l'Aga qui réside à Alexandrie pour le Bacha d'Egypte, & pour me conduire de-là à son Divan, où il m'attendoit accompagné du Sous-Bachy ou Commandant des Janissaires, du Kiaïa ou Commandant du Château, & du Cadi ou Chef de la Loi. Les Janissaires, formant une double haye depuis le bord de la mer jusqu'au Divan, me tenoient un chemin libre au milieu de la foule du peuple qui s'étoit attroupé sur mon passage. Je fus conduit de cette manière jusqu'au haut de l'escalier du Divan de l'Aga, suivi de toute la Nation, & soutenu sous les bras par deux Officiers de l'Aga, qui m'aidoient à monter, suivant l'usage pratiqué en Turquie envers les Grands.

Dès que je parus dans la Salle, les quatre Puissances se leverent du Sopha où elles étoient assises, & s'avancerent vers moi, à mesure que je marchois vers elles; ensorte que nous nous trouvames en même tems à l'extrémité du Sopha. Alors l'Aga vint me donner la main, & me conduisit lui-même à la place la plus honorable, où je m'assis sur de riches coussins qui avoient été préparés. Après les complimens ordinaires, on m'apporta l'eau noire, & ensuite l'eau blanche, c'est-à-dire le caffé & le sorbet, auxquelles succederent les confitures. On me présenta ensuite un bassin, sur lequel je me lavai les mains avec des eaux odoriférantes, qui me furent versées par un Officier de l'Aga. Enfin on apporta le parfum, & on me couvrit d'une étoffe précieuse, pour me le faire mieux recevoir. Cependant l'Aga me fit faire beaucoup d'excuses sur le peu de tems qu'il avoit eu pour se préparer à me rendre les honneurs qui m'étoient dûs. Je reçus aussi quelques complimens de la part des autres Puissances, & m'étant levé ensuite, je fus reconduit de la même manière qu'on m'é-

toit venu prendre. Le Chéléby m'accompagna jusqu'au pied de l'escalier, où je trouvai un cheval prêt pour me porter à la maison Consulaire; mais comme elle n'étoit pas fort éloignée, je m'y rendis toûjours à pied, accompagné de la Nation, au milieu d'un double rang de Janissaires.

Quelque court que soit ce récit de mon voyage & de mon entrée dans la ville d'Alexandrie, peut-être trouverez-vous, Monsieur, que je me suis encore trop étendu sur quelques légeres circonstances, que des personnes moins prévenues en ma faveur ne manqueroient pas sans doute de traiter de minuties. Mais comme vous m'avez ordonné de ne vous laisser ignorer aucune particularité de tout ce qui me regarde, j'ai cru devoir entrer avec vous sur cet article jusques dans les moindres détails. Celui-ci ne fut-il d'aucune autre utilité, il servira du moins à vous donner d'avance une légere teinture des usages de ce païs, & de l'idée qu'on y a d'un Consul de France.

Tout le reste de la journée fut employé à recevoir les complimens des principaux du Païs, qui vinrent me voir. Le Chéléby me fit une longue visite, & je le régalai à mon tour de l'eau blanche & de l'eau noire. J'en fis servir de même aux plus considerables qui vinrent me faire civilité, & même aux Juifs qui s'étoient rendus chez moi en corps. Je reçus toutes les visites, assis sur le Sopha & couvert; car il y a peu de personnes en Egypte pour lesquelles un Consul de France se leve & se découvre. On distribua ce jour-là sept-à huit-cens livres, tant aux Janissaires qu'aux Puissances, pour des droits qui leur sont dûs à l'arrivée des nouveaux Consuls. Le lendemain je traitai toute la Nation à dîner, & la joye générale qui régna dans ce repas, jointe à l'abondance & à la diversité des meilleurs vins qu'on y servit, fut un assai-

sonne-

sonnement très-agréable aux mets nombreux dont ce régal fut composé. Sur le soir j'allai me promener dans la vieille ville d'Alexandrie; ce que je fis encore plusieurs fois depuis, en attendant que les députés de la Nation du Caire, à laquelle j'avois donné avis par un exprès de mon arrivée à Alexandrie, vinssent me prendre en cette ville. Comme on n'a gueres de commerce en ce Païs avec les Arabes de la campagne, & que la confiance qu'on a en eux n'est pas fort grande, je n'entreprenois point mes promenades curieuses, sans me faire escorter par plusieurs Janissaires, & par une bonne partie de la Nation, bien armée. Je montois le cheval du Sous-Bachy, qui avoit l'honnêteté de me l'envoyer tous les jours. Ma troupe suivoit, montée sur des mules ou sur des ânes; car il n'est permis qu'au seul Consul de France de paroître à cheval dans ce païs. Il est vrai que les ânes d'Egypte valent bien les chevaux ordinaires, ils s'y vendent même à proportion plus cher. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, combien j'eus de satisfaction à considerer les restes encore surprenans de l'ancienne magnificence d'Alexandrie, malgré l'état déplorable où cette ville est aujourd'hui réduite. Cet amas précieux de monumens détruits & renversés, ces ruines entassées de Temples & de Palais, ces tristes débris de la grandeur des Grecs & des Romains, foudroyés & anéantis par le tems, m'inspiroient encore une vénération mêlée d'horreur, à la vûë de ce qu'ils étoient, & au souvenir de ce qu'ils avoient été.

Ce seroit peut-être ici le lieu, Monsieur, de vous faire une description détaillée de cette ville autrefois si fameuse, & de ce que j'ai pû observer de plus remarquable dans ses ruines. Vous attendez sans doute ce détail de mon inclination à satisfaire votre curiosité. Mais outre que ce sujet me paroît assez important pour mé-

riter d'être traité dans une Lettre particuliere, il seroit contre l'ordre, ce me semble, de vous faire le portrait d'une Ville, avant que de vous avoir donné une idée générale du célèbre païs où elle est située. Je commencerai donc par vous parler de l'Egypte en général; & comme vous exigez de moi que je vous donne une connoissance exacte de l'état où se trouve aujourd'hui cette région jadis si vantée, je vais d'abord vous tracer un plan racourci de ce qui dans la suite fera la matière de toutes mes Lettres.

De l'Egypte en général.

Il n'y a point de païs au monde plus renommé que l'Egypte dans l'Histoire des tems reculés. Hérodote, le plus ancien Historien qui nous reste, en fait une description que je ne rapporterai point ici, parce que tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire, ont commencé par la lecture de la sienne. On sçait que les Sciences & les Arts y ont fleuri, tandis que le reste de la terre étoit encore enseveli dans les ténèbres de l'ignorance, & que ce fut-là que la Grece alla puiser les connoissances qui dans la suite la rendirent si célèbre. De-là le Mercure des Egyptiens fut divinisé par les Grecs. Ce fut de cette région favorisée des Dieux qu'ils tirerent leurs Loix, leur Religion, & une grande partie de leurs Coûtumes. Personne n'ignore qu'il est sorti de l'Egypte des Conquérans qui ont subjugué une partie du monde. Elle a fourni un Hercule à la Fable, & à l'Histoire sacrée des Rois formidables par leur puissance & par leurs exploits. On sçait encore qu'elle a été subjuguée elle-même par différens Princes de l'Asie; que ses peuples ont été menés en captivité, & ses villes abandonnées si généralement, qu'un Auteur Arabe a dit, que le Nil, ce fleuve si fertile, coula pendant quarante ans au travers de ses terres, sans qu'un seul homme en profitât. Ce fut en Egypte que Joseph, un des fils de Jacob, vendu par ses freres à des Marchands

Egyp-

Egyptiens, fut conduit en eſclavage, & ſe rendit enſuite ſi puiſſant & ſi célèbre, que ſa mémoire ſera à jamais en vénération parmi les peuples qui l'habitent. Ce fut-là que Jacob ſe retira lui-même avec le reſte de ſa famille après la fortune de ce fils bien-aimé, & que ſa poſterité ſe multiplia ſi prodigieuſement, comme nous l'apprend l'Hiſtoire Sainte. Enfin ce fut dans cette région que, pour délivrer ſon peuple de l'eſclavage où le retenoit un Roi injuſte & cruel, & le conduire au travers des déſerts dans cette terre délicieuſe qui devoit être le partage de la poſterité d'Abraham, Dieu, par le miniſtère de Moïſe, opéra toutes ces merveilles que les Livres ſacrés nous racontent.

C'eſt de l'Egypte, ce païs ſi fameux par tant d'endroits, dont les anciens habitans ſe diſoient ſortis du limon du Nil, & ſe vantoient d'être le premier peuple de la terre; c'eſt de ce païs, différent de tous les autres païs du monde, que j'ai entrepris de vous entretenir, en vous traçant une image de ce qu'il eſt aujourd'hui, & vous rappellant la mémoire des anciens monumens que différens ſiécles y virent élever, & dont il ne nous reſte à préſent que des idées très-légeres & fort confuſes. Car comme, plus les objets ſont éloignés de nos yeux, moins il nous eſt poſſible de les appercevoir, & de diſtinguer nettement toutes leurs parties différentes; c'eſt toûjours auſſi avec obſcurité que les anciennes Monarchies ſe repréſentent à notre eſprit. Eſt-il étonnant que nous ne puiſſions voir qu'avec confuſion ce que le monde a produit de plus ancien dans ſa naiſſance, quoique ce ſoit en même tems ce qu'il a eu de plus grand? Je vous parlerai donc de l'Egypte & de ſon étendue, de ſon climat & de ſa fécondité, cauſée par ce fleuve admirable, dont l'origine, le cours & les accroiſſemens ont été de tout tems pour les Scavans une matière inépuiſable des recherches les

plus curieuses; des différens païs qu'elle renferme, des lieux célèbres qu'on y rencontre, & des Etres vivans ou inanimés que la nature y enfante; de ses villes & de ses habitans, de leur religion, de leurs coûtumes & de leurs mœurs, de leur commerce & de leurs richesses. Je rapporterai avec exactitude & sincerité ce qui subsiste de ses premiers monumens, ce qui s'est conservé de ses anciens usages; & l'état présent où elle se trouve aujourd'hui, comparé à sa gloire passée, sera l'occasion de cette réflexion bien naturelle, que l'homme ne doit point se plaindre de sa condition qui l'assujettit à la mort, puisque les Villes elles-mêmes & les Empires y sont soûmis.

Muoiono le Città, muoiono i Regni. (*)

Il ne seroit pas naturel, en parlant de l'Egypte, d'omettre ce que les Auteurs Arabes nous en ont transmis. Il est raisonnable de les consulter sur un païs qu'ils ont habité tant d'années. Cependant, comme ils sont grands exagérateurs, je ne les citerai qu'avec retenue, & sans prétendre captiver votre jugement en me servant de tems en tems de leur témoignage. Je laisse à votre discernement à décider dans l'occasion, combien on doit déférer à leur autorité.

Au reste, vous ne devez pas être surpris, si vous trouvez tant de différence entre ce que les Anciens rapportent de l'Egypte, & ce que je vous en dirai. Les grands changemens & les révolutions fréquentes, arrivés dans ce Royaume, suffiroient pour le rendre méconnoissable, quand le tems, qui ronge tout, n'auroit aucune part à la déstruction de ses anciens monumens. D'ailleurs, la persécution que souffrent depuis plusieurs siécles les naturels du païs, qui sont les Coptes, leur esclavage & leur misere, l'intrusion de tant d'étran-

(*) Petrarque.

ingers, qui habitent presque seuls aujourd'hui cette région fortunée; toutes ces causes vraisemblablement si fort affoibli les usages & les manières, qu'il est étonnant qu'il se soit encore conservé quelques légeres traces des mœurs & des coûtumes anciennes. J'ajoute, que vous ne devez pas non plus être étonné de trouver quelque différence entre ma manière de mesurer les distances, & celle que les Anciens ont pratiquée, aussi-bien que quelque changement dans les lieux dont ils ont parlé. Les guerres des siécles ayant ruiné certaines villes, on en a souvent élevé de nouvelles sur les ruines des premières; souvent on a abandonné un ancien lieu ruiné, pour en habiter un nouveau dans le voisinage. D'ailleurs, les Anciens eux-mêmes sont irréguliers dans le nombre des Stades & des Schenes qu'ils comptent d'un lieu à un autre. Strabon, qui avoit beaucoup voyagé en Egypte, trouvoit, aussi-bien que Diodore, des différences notables sur cet article. Ces Auteurs disent, que les Schenes, ou les Stades, sont des mesures plus ou moins longues dans des distances très-peu considerables. Ils observent même, que ces mesures n'étoient pas uniformes d'Alexandrie à Memphis, quoique ces deux villes ne fussent qu'à trente lieuës l'une de l'autre. Après ces courtes observations, je viens, Monsieur, à mon sujet, & j'entre naturellement dans ma narration.

Sa situation, ses bornes, & son étendue.

On sera sans doute étonné de voir, qu'un païs dont l'Histoire nous donne les idées les plus magnifiques, soit par rapport au nombre de ses villes & de ses habitans, soit par rapport à la puissance prodigieuse de ses Rois, soit enfin qu'on ait égard à ses richesses immenses, & aux somptueux édifices, dont les restes, qui se présentent pour ainsi dire à chaque pas, tout défigurés qu'ils sont par les injures du tems & par les efforts des barbares, excitent encore aujourd'hui

jourd'hui l'admiration la plus forte; qu'une contrée, à qui les Auteurs Arabes n'ont pas craint de donner le nom de *Masr*, c'eſt-à-dire de Lieu par excellence; on ſera, dis-je, ſurpris de voir qu'une région ſi fameuſe n'eſt cependant qu'une vallée aſſez étroite, dont le lit du Nil occupe le fond, & qui à droite & à gauche n'a que de vaſtes ſolitudes, également inhabitées & inhabitables. En effet l'Egypte a très-peu de largeur; en recompenſe ſa longueur eſt conſiderable. Elle s'étend par un eſpace d'environ 250 lieuës depuis les Royaumes de Fungi & de Dongola dans la Nubie, dont elle eſt bornée au Midi, juſqu'à la mer Méditerranée qui la baigne au Nord. Sa plus grande largeur ſe prend ordinairement d'Alexandrie à Damiette, & eſt au moins de 60. lieuës. Elle ſe rétrecit enſuite inſenſiblement en remontant vers le Caire, & depuis cette ville juſqu'à l'Ethiopie, elle eſt toûjours reſſerrée entre deux chaînes de montagnes, qui ne ſont ſeparées que par une plaine. Cet eſpace n'a pas plus d'une journée de traverſe, excepté vers le Saïdi, où la plaine peut contenir en largeur deux ou trois journées. Mais je m'apperçois que cette deſcription eſt trop générale pour pouvoir vous donner une idée aſſez exacte de la ſituation & de l'étenduë d'un païs autrefois ſi célèbre. Il faut m'expliquer d'une façon plus détaillée, & qui réponde mieux à ce que vous attendez de moi.

Le Nil, qui dans ſon inondation couvre toute la face de l'Egypte habitable, après avoir traverſé l'Abyſſinie & la Nubie, entre en Egypte du côté du Midi, un peu au deſſus du paſſage difficile de ce fleuve, qu'on appelle la grande Cataracte, & à peu près ſous le Tropique du Cancer. De-là il coule vers le Nord pendant l'eſpace de 250. lieuës, & rencontre enfin la Méditerranée, à laquelle il porte ſes eaux & ſon limon. Dès que le Nil eſt entré en Egypte, deux

deux-chaînes de montagnes le resserrent, sans jamais l'abandonner. Celle qui le borne à sa gauche, ou au Couchant du côté de la Nubie, l'accompagne jusqu'à ce qu'il se soit rendu à la mer par l'embouchure de Rosette, distante d'Alexandrie de 15. lieuës. L'autre chaîne qu'il a à sa droite, ou à l'Orient, & qui occupe une largeur de trois ou quatre journées entre le lit de ce fleuve & la mer Rouge, le suit seulement jusqu'au Caire. Là elle lui laisse la liberté de se partager en deux bras, & de former ce fameux Delta, qui se termine du côté de l'Orient à la ville de Damiette, & à celle de Rosette à l'Occident. Au reste ces deux chaînes de montagnes ne sont éloignées l'une de l'autre, comme je l'ai déja dit, que d'une grande journée depuis le Tropique jusqu'au Saïdi; mais en cet endroit elles s'écartent considerablement, & laissent entr'elles des plaines fort vastes. Elles se rapprochent ensuite de nouveau, & viennent enfin presque se joindre aux environs du Caire & des Pyramides. C'est toute cette étendue qu'on appelle la haute Egypte. Le reste, en tirant vers la mer Méditerranée, compose la basse, & renferme le Delta. Ainsi l'Egypte ressemble assez à un Y, ou, si vous voulez, à un bâton fourchu, dont les deux pointes se terminent, l'une à Damiette, & l'autre à Rosette. L'endroit où elles se réunissent, est la ville du Caire; & l'espace qu'elles renferment, comprend la basse Egypte. La queuë de l'Y ou du bâton fourchu compose la haute, depuis le Caire jusqu'à la grande Cataracte.

Il faut à présent observer, que la ville du Caire, qui separe l'Egypte inférieure de la supérieure, est située au 28. d. 58. m. de latitude Septentr.; que celle de Rosette est au 30. d. 58. m; celle d'Alexandrie au 31. d.; qu'enfin Essené, que les Anciens appelloient Syenne, *Syennen in extremo Ægypto*, dit un Auteur Romain, & au-delà de la-

laquelle l'Egypte s'étend encore durant quatre journées vers la Nubie, eſt à peu près ſous le Tropique du Cancer. Par-là il eſt très-facile de vérifier l'étendue que je donne à la longueur de l'Egypte. En effet, en prenant 25. lieuës pour la grandeur d'un dégré de latitude, comme les Aſtronomes & les Géographes ont coûtume de faire en France, on trouvera 50. lieuës pour les deux dégrés dont diffèrent en latitude le Caire & Alexandrie; on en trouvera 163. ou environ, pour la même différence entre le Caire & Eſſené; & ajoutant enſuite quatre journées que s'étend l'Egypte au Midi de cette derniere ville, à les prendre chacune pour dix lieuës, ſuivant l'uſage du païs, on aura au moins les 250. lieuës que j'ai données de longueur à cette région. Enfin, ſi on conſidere qu'au-delà de Damiette vers l'Orient, & d'Alexandrie au Couchant, il y avoit encore ſans doute autrefois pluſieurs habitations qui pouvoient mériter le nom de Villes; que le Lac Sirbon baignoit vraiſemblablement les murs de quelqu'une, & que le fauxbourg de Necropolis, dont je parlerai dans la ſuite, n'étoit pas le dernier lieu à l'Oueſt qui pût être appellé de ce nom, on conviendra peut-être, que l'Egypte n'eſt pas abſolument auſſi petite qu'on ſe la figure.

D'un autre côté, on eſt obligé d'avouer que ce Royaume, ſi renommé dans l'Hiſtoire pour le nombre de ſes peuples & pour ſa puiſſance, n'a pas une étendue proportionnée à ſa célébrité. Qui pourroit ſe perſuader en effet, qu'un païs ſi ſerré ait eu autrefois vingt-mille villes; que le nombre de ſes habitans ſoit monté juſqu'à vingt millions; que ſes Rois enfin ayent entretenu des armées de trois-cens-mille hommes, ayent fait ces guerres & exécuté toutes ces autres choſes dignes d'admiration que nous liſons dans les Auteurs, & que nous ne liſons qu'avec ſurpriſe? Cependant, ſi on fait attention à la bonté du climat,

mat, à la fertilité surprenante de la terre, qui ne repose jamais, au nombre presque innombrable de peuples que ce païs entretient encore actuellement, à la richesse présente de ce Royaume, à l'abondance de l'or & de l'argent qui y entrent, aux marchandises précieuses qu'on y apporte de toutes les parties du monde, aux revenus du Prince, & à ceux des Puissances du païs; si on observe que ces montagnes, aujourd'hui stériles & désertes, furent dans des siécles plus heureux la demeure d'un peuple infini d'habitans; que ces vastes solitudes de la mer Rouge & de la Libye furent alors embellies de villes considerables, d'habitations nombreuses, qui rendoient à l'Egypte le tribut des richesses qu'elles en recevoient; on commencera à convenir qu'il peut n'y avoir rien de fabuleux ni d'exagéré dans l'idée que l'Histoire nous donne de ce païs, & on sera plus disposé à croire ce que l'Antiquité nous rapporte de la puissance de ces anciens Rois si fameux, dont la magnificence éclate encore aujourd'hui d'une manière si surprenante dans ces monumens éternels qu'ils éleverent en divers lieux de leur Empire.

L'Egypte, comme je l'ai dit plus haut, est donc bornée au Midi par les Royaumes de Fungi & de Dongola, qui font partie de la Nubie. Elle a au Nord la Méditerranée, qui baigne ses bords depuis Alexandrie jusques par delà Damiette, & à l'Orient une chaîne de montagnes très-hautes, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, & finit au Suès. Depuis Suès jusqu'à Jaffa, où finit la ligne Orientale de l'Egypte, elle est terminée par d'autres montagnes de l'Arabie & de la Judée, auxquelles aboutit une plaine ou un désert aride de trois à quatre journées, qui s'étend jusqu'au Nil, & qu'il faut nécessairement traverser pour aller par terre d'Egypte en Palestine. Enfin à l'Occident l'Egypte a pour bornes une autre chaîne de montagnes, ou plutôt de monti-

ticules sablonneux, qui commençant dès l'Abyssinie, continuent jusqu'à la ville d'Alexandrie, où ils cessent enfin d'accompagner le Nil. Au-delà de ces montagnes, qui ne sont pas à beaucoup près si hautes que celle de l'Est, ce ne sont que des plaines de sable, de vastes solitudes, & des terres presque absolument inconnues.

Climat de l'Egypte.

C'est de ce païs, qui semble avoir été regardé par la nature d'un œil favori, que les Dieux ont fait une espece de paradis terrestre. L'air y est plus pur & plus excellent que dans aucun autre endroit du monde. Cette bonté de l'air se communique à tous les Etres vivans ou inanimés qui habitent cette région fortunée. Les femmes & les femelles des animaux y sont plus fécondes que par-tout ailleurs; les terres y rapportent davantage. Comme les hommes y jouissent ordinairement d'une parfaite santé, les arbres & les plantes n'y perdent jamais leur verdure, & les fruits y sont toûjours, ou délicieux, ou du moins salutaires. Il est vrai que cet air, tout bon qu'il est, ne laisse pas d'être sujet à des corruptions à proportion, comme dans tous les autres climats. J'avoue même qu'il est mauvais dans les endroits où, lorsque les inondations du Nil ont été très-grandes, ce fleuve en se retirant laisse des marécages qui infectent les environs. Le serein est d'ailleurs très-dangereux en Egypte. Comme le Soleil y est très-fort, il ne manque pas d'élever une grande quantité de vapeurs, dont l'air est chargé vers la nuit; ce qui cause beaucoup de fluxions sur les yeux. De-là vient qu'on voit ici tant d'aveugles. Le Nitre même qui est mêlé dans cet air, contribue encore à ces fluxions, indépendamment du serein. Enfin, comme l'air de ce païs est fort vif, il y cause une incommodité très-fréquente. Lorsqu'on en est attaqué, on croit avoir tous les os brisés, & l'usage des bains ou des sudorifiques est le seul remede qu'on ait trouvé à ce mal,

mal, & même aux fiévres, qui ne ſe guériſſent ici que par les ſueurs.

L'eau d'Egypte n'eſt pas moins vantée que l'air qu'on reſpire dans cet agréable climat. Elle eſt ſi délicieuſe, que ce ſeroit dommage qu'il n'y fît point de chaleur, & qu'on n'y reſſentît point d'altération. Les Turcs la trouvent ſi charmante, qu'ils s'excitent à en boire en mangeant du ſel. Un mot aſſez commun parmi eux, c'eſt que ſi Mahomet en eût bû, il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir toûjours boire. Ils ajoutent, que quiconque en a bû une fois, doit en boire une ſeconde. C'eſt ce que me diſoient les gens du païs, lorſqu'ils me revirent après dix ans d'abſence. Quand les Egyptiens vont à la Mecque, ou ſortent de leur païs pour quelque autre raiſon, ils ne parlent que du plaiſir qu'ils auront à leur retour de boire de l'eau du Nil. Il n'y a rien qui ſoit comparable à cette ſatisfaction; elle paſſe dans leur eſprit celle de revoir ſes parens & de ſe retrouver dans ſa famille. Auſſi tous ceux qui ont goûté de cette eau s'accordent à dire, que nulle part on n'en rencontre de pareille. En effet, quand on en boit pour la première fois, il ſemble d'abord que ce ſoit une eau préparée. Elle a un je ne ſçais quoi d'agréable & de flateur, qui ne peut s'exprimer; & peut-être devroit-on lui donner entre les eaux, le même rang que le vin de Champagne tient entre nos autres vins. Il faut pourtant avouer, qu'à mon goût elle a un peu trop de douceur. Ce qu'elle a de très-eſtimable, c'eſt qu'elle eſt infiniment ſaine. Quelque quantité que l'on en boive, elle n'incommode jamais. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'eſt pas rare de voir des perſonnes en boire juſqu'à trois ſeaux dans un jour, ſans qu'il en réſulte le moindre inconvénient. Quand on la boit en été, lorſque tous les pores ſont ouverts par la chaleur, elle ſe diſſipe en ſueur dans le moment même;

même; mais c'eſt une ſueur douce, qui ne fatigue & n'affoiblit point comme en France; à peine s'en apperçoit-on. En hyver, où le corps eſt autrement diſpoſé, elle prend la route ordinaire à la nature, & n'incommode pas davantage.

Quand je vante ſi fort l'eau de l'Egypte, il eſt bon d'obſerver que je parle uniquement de l'eau du Nil, puiſque c'eſt la ſeule en effet qui ſoit potable. L'eau des puits y eſt déteſtable & très-mal-ſaine; les Fontaines y ſont ſi rares, que c'eſt une eſpece de prodige d'y en rencontrer quelqu'une dans toute ſon étendue; & à l'égard de l'eau de pluye, il ſeroit impoſſible d'y en conſerver, puiſqu'il n'y pleut preſque jamais. Telle eſt en effet la ſituation de l'Egypte, qu'il eſt très-difficile qu'il y pleuve. Elle eſt couverte à l'Orient, d'où ſouffle le vent qui amene ordinairement la pluye, d'une haute chaîne de montagnes. Du côté du Couchant, au contraire, les montagnes ſe trouvent fort baſſes; enſorte que ſi le vent d'Eſt amenoit de la pluye, elle ſeroit arrêtée infailliblement par cette premiére chaîne de montagnes, & tomberoit dans la mer Rouge. C'eſt ce qui arrive aſſez ſouvent, & ce ſecours n'eſt pas inutile aux bâtimens qui navigent ſur cette mer. Que ſi ces nuages n'étoient pas arrêtés dans cet endroit, ils ſeroient néceſſairement portés dans la Libye par le même vent, qui ne trouveroit aucun obſtacle à ſon paſſage. Il eſt donc preſque impoſſible qu'il pleuve en Egypte par le vent d'Eſt. A l'égard du Sud-Oueſt, comme il paſſe dans les plaines arides de la Libye avant que d'arriver en Egypte, il n'eſt pas poſſible qu'il y contracte aucune humidité capable de former des nuages. Auſſi de ce vent & du Sud-Eſt, il ne pleut dans ce païs que de la pouſſiere. Il tombe quelques pluyes à la marine par le Sud-Oueſt, par l'Oueſt, & même par le vent du Nord, mais ces pluyes n'arrivent

gueres

gueres jusqu'au Caire, & moins encore dans l'Egypte supérieure, où elles sont extrêmement rares, & fort peu considerables. Encore remarque-t-on qu'il n'y pleut presque jamais que vers le coucher du Soleil, parce que le vent étant alors plus foible, ou la chaleur moins considerable, les nuages ne peuvent être soutenus ou dissipés comme auparavant. Mais ces pluyes d'ailleurs arrivent si rarement, & sont si foibles, que la plupart des Voyageurs ne s'en étant point apperçus, ont assuré comme une merveille, qu'il ne pleuvoit jamais en Egypte. Pour moi, j'y ai vû pleuvoir aux années 1692. 1693. & 1694. cinq à six soirs, depuis Novembre jusqu'en Avril, l'espace d'une demie heure ou d'un quart d'heure au plus chaque fois; ce qui pris ensemble, ne pouvoit pas égaler une pluye de deux heures, telle qu'il en tombe en Europe. La pluye est quelque chose de si extraordinaire, & de si agréable en même tems aux habitans du païs, que les enfans, dès qu'il en tombe quelque peu, courent dans les rues, en criant de joye, que c'est un effet de la bénédiction du Prophete. On m'a assuré qu'il s'est passé des trois & quatre années sans qu'il soit tombé une goute d'eau au Caire, ni dans la haute Egypte.

Après vous avoir fixé, Monsieur, la position de l'Egypte, après ce que je viens de vous dire de la rareté des pluyes qui pourroient en rafraîchir l'air, vous concevrez aisément que son climat doit être infiniment chaud. En cela vous ne devez pas craindre de vous tromper. Croiriez-vous cependant, que les Auteurs Arabes vantent sur tout ce païs de ce que les plus grandes chaleurs y sont tout-à-fait tolérables? C'est un effet du vent de Nord, ou de Nord-Oüest, qui y régne presque continuellement. Ils ajoutent, qu'à la faveur des vases de terre à demi-cuite, dont on s'y sert pour laisser transpirer l'eau, elle se rafraîchit de telle sorte, qu'elle devient très-

très-peu inférieure à l'eau glacée. J'observerai à cette occasion, qu'on lit dans le Macrisi, que du tems des Mamelucs, par le moyen de quelques relais de chameaux, qu'on faisoit à la vérité marcher jour & nuit, on apportoit de la neige du Mont-Liban au Caire, & qu'on en distribuoit tous les jours une certaine quantité à tous les Officiers de la maison du Roi, & aux grands Seigneurs de cette Ville. C'est dommage que cet Auteur ne nous ait pas appris la préparation de cette neige, & de quelle manière on pouvoit la conserver pendant cinq à six jours au moins, que ces chameaux devoient employer dans cette route de cent vingt lieuës. Ces mêmes Auteurs Arabes disent, que le froid d'Egypte, quoique très-penétrant, ne laisse point de pouvoir être supporté avec une seule chemise; & cela est vrai, puisque la plûpart des artisans du Caire n'ont jamais d'autre habillement, hyver & été, qu'un simple caleçon de toile. Le froid, qui vient en Egypte par un vent de Nord-Est, & même d'Est, ne s'y fait jamais sentir que demi-heure avant le jour, & une heure après. Hors ce tems-là on ne connoît point le froid dans ce païs; ainsi il suffit de se tenir alors dans la maison, pour ne jamais s'en appercevoir. On trouve dans certaines maisons du Caire, des Salles si exhaussées, qu'on n'y sent jamais la chaleur, même au plus fort de l'été. Pour cela on pratique au-dessus de ces apartemens un ciel ouvert, & à côté une élevation de planches, enduite de plâtre, qui tourne au Nord, & qui est fabriquée de sorte qu'elle fait tomber ce vent dans la Salle. Là il se rafraîchit si fort, qu'il faut souvent porter la pelisse pour le trouver supportable.

Il est aisé de conclure de tout ce que je viens de dire, que si le climat de l'Egypte est fort peu sujet à la pluye, quelque chaud qu'il soit, il n'est pas plus exposé aux tonnerres. Les trem-

blemens

blemens de terre n'y ſont pas moins rares. Il en arriva cependant un au Caire le 2. d'Octobre 1698. entre huit & neuf heures du matin, le tems étant fort calme. Ce tremblement ſe fit ſentir à Roſette & à Alexandrie, & je ne doute point que ſi nous avions eu des correſpondans dans la haute Egypte, nous n'en euſſions reçu les mêmes avis. L'Egypte, à parler proprement, n'eſt qu'un vaſte & ſolide rocher, ſur lequel la nature a menagé un canal par où le Nil ſe rend à la mer. Dès qu'on creuſe un peu la terre, ou qu'on veut fouiller dans le ſable, on rencontre la pierre vive, excepté cependant dans le Delta, qui, ſelon toutes les apparences, s'eſt formé du limon du Nil. Cela ſuppoſé, il eſt aiſé de concevoir, que lorſqu'il tremble dans un canton de l'Egypte, il doit naturellement trembler par-tout. C'eſt ainſi qu'en remuant le bout d'un bâton, on le fait néceſſairement mouvoir dans toutes ſes parties. Il s'enſuit encore de cette ſolidité, que les tremblemens qui arrivent dans ce païs, ne peuvent y être dangereux. La terre n'y étant pas caverneuſe comme en Sicile, à Smirne, & dans quelques autres endroits, l'air n'y trouve aucune ouverture pour pouvoir être pouſſé avec violence d'un lieu en un autre, & cauſer ces triſtes accidens, ces bouleverſemens de villes, qui rendent les tremblemens ſi redoutables dans quelques autres païs de la terre. Car vous ſçavez, Monſieur, & la Phyſique nous l'apprend, que ces mouvemens violens, ces eſpeces de convulſions dont la terre eſt quelquefois attaquée, ſont uniquement l'effet d'un air agité qui ſe trouve renfermé dans ſes entrailles, & qui cherchant à ſe faire jour, bouleverſe par ſon impétuoſité les terres ſous leſquelles il eſt pouſſé, & par leſquelles il éclate. Ainſi l'air renfermé dans une bombe, raréfié par le nitre & le ſalpêtre qui l'agitent, & cherchant à ſe faire un paſſage, briſe & rompt les obſta-

obſtacles qui concourent à le retenir priſonnier, & ne perd ſa violence que lorſque s'étant mis en liberté, il rentre dans ſa ſphère & ſa fluidité naturelles. C'eſt ſans doute du peu de dommage que reçoit l'Egypte de ces tremblemens, autant que de leur rareté, que * Pline a dit en parlant de ce païs, *non tremit*, puiſqu'en 1694. le jour même de Saint-Thomas, il arriva de même ici un tremblement de terre à pareille heure que celui dont je viens de parler. C'eſt ainſi qu'il a dit, *non pluit*, *non tonat*, vraiſemblablement pour marquer qu'il y tonnoit & pleuvoit très-rarement; ce qui eſt vrai, excepté vers la marine, où les pluyes & les tonnerres ſe font ſouvent ſentir avec violence. Il ajoute au même endroit, *Septentriones non videt*; ce qui n'eſt encore vrai que pour l'Egypte ſupérieure, où l'étoile polaire peut bien n'être pas apperçue; car à l'égard du Caire, elle a encore une élevation aſſez conſiderable.

Ce qu'il y a de ſingulier, & ce qui ſans doute ne vous ſurprendra pas, après ce que je vous ai dit de la longueur de ce païs; c'eſt que les ſaiſons ſont plus avancées de près de deux mois dans les premiers terreins que côtoye le Nil à ſon entrée en Egypte, que dans ceux par leſquels il va ſe terminer à la mer. Les habitans de ces différens païs ſont eux-mêmes différens en couleur. Ceux qui approchent des Cataractes ſont à demi noirs, au contraire des habitans de la baſſe Egypte, qui ſont ſeulement bazanés. Cette différence ſe trouve peinte juſques dans les moiſſons, qu'on voit dans une parfaite maturité au deſſus d'Eſſené, & déja de couleur d'or, quand elles ne ſont encore que verdoyantes vers Roſette & Damiette. Il faut avouer que cette diverſité de nuances n'eſt pas un petit agrément pour

* Dans ſon Hiſtoire Naturelle, L. 2. C. 83.

pour ceux qui voyagent sur le Nil, parce que passant fort vîte, soit qu'ils montent, soit qu'ils descendent, ils ont le plaisir d'observer de leurs yeux, d'un jour à l'autre, le progrès sensible des travaux de la nature.

Du nombre de ses Villes.

Un païs si charmant ne peut manquer d'être infiniment peuplé, & de renfermer un nombre de Villes très-considerable. Aussi les Auteurs anciens qui ont écrit de l'Egypte, triomphent-ils sur cet article. Les Histoires des tems les plus reculés assurent, qu'il y avoit autrefois dans ce païs jusqu'à dix-huit-mille Villes. Eusebe rapporte même, que du tems d'Amasis on y en comptoit jusqu'à vingt-mille. Il est vrai que les guerres des Perses en ruinerent une grande partie; le tems en détruisit d'autres; & sous le régne de Ptolomée Lagus on ne comptoit plus en Egypte que 3000. Villes. Cette diminution est considerable sans doute; cependant si le fait est vrai, on pourra bien dire encore, en comparant l'Egypte moderne à l'ancienne :

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Mais aussi ne seroit-il pas permis, Monsieur, de penser de ce nombre étonnant de Villes, ce qu'on a lieu de juger de celui des Rois dont les Egyptiens composent leurs Dynasties, & de la multitude d'années que leur Chronologie renferme ? Il y a eu sans doute en Egypte des Villes puissantes, & en très-grand nombre. Ces ruines presque continuelles que l'on y rencontre à chaque pas, ces débris confus de colomnes, de temples, de murs & de palais, en sont une preuve incontestable. Mais d'ailleurs, de même que l'espace des siécles que l'on donne ordinairement à la durée du monde n'est pas assez étendu pour contenir seulement le quart des régnes de ces Princes que l'Egypte compte au nombre de ses Souverains, elle est aussi trop resser-

rée, ſur-tout en ſuppoſant que le Delta n'eſt que l'ouvrage du Nil, pour avoir contenu dans ces anciens tems un nombre de Villes auſſi prodigieux. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on a plus d'égard à la beauté des bâtimens & à la défenſe des places, qu'au peuple nombreux dont elles ſont habitées; ſi par le nom de Villes on n'entend que les lieux environnés de murs, il y en a aujourd'hui très-peu en Egypte qui méritent cette dénomination. Il n'y a preſque pas dans tout le païs un ſeul endroit fermé de murailles. Le Caire ne l'eſt pas abſolument. La nouvelle Ville d'Alexandrie, Roſette, Damiette & Mentoube, qui ſont les Villes les plus célèbres de l'Egypte, & qui renferment une infinité d'habitans, ne ſont proprement que de gros villages, dont on ſe contente de tenir les avenues fermées pendant la nuit, de crainte des voleurs. En un mot, je ne connois dans toute l'Egypte que la Maſſoure qui ſoit environnée de murs.

Cependant ſi l'on vouloit ſauver la contradiction où les Auteurs anciens ſemblent être tombés ſur ce point, ne pourroit-on pas dire, que ſous cette dénomination générale ils ont compris indifféremment les bourgs, les villages, en un mot, tous les lieux habités, ſans aucune diſtinction de grandeur ? Comme dans ces premiers tems les villages étoient fort gros & très-peuplés, ſeroit-il impoſſible qu'on les eût alors regardés comme des Villes ? Seroit-il même fort extraordinaire que les Grecs, toûjours amis de l'emphaſe, euſſent honoré de ce nom, des lieux où l'on comptoit tant d'habitans ? Dans ce dernier cas il ne ſeroit pas ſi ſurprenant qu'ils euſſent pû compter des dix-huit- & vingt-mille Villes en Egypte. Ce païs, qui dans ces tems reculés étendoit ſa domination juſques dans les déſerts de la Libye, alors peuplés & floriſſans, renfermoit vraiſemblablement beaucoup plus d'habitations qu'on n'y en compte de nos jours. Ce

que

que l'Egypte moderne offre à nos regards, ſuffiroit d'ailleurs pour nous rendre cette exagération tolérable, puiſqu'on peut dire en général, que depuis les embouchures du Nil juſqu'au Tropique du Cancer, dans l'eſpace de plus de deux-cens lieuës, les bords de ce fleuve ſont couverts d'habitations ſi voiſines les unes des autres, que ſouvent il n'y a pas un quart d'heure de diſtance entre elles. De Roſette au Caire, & du Caire à Damiette, les villages ſe touchent preſque aujourd'hui le long du Nil. Combien y en a-t-il dans le cœur du Delta? Combien dans l'éloignement des bords du fleuve à l'Occident & à l'Orient? L'opinion commune eſt, qu'on en compte plus de vingt-mille dans toute l'Egypte. Depuis les bords du Nil juſqu'aux montagnes qui terminent de part & d'autre les fertiles plaines de l'Egypte, on trouve ſouvent des journées entieres de verdure. Ces plaines ſont ſemées partout de gros bourgs & de villages; mais quels villages! Il ne faut pas ſe figurer que ce ſoient de ſimples hameaux. La plupart ſont décorés d'édifices publics à l'uſage du païs; il y en a où l'on compte des deux- & trois-mille perſonnes, & en général, pluſieurs contiennent plus d'habitans que nos grandes Villes.

Origine des Habitans de l'Egypte.

C'eſt ce peuple ſi célèbre & ſi nombreux, dont la ſource juſqu'ici plus inconnue que celle de ce fleuve fameux qui le nourrit, n'a pû encore percer l'obſcurité des nuages épais qui l'enveloppent, & qui ſe vantant d'être auſſi ancien que le monde, a cru pouvoir faire remonter ſon origine juſqu'au-delà même de l'origine des tems & des choſes. Je n'entreprendrai point ici, ni d'en fixer l'époque, ni de donner crédit à toutes les rêveries des Egyptiens ſur leur antiquité, ou de vous préſenter les fables des Auteurs Arabes comme des faits hiſtoriques. On ſçait que les Nations ne ſont pas moins jalouſes de leur antiquité, que les particuliers de leur no-

bleſſe, & que ſur ce point la vanité rend les uns & les autres fort ridicules. Les Ethiopiens, les Egyptiens, les Chinois, les Syriens réclament également la preférence. Je n'entrerai point dans ces diſputes hiſtoriques, qui font remonter la naiſſance du monde juſqu'à l'éternité des tems, & qui, comme l'a dit un de nos Auteurs, ſous un maſque étranger, rendent les années de ſa durée auſſi innombrables que les grains de ſable de la mer. Je n'examinerai pas non plus, ſi les Dynaſties des Egyptiens, qui renferment l'Hiſtoire de ſeize à dix-ſept-mille ans, comme l'a écrit un Hiſtorien il y en a déja près de deux-mille, ſont réelles ou fabuleuſes. Vous ſçavez, Monſieur, qu'un très-habile homme de ce ſiécle les a voulu juſtifier ſur cet article; qu'il a prouvé que Jeſus-Chriſt n'avoit paru ſur la terre que vers la fin du ſixième millénaire, & que, quoi qu'on ait écrit contre ſon ouvrage, il reſte toûjours de très-grands & de très-forts argumens en faveur de la Chronologie Egyptienne, & de celle des Indiens & des Chinois. Pour moi, je me contenterai d'obſerver, qu'il n'y a rien de ſi ancien ſur la terre que ce qui nous reſte de ces monumens fameux qui ont été élevés en Egypte, ſur-tout ces Pyramides, dont un Poëte Arabe a dit fort ingénieuſement, qu'elles étoient venues à bout du tems, qui vient lui-même à bout de tout.

Leur diviſion.

Ceux qui anciennement habiterent l'Egypte, furent les Egyptiens naturels, à qui on a donné depuis le nom de Coptes. Les Perſans, les Grecs, les Romains, les Arabes & les Turcs s'y ſont enſuite introduits tour-à-tour & ſucceſſivement. Ceux qui l'habitent préſentement ſont les Coptes, les Maures, les Arabes, les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Armeniens, Syriens, Maronites & les Francs. Cette idée générale ſuffira, je penſe, pour vous faire comprendre combien ces Egyptiens d'aujourd'hui ſont différens de cet ancien peuple dont on raconte

conte tant de merveilles. Elle servira en même tems à vous faire admirer les secrets ressorts de la Providence, qui, pour l'exécution de ses desseins impenétrables, transplante les Nations à son gré, arrache & réédifie, suivant l'ordre immuable de ses décrets éternels, avec une justice & une sagesse toûjours égales.

De ces différens peuples dont l'Egypte est aujourd'hui habitée, il n'y a que les Coptes qui soient les naturels du païs; & ceux-ci ont été reduits presque à rien. D'abord les Empereurs Payens, ennemis jurés de la Religion Chrétienne dont ce peuple fait profession, les Empereurs Catholiques ensuite, en haîne de l'héréfie de Dioscore, Patriarche de cette Nation, qui a embrassé & suit encore aujourd'hui sa doctrine, enfin les Princes Arabes, souvent obligés de prendre les armes pour châtier les soulevemens & les revoltes fréquentes de ces esprits mutins & inquiets, les ont successivement détruits. Aujourd'hui la langue Copte n'y est plus entendue par les Coptes mêmes; le dernier qui l'entendoit est mort en ce siécle.

Outre ces habitans naturels à l'Egypte qui ont des demeures fixes, & composent ces villages nombreux & peuplés dont je vous ai parlé plus haut, il y a encore dans les campagnes les plus voisines des déserts, souvent même dans celles qui bordent les rivages du Nil, une autre espece de peuple errant, qui campe sous des tentes, & change d'habitation à mesure que le défaut de pâturages, ou la varieté des saisons l'y oblige. C'est ce qu'on appelle Arabes Bedouins; & on peut dire qu'il s'en trouve plus de deux millions en Egypte. Les uns se tiennent dans les montagnes & dans l'éloîgnement des Villes & des villages, mais toûjours dans des endroits où il leur est aisé d'avoir de l'eau. Les autres dressent leurs tentes, qui sont très-basses & fort pauvres, dans le voisinage des lieux habités,

où on leur permet, moyennant une petite rétribution, de faire paître leurs troupeaux. On leur y abandonne même quelques terres pour les cultiver à leur profit, seulement dans la vûë de n'avoir rien à démêler avec des gens qui peuvent faire beaucoup de mal, sans qu'on puisse leur en faire aucun. En effet, pour se mettre à l'abri de tout ressentiment, ils n'ont qu'à pénétrer une journée dans les déserts, où il ne leur est pas difficile, de subsister plusieurs mois de suite à la faveur de leur extrême frugalité, & par la connoissance qu'ils ont des puits qui s'y rencontrent. Il n'y a pas de spectacle plus agréable que de considerer dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier, ces vastes prairies, où l'herbe, presque de la hauteur d'un homme, est si épaisse, qu'un bœuf couché dedans a autour de lui de quoi paître une journée entiere sans se lever, toutes couvertes d'habitations & de tentes, de peuples & de troupeaux. C'est en effet dans cette saison que ces Bedouins accourent en Egypte de trois-à quatre-cens lieuës de distance, pour y faire paître leurs chameaux & leurs chevaux. Le tribut qu'on exige d'eux pour leur accorder cette permission, ils le payent du produit de quelques ouvrages faits de la laine de leurs brebis, qu'ils débitent dans le païs, ou de quelques brebis même, qu'ils vendent aussi-bien que leurs agneaux, ou de quelques petits chameaux dont ils se défont. Du reste, accoûtumés qu'ils sont à une extrême frugalité, ils vivent de peu, & peu de chose suffit à leur entretien. Après avoir passé un certain tems aux environs du Nil, ils s'enfoncent dans les déserts, d'où, par des routes qui leur sont connues, ils passent en d'autres régions, pour y habiter de même pendant quelques mois de l'année, jusqu'à ce que la saison les rappelle en Egypte.

Les naturels du païs, & les Bedouins fixes, sont tous compris ici sous le terme générique de *Félaques*,

laques, c'eſt-à-dire païſans, ou villageois. Auſſi n'habitent-ils gueres que les campagnes. Dans la bouche des Turcs ce terme eſt ſi injurieux, que s'ils veulent marquer pour quelqu'un le dernier mépris, ils ſe contenteront de dire d'un air dédaigneux, *c'eſt un Félaque.* Auſſi traitent-ils ces malheureux en vrais eſclaves, c'eſt-à-dire toûjours le bâton à la main. La ſervitude où ces pauvres gens ſont reduits, eſt véritablement bien intolérable. Quelque injuſtes que ſoient les mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part de ces maîtres impitoyables, il ne leur eſt pas permis de penſer à s'en venger. La moindre marque de reſſentiment qu'ils pourroient donner, ſeroit ſuivie de la perte de leur vie. Du moins ne pourroient-ils s'exempter d'avoir le poing coupé, s'ils portoient la main à quelques armes, ou levoient ſeulement le bâton ſur ces injuſtes tyrans. C'eſt par une politique ſi dure, mais cependant très-néceſſaire, que les Turcs, qui ſont en fort petit nombre en comparaiſon de ces païſans, d'ailleurs forts & vigoureux, les ont tenus en bride juſqu'à préſent, & ont ſoutenu l'autorité du Grand-Seigneur contre leur grand nombre. Ces Félaques ou païſans Egyptiens naturels & fixes, ſont quatre fois plus nombreux que les Arabes ou Bedouins errans; mais ils n'ont ni leur franchiſe, ni leur fidélité : tant il eſt vrai que ce n'eſt pas toûjours la ſocieté qui inſpire aux hommes les vertus qui en ſont l'ame.

On peut encore conſiderer en Egypte une autre eſpece de peuple, que j'appellerois volontiers mixte, parce qu'il eſt compoſé de tous les étrangers Muſulmans, Turcs & Arabes, qui s'y ſont établis depuis long-tems, ou qui viennent encore chaque jour y fixer leur demeure. Il en vint beaucoup de la Morée, lorſque les Venitiens s'en rendirent les maîtres, & de la Hongrie, lorſque les Allemans s'en emparerent. Il en arrive

encore de jour en jour d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Maroc, de Syrie, d'Armenie, & même des frontieres de la Perse. Comme l'Egypte est renommée dans tout l'Orient pour son abondance, & que les Bachas n'y sont point si absolus qu'ailleurs, tous ceux qui dans l'étendue du Mahométisme quittent leur patrie, soit qu'ils soient mécontens de leur fortune & aspirent après un meilleur sort, soit que le dégoût ou quelqu'autre raison les porte à changer de demeure, ne manquent point de se retirer dans ce païs, où ils trouvent plus de protection que dans tout autre. Il n'y a pas de grand Seigneur à Constantinople, point de fils de Vizirs, ou d'Officiers à la Porte, qui pendant qu'eux-mêmes, ou leurs protecteurs, sont en faveur à la Cour, ne cherche à se menager en Egypte un azile en cas de disgrace. Les premiers Eunuques du Sérail qui sont en charge, ne manquent pas sur-tout de profiter de la faveur de leurs maîtresses, pour y acquerir, ou s'y faire donner des terres par les Bachas d'Egypte, qui sont ordinairement leurs créatures. En un mot, tous ceux qui cherchent à se derober aux poursuites & aux recherches qu'on pourroit faire au sujet des maniemens qu'ils ont eus, & des emplois qu'ils ont exercés, ou bien qui, après être échapés de la tempête, ne pensent qu'à trouver une retraite tranquille & délicieuse, pour achever doucement leurs jours à la faveur de ce qui leur est resté, viennent la chercher dans cette région charmante, qu'ils regardent comme le paradis de ce monde. Le nombre de ces habitans refugiés, qui étoit déja très-considerable, s'est encore augmenté depuis la levée du Siége de Vienne, & devient encore plus grand de jour en jour. Ces fugitifs ont fait passer en Egypte des richesses immenses. Le Kisler-Agazy * du Sultan

* C'est l'Intendant du Sérail du Grand-Seigneur, ou le Chef des Eunuques noirs.

Sultan Mehemet IV. qui avoit tant fait de bien aux siens, celui de son successeur, & grand nombre d'Eunuques & de Seigneurs puissans de la Cour de ces Empereurs, s'y sont retirés après la disgrace ou la mort de ces Princes, & y ont apporté avec eux en perles, en diamans, en or, en étoffes précieuses & en porcelaines, des trésors considerables, qui y subsistent encore après leur mort entre les mains de la jeunesse florissante qu'ils amenerent à leur suite, & qu'ils placerent dans les divers corps de milices que le Grand-Seigneur entretient en Egypte. C'est en effet des maisons de ces Seigneurs refugiés que ces troupes sont composées & soutenues. Plusieurs de ceux à qui ils y avoient procuré de l'emploi, s'y sont avancés, & sont parvenus à la tête de ces différens corps, dont le commandement n'est point inférieur parmi eux, au rang de Maréchal de France parmi nous. Presque tous les Beys, ou Princes du Païs, sont aussi tirés de ces familles.

Enfin, puisque je dois vous parler de tous les peuples dont l'Egypte est habitée, il y a quelques familles du rit Grec à Damiette & à Rosette. On y trouve aussi quelques Armeniens & quelques Catholiques-Romains en très-petit nombre. A l'égard des Juifs, on en compte dans ce païs 25. à 30. mille, les uns naturels, les autres étrangers, mais tous aussi haïs & aussi malheureux ici, qu'ils le sont dans tout le reste de la terre. Voilà, Monsieur, de quelle manière est composé ce peuple prodigieux que l'Egypte entretient; de sorte que les naturels du païs ou Coptes, les Arabes & les Grecs, sont 25. à 30. fois plus nombreux que les Turcs & tous les Chrétiens étrangers joints ensemble.

De leur nombre.

Vous souhaiteriez sans doute que je pûsse de même vous fixer ici le nombre de ces habitans différens. Il est certainement très-considerable, & passe l'idée qu'on pourroit en avoir, eu égard

à la petiteſſe de l'Egypte; mais il ſeroit difficile de déterminer au juſte juſqu'où il ſe monte. Ce que les Hiſtoriens nous racontent de l'état où ce païs étoit à cet égard dans les anciens tems, tient du merveilleux. Alors, dit Euſebe, on y comptoit juſqu'à ſept millions cinq-cens-mille hommes. Les Auteurs Arabes vont encore plus loin, & en mettent juſqu'à vingt millions. Ce nombre eſt prodigieux ſans doute; cependant il ne paroîtra pas incroyable, ſi on fait attention que l'Egypte n'étoit pas alors reſſerrée & bornée aux ſeuls terreins aujourd'hui cultivés & habités; que dans ces ſiécles heureux cette région étoit, dit un Auteur Arabe, ſi remplie d'arbres fruitiers, qu'à l'ombre de leurs branches on pouvoit la parcourir d'un bout à l'autre à couvert des rayons du ſoleil, & qu'il étoit aiſé de ſe nourrir des fruits qui en tomboient, ſans être obligé à aucune dépenſe; qu'enfin de tout tems les Egyptiens ont été ſi ſobres, qu'on peut regarder la frugalité comme leur étant naturelle.

Aujourd'hui les choſes ont beaucoup changé de face. J'ai cru, je l'avoue, pendant un tems, que l'Egypte étoit encore de nos jours auſſi peuplée qu'elle le fut pendant le régne de ſes premiers Rois; ou ſous celui des Grecs & des Romains. Mais ſi je l'ai dit ou écrit, je ne crains pas de me rétracter. Les manuſcrits & les Auteurs Arabes que j'ai lus depuis, le ſoin que j'ai apporté à me faire inſtruire des monumens qui avoient été élevés par les anciens Egyptiens, pour étendre la fertilité de leur païs au-delà des terres que le Nil arroſe, à méditer ſur les veſtiges qui nous en reſtent, ſur ce que les Auteurs les plus reculés nous apprennent du nombre des Villes qu'on voyoit autrefois en Egypte, des temples où l'on ſacrifioit, des foires qui s'y tenoient en ſi grand nombre, qu'elles ſurpaſſoient conſidérablement celui des jours dont l'année eſt compoſée, & dans la plûpart deſquelles il n'étoit pas ſurprenant de voir deux & trois-cens-mille perſonnes aſſem-

assemblées pendant des semaines entieres; cent autres particularités qui rendent très-croyable ce nombre prodigieux d'habitans dont je viens de vous entretenir; la destruction d'Alexandrie, & de toutes les habitations qu'on rencontroit autour de cette grande Ville, qui seules devoient contenir avec elle au moins trois millions de personnes; tout cela, dis-je, m'a fort détrompé de l'opinion que j'avois d'abord, qu'il se trouvoit encore en Egypte à-peu-près autant de peuple qu'il y en avoit autrefois. Il y en a certainement beaucoup; mais si l'on en faisoit un dénombrement exact, je suis persuadé que le nombre n'en monteroit pas au-dessus de quatre millions. La Ville du Caire, qui fait au moins la huitième partie du peuple d'Egypte, ne contient peut-être pas cinq-cens-mille ames. Je m'y suis trouvé dans quatre années différentes où elle fut attaquée de la peste. Il y en eut une sur-tout, où la mortalité fut très-considerable. Si j'en eusse cru les rélations que quelques Missionaires zèlés, qui exposoient généreusement leur vie pour la conservation de celle du peuple Chrétien, & pour le salut des ames, faisoient chaque jour du nombre de ceux que la contagion avoit enlevés la veille, il en seroit mort plus d'un million. Il n'y avoit point de jour qu'ils ne tuassent trente-, quarante-, & même cinquante-mille personnes. La crainte & l'exagération donnoient cours à ces rapports, tandis que j'étois bien informé d'ailleurs, que la journée la plus périlleuse & la plus cruelle n'en avoit emporté que quatorze- ou quinze-cens, & que, pendant toute la durée de cette peste, il ne périt pas dans cette Ville plus de quarante-mille habitans. D'ailleurs on sçait, que dans les Villes la plus grande communication cause une mortalité beaucoup plus grande que dans les villages. Aussi ne mourut-il pas alors autant d'ames dans tout le reste de l'Egypte, que la contagion en enleva au Caire.

Les Egyptiens ne sont cependant pas aujourd'hui moins sobres qu'ils l'étoient dans les tems les plus reculés; le terrein de l'Egypte n'est pas moins fertile, & ce n'est pas à cette cause qu'on doit imputer la diminution du peuple immense qui habitoit autrefois ce charmant païs. A quoi donc l'attribuerons-nous? Vous concevez d'abord aisément, Monsieur, comme je vous l'ai déja insinué, que tant de révolutions arrivées dans la Religion de cette contrée de la terre, comme dans son gouvernement, tant de guerres qu'elle a soutenues, & qui ont porté la désolation dans le sein de ses Villes les plus florissantes, en un mot, l'esclavage affreux où vivent depuis tant d'années ceux qui doivent être regardés comme ses habitans naturels, ont beaucoup contribué à en diminuer le nombre. Mais pour vous en donner une raison encore plus palpable, il est bon de vous rappeller ici ce que je vous ai déja dit plus haut, que l'ancienne fertilité du Nil a eu des bornes beaucoup plus étendues que celles qu'elle a aujourd'hui. C'est ce dont vous conviendrez sans contredit, lorsque dans mes lettres l'occasion se présentera de vous parler de ces ouvrages surprenans, que ces anciens Rois qui gouvernerent autrefois l'Egypte avoient élevés, non seulement pour la rendre perpétuellement & également fertile dans les années de la trop grande croissance du Nil, ou d'une croissance trop médiocre, qui ne lui étoit pas moins préjudiciable, mais pour porter encore la fécondité naturelle aux eaux de ce fleuve dans des endroits reculés, des plaines arides, où il ne pouvoit naturellement s'étendre. C'est à la faveur de ces grands ouvrages, également dignes de leur puissance & de leur génie, comme de l'industrie de leurs sujets, & de leur persévérance à y travailler, qu'ils avoient étendu cette fertilité dans une grande partie des déserts dont l'Egypte est environnée à son Couchant,

en

en y faiſant porter les eaux trop abondantes dont l'Egypte étoit ſouvent incommodée. Ces eaux en deux ou trois années laiſſoient ſur les ſables où elles ſe répandoient, un limon gras de l'épaiſſeur de plus d'un pied, qui portoit enſuite de riches moiſſons, & nourriſſoit un nouveau peuple aſſemblé autour de ces terres toutes neuves, pour profiter de leurs productions. C'eſt de-là qu'on rencontre aujourd'hui juſqu'à deux & trois journées dans les déſerts dont ce païs eſt borné du côté de la Libye, des ruines de Villes qui paroiſſent avoir été très-conſiderables. On ne peut douter qu'elles n'euſſent leurs palais, leurs temples, leurs monumens, & par conſequent leurs Prêtres & leurs revenus; d'où l'on doit conclure, qu'elles n'auroient point été bâties dans ces lieux, ſi l'eau du Nil n'y fût parvenue, & n'eût entretenu dans le voiſinage une fertilité qui eût ſuffi à la ſubſiſtance du grand nombre d'habitans qu'elles contenoient néceſſairement.

C'étoit de cette ſorte que le terrein cultivé de l'Egypte s'étoit doublé, & le peuple à proportion. Mais depuis qu'un Roi d'Aſſyrie, après avoir ſubjugué l'Egypte, en emmena tous les habitans en captivité, juſques-là, diſent les Auteurs, qu'il n'y reſta pas un ſeul homme, tous ces fameux ouvrages tomberent en ruine; ces canaux conſtruits avec tant de dépenſe pour porter au loin l'eau du Nil, ayant ceſſé d'être entretenus, & les terres qu'ils arroſoient étant bientôt après devenues ſtériles, ces Villes dont j'ai parlé devinrent déſertes, & furent même enſevelies ſous les ſables. Ainſi cette fécondité ſi étendue ſe trouva d'abord reſtrainte aux anciennes bornes qu'elle avoit euës. Ces bornes ſe trouvent même aujourd'hui encore plus reſſerrées qu'elles ne l'étoient il y a deux-mille ans, lorſque les Grecs enleverent ce païs aux Rois Egyptiens, qui y avoient rélevé leur domination, ou du tems que les Romains le conquirent ſur les

Grecs. Alors Alexandrie floriſſoit encore; mais par la ruine de cette puiſſante Ville, cent ſortes d'endroits cultivés ceſſerent de l'être; & ſur-tout depuis l'invaſion des Mahométans, l'Egypte habitable & habitée n'a plus fait qu'une très-petite partie de cette ancienne région ſi renommée pour ſa fertilité. Comme, par une politique aveugle, les Turcs ſe ſont toûjours conſtamment oppoſés à ce qu'on tirât des bleds de ce païs pour en fournir au-dehors, ce qui ſe pratiquoit auparavant, les proprietaires des terres n'étant plus attirés par l'eſpoir du gain, n'ont plus eu auſſi le même ſoin de les faire toutes labourer, & ſe ſont reduits à ne cultiver que les meilleures. Degoûtés d'ailleurs, par la tyrannie que ces mauvais maîtres exercent contr'eux, d'amaſſer des biens, qui ſont la ſource des vexations auxquelles ils ſe voyent expoſés, & des coups de bâton dont on les aſſomme, ils ſe contentent de cultiver autant de terre qu'il leur en faut pour leur ſubſiſtance, & pour payer les droits, ou Carages, auxquels ils ſont ſoûmis. Il arrive de-là qu'ils negligent de défendre leurs terres des inondations des ſables, ce qu'ils pratiquoient autrefois, en plantant dans les ſables, à quelque diſtance des terres cultivées, de petites clayes faites de cannes. C'étoient autant d'eſpeces de barrieres auxquelles ces ſables s'arrêtoient, & où formant des élevations conſiderables, ils empêchoient les autres ſables dont ils étoient ſuivis, de paſſer plus avant, & d'inonder les terres. De-là vient encore, que ne bâtiſſant que des cabanes de terre, dans leſquelles ils étouffent de chaleur en été, & ſouffrent autant de l'humidité en hyver, ils ſont expoſés, eux & leurs enfans, à une infinité de maladies, qui en emportent un très-grand nombre. Auſſi eſt-il étonnant, que depuis deux-mille ans de domination en domination, ou plutôt d'une genération à une autre, le nombre des habitans de l'Egypte diminue, & que cependant elle ſoit encore ſi peuplée, quoique, eu égard à ſa fécondité naturel-

turelle, elle dût l'être beaucoup davantage. C'eſt ainſi que la diminution du nombre des habitans de ce païs fertile a reſſerré les bornes de ſa fécondité, comme il eſt vrai de dire que les bornes étroites dans leſquelles elle s'eſt trouvé reſſerrée, ont contribué plus que toute autre cauſe à diminuer le nombre de ſes habitans.

Il ne me reſteroit, Monſieur, qu'à vous donner ici une idée des mœurs & du génie de ces différens peuples qui habitent aujourd'hui l'Egypte, ainſi que de leurs coûtumes & de leurs uſages. Mais comme cette matière eſt aſſez étendue, je me réſerve à vous en parler dans une autre Lettre. En attendant, je veux vous faire part de la traduction de deux piéces, dans leſquelles vous trouverez peut-être quelque choſe d'inſtructif. Au moins y verrez-vous un échantillon du faſte ridicule des Orientaux, & de l'enflure outrée de leur ſtile.

La premiére de ces piéces eſt le Barat, ou Commandement Impérial qu'obtint Monſieur le Baron de Châteauneuf, Ambaſſadeur du Roi à la Porte, pour mon inſtallation au Conſulat du Caire. L'autre eſt auſſi un Commandement Impérial, pour tirer raiſon des vexations qu'un Juif du Caire avoit faites à la Nation Françoiſe, & même pour le faire punir des paroles inſolentes qu'il avoit oſé laiſſer échaper contre la gloire du Roi. Le premier vous apprendra les titres que le Grand-Seigneur ſe donne; & le ſecond, ceux qu'il accorde à ſes Vizirs, & aux autres grands Officiers de la domination Ottomane.

BARAT,

Ou Commandement Impérial, pour l'Installation du Sieur de Maillet dans la charge de Consul de France au Caire.

Moi qui suis, par les graces sublimes & infinies du Dieu tout-puissant, & par la multitude des miracles du Chef des Prophetes, (sur qui soient les bénédictions divines, ainsi que sur sa posterité) Empereur des plus valeureux Empereurs du siécle, Distributeur des Couronnes aux plus grands Monarques de la terre de présent assis sur le Trône de ce monde, Serviteur des deux très-nobles, augustes & sacrées Villes de la Mecque & de Médine; Protecteur & Gouverneur de la sainte Jerusalem, Seigneur de tous les païs conquis & subjugués; sçavoir des Païs & Royaumes de Grece, de Temeswar, de la forte citadelle d'Agria, de la Natolie, de la Caramanie, de l'Arabie, & de tout le païs des Parthes, de Candie, de Rhodes, de Chypre, du Diarbekir, d'Alep, des diverses Villes d'Erzerom, de Damas & de Babylone, (paradis continuel de délices, trône des Apôtres du saint Prophete, consistoire des Saints) de l'Arabie heureuse, de l'Abyssinie, de l'incomparable Egypte, de toutes les belles Villes d'Afrique, Alger, Tunis & Tripoli, & de plusieurs autres Royaumes & Villes; entr'autres cette belle, agréable & fameuse Cité, séjour de paix & de tranquillité, la célèbre Ville de Constantinople, le désir & l'envie des Rois, prise d'entre les mains des guerriers, & reduite sous notre obéissance par notre force Impériale & redoutable, avec l'aide de Dieu distributeur des victoires; ensemble de plusieurs Forts, Forteresses & Châteaux considerables par leur force, gouvernés par la justice Royale de l'invincible Empereur Sultan Hamet, fils de Sultan Ibrahim, & par les amples & en-

entieres graces du Roi des Rois, dont la miséricorde est indubitable, étant le refuge des grands & très-nobles Princes, & le recours des plus majestueux Empereurs, qui prennent pour leur azile assuré le seuil de la très-honorable Porte de Notre Hautesse.

Voici ce qu'ordonne ce noble & admirable signe, fameux & magnifique, qui sort de la maison des Rois, dont la forme est semblable à celle du Croissant, le Conquérant du monde; ce signe, dis-je, qui est vraiment Impérial & majestueux par le secours divin, la protection d'enhaut, & les graces du Dieu libéral.

Monsieur le Baron de Châteauneuf, l'exemplaire des grands Seigneurs de la Religion du Messie, Ambassadeur de l'Empereur de France résidant à notre heureuse Porte, (sa fin se termine en bien,) nous a représenté, que Nicolas Marlot, ci-devant Consul au Caire, auroit été dépossé dudit Consulat, & qu'en sa place on auroit admis, par Lettres Patentes du susdit Empereur, le Sieur de Maillet, Gentilhomme, modèle des personnes illustres & apparentes de la Religion Chrétienne, gardien de ce présent signe Royal, pour régir & gouverner, tant la Nation Françoise du Caire, que celle qui est établie dans les Villes d'Alexandrie, Damiette, Rozette, & autres dépendantes de la premiere; sur quoi ledit Sieur Ambassadeur m'a supplié d'accorder, selon la coûtume & l'ancienne pratique, audit Sieur de Maillet, Consul, mon Impérial Barat, qu'il n'avoit pas encore reçu; & ayant égard à sa supplication, nous avons bien voulu le lui donner. Ainsi par icelui j'ordonne, que les François & autres Nations dépendantes d'eux, résidantes dans les Villes ci-dessus mentionnées, ayent à reconnoître, conformément aux bénites Capitulations, ledit Sieur de Maillet pour leur Consul, & recourir à lui dans toutes les affaires qui leur surviendront, tant petites que de consequence,

sans

ſans pouvoir aller ailleurs, leſquelles ledit Sieur Conſul terminera & décidera ſelon les loix & coûtumes, ſans que perſonne de nos ſujets y puiſſe contrevenir.

Voulons qu'il ait auſſi la préſéance ſur tous les Conſuls des Princes Chrétiens, de même que les Ambaſſadeurs de l'Empereur de France l'ont à notre Porte ſur les autres Ambaſſadeurs, lorſqu'ils paroiſſent en préſence de nos puiſſans Miniſtres, ainſi qu'il en eſt fait mention dans nos Capitulations. Que les mêmes honneurs qui ſe rendent aux Beys, lui ſoient auſſi déférés.

Que les Sous-Bachys, & autres Officiers de ce rang, ne puiſſent entrer dans ſa maiſon pour l'inquiéter; que tous les Marchands François, & autres dépendans de ladite Nation, arrivant aux ſuſdites Villes & Echelles avec vaiſſeaux, ayent à lui produire, ſelon la régle & l'uſage, l'état de leurs marchandiſes; de même quand ils voudront partir, qu'ils ayent à ſatisfaire, ſuivant la coûtume ancienne, aux droits de Conſulat & d'avarie, ſans qu'on puiſſe y contrevenir, & que les Douaniers auſſi ne puiſſent leur donner permiſſion de partir, ſans avoir un billet de conſentement dudit Conſul.

Que s'il arrivoit des différens entre des François & d'autres Nations dépendantes, ledit Conſul aye à les terminer ſelon leurs loix & ſtatuts; défenſes à nos Officiers & ſujets de s'en mêler.

Que ſi parmi leſdits François il s'en trouvoit quelqu'un d'eſprit de trouble & de ſédition, que ledit Sieur Conſul voulût envoyer en France, nous défendons qu'aucun de nos Officiers s'y oppoſe.

Que l'on ne prenne au Caire, ni dans les autres Villes dépendantes de celle-ci, ni douane, ni impôt, des effets que ledit Conſul fera venir, pour employer aux préſens des droits & uſages qui ſe donnent aux changemens des Officiers;

ciers; qu'il ne soit pas pris pareillement douanes ni taxes, selon l'usage ancien, des vêtemens, des étoffes de menage, & des provisions de bouche, qui seront pour l'utilité de sa personne propre.

En cas de quelques affaires qui demanderont sa présence, ledit Consul pourra, en mettant une personne en sa place, aller, s'il veut, à son païs, à Constantinople, & par-tout ailleurs où ses affaires l'appelleront. Allant & venant par mon Empire, tant par terre que par mer, qu'on se garde bien de l'inquiéter en aucune sorte, lui & ses gens, dans les auberges & hôtelleries où il logera; mais qu'au contraire on lui fasse avoir pour son argent, toutes les provisions qui lui seront nécessaires, sans que personne y contrevienne.

Vous, Juges & Magistrats des Villes, ne negligez donc point d'apporter tout le soin & toute la diligence qu'il vous sera possible, à l'exécution des articles de ce présent Impérial Commandement, & de tous ceux qui se trouvent écrits dans les bénites Capitulations accordées à l'Empereur de France, sans en omettre aucun d'iceux, reconnoissant, & faisant reconnoître ledit Sieur de Maillet, Gentilhomme, pour Consul dudit Empereur, le protégeant & secourant contre ceux qui voudront le molester en quelque sorte, conformement aux Commandemens & Capitulations qu'il tient entre ses mains, suivant le contenu desquelles vous agirez toûjours en toutes choses avec toute l'exactitude possible. Croyez-le ainsi, & ajoutez foi à son noble signe. Ecrit l'an 1104, sur la fin de la Lune d'Avilt y demarie.

A ANDRINOPLE.

COM-

COMMANDEMENT IMPERIAL

Envoyé aux Puissances du Caire, pour faire transporter à Constantinople le Juif Joseph, fils de Leon Zaphyr.

Honoré Vizir, glorifié Conseiller, l'ornement du monde, celui qui dispose de toutes sortes d'affaires par ses pénétrantes pensées, qui termine par la justesse de ses avis les affaires les plus importantes du genre humain, Fondateur du fondement de prospérité & de splendeur, celui qui affermit les soutiens de la félicité & de la grandeur, le Conservé par les amples miséricordes du Roi suprême, Gouverneur d'Egypte, mon Vizir Ismaël Bacha, que Dieu perpetue vos grandeurs!

Juge des Juges, & le meilleur des fidèles qui protestent l'unité de Dieu, Miniere de vertu & de doctrine, Instrument véridique, Juste contrat sur les peuples de l'univers, Héritier des sciences des Nonces & Prophetes, Doué des avantageuses faveurs du Roi, Seigneur Cadi du Caire, que tes vertus soient augmentées!

Et vous, choisi parmi vos égaux & vos pareils, Aga des sept milices, que vos valeurs soient augmentées!

Arrivant cette marque Impériale, il vous sera notifié, que le Baron de Châteauneuf, l'exemplaire des grands Seigneurs de la Religion du Messie, Ambassadeur de l'Empereur de France résidant à notre Porte de félicité, (que ses fins soient connues) nous a porté ses plaintes, sur ce que le nommé Joseph, fils de Leon Zaphir, Juif résidant au Caire, & ci-devant Douanier d'Alexandrie, s'étoit emparé de plusieurs marchandises appartenantes à des Marchands François, de la valeur d'environ cinquante bourses, & leur au-

auroit fait injuſtice; & comme, ſuivant toutes les Capitulations, tous les différens qui excedent 4000. Aſpres doivent être envoyés à mon Divan, j'avois ordonné que ledit Joſeph Zaphyr eût à comparoître. Mais cet ordre n'a pas été exécuté, & les Marchands François l'ayant fait appeller au Divan du Caire, pour l'exécution dudit ordre, non ſeulement il a déſobéi au commandement, mais encore il a prononcé de ſa propre bouche des paroles indignes & mépriſantes de la perſonne de l'Empereur de France. Ainſi m'ayant demandé mon Commandement, pour que ledit Joſeph Zaphyr ſoit amené, pour être juſtement jugé, & afin qu'il en ſoit fait juſtice, j'ordonne, qu'arrivant mon noble Commandement, vous agiſſiez ſuivant le contenu de mon ordre expedié ſur ce ſujet. Donc vous, mondit Vizir, Cadi, & Aga des ſept milices, vous ferez comparoître ledit Joſeph Zaphyr à mon noble Divan, afin que leurs affaires ſoient examinées en préſence de mes Vizirs & Cadileſquers, pour être fait droit; & ceux qui voudront faire différer, ou apporter empêchement à la ſuſdite affaire, ſeront certainement punis. Faites vos reflexions là-deſſus. Vous exécuterez le contenu en mon Commandement, & ajouterez foi à mon noble ſigne.. Ecrit au milieu de la Lune de Chatan l'année 1107.

A Conſtantinople la bien gardée.

Adieu, Monſieur. J'eſpére que vous ne vous plaindrez point du peu d'étendue de cette Lettre. Peut-être auſſi y déſireriez-vous bien des choſes que vous n'y trouverez pas, malgré ſa longueur. En ce cas, je vous prie de me permettre que la bonne volonté ſupplée à l'effet, & de croire que ſi j'oſe me flatter de quelque attention, c'eſt ſurtout lorſqu'il s'agit de vous ſatisfaire. Je ſuis &c.

Au Caire ce. . . .

LET-

LETTRE SECONDE.

DU FLEUVE DU NIL;

De ſon Origine, de ſon Cours, de ſes Embouchures, des cauſes & des ſuites de ſon Accroiſſement.

VOUS n'auriez, Monſieur, qu'une idée fort imparfaite de l'Egypte, ſi je vous laiſſois ignorer ce qui regarde ce fleuve fameux qui la rend elle-même ſi renommée & ſi célèbre. En vain ce païs charmant vante-t-il la fertilité de ſes terres & la bonté de ſon climat, l'excellence de ſon air & de ſes eaux; envain ſe glorifie-t-il du nombre & de la richeſſe de ſes habitans, de la puiſſance de ſes anciens Rois, de la grandeur de ces monumens qu'on regarde encore de nos jours comme des miracles de l'art, & qui ſeroat pour toute la poſterité des témoignages éternels du pouvoir immenſe de ces Monarques fameux qui les éleverent: envain ſe flatte-t-il d'avoir été jadis la demeure des Dieux, & de pouvoir être encore aujourd'hui regardé comme un ſecond Paradis terreſtre. Otez le Nil à l'Egypte, vous lui ôterez en même tems tous ces avantages. Sans lui, cette région ſi peuplée ſeroit plus déſerte, comme vous pouvez le comprendre par ce que je vous ai déja inſinué, que les plaines ſabloneuſes de la Libye. C'eſt aux eaux fertiles de ce fleuve que l'Egypte doit toutes ſes richeſſes & toute ſa fécondité. C'eſt le Nil qui la nourrit & qui l'entretient, qui pare ſes campagnes de plantes & de verdure, qui peuple ſes Villes & ſes Provinces d'habitans nombreux; ou plutôt c'eſt ce fleuve admirable qui a augmenté le nom-

nombre & l'étendue de ſes Provinces, & dont le limon fécond a produit en quelque ſorte tant de Villes floriſſantes, tant d'ouvrages ſurprenans qui immortaliſeront à jamais la mémoire de la Monarchie la plus puiſſante dont on faſſe mention dans l'Hiſtoire des tems reculés. Après cela eſt-il étonnant que les anciens Egyptiens adoraſſent ce fleuve ſous le nom d'Iſis & d'Oſiris? Pour avoir donc une idée juſte de l'Egypte, remontons juſqu'à l'origine du Nil; paſſons ces Cataractes ſi vantées, l'effroi de tous ceux qui navigent ſur ce fleuve, ou qui habitent ſur ſes bords; accompagnons-le au travers des rochers eſcarpés de la Nubie juſqu'à ſon arrivée en Egypte, & le ſuivant dans ſon cours juſqu'à la mer, parcourons ſes différentes embouchures, étudions la cauſe & la ſource de ſa fertilité & de ſes accroiſſemens, & tâchons de vous donner une idée exacte de toutes les circonſtances qui les ſuivent ou les accompagnent.

Origine du Nil.

Comme il ne pleut point en Egypte, ſur-tout dans la partie ſupérieure, la ſource du Nil en eſt néceſſairement fort éloignée. D'un autre côté, comme on ne peut parvenir que très-difficilement au lieu de ſon origine, à cauſe de la barbarie qui régne dans les païs qu'il faudroit traverſer pour s'y rendre, & que le commerce n'enhardit perſonne au péril qui accompagneroit infailliblement un voyage entrepris dans ces climats ſauvages d'où l'on ne tire aucunes marchandiſes; il n'eſt pas ſurprenant, que peu inſtruits de ce qui ſe paſſe dans une région ſi peu fréquentée, les Auteurs ayent penſé & écrit ſi diverſement ſur la ſource du Nil. Auſſi, à lire ce que les Hiſtoriens Grecs & Romains nous ont dit de l'origine de ce fleuve, qui ne croiroit que l'Egypte étoit de leur tems un païs inconnu & impénétrable? Les Romains, ſur-tout après avoir conquis l'Egypte, avoient porté la guerre juſques dans la Nubie, qui ſepare cette contrée

de

de l'Ethiopie, & il leur étoit facile de s'informer de ce qui se passoit dans un Royaume dont ils étoient si voisins. Je leur pardonne cependant d'avoir ignoré l'origine du Nil, & à Ovide, d'avoir dit en parlant de ce fleuve :

Nec contigit ulli
Hoc vidisse caput.

Qui pourroit en effet deviner sa véritable source, & assigner, pour ainsi dire, le lieu fixe de sa naissance entre cent-mille fontaines ou ruisseaux que forment les pluyes qui tombent en Ethiopie avec une abondance étonnante durant tout le tems qu'elle est parcourue à plomb du Soleil; c'est-à-dire lorsqu'il revient vers nous, depuis l'Equinoxe du Printems jusqu'au Solstice d'Eté, & qu'il s'en éloigne, en retournant de ce point vers son Equinoxe d'Automne? Dans l'étendue de ce vaste païs qu'il parcourt durant ces six mois, en y versant des torrens d'eau depuis son lever jusqu'à son coucher, d'un païs où dans cette saison tout est lacs, fontaines, ruisseaux & rivieres, qui pourroit démêler quelle est la véritable source à laquelle, privativement à un million d'autres pareilles, on doit attribuer l'origine d'un fleuve qui à Sannar est à peine navigable?

Malgré ces difficultés de découvrir le point Géographique de la source du Nil, nos Voyageurs n'ont pas laissé d'avancer, sur la foi des Ethiopiens, que sous la Ligne, & proche d'un lac nommé Gambea, dont un cheval ne sçauroit faire le tour en moins de deux jours, du sein de deux montagnes voisines, sur lesquelles on voyoit deux Châteaux élevés, descendoient deux gros ruisseaux, qui tombant dans la plaine, venoient se réunir dans ce lac, d'où sortoit ensuite ce fleuve fameux, n'étant encore alors qu'une petite riviere. Ce rapport m'a même été confir-

mé

mé par un Evêque Armenien, qui ayant été conduit à la Cour d'Ethiopie, avoit obtenu du Roi, que nous appellons le Prete-Jean, autrement le Grand Negus, ou Roi des Abyssins, la permission de voir les sources du Nil. D'autres placent l'origine de ce fleuve sur un tertre tremblant, environné de diverses montagnes; ajoutant que l'ouverture, par où il sort à gros bouillons & avec quelque bruit, a huit ou dix pieds de diamétre. Enfin les Jésuites Portugais parlent de la source du Nil d'une manière différente à la vérité de ce qu'en disent les uns & les autres, mais qui y a beaucoup de rapport. Ils la fixent à un monticule couvert de verdure, d'où sortent deux puissantes sources, dont on ignore la profondeur, & qu'ils nomment les yeux du Nil; car les yeux & les sources dans la langue Arabe se désignent par le même terme.

Vous dirai-je naturellement, Monsieur, ce que je pense de ces différentes manières d'expliquer l'origine du Nil? Je vous avoue que je les crois toutes également imaginaires; & je suis persuadé que l'envie seule de fixer ce qui ne peut l'être, peut-être même d'embellir une relation de quelque description topographique, a produit ces châteaux dont je viens de parler, ces tertres tremblans, ces monticules toûjours verds, & ces ouvertures bruyantes & prodigieuses. Ce qu'on sçait en général, c'est que vers le milieu de ce vaste païs que renferme l'Ethiopie, du sein de différentes montagnes, sourdent des fontaines sans nombre, formées par ces pluyes abondantes qui tombent dans cette contrée, & que cette multitude de ruisseaux va se rendre également dans le lac Gambea, dont je vous ai parlé; que de ce même lac sort une riviere, qui coulant d'abord vers l'Orient, ensuite se recourbant vers le Midi, du Midi au Couchant, & du Couchant au Nord, enferme, par un cercle parfait, les montagnes d'où la plus grande partie de ses

eaux provient; que cette riviere, traverſant enſuite diverſes Provinces du Royaume d'Ethiopie, groſſit à chaque pas qu'elle fait vers le Royaume de Sannar, recevant dans ſon cours à droite & à gauche grand nombre d'autres rivieres auſſi conſiderables qu'elle, qui s'y précipitent par des caſcades, & ſont également formées par une infinité de ruiſſeaux & de torrens deſcendans de quelques autres montagnes que cette première riviere côtoye; qu'enfin parvenu à Sannar, & s'avançant vers Gary & Dongola, qui ſont les deux principales Villes de la Nubie ſituées ſur ce fleuve, il eſt joint par d'autres rivieres conſiderables venant du Couchant, ſur-tout par un grand fleuve, nommé par les habitans du païs *Babara-biad*, c'eſt-à-dire *Mer blanche*, à cauſe de la blancheur de ſes eaux, procedant ſans doute de la couleur des terres qu'elles entraînent. Par-là il eſt aiſé de voir que la ſource du Nil n'eſt pas unique, & que ſon origine n'eſt point au-delà de la Ligne.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à cette occaſion ce que me dit un jour ſur ce ſujet un Turc Ethiopien, nommé Agi Ali, alors Agent du Roi d'Abyſſinie en Egypte. J'étois aſſis avec lui ſur les bords du Nil au pied du vieux Caire, & je contemplois avec admiration combien ſes eaux ſe trouvoient reſſerrées, car en hyver ſon lit dans cet endroit n'a pas plus d'un quart de lieuë d'étendue: lorſque l'Ethiopien remarquant mon étonnement. Vois-tu ce fleuve? me dit-il: Il eſt ſurprenant ſans doute que les eaux immenſes dont il eſt compoſé dès ſon origine, & qui groſſiſſent encore ſi conſiderablement dans leur cours, ſe trouvent réduites ici à ſi peu de choſe. Pour moi, je te proteſte devant Dieu, qu'il y a en Ethiopie cent rivieres, au moins auſſi grandes & auſſi pleines que celle que tu as ici ſous tes yeux, qui toutes contribuent à groſſir le Nil, indépendamment du fleuve blanc qu'il reçoit à ſa gauche,

à

à deux ou trois journées au dessous de Sannar. Il est vrai que toutes ces rivieres se reduisent infiniment, & se dessèchent même quelquefois dans les plaines arides, les sables brûlans & les abîmes qu'elles traversent depuis l'Ethiopie jusqu'aux montagnes de la Nubie.

Il est bon d'observer ici, que la riviere blanche dont j'ai parlé, qui est au moins aussi considerable que le Nil, quoiqu'elle vienne perdre son nom dans ses eaux, côtoye ce fleuve dès sa source, qu'elle l'accompagne dans sa route, à la distance de douze, quinze & vingt journées, & que grossie elle-même des pluyes continuelles qui, comme je l'ai dit plus haut, tombent depuis la Ligne jusqu'au 20. degré, pendant l'espace de près de six mois, elle compose enfin avec lui ces quantités d'eaux prodigieuses, qui ont fait le sujet de tant de raisonnemens. C'est après cette jonction que le Nil, ayant réuni tant de force, & plus semblable à une mer qu'à un simple fleuve, s'avance toûjours vers l'Egypte avec impétuosité, subjuguant les terreins qui lui font obstacle, & vient enfin se présenter aux passages des montagnes, qui par un espace de dix-huit à vingt journées de chemin separent l'Egypte de la Nubie. Là assaillant avec fureur les rochers qui s'opposent à la liberté de son cours, il leur livre chaque jour cent combats differens, dont il sort toûjours victorieux, & par sa violence se fraye une route au travers de ces montagnes impenétrables. Enfin, arrivé sur les frontieres de l'Egypte, fier de tant d'assauts qu'il a livrés, mais fatigué de ses propres victoires, & encore écumant au sortir de tant de travaux, il trouve enfin un lit plus égal, où il semble se délasser de ses fatigues, s'étendant à son aise, toûjours accompagné à droite & à gauche des mêmes montagnes qu'il a subjuguées, & qui paroissent s'être divisées pour lui laisser un libre passage.

Par tout ce que je viens d'avancer, il est aisé Des Cataractes.

de comprendre, que le Nil n'eſt pas navigable au deſſus de l'Egypte. Il ne l'eſt pas ſans doute, au moins pour des bateaux, juſqu'au deſſous des dernieres Cataractes, éloignées de huit ou dix journées d'Eſſené, première ville conſiderable qu'on rencontre en entrant en Egypte de ce côté-là. Juſques-là ſon cours ſe trouve preſque continuellement rompu par des rochers, d'où ſes eaux ne ſe précipitent que par ſauts & par caſcades. Ce ſont ces chutes d'eaux, à qui les Arabes ont donné le nom de *Chellal*, que nous appellons Cataractes. Je ſçais de divers Nubiens, qui prennent ſouvent cette route comme la plus courte pour ſe rendre dans ce païs, qu'il s'en trouve ſept ou huit de remarquables depuis l'Iſle de Saï au deſſous de Dongola juſqu'à Aſſouan. On rencontre encore une ou deux de ces chutes d'eaux dans la Nubie entre Gary & Dongola. Je ne doute pas même qu'il n'y en ait pluſieurs autres, qui ne nous ſont inconnues, que faute d'être mieux inſtruits de la diſpoſition des païs que le Nil traverſe avant que d'arriver en Egypte.

Les Cataractes du Nil ne ſont donc autre choſe que des paſſages étroits entre des montagnes ſerrées, & embaraſſées de rochers eſcarpés, par où ce fleuve ſemble s'être ouvert une route en dépit de la nature, & où par ſon impétuoſité naturelle il ſe précipite de roche en roche avec beaucoup plus de bruit dans ſa baſſeſſe, que dans le tems de ſon augmentation; parce qu'alors ſes eaux immenſes ſurmontent ſans difficulté tous ces obſtacles. Il y a de ces rochers, d'où le Nil tombe dans la plaine avec tant de rapidité par des caſcades épouvantables, que ſur-tout en hyver, que ſes eaux ſont fort diminuées, le bruit de leur chute, refléchi par les échos de ces différentes montagnes, s'entend de ſept lieuës, & que les bêtes féroces n'oſent alors en approcher. Les Oiſeaux eux-mêmes épouvantés n'oſent traver-

ſer

ſer ce fleuve dans ces endroits; mais lorſqu'il eſt dans ſa plénitude, il couvre ces paſſages d'une ſi grande quantité d'eaux, que le bruit ne s'entend plus. Il ſe trouve de ces paſſages ſi ſerrés, qu'un Chevreuil, dit-on, pourroit les franchir d'un ſaut, & que les Rois d'Ethiope y font jetter des ponts pour paſſer leurs armées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'en rencontre un ſi étroit, qu'on pourroit bâtir un pont d'une ſeule arche d'un rocher à l'autre, le Nil n'arrivant jamais juſqu'au ſommet de ces montagnes, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les marques de ſes inondations. Quelle profondeur doit avoir ce précipice, pour contenir les eaux immenſes qu'on voit couler en Egypte au mois de Septembre!

C'eſt dans cette ſaiſon de l'accroiſſement de ce fleuve, qu'à la faveur de quelques radeaux les peuples de la Nubie ſe hazardent de le deſcendre, & de traverſer ces dangereux paſſages. Ces radeaux ſont compoſés d'un bois qu'ils viennent vendre en Egypte, & qui y eſt fort cher. Ils en lient enſemble pluſieurs piéces avec des cordes, & quoiqu'ils ayent pluſieurs Cataractes à paſſer, à la faveur de ces machines fragiles, ils n'appréhendent point de faire naufrage. Arrivés à la derniere Cataracte, ils ſe laiſſent précipiter. Alors ils ferment les yeux, & ſe bouchent les oreilles avec leurs mains, pour n'être point effrayés par la grandeur du péril, ni aſſourdis par le bruit que l'eau fait en tombant dans cet affreux précipice; & un inſtant après ils ſe trouvent à un quart d'heure de ce ſaut. Si dans le paſſage il arrive que leur radeau frape contre quelque rocher, & qu'il ſe briſe, ou ſe delie, ils s'attachent fortement à quelqu'une des piéces de bois qui le compoſent. C'eſt alors toute leur reſſource, & ſouvent leur ſalut. A la faveur de ce foible ſecours, ils raſſemblent, dans des lieux où le Nil coule plus tranquillement,

les débris de leur naufrage. Au reste ces radeaux dont ils se servent, sont aussi très-souvent composés en partie de pots de terre, ou vases, qui se fabriquent en Nubie, & que ces peuples vont vendre en Egypte. Si dans la route il s'en brise une partie par la rencontre de quelques pierres, la vente de ce qui leur en reste les dédommage de cette perte. Les conducteurs de ces radeaux sont souvent attaqués pendant la nuit par les Crocodiles. C'est ce qui les oblige de veiller alors, de faire du feu sur quelques pierres plattes qu'ils embarquent sur leurs radeaux pour cet usage, & de jetter quelques cris de tems en tems, afin d'éloigner ces impitoyables ravisseurs.

Cours du Nil.

Quoi qu'en disent quelques-uns, ce ne sont point certainement les neiges de l'Ethiopie qui fournissent des eaux au Nil pendant l'hyver. Il ne tombe jamais de neige dans cette contrée; elle y est même tellement inconnue, que les Abyssins n'ont pas de terme pour l'exprimer. Ainsi il faut nécessairement convenir, que dans cette saison le cours de ce fleuve est entretenu des écoulemens de divers lacs que les pluyes ont formés pendant l'été, & de ces fontaines sans nombre qui sortent, comme je l'ai dit, des différentes montagnes de ce vaste Royaume. Après avoir ainsi surmonté les obstacles terribles que la nature sembloit avoir voulu opposer à son passage, le premier lieu habité de l'Egypte que rencontre le Nil, est Efrim, petite place située sur sa rive droite, & défendue d'un mauvais Château, où l'on entretient une garnison de vingt-cinq à trente hommes, pour la garde des personnes que l'on y relégue assez souvent. De-là, devenu moins impétueux & plus tranquille, il s'étend à son aise, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais sur-tout à sa rive gauche, où portant plus librement ses eaux, il prolonge un de ses bras jusqu'à la vallée des Elouah, & un autre dans la Province du Fioum.

Il-

Il faut cependant avouer, que le lit de ce fleuve se trouve extrêmement resserré par ces deux chaînes de montagnes, qui à son entrée en Egypte semblent sortir elles-mêmes des rochers de la Nubie pour ne jamais l'abandonner. Les plus hautes restent à sa droite. Celles-ci sont tellement serrées, qu'elles ne paroissent former qu'une seule montagne continuée, & si escarpées, qu'excepté dans un seul endroit, elles sont absolument impenétrables. Les autres, beaucoup plus basses, & separées entr'elles par quelques vallons, sont sur la gauche, & lui laissent plus de facilité d'étendre ses eaux du côté de la Libye, où il porte avec elles la fertilité & l'abondance. Escorté de cette garde fidèle, dont il est accompagné durant l'espace d'onze-ou douze-cens lieuës, le Nil arrive enfin aux environs du Caire & des Pyramides, sans avoir eu dans toute la haute Egypte plus de deux ou trois lieuës de terrein où il pût s'étendre, quelquefois cinq ou six, mais rarement, excepté aux environs de Siout & de Manfelout, où il en a beaucoup davantage. Mais au voisinage du Caire le terrein sur lequel il coule devient encore plus étroit. Là ces deux chaînes de montagnes, prêtes à l'abandonner, semblent vouloir se dire un éternel adieu, en se rapprochant l'une de l'autre, & laissant à peine à ce fleuve dans cet endroit une lieuë & demi d'étendue. En effet c'est de-là, qu'après s'être separées, la chaîne Orientale se recourbe & s'éloigne, tirant du côté de la mer Rouge, & que la chaîne Occidentale, se repliant de même vers la Libye, laisse au Nil un champ libre pour s'étendre. De son côté ce fleuve, affranchi pour ainsi dire, des liens qui jusqu'alors l'avoient retenu enchaîné, se divise lui-même en deux branches, trois lieuës au dessous de ce détroit. Un de ses bras suivant encore vers l'Orient la route de la montagne qui l'a abandonné, va se rendre à la mer du côté de

Damiette, tandis que l'autre, coulant du côté de l'Occident, sans jamais se séparer des montagnes de la Libye, va à son tour porter ses eaux à la mer au pied de la ville de Rosette. C'est ainsi que l'un & l'autre forment ce fameux Delta, dont je vous entretiendrai dans la suite.

Cette courte description suffiroit peut-être pour donner une idée assez exacte du cours du Nil. J'ajouterai cependant, que les eaux de ce fleuve, encore immenses lorsqu'il entre en Egypte, sont infiniment diminuées avant qu'il arrive à la mer. Ces deux canaux dont je vous ai parlé, construits dans les anciens tems à sa rive gauche, & qui s'étendent, l'un dans la Province des Elouah, l'autre dans celle du Fioum, toutes deux éloignées de deux ou trois journées des bords du fleuve, lui en derobent sans doute beaucoup. Il en perd encore considerablement par une grande quantité d'autres qu'on a ouverts des deux côtés, principalement sur sa gauche, & qui servent à introduire ses eaux dans les campagnes, où par une infinité de petits ruisseaux elles sont distribuées, d'abord aux terreins les plus élevés, & ensuite aux terres qui sont plus basses.

Les anciens Rois d'Egypte n'avoient rien exécuté de plus grand, rien de plus magnifique & de plus digne d'admiration, que certains ouvrages qu'ils avoient imaginés pour la répartition des eaux de ce fleuve dans toute l'étendue de ce Royaume. Pour y maintenir une fertilité constante & annuelle, il s'agissoit de prévenir les inégalités qui se trouvent d'une année à une autre dans l'augmentation du Nil, tantôt insuffisante, ce qui donnoit lieu à des stérilités ruineuses, quelquefois trop abondante, ce qui causoit des inondations qui entraînoient souvent les bestiaux, les hommes, & même des villages entiers. Pour remedier à ces deux extrêmités également préjudiciables, ces Princes vigilans

&

& attentifs au bonheur de leurs ſujets, avoient fait élever divers Aqueducs, à commencer dès l'entrée du Nil en Egypte, juſqu'à ſon arrivée à la mer. Ces Aqueducs, dont la rive gauche de ce fleuve étoit coupée, recevoient les eaux, & les conduiſoient au travers des campagnes juſqu'au ſommet des montagnes de la Libye.

Pour bien comprendre l'effet de ces canaux différens, il faut obſerver, que dès l'entrée du Nil en Egypte, allant directement du Sud au Nord, il y a une pente aſſez conſiderable de l'une à l'autre de ſes extrêmités. De-là il eſt aiſé de conclure, qu'en conſtruiſant ces Aqueducs en demi-cercle, dont un bout touchoit au fleuve, tandis que l'autre deſcendoit vers les montagnes, ils pouvoient être, comme ils l'étoient en effet, par une ligne preſque parallèle à l'horiſon, très-élevés du côté de la Libye, & cependant au niveau du Nil dans l'endroit qui y aboutiſſoit. Ainſi, en prenant l'eau de ce fleuve dans un fond égal à ſon lit, ſans autre ſecours de l'art, on pouvoit, à la faveur de l'exhauſſement inſenſible de ces Aqueducs, à meſure qu'ils s'éloignoient du Nil, la porter au ſommet des montagnes qui bordent les déſerts de la Libye, & verſer au-delà dans les plaines ſablonneuſes & arides qui s'y rencontrent, les eaux ſuperflues à l'arroſage de l'Egypte. Par-là, quelque médiocre que fût la croiſſance du Nil, le terrein de l'Egypte avoit un arroſage toûjours égal, qui y entretenoit une fertilité non interrompue; tandis que d'un autre côté il n'avoit rien à craindre des trop grandes augmentations de ce fleuve. En effet, par le moyen de ces canaux le ſuperflu étoit verſé dans la Libye, où ces eaux, deſtinées à bonifier toutes les terres, portoient encore la fertilité.

Ces Aqueducs magnifiques, dont quelques-uns avoient cent pieds de largeur ſur vingt de hauteur, étoient encore autant de rivieres qui ſervoient

voient au commerce du païs, par le transport des marchandises & des denrées qu'à la faveur de cette voye on faisoit aisément passer sur des barques jusques dans la Libye. C'étoit assez pour la grandeur d'un Roi d'Egypte, d'avoir achevé dans le cours de sa vie un de ces canaux. Un Auteur Arabe qui en fait la description, en compte dix-huit depuis l'entrée du Nil en Egypte jusqu'à la ville de Memphis, dans l'espace de 180. lieuës, sans y comprendre deux autres Aqueducs élevés entre Memphis & la mer, dont l'un portoit ses eaux jusques dans les déserts, où le Temple de Jupiter Ammon étoit bâti, & l'autre au lac Marcotis, situé derriere la ville d'Alexandrie. La Libye, fertilisée par le moyen de ces Aqueducs, avoit produit dans ses contrées les plus commodes de petites Provinces, qui en tirant leurs colonies de l'Egypte, l'avoient soulagée d'un peuple trop nombreux, des villes fameuses qui faisoient fleurir les déserts, & comptoient des milliers d'habitans au milieu de ces solitudes. Les Conquérans de l'Asie, en subjugnant l'Egypte, abolirent la mémoire de ces fameux Aqueducs, qui devinrent alors inutiles, & tomberent en ruine bien-tôt après, par le peu de soin qu'on apporta à les entretenir. De tant de grands ouvrages, deux seuls canaux, dont l'un, comme je l'ai déja dit, conduit les eaux du Nil aux Elouah, & l'autre les porte dans la petite Province du Fioum, subsistent encore de nos jours, parce qu'au lieu d'être élevés comme les autres, ils ont été taillés dans les montagnes. Ces villes, bâties dans des tems plus heureux, furent de même ensevelies dans les sables & dans l'oubli; & ces vastes plaines, retournées dans leur premier état, n'offrent plus aujourd'hui que des ruines & des décombres. Ces vestiges, dont l'origine nous est devenu inconnue par la succession des tems, ont donné lieu aux Contes des Ecrivains Arabes, qui disent que les Fées habiterent

terent jadis ces déſerts, & y bâtirent des villes par enchantement. C'eſt ainſi que ces célèbres ouvrages ont été détruits, & qu'après le dépeuplement de l'Egypte, ſes nouveaux habitans ſe ſont ſervis de ces Aqueducs comme de carrieres, d'où ils ont tiré les pierres néceſſaires pour la conſtruction de leurs bâtimens. Ils en ont enlevé juſqu'aux fondemens, pour profiter du terrein fertile qu'ils occupoient.

Peut-être ſerez-vous bien aiſe de ſçavoir, ſi dans cette vaſte étendue de païs que le Nil parcourt depuis ſon entrée en Egypte, il y a quelques ponts ſur ce fleuve. Monſieur Paul Lucas, dont j'ai vû le Journal, ſemble y en marquer un; mais vous pouvez être aſſuré, Monſieur, qu'il n'y en a aucun, ni de pierre, ni de bois. Auſſi ſeroit-ce une entrepriſe plus difficile qu'on ne penſe, de vouloir y en conſtruire. Comment en effet élever des arches aſſez hautes pour laiſſer écouler les eaux de ce fleuve, qui montent quelquefois juſqu'à 28. coudées? Suppoſons même la poſſibilité du fait; comment des ponts, qui devroient avoir communément trois quarts de lieuë de longueur, ſeroient-ils capables de reſiſter long-tems au poids immenſe d'eaux qu'ils auroient à ſoutenir? Ne ſeroit-ce pas comme autant de digues, qui en s'oppoſant à l'écoulement du Nil, irriteroient ſon impétuoſité, & ne pourroient tenir long-tems contre elle?

Il eſt vrai cependant que l'Egypte a des ponts. Elle en compte même pluſieurs grands & magnifiques; mais ils ne ſont pas ſur le Nil; c'eſt ſur les canaux qu'on les trouve. On en voit un de cette eſpece au deſſous de Chebra, à une grande lieuë du Caire, ſur le canal appellé *Abou-Menaggé*, ou *Menaggem*, c'eſt-à-dire *Pere de l'Aſtrologue*. Ce Pont fut bâti, il y a environ trois-cens ans, par un Roi d'Egypte, dont la deviſe étoit un Lion. Auſſi cet édifice eſt-il ſemé d'un bout à l'autre de la figure de cet animal. Ce même

Prince en avoit auſſi fait conſtruire un dans le Caire même, ſur le canal qui traverſe cette ville. On le nommoit de même le pont des Lions, ſans doute parce que ce Prince y avoit fait repréſenter, comme ſur le premier, pluſieurs figures de ces mêmes animaux. Ce pont étoit fort exhauſſé, d'une ſtructure admirable, & d'une ſeule arche. Un des ſucceſſeurs de ce Roi, jaloux de la beauté de cet ouvrage, le fit abattre, ſous prétexte qu'il ſe fatiguoit trop à le paſſer, & le fit rebâtir enſuite moins élevé. Mais, malgré cette baſſe jalouſie, le pont a toûjours conſervé depuis ſon ancien nom, & on l'appelle encore aujourd'hui le Pont des Lions. Il eſt certain que ſans le ſecours des ponts & des chauſſées, qui la plupart ſont percées en arcades, l'Egypte ne ſeroit pas praticable pendant quatre à cinq mois de l'année. Auſſi l'entretien de ces ouvrages publics eſt-il une des plus grandes dépenſes que le païs ſoit obligé de faire.

Quelques Auteurs avancent hardiment, qu'aucun vent ne ſe fait ſentir ſur le Nil. Seroit-ce dans la vûë de nous convaincre qu'ils n'ont jamais paſſé en Egypte, & qu'ils n'ont pas même pris la peine de conſulter ceux qui étoient en état de les mieux inſtruire ? Si cela eſt, ils ont parfaitement réuſſi, puiſque, quoi qu'ils en diſent, on y en trouve ſouvent de très-violens. C'eſt une vérité, dont pluſieurs Voyageurs n'ont fait qu'une expérience trop funeſte. Auſſi puis-je aſſurer, que les vents d'Oueſt-Nord-Oueſt, qui deviennent véritablement Nord ſur ce fleuve, s'y font ſentir preſque continuellement avec violence durant ſon accroiſſement, & que s'ils ceſſent quelquefois de ſouffler, ce n'eſt que pendant des intervalles très-peu conſiderables. En effet, comment ſeroit-il poſſible, ſans un pareil ſecours, de remonter de Roſette au Caire en deux journées, & de faire en cet eſpace de tems plus de quarante lieuës contre le courant du fleuve ?

Après

Après vous avoir conduit depuis l'origine du Nil jusqu'à la mer, il me resteroit, Monsieur, à vous entretenir de ses embouchures. On comptoit autrefois environ cinquante lieuës depuis le port d'Alexandrie jusqu'à Peluse. Dans cet espace étoient les sept embouchures du Nil, si vantées du tems des Romains, & sur lesquelles on avoit alors bâti autant de Villes. Quelques Géographes en ont compté plus ou moins; & cela n'est pas surprenant, chacun s'étant attaché à décrire ce qui existoit de son tems, & le Nil dans ses inondations ayant souvent changé ou multiplié le lit qu'il se formoit lui-même par le poids immense de ses eaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fleuve n'a jamais eu que deux embouchures principales, répondantes aux deux branches qu'il forme en se divisant au dessous de la ville du Caire. A l'égard des autres, il est sûr qu'elles étoient faites de main d'homme, de même que celle d'Alexandrie, dont je vous parlerai dans la description de cette fameuse Ville, & qu'au nombre des embouchures du Nil les Auteurs ont surement compris les canaux artificiels qu'on avoit pratiqués pour l'utilité du païs. Par la succession des tems & la négligence des différens peuples qui tour-à-tour se sont rendus maîtres de l'Egypte, ces canaux se sont remplis. Ils ont été comblés par les sables & par le limon du Nil, qui ont enséveli de même ces anciennes Villes qu'on avoit élevées sur chacune de ces embouchures prétenduës. Il ne reste plus que quelques villages sur la côte entre Rosette & Damiette, & ces anciens noms d'embouchures Bolbitique, Sebennytique, Phatmitique, Mendesienne & Tanitique, qu'on rencontroit autrefois depuis Canope jusqu'à Peluse, sont des Etres inconnus à nos Géographes modernes, chez lesquels on ne les trouve plus. De ses Embouchures.

L'occasion se présentera peut-être de vous entretenir encore une fois des embouchures du Nil. Origine de la Fertilité du Nil.

Nil, en vous parlant de cette célèbre partie de l'Egypte à qui ſa figure a fait donner le nom de Delta. Je viens à une matière plus intéreſſante, & qui ſans doute ne vous paroîtra pas moins curieuſe. Je parle de cette fertilité particuliere aux eaux du Nil, qui ſe communique non ſeulement au terrein qu'il arroſe, mais encore à tous les Etres animés qui en boivent, & de la manière dont ſe fait cette communication, c'eſt-à-dire des accroiſſemens & des inondations de ce fleuve. Il eſt certain d'abord que cette fécondité naturelle à ſes eaux doit s'attribuer uniquement au limon qu'elles apportent en Egypte, & dont elles ſe chargent depuis l'Ethiopie même, en parcourant un terrein d'une ſi longue étenduë. Elles en charient une ſi grande quantité, qu'en entrant en Egypte, la dixième partie de leur volume eſt d'un limon gras & nitreux, qui répand en tous lieux avec lui la fertilité & l'abondance. Par-tout où ce limon eſt porté par les eaux du Nil, les campagnes reverdiſſent, & ſe couvrent de riches moiſſons; les arbres ſe chargent de feuilles & de fruits, les plantes croiſſent à vûë d'œil, les hommes eux-mêmes, auſſi-bien que les animaux, ſont plus nourris, plus robuſtes & plus féconds; par-tout où il ne peut parvenir, on ne voit que déſerts affreux, que ſables arides, que fantômes d'Etres vivans, pour qui la nature ſemble n'être qu'une marâtre. On diroit volontiers que ce limon eſt le germe univerſel, à qui toutes choſes doivent la naiſſance dans cette partie du monde; & en le diſant on ne s'éloigneroit point de la vérité.

Mais votre curioſité naturelle ne ſe borne pas-là, Monſieur, & vous attendez ſans doute que je vous rende compte de la véritable cauſe qui communique elle-même au limon du Nil cette fécondité admirable, par qui ſont produits continuellement de ſi ſurprenans effets. Sur cette matière je me contenterai de vous faire part d'une

ne conjecture que je tire du rapport des Abyſſins que j'ai vûs en différens tems en Egypte. Tous m'ont aſſuré unanimement, que dans le tems de ces pluyes prodigieuſes, qui en certaine ſaiſon inondent l'Ethiopie, il s'éleve dans les marécages formés par ces torrens d'eau dans la vaſte étendue des plaines qui ſeparent ce Royaume de la Nubie, des roſeaux en ſi grande abondance & d'une telle hauteur, qu'après même que le Soleil a deſſéché ces lieux, les chemins d'une des capitales à l'autre ne ſont pas moins impraticables, que pendant ces longues & fortes pluyes qui ont produit ces cannes. Pour rétablir donc la communication entre les deux Etats, & mettre en même tems à profit les campagnes qui les ſeparent, il n'y a point d'autre moyen que de porter le feu dans ces forêts de roſeaux, qui répandent alors dans tous le païs une lumiere auſſi conſiderable que celle du jour même. Après cet incendie prodigieux, les terres entieres paroiſſent brûlées, & reſtent couvertes de cendres juſqu'à ce que les pluyes recommencent. Or ne pourroit-on pas dire que c'eſt principalement à ces cendres, que le Nil entraîne avec lui en Egypte, que ce fleuve doit la fécondité de ſes eaux & de ſon limon. La raiſon ni l'expérience n'ont certainement rien qui combatte cette opinion, & ce que la Phyſique nous apprend de la vertu des ſels dont les eaux du Nil ſe trouvent par-là chargées, doit encore contribuer à nous la rendre plus probable.

A l'égard de l'accroiſſement du Nil, vous ſçavez, Monſieur, que régulierement tous les ans, depuis le commencement du printems juſqu'aux derniers jours de l'été, ce fleuve s'enflant juſqu'à une hauteur plus ou moins grande, franchit les bornes que ſes rivages voudroient envain oppoſer au poids immenſe des eaux dont il eſt groſſi, inondant les campagnes, & ſe répandant dans les plaines voiſines, dont dans cette ſaiſon il fait une eſpece d'Océan. Il me reſte donc à

Origine de ſes Accroiſſemens.

vous

vous apprendre quelle eſt la cauſe de ce phénomène, toûjours ſi régulier, & en même tems ſi extraordinaire. Mais j'eſpère, Monſieur, que vous conviendrez aiſément avec moi, qu'il a toûjours été plus facile de connoître les avantages que le Nil procure à l'Egypte, que de rendre raiſon de ſes accroiſſemens. Il en eſt de cet évenement annuel, comme de l'origine de ce fleuve. On ſçait qu'Alexandre envoya inutilement des hommes exprès pour en apprendre des nouvelles; & quelque exactes que ſoient ſur ce ſujet les relations des Portugais, il eſt encore reſté depuis, comme je l'ai montré, beaucoup d'obſcurité à cet égard.

La cauſe des accroiſſemens du Nil n'a pas été juſqu'ici mieux connue. Celui qui a traduit l'Egypte de Murtadi, attribue ce débordement aux pluyes, qui pendant notre hyver tombent au-delà de la Ligne. Pour appuyer cette opinion, il ſuppoſe que les eaux ne faiſant que quatre lieuës de chemin par jour, elles ne peuvent arriver en Egypte que dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Je ne m'amuſerai point à combattre ce rafinement, qui n'a pour fondement que la fauſſe idée que l'Auteur s'eſt faite, que les pluyes ne tomboient en Ethiopie que pendant notre hyver, au lieu qu'il n'y pleut, comme je l'ai dit plus haut, que durant l'été, lorſque le Soleil donne à plomb ſur cette contrée. En effet il eſt clair que les païs Méridionaux, ſitués au-delà de la Ligne, ſont exempts de pluye auſſi-tôt que le Soleil eſt en deçà, comme les païs Septentrionaux n'y ſont plus ſi expoſés, dès que le Soleil a repaſſé cette même Ligne du côté du Midi.

Une autre raiſon qu'on a prétendu donner du débordement du Nil, c'eſt que les terres qu'il parcourt étant fort nitreuſes, il ſe fait à l'approche du Soleil dans les eaux de ce fleuve, une fermentation, qui aidée par le vent, groſſit extraor-

traordinairement leur masse, & les oblige de se déborder. Ce raisonnement est spécieux sans doute. Cependant, si cette raison avoit lieu, il faudroit que par cette fermentation le Nil s'enflât de manière qu'une goutte d'eau occupât alors la place de plus de vingt. Cette augmentation d'ailleurs ne pourroit être générale, les terres n'ayant pas toutes absolument la même qualité. Enfin, en supposant le principe de l'hypothèse comme inconteſtable, il seroit toûjours vrai de dire, que les eaux retourneroient nécessairement à leur premier volume, dès qu'elles seroient refroidies par l'absence du Soleil. En un mot, cette opinion me paroît si insoûtenable, que je ne la crois pas digne d'être refutée sérieusement.

On dit aussi que les vents du Nord, qui régnent en Egypte pendant l'accroissement du Nil, sur-tout depuis la Saint-Jean jusqu'à la fin d'Août, sont la cause du débordement de ce fleuve, par l'obstacle qu'ils font à son cours, auquel il est sûr qu'ils sont opposés. J'avoue que ce sentiment a quelque espéce de vraisemblance, & que si le Nil étoit une riviere qui eût très-peu de pente, qu'on n'y rencontrât point de ces cataractes dont je vous ai parlé, que ses eaux enflées par les torrens ne conservassent pas encore l'impétuosité qui leur a été communiquée, on pourroit peut-être se laisser prévenir par de si foibles raisons. Mais quel poids pourroit soutenir le vent le plus violent? Le Nil croît au Caire de 23. à 24. pics, le pic est de deux pieds; ainsi la hauteur des eaux de ce fleuve est d'environ quarante-huit pieds. Peut-on comprendre qu'un poids si prodigieux puisse être soutenu par le vent? J'ajoute, que la croissance du Nil est beaucoup plus considérable dans la haute Egypte que dans la basse; qu'elle est plus grande encore à son entrée dans ce païs, & qu'enfin dans le Royaume de Sannar sa hauteur l'emporte sûr toutes celles qu'on lui trouve depuis cette contrée

trée jusqu'à la mer. Nous voyons d'ailleurs que ce vent, qu'on veut être la cause des accroissemens du Nil, manque assez souvent, sans que cependant les eaux de ce fleuve perdent rien de leur hauteur accoûtumée; ce qui seul suffiroit pour démontrer que les vents & l'air ne sont point la vraye cause de l'augmentation dont il s'agit. Enfin, pour ruiner de fond en comble tous les raisonnemens de ceux qui attribuent la croissance du Nil au vent du Nord, j'ajoute, que si ce vent soutenoit les eaux par la violence de son cours, opposé à celui du fleuve, comme ils le prétendent, ce fleuve devroit nécessairement diminuer alors à son entrée dans la mer, & y porter moins d'eau qu'en tout autre tems. Cependant il arrive absolument le contraire, puisque dans cette saison il lui paye chaque jour un plus gros tribut, & que ses eaux bourbeuses repoussent plus vivement & plus loin celles de la Méditerranée, qui à leur ordinaire sont fort claires & fort transparentes.

De ce que je viens de vous dire, peut-être serez-vous tenté de conclure qu'il est inutile de rechercher la cause d'un phénomène dont il n'a pas plû à la Providence de nous revéler le secret; peut-être désespérez-vous d'en sçavoir jamais davantage sur cet article. Cependant vous ne devez pas vous imaginer, Monsieur, que la cause de l'augmentation du Nil soit une énigme inexplicable. Il n'est pas surprenant d'abord, que les Anciens ayent varié sur les explications qu'ils nous en ont données; ils étoient, on le sçait, très-peu informés de ce qui se passoit en Ethiopie. A l'égard des Modernes qui ont écrit sur cette matière, ou bien ils se sont contentés de copier les Auteurs qui les avoient precedés, sans avoir jamais fait aucun séjour en Egypte, ou s'ils y ont été eux-mêmes, ils n'y ont pas fait une demeure assez longue, pour pouvoir s'instruire à fond de ce qui auroit pû leur donner quelques lumie-

lumieres ſur cet article. Cependant la réflexion ſeule auroit pû leur dévoiler d'avance un myſtère qui ne l'a plus été depuis, & les conduire naturellement à une découverte qui ſuivoit néceſſairement des connoiſſances que nous avions déja acquiſes. En effet, depuis la découverte du nouveau Monde nous ſçavons, à n'en point douter, que dans les Indes Orientales & dans l'Amérique Eſpagnole il pleut continuellement, lorſque le Soleil eſt dans leur Zénith, & qu'alors les rivieres fréquentes & conſiderables qui ſe trouvent ſous ces climats, s'enflent & ſe débordent comme le Nil. Cette connoiſſance devoit naturellement faire conjecturer, que la même choſe arrivoit dans tous les païs qui ont la même poſition ſur notre globe, & qui occupent les parties voiſines de la Ligne; d'où il étoit aiſé de conclure, que depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre il pleut continuellement en Ethiopie.

C'eſt ce dont je me ſuis convaincu par moi-même pendant un ſéjour de plus de ſeize années conſécutives que j'ai fait en Egypte. Pendant une ſi longue réſidence j'ai interrogé à diverſes fois, & ſeparément, pluſieurs perſonnes qui avoient été en Ethiopie, des Ethiopiens même, deux Envoyés du Négus, pluſieurs Miſſionaires Italiens qui étoient paſſés dans ce païs, le Sieur Charles Poncet, Médecin François, que j'avois envoyé au Roi d'Ethiopie, & qui avoit ſéjourné un an ou dix-huit mois auprès de ce Prince. Leur rapport a été uniforme, & tous unanimement m'ont rendu témoignage des pluyes qui tombent continuellement dans ce Royaume entre les deux Equinoxes. Ces pluyes commencent vers la Ligne, & s'étendent environ juſqu'au vingtième degré de latitude Septentrionale. Ainſi la partie la plus Septentrionale du Royaume de Sannar eſt exempte de pluyes, tandis que la Méridionale en eſt noyée.

Or

Or de-là je conclus, & j'espère que vous en conviendrez avec moi, que la croissance ou la décroissance du Nil, n'a incontestablement aucune autre cause que l'abondance des pluyes qui dans la même saison tombent en Ethiopie, & la cessation de ces mêmes pluyes, lorsque le Soleil a repassé la Ligne. Il ne pleut point en Egypte, il est vrai; & c'est cependant-là que l'augmentation se fait sentir. L'éloignement des lieux où ces eaux tombent, de ceux où il n'en tombe point, & où cet accroissement se manifeste à un peuple ignorant, a donné lieu sans doute aux imaginations ridicules qu'on trouve à ce sujet dans les relations de quelques Voyageurs. Quoi qu'il en soit, il ne faut point chercher d'autre raison de ce phénomène. Feu Monsieur le Noir du Roule, nommé par le Roi pour passer en ma place à la Cour d'Ethiopie, sçauroit bien qu'en dire s'il vivoit encore, puisqu'il ne fut assassiné à Sannar, par ordre du Roitelet de ce païs, que parce que le Nil manqua cette année, faute de pluyes, qui ne tomberent en Ethiopie, & même à Sannar, jusqu'où elles s'étendent, qu'en très-petite quantité. Accusé devant ce Prince foible & barbare d'avoir causé cet effet par l'art de Magie, que ces peuples grossiers croyent nous être très-familier, Monsieur du Roule paya de sa tête, une faute qu'on devoit attribuer uniquement à la nature.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les mois de Mai, de Juillet & d'Août, lorsque les pluyes sont si abondantes en Ethiopie, les vents du Nord, autrement dits vents Etésiens, c'est-à-dire Ouest-Nord-Ouest, y régnent continuellement, non pas sans variation, comme quelques Auteurs l'ont avancé, mais avec plus de véhémence en certains jours & à certaines heures. En effet ils calment ordinairément pendant la nuit; vers les huit heures du matin ils se réveillent & augmentent; ils calment une seconde fois

fois vers les dix heures, & leur violence recommence à deux heures après midi, juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir, qu'ils molliſſent. Cependant ils n'obſervent pas toûjours exactement cette régle. Ainſi il y a des nuits qu'ils veillent, pour m'exprimer en termes du païs, comme il y a réciproquement des jours où ils ne ſe repoſent point. Dans la même ſaiſon les mêmes vents régnent en Egypte, comme je l'ai remarqué plus haut, pendant la croiſſance du Nil. Sur quoi permettez-moi, Monſieur, de hazarder une conjecture. Ne pourroit-on pas dire que le degré de vent qui ſouffle alors en Egypte, eſt dans un équivalent avec le degré de pluye qui tombe en même tems en Ethiopie, & que la violence du vent augmente dans la première contrée, à proportion de l'abondance des pluyes dont l'autre eſt arroſée? En effet, il eſt vraiſemblable que ce vent n'eſt attiré que par l'écoulement des eaux, qui tombant vers la mer, laiſſent dans les lieux qu'elles quittent, un eſpace vuide, où l'air preſſé d'ailleurs du côté de la marine, accourt pour les remplacer? Ce qui paroîtroit confirmer mon opinion, c'eſt qu'en l'année 1694. où le Nil augmenta ſi peu, qu'à peine couvrit-il la ſixième partie des terres qu'il inonde ordinairement, les vents furent très-foibles durant les mois de Juillet & d'Août; ce qui nous donna lieu de juger de la médiocrité des pluyes qui tomboient alors en Ethiopie. D'ailleurs ces vents n'entraînoient pas avec eux, comme dans les années précedentes, de ces nuages épais dont le Nil a coûtume d'être couvert depuis le lever du Soleil juſqu'à huit heures du matin, qu'ils ſont diſſipés par la force de cet aſtre. Ces nuages, qui ordinairement ſont portés en Ethiopie par ce vent, s'y réſolvent en pluyes, dont les eaux retournent enſuite vers la mer, d'où ſans doute elles ont été tirées; en quoi on ne peut s'empêcher de reconnoître un jeu admirable

de

de la nature, qui a trouvé le ſecret de rendre ainſi le plus fertile & le plus délicieux de l'univers, un païs qui, ſans un ſecours ſi merveilleux & ſi digne de cette Sageſſe éternelle qui a arrangé toutes choſes pour le bien de l'homme, n'auroit pas été capable de produire un ſeul brin d'herbe.

Tems de l'augmentation du Nil.

Le Nil commence preſque toûjours à s'enfler régulierement dans un certain tems de l'année. Cependant les Anciens & les Modernes ne parlent pas uniformement de cette inondation réguliere. Tous conviennent à la vérité, qu'elle dure depuis le Solſtice d'été juſqu'à l'Equinoxe d'automne; mais ils ne ſont pas de même d'accord ſur ſon commencement. Les uns diſent, que le Nil ne commence à croître qu'après que les vents Etéſiens, ou d'Oueſt-Nord-Oueſt, ont commencé eux-mêmes à ſouffler. D'autres prétendent au contraire, que cette croiſſance arrive avant qu'ils ſoufflent. Pline la fixe même à la nouvelle Lune qui ſuit le Solſtice d'été * : *Incipit creſcere*, dit-il, *novâ luná quacumque eſt poſt Solſtitium*; ce qui pourroit peut-être s'entendre d'un accroiſſement ſenſible. Enfin il y en a qui ſoutiennent, que ce fleuve commence à groſſir dès que le Soleil eſt en deçà de la Ligne. Mais cette premiére augmentation n'eſt point ſenſible; & on peut dire, qu'en général & ordinairement, l'accroiſſement des eaux du Nil ne commence que dans les derniers jours du mois d'Avril & au commencement de Mai. Je dis en général & ordinairement, parce qu'il eſt quelquefois arrivé que ce fleuve n'a commencé à croître qu'en Septembre.

L'augmentation des eaux du Nil commence par la ceſſation de ſa diminution; & les Arabes expriment ces premiéres marques de l'accroiſſement par le mot *Tetoubabem*, qui en leur langue ſignifie

* Dans ſon Hiſtoire Naturelle, Livre 5. Chapitre 10.

signifie *émotion*, ou *mal de cœur*, tel qu'il en arrive aux femmes au commencement de leur grossesse. En effet ce terme désigne parfaitement l'état où ce fleuve se trouve alors. Ses eaux, qui depuis l'Equinoxe d'automne avoient toûjours continué à diminuer, se troublent d'abord, & s'entretiennent dans le même état; ce qu'on peut regarder en quelque sorte comme le premier accroissement. Elles grossissent ensuite d'une manière presque insensible, & continuent de même pendant une grande partie du mois de Juin; ensorte qu'alors on n'y trouvera pas souvent une coudée d'augmentation. Enfin au Solstice d'été elle est déja considerable.

Il y a des années, où dès le premier accroissement du Nil les eaux de ce fleuve se corrompent. Alors elles paroissent verdâtres, quelquefois rougeâtres, & pour peu qu'on les garde dans un vase, il s'y engendre de petits vers. Je ne doute point qu'on ne puisse, avec assez de raison, attribuer ce changement aux premières eaux qui se mêlent à celles du Nil, & qui lavant au commencement d'Avril les forêts & les campagnes de l'Abyssinie, entraînent & charient avec elles des saletés & des terres séches qui les colorent. Peut-être pourroit-on aussi, sans trop se tromper, charger les vents du Midi, qui régnent alors en Egypte, d'une partie de cette corruption. Je sçais que (*) Pline assure qu'ils ne s'y font jamais sentir, *Non sentit austros*; mais il étoit mal informé, & l'autorité de l'expérience doit l'emporter sur la sienne. Ces vents, qui causent tant de maux & de langueurs en Europe, ne sont pas moins dangereux dans la saison qu'ils soufflent ici. C'est le tems des maladies; c'est alors que régnent les fiévres, & que la peste fait en Egypte tous ses ravages. Mais les vents du Nord n'ont pas plutôt commencé à souf-

(*) Dans son Histoire Naturelle, Livre 2. Chapitre 46.

souffler, que toutes ces maladies disparoissent. Comme ce vent porte avec lui une humidité dont il se charge dans sa route, & ne manque jamais de se faire sentir ici le 12. de Juin, suivant le Calendrier des Coptes, ou le 2. jour de ce mois, suivant notre manière de compter, le changement subit qu'il apporte avec lui dans l'air, a fondé parmi les Egyptiens d'aujourd'hui une tradition, dont on ne trouve aucunes traces chez les Anciens; mais qui n'en passe pas pour moins constante. Ils disent que ce jour-là il tombe une espece de rosée, qu'ils nomment *Goutte*, dont la vertu purifie l'air, & dissipe la corruption.

De la Goutte. Je ne puis m'empêcher de louer à cette occasion la sagesse de ceux qui, en écrivant de l'Egypte, n'ont rien dit de cette goutte, & se sont épargné la peine de rechercher la cause d'un phénomène aussi frivole & aussi peu fondé que celui-là. En effet, cette goutte prétendue, dont les personnes éclairées & exemptes de préjugés ne découvrent aucun vestige, n'est certainement autre chose que ce changement causé dans l'air par les vents du Nord, qui font cesser alors tous les désordres des vents du Sud. Le reste qu'on en conte n'est qu'une pure chimère, qui n'a d'existence que dans l'imagination trop vive des gens du païs. Cependant ce préjugé, tout ridicule qu'il est, a tellement pris racine dans leur esprit, qu'il n'est pas possible de les en détacher. Ils sont persuadés que cette merveilleuse mais impalpable rosée, ne manque jamais de tomber un certain jour fixe, tel que je viens de vous le déterminer; & ce jour-là les femmes, aussi superstitieuses en Egypte que par-tout ailleurs, ont entr'autres la folie de croire, que cette goutte a la vertu de servir de levain à la pâte qu'elles exposent à l'air la nuit précedente. De cette pâte elles composent ensuite des gateaux, dont elles font un régal à leurs amies, & en conservent avec soin dans leurs maisons, persuadées que c'est

c'eſt une médecine très-ſalutaire. On croit encore communement ici, que les grains & les légumes que cette goutte a touchés ne ſe corrompent point, ou du moins ſe conſervent beaucoup plus long-tems que les autres. Auſſi bien des gens ne font leurs proviſions qu'après qu'elle eſt tombée. Mais les perſonnes ſenſées ſe moquent de cette précaution, & avec raiſon; puiſqu'on éprouve tous les jours, que le grain qu'on croit en ſureté ſous les auſpices de la goutte, ne laiſſe pas de ſe gâter auſſi facilement que celui qui n'a pas eu cet avantage imaginaire.

Au reſte, le tems de l'accroiſſement du Nil eſt encore aujourd'hui, comme autrefois, un tems de réjouiſſance dans tout le païs, quoiqu'on ne faſſe plus les mêmes préparatifs qu'on voyoit encore il n'y a que vingt ans. Auſſi ce changement cauſe-t-il tant de douleur au peuple, qu'il ne ceſſe de dire, que l'Egypte n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été; comme ſi toute la gloire de cette région dépendoit de la conſervation de cette coûtume. Mais chaque Nation eſt jalouſe de ſes uſages, ſur-tout lorſqu'ils ſont régner le plaiſir & la liberté.

Hauteur de l'Accroiſſement.

Il ne ſeroit pas auſſi aiſé, Monſieur, de vous parler juſte ſur la hauteur de l'accroiſſement du Nil, que ſur le tems auquel il arrive. Hérodote aſſure, que de ſon tems il ſe répandoit des deux côtés de ſes rivages juſqu'à la diſtance de deux journées; & ſi en cet endroit de ſon Hiſtoire cet Auteur n'a parlé que de la baſſe Egypte, il faut avouer qu'il ne s'eſt pas éloigné de la vérité. Comme depuis le Caire juſqu'à la mer, les deux chaînes de montagnes qui juſques-là avoient accompagné le Nil depuis ſon entrée en Egypte, s'élargiſſent inſenſiblement, l'une vers l'Orient, & l'autre vers le Couchant, il eſt certain que de Roſette & de Damiette, remontant vers Memphis, on trouve des campagnes d'une prodigieuſe étendue. Le Delta, ſi grand & ſi vaſte, peut être con-

ſideré comme une ſeule plaine. Il n'y a aucune montagne; on n'y rencontre aucun terrein qui ne ſoit ou ne puiſſe être cultivé; & ſi l'on conſidere l'inondation du Nil par ce ſeul endroit, Hérodote aura parlé juſte. Il n'en eſt pas de même ſi on parle de la hauteur de ce fleuve dans ſes accroiſſemens par rapport à la haute Egypte. Reſſerré dans cette partie entre les montagnes, à peine couvre-t-il ſouvent deux à trois lieuës de terrein, quelquefois cinq ou ſix, & rarement davantage. Ces montagnes, il eſt vrai, ſe trouvent dans des endroits plus ou moins éloignées les unes des autres. Il y en a où la plaine s'enfonce dans de larges vallées, d'autres où elle eſt infiniment reſſerrée par l'approche de ces mêmes montagnes. On ne doit rien attendre de régulier de l'irrégularité de la nature. Mais on peut dire, qu'en général la diſtance d'une de ces chaînes de montagnes à l'autre n'emporte pas plus de deux journées d'étendue. Si l'on ajoute à cela, que le cours du Nil n'eſt pas également éloigné des montagnes qu'il côtoye, qu'il coule beaucoup plus près de celles dont il eſt borné à l'Orient, que des autres qui l'accompagnent du côté de la Libye, on conviendra aiſément, que ce fleuve ne s'étend pas autant qu'Hérodote l'a prétendu.

D'autres Auteurs indiquent l'accroiſſement du Nil par un certain nombre de coudées: mais ils auroient dû ſpécifier exactement ce qu'ils entendent par cette meſure, s'ils vouloient être entendus eux-mêmes. Celle dont on ſe ſert au Caire pour connoître l'élevation de l'eau, contient vingt-quatre pouces, ou deux pieds de Roi, & s'appelle *Draa*, ce que nos François rendent par les termes de bras ou de pic. A l'égard de ce qu'ajoutent ces mêmes Auteurs, que le Nil ne monte ordinairement que juſqu'à douze ou ſeize coudées, & que s'il s'éleve davantage, le païs eſt abſolument ruiné, l'expérience

ce prouve le contraire, puiſque tous les ans, au dix de Septembre, on publie dans les ruës du Caire, que l'accroiſſement eſt de vingt-deux Draas. D'ailleurs, pour être capable de couvrir toutes les terres, il faut qu'il monte juſqu'à vingt-quatre Draas, c'eſt-à-dire quarante-huit pieds, au lieu que ſeize coudées n'en valent que vingt-quatre. Pour moi, je ſerois tenté de croire, qu'afin d'être d'accord ſur ce point avec les Anciens, il faudroit doubler leurs meſures, puiſqu'il n'y a pas lieu de penſer que le Nil croiſſe plus en ce ſiécle que dans le leur. Peut-être pourroit-on auſſi ſauver cette contradiction, en diſant que le Nil ſemble croître plus ou moins dans l'étendue de ſon cours, ſuivant le plus ou le moins de pente qu'ont les terreins où on le meſure. Je ſuis certain, par exemple, qu'il croît moins dans la baſſe Egypte qu'il ne fait au Caire, & moins au Caire qu'en certains endroits de la haute Egypte, où ſon lit reſſerré par l'approche des montagnes, ou par l'élevation du terrein, oblige auſſi ſes eaux à s'élever davantage. On peut ajouter, qu'au contraire de toutes les autres rivieres, le Nil eſt beaucoup plus conſiderable plus on remonte vers ſa ſource, que dans le voiſinage de la mer. La raiſon de cette différence eſt très-ſenſible. Depuis les extrêmités les plus méridionales de la haute Egypte juſqu'au Caire, on tire du lit de ce fleuve une infinité de petites rivieres & de ruiſſeaux, dont on inonde les plaines, & même les gorges des montagnes, où il ſe forme des lacs & des étangs d'une fort grande étendue. Or il eſt évident que ces ſaignées détournent néceſſairement un volume d'eau très-conſiderable. En effet, ces petites rivieres dont je parle, ne le ſont pas tellement, qu'elles ne puiſſent porter de très-gros bateaux, & que la moindre n'emporte autant d'eau que la Seine. Si on obſerve d'ailleurs, que depuis le Caire juſqu'à Eſſené on compte plus de ſix-mille,

canaux ſemblables, on comprendra aiſément ſans doute, pourquoi le Nil eſt moins enflé du côté de la mer que vers ſa ſource. Enfin, pour ſe convaincre parfaitement que les accroiſſemens du Nil n'ont rien de fixe, & qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer à quelle hauteur ce fleuve doit arriver, il ſuffit de ſe rappeller ce que j'ai dit de la cauſe qui produit les augmentations annuelles & régulieres de ce fleuve. On concevra ſans difficulté, que les pluyes de l'Ethiopie & du Royaume de Sannar qui y confine, plus ou moins abondantes dans une année que dans une autre, doivent néceſſairement cauſer dans les eaux du Nil une augmentation plus ou moins conſiderable.

Pronoſtics de l'Accroiſſement futur.

Cependant comme il n'y a rien de plus intéreſſant pour les habitans de l'Egypte, que de connoître ſûrement & de bonne-heure l'abondance ou la ſtérilité future de l'année ſuivante, afin de ſe prévaloir de l'une, & de ſe garantir des effets de l'autre, il n'y a rien auſſi que de tout tems ils n'ayent mis en uſage pour juger par avance de la plus grande ou plus foible augmentation du fleuve. On lit dans divers Auteurs Arabes, que du tems des anciens Rois d'Egypte il y avoit des Temples, où il ſe trouvoit des puits, des obéliſques, ou des coloſſes, par le moyen deſquels, après quelques prieres & certains ſacrifices, qui dans certains jours de l'année ſe faiſoient en préſence de tout le peuple, on apprenoit infailliblement quelle devoit être l'augmentation du Nil. Dans quelques-uns de ces puits, dont les côtés étoient gradués, l'eau montoit juſqu'à une certaine élevation pendant le tems du ſacrifice, & l'on jugeoit par cette augmentation, quelle devoit être celle du fleuve. On ſe contentoit dans d'autres, de ſuſpendre dans le puits une corde qui touchoit juſtement à la ſurface de l'eau; cette corde étoit partagée d'eſpace en eſpace par quelques fils de coton blanc

&

& bleu, & selon qu'elle se trouvoit plus ou moins mouillée, on croyoit pouvoir conjecturer surement jusqu'à quel nombre de coudées les eaux du Nil devoient monter.

On s'y prenoit autrement lorsqu'il s'agissoit de deviner le futur accroissement du fleuve par les colosses ou les obélisques. D'un bassin, dont leur extrêmité étoit couverte, il tomboit pendant le tems du sacrifice un certain nombre de gouttes d'eau, qui désignoient les coudées dont les eaux du Nil devoient être augmentées. A chaque goutte qui tomboit, le peuple, attentif à en reconnoître le nombre sur un bassin destiné à les recevoir, jettoit de grands cris de joye, à mesure qu'il excedoit celui de seize. Ces applaudissemens se renouvelloient à chaque nouvelle goutte qui suivoit, jusqu'à la vingt-quatrième, après laquelle, s'il en tomboit quelques autres, on n'entendoit plus que des plaintes & des soupirs. On jugeoit encore de la plus prompte ou de la plus lente augmentation du Nil, selon que les gouttes tomboient plus vîte ou plus lentement. Si le nombre étoit favorable, c'est-à-dire s'il passoit vingt gouttes & approchoit de vingt-quatre, ce qui étoit le présage le plus heureux qu'on pût souhaiter, les particuliers riches en fonds de terre ne manquoient pas de faire des sacrifices à la Divinité adorée dans ce temple, en reconnoissance du futur bienfait qu'ils devoient recevoir de sa main. Au contraire, si on étoit menacé d'une stérilité par un nombre de gouttes qui fût au dessous de vingt ou au-dessus de vingt-quatre, il s'en faisoit de même pour fléchir le Dieu qu'on supposoit être irrité contre la Nation, & obtenir de lui une année plus abondante. Ainsi, que le pronostic fût favorable ou non, les sacrifices publics étoient toûjours infailliblement suivis de plusieurs autres sacrifices particuliers, dont les ministres qui desservoient ces temples sçavoient habilement profiter.

Un usage si avantageux aux ministres des temples nombreux répandus dans toutes les Provinces de l'Egypte, pour aller s'assurer de cet avenir si désiré, passa des Egyptiens aux Grecs, & des Grecs aux Romains. Il ne fut pas même particulier à ces Nations idolâtres. Les Prêtres de la primitive Eglise l'adopterent, & c'est d'eux que les Coptes l'ont hérité. Il se trouve encore dans trois ou quatre de leurs Eglises des puits, où ils assurent que chaque année on reconnoît miraculeusement, en un certain jour, quelle doit être l'augmentation du Nil. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Mahométans qui habitent en Egypte, ne croyent pas moins à ces superstitions grossieres, quoique faites dans une Eglise Chrétienne, que les Chrétiens mêmes, & qu'après y avoir été cent fois trompés, les uns & les autres restent cependant toûjours également prévenus de la certitude de ces prestiges. Le fait est si singulier, que vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en amuse un moment.

A *Babnsé*, Province de l'Egypte supérieure, située à deux journées ou environ au dessus du Caire, il y a un village que nos François appellent *Argenous*, & qui dans la langue du païs porte le nom de *Bir-el-Gernous*, c'est-à-dire *le Puits du Pronostic*. Dans cet endroit les Coptes ont une Eglise, où se voit un puits, dont l'eau, suivant leur tradition, servit à désaltérer le Sauveur durant le séjour qu'il fit en Egypte; ce qui, disent-ils, lui a communiqué la vertu d'annoncer la hauteur future du Nil. D'autres attribuent cet effet miraculeux à l'art magique d'un certain Behenés, dont le nom fut donné à la Province. Quoi qu'il en soit, tous les ans, la nuit de la goutte, le Cheic, ou Gouverneur de la Province, se rend à cette Eglise, accompagné d'une foule innombrable de peuple. Sur ce puits miraculeux on a eu soin d'élever auparavant une grande tente; & c'est dans ce Sanctuaire que l'Evê-

l'Evêque du lieu doit dire la Meſſe cette nuit-là. On commence la cérémonie par deſcendre dans le puits, à fleur d'eau, une corde de fil de coton, diviſée d'eſpace en eſpace par quelques autres fils bleus & blancs, afin de mieux s'aſſurer du prodige. Après avoir deſcendu la corde dans le puits, on le couvre d'une table, ſur laquelle l'Evêque célèbre la Meſſe, & dès qu'elle eſt finie, on retire la corde, qui cependant a eu le tems de s'imbiber plus ou moins, ſuivant qu'elle eſt plus lâche ou plus ſerrée. On compte enſuite le nombre des eſpaces que l'eau a parcourus ſur la corde, & on juge ſur cet indice du nombre de pieds juſqu'où le Nil doit s'élever dans ſon accroiſſement. Le peuple eſt ſi infatué de l'infaillibilité de ce pronoſtic, que, quoi qu'il puiſſe arriver de capable de le déſabuſer, comme il arrive aſſez ſouvent que l'évenement dément la prédiction, ce n'eſt jamais le puits ni la corde qui ont tort; c'eſt toûjours qu'on n'a pas bien examiné, qu'on n'a pas bien meſuré, qu'on n'a pas obſervé toutes les cérémonies requiſes. Quoi qu'il en arrive, le puits & la corde ont toûjours raiſon, & s'il ſe trouve de la différence entre la hauteur réelle de l'accroiſſement & celle qui avoit été prédite, l'erreur eſt toûjours toute entiere du côté de ceux qui ont été prépoſés à l'obſervation. Au contraire, que le pronoſtic ſe confirme par l'évenement, ce qui n'eſt pas rare par les précautions que prennent les Religieux Coptes, & par l'habitude où ils ſont de faire de pareilles épreuves, tout le monde crie au miracle, & il n'eſt plus permis de douter du prodige. C'eſt ainſi qu'idolâtres de leurs préjugés, les hommes contribuent eux-mêmes à ſe laiſſer tromper, & n'oublient rien de ce qui peut les rendre la dupe de ceux dont l'unique intérêt eſt de leur en impoſer. Une ſeule occaſion qui les y confirme, ſuffit pour leur fermer les yeux ſur une infinité d'autres capables de les guérir.

Car vous ne doutez pas un moment, Monſieur, que tout ce manege ne ſoit une adreſſe des Prêtres Coptes, pour s'attirer les libéralités du peuple. Rien n'eſt ſi naturel en effet que de voir une corde dont un bout touche à l'eau, devenir une eſpece de Syphon, & s'imbiber juſqu'à une hauteur proportionnée au tems qu'elle reſte ainſi ſuſpendue. Or ces Prêtres, qui ſçavent de quelle hauteur doit être le Nil pour donner une récolte abondante, ne manquent pas de régler le tems de leur cérémonie, ſur celui qu'ils jugent néceſſaire pour que l'eau puiſſe s'inſinuer dans la corde juſqu'à l'endroit qui indique cette hauteur. Par cette pieuſe fraude tout le monde eſt ſatisfait; les Prêtres reçoivent beaucoup d'offrandes, & le peuple remporte toûjours des eſpérances flatteuſes qui le contentent. Vous comprenez auſſi ſans doute, qu'il n'y avoit pas plus de bonne-foi dans les pronoſtics que les anciens Prêtres Egyptiens tiroient des puits, des coloſſes & des obéliſques. Une ſeule fois que par hazard ou par adreſſe ces pronoſtics auront réuſſi, ſuffit pour rendre inutiles cent expériences contraires qu'on aura faites de la vanité de ces preſtiges; & il ſera toûjours vrai de dire, que ces ſortes de pratiques ne ſont que des inventions purement humaines, miſes en vogue pour tirer des préſens du peuple toûjours curieux de penétrer dans l'avenir. Ces pronoſtics répondent aſſez aux Oracles qui ſe rendoient dans les temples des Divinités Payennes, & dont on a démontré de nos jours avec autant de ſolidité que d'eſprit, la vanité & la fauſſeté, en dévoilant les moyens ſecrets & frauduleux que les Prêtres employoient pour les rendre croyables, & pour ſe prévaloir de la ſotte crédulité des hommes. Car il ſeroit ſuperflu de s'arrêter à vous démontrer, comment il pouvoit ſe faire que de l'intérieur d'un chaudron renverſé, appliqué ſur la pointe d'un obéliſque, ou ſur la tête d'un

d'un Coloſſe, qui l'un & l'autre pouvoient être également percés du bas en haut, il tombât une certaine quantité de gouttes d'eau, qu'on avoit l'art de faire porter en haut par des machines deſtinées à cet uſage, & qui n'en laiſſoient découler enſuite qu'un nombre préciſément plus ou moins grand, ſelon qu'on en avoit beſoin pour accomplir le myſtère. La fraude eſt trop facile à imaginer, pour mériter que je m'amuſe à la recherche des moyens dont on ſe ſervoit pour la concerter.

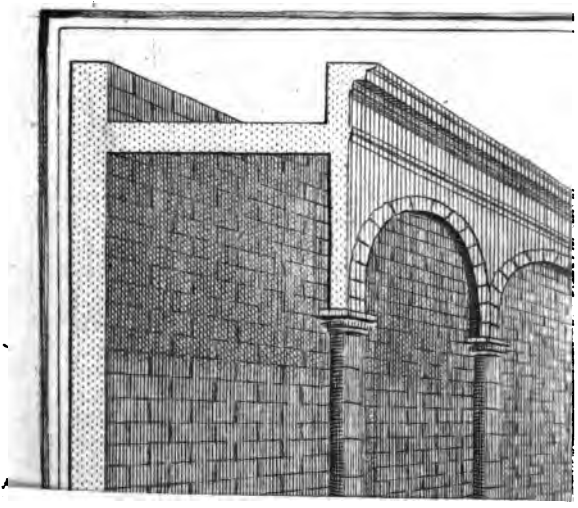
On dit que dans une autre Egliſe des Coptes, ſituée au-deſſus de celle dont je viens de vous parler, & à quelques milles de diſtance, les Prêtres pratiquent les mêmes cérémonies, & ſe vantent d'avoir un puits, où le même miracle ſe manifeſte chaque année, par la vertu que le Sauveur lui a communiquée, de même qu'à celui d'*Argenous*, en bûvant de ſon eau. Je vous avoue que je n'ai point de peine à croire ce rapport. Une invention utile que la crédulité favoriſe, ne manque gueres d'exciter à l'imitation; c'eſt ſemer dans le terroir le plus vaſte & le plus fertile. Tout ce qu'il y auroit à craindre, c'eſt qu'à force de multiplier les merveilles, elles ne vinſſent enfin à perdre de leur crédit, ou du moins à ſe nuire les unes aux autres.

Manière de meſurer la hauteur actuelle du Nil.

Le meſurage de l'état actuel du Nil eſt auſſi certain & facile à prendre, que les pronoſtics de ſon état futur ſont faux & pleins d'incertitude. On voyoit autrefois dans divers endroits de l'Egypte, des colomnes & des obéliſques, deſtinés à reconnoître chaque jour l'accroiſſement ou la diminution des eaux de ce fleuve; & cet uſage n'étoit pas moins néceſſaire qu'utile à toutes les Provinces de cette vaſte contrée, auſſi-bien qu'aux villes & aux villages qu'elles contiennent. Ces endroits, où dans toute l'Egypte on alloit meſurer la hauteur du Nil, s'appelloient *Mikias*, terme Arabe, qui ſignifie *le lieu du meſurage*.

Ces hydrometres faisoient seulement connoître jusqu'où l'eau du fleuve s'étoit élevée, & non pas, comme quelques Ecrivains l'ont avancé, quelle devoit être sa hauteur future. Plusieurs de ces endroits se sont depuis abolis, ou par l'éloignement du Nil, qui ne coule plus au pied comme autrefois, ou par la négligence des Turcs, qui les ont laissé tomber en ruine. Il y en a eu plusieurs dans ce que nous appellons le vieux Caire, dont il ne reste plus aucunes traces; dans la nouvelle Ville il y en a eu quelques-uns, dont on voit encore les vestiges, mais qui ne servent plus aujourd'hui. Le seul qui subsiste à présent dans toute l'Egypte, est situé entre ces deux villes du côté du Midi, faisant face aux eaux du Nil.

Cet édifice, qui, comme les anciens, porte aussi le nom de *Mikias*, n'est autre chose qu'un puits ou tour de figure octogone, bâtie à la pointe d'une Isle, appellée *La Rode*, c'est-à-dire *Jardin*. Du milieu de cette tour, qui a environ vingt pieds en quarré, & dont le fond, parfaitement bien pavé, passe pour être de niveau avec le lit du Nil, s'éleve une colonne marquée de diverses lignes de pouce en pouce, & de coudée en coudée, c'est-à-dire de deux pieds en deux pieds, jusqu'à trente, & chargée de caractères très-anciens. Enfin, au côté de ce puits qui regarde le Nil, on voit plusieurs trous destinés à introduire dans la tour les eaux de ce fleuve. Il y en a un sur-tout par où elles doivent entrer, sans quoi les Fermiers du Grand-Seigneur, & en général tous les Rentiers d'Egypte, ne sont point obligés de rien payer pour l'année suivante. Dans les années communes, au tems que l'eau est la plus basse, elle ne s'éleve sur cette colonne que jusqu'à cinq Draas, c'est-à-dire dix pieds; souvent même elle ne monte qu'à deux & à trois. J'ai lu dans un Historien Arabe, que le Nil sécha une fois jusqu'à la derniere goutte, du moins arri-



rive-t-il assez souvent qu'il n'y reste qu'une ou ux coudées d'eau. L'usage est, que tous les s, avant l'accroissement du Nil, on commence r mesurer la quantité d'eau qui lui reste. On transporte pour cela au *Mikias*, où il se dresse acte de cette reconnoissance. Celui qui est jourd'hui chargé de ce mesurage, exerce cet ploi de pere en fils depuis près de onze-cens s, qu'il fut donné à ses ancêtres par *Amrou*, *fils das*, qui fit la conquête de l'Égypte sur les recs * l'an 21. ou 23. de l'Hégire.

Outre cette première reconnoissance, dont le ms est marqué à la fin du mois d'Avril, on en t encore une autre, dont on dresse pareille- nt un acte autentique. Celle-ci arrive le 29. Juin, Fête de Saint Pierre, ou si l'on veut le . de ce mois, suivant le Calendrier Copte, qui de dix à onze jours plus tardif que le nôtre. Nil se trouve ordinairement alors crû de huit neuf coudées, c'est-à-dire de la moitié à-peu- ès de l'eau qu'il avoit à la fin d'Avril; & c'est ssi de ce jour-là que l'on commence à publier croissance du Nil dans le Divan & dans la vil- du Caire. Ce n'est pas qu'il n'augmente or- naire ment dès le mois d'Avril, comme je l'ai arqué plus haut; mais comme il est impossible e la véritable augmentation arrive précisément même jour sans jamais varier, on a sagement cé cette publication dans une saison un peu ancée, afin de laisser aux eaux du fleuve le ns de monter jusqu'à une certaine hauteur, d'épargner au peuple les inquiétudes que le oindre retardement lui causeroit à coup sûr. est pour la même raison, que comme il y a s jours & des nuits où le Nil ne croît point, a la précaution, en annonçant chaque jour son gmentation, de réserver quelques doigts de sa ritable hauteur, afin que dans ces jours qu'il croît

* De l'Ere Chrétienne 633. ou 35.

croît peu, ou même qu'il ne croît point du tout, on puisse être en état de suppléer à cette espece d'inaction du fleuve, qui allarmeroit certainement le peuple, & pourroit donner lieu aux marchands de bled & d'autres denrées, d'en augmenter le prix.

Publication de l'Accroissement.

C'est comme je viens de le dire, le jour de la Saint Pierre qu'on commence à annoncer au Caire la hauteur du Nil, en joignant à celle qu'il avoit lorsqu'on l'a mesuré dans sa plus grande diminution, ce que la croissance des derniers jours d'Avril & celle des mois de Mai & de Juin, y ont ajouté.

C'est donc au jour de la Saint Pierre qu'est fixée l'époque civile de l'accroissement des eaux de ce fleuve; ce qui revient assez au sentiment de Pline, tel que je l'ai rapporté plus haut. Depuis ce jour-là on ne cesse tous les autres jours suivans d'annoncer le matin, d'abord au Bacha, & ensuite au peuple, l'augmentation survenue pendant la nuit précedente. La même chose se pratique aussi le soir, où l'on publie de même la croissance de la journée. Celui qui est chargé de cette fonction commence par se transporter au Château, où, sous les fenêtres, & quelquefois même dans le Divan du Bacha, il annonce l'augmentation. De-là il parcourt toutes les ruës du Caire, suivi d'un nombre infini d'enfans, qui repétent cent fois ce qu'il dit; ensorte que personne ne peut l'ignorer. Ce que cette publication a de singulier, c'est que, comme la coudée est composée de 24. pouces, si le Nil est à la hauteur de 12. coudées & 13. pouces, ou d'moins si l'on veut le publier de la sorte, on dit 13. pouces de 13. coudées; en supprimant les mots de pouces & de coudées, & que ce langage, tout laconique qu'il est, est cependant également entendu de tout le monde. Ainsi on dit 12. de 13. 20. de 13. 23. de 13. ensuite 4. de 14. & ainsi en augmentant toûjours le nombre

bre des pouces & des coudées. Il y a tel jour où le fleuve augmentera de trois coudées; enſorte qu'on ſe trouve quelquefois ſurpris au milieu des préparatifs qui ſe font pour l'ouverture du canal qui paſſe au travers du Caire, & qu'on eſt obligé de la faire avec précipitation. Car il n'eſt pas permis de la différer, dès que le Nil eſt arrivé à la hauteur de ſeize coudées. Enfin, lorſque l'augmentation monte juſqu'à 24. coudées, uppoſé que le fleuve s'éleve juſques-là, on publie qu'il s'étend d'une montagne à l'autre. Mais s'il paſſe cette hauteur, ce qui eſt auſſi funeſte à l'Egypte, que celle de 22. coudées lui eſt avantageuſe, on ceſſe la publication, parce qu'elle ne ſerviroit alors qu'à détruire de plus en plus les eſpérances publiques, & à augmenter la conſternation.

L'augmentation du Nil eſt d'une ſi grande importance pour l'Egypte, qu'on ne doit point être ſurpris de voir qu'elle occupe abſolument toute l'attention de ſes habitans, & que ſes variations faſſent naître leurs eſpérances ou leurs inquiétudes. Pour peu que la croiſſance paroiſſe lente & pareſſeuſe, on voit un peuple infini ſortir du Caire, & ſe tranſporter ſur ſes bords; paſſer ſur ce rivage les journées entieres, examinant avec une attention mêlée d'effroi juſqu'à ſes mouvemens les moins ſenſibles. S'il arrive alors la moindre diminution dans ſes eaux, on voit une conſternation générale s'emparer de toute cette multitude. Si on remarque au contraire la plus légere augmentation, le Ciel retentit de cris de joye, qui annoncent ſur le champ au Caire & dans tous les environs une ſi agréable nouvelle. C'eſt à cette occaſion que les Hiſtoriens Arabes rapportent un trait, qui, tout fabuleux qu'il doit vous paroître, mérite par ſa ſingularité d'avoir place dans cette Lettre.

Ils racontent, que du tems des anciens Rois d'Egypte, & après eux ſous les Grecs, juſqu'à la,

conquête de ce Royaume par Omar, l'an 21. ou 23. de l'Hégire, car ils varient sur cette époque, la coutume étoit de parer extraordinairement une jeune fille, qu'on sacrifioit ensuite au Nil, en la précipitant dans ses eaux, comme si on eût eu dessein de lui en abandonner la jouissance. Omar, disent-ils, eut horreur d'un usage si barbare, & négligea cette cérémonie; mais le Nil sembla vouloir l'en punir, en refusant à l'Egypte son secours accoûtumé. Ce fleuve ne crût point cette année-là; & le Gouverneur, étonné d'un prodige si extraordinaire, se crut obligé d'en écrire à Omar fils de Cattab, deuxième successeur de Mahomet, puisque c'étoit sous ses ordres qu'il commandoit en Egypte, pour lui faire part de cet évenement, & prendre là-dessus ses avis. Ce Calife, moins embaraſſé que son Lieutenant sur un accident qui sembloit tenir du miracle, prit en cette occasion le parti qu'il crut convenable au rang qu'il tenoit de successeur du Prophete. Il envoya au Gouverneur d'Egypte une lettre addressée au Nil même, par laquelle il marquoit à ce fleuve, que s'il ne devoit croître que par la continuation d'un sacrifice si inhumain, il lui remettoit volontiers, & pour toûjours, l'abondance dont on lui étoit redevable; qu'il feroit abandonner ses bords, & le reduiroit à couler dans une affreuse solitude: mais que si la volonté divine étoit qu'il répandît ses eaux sur l'Egypte, il lui ordonnoit de remplir ses devoirs, & de continuer à porter la fécondité dans cette heureuse contrée. Ces Auteurs ajoutent, que cette lettre n'eut pas plutôt été jettée dans le Nil, qu'il obéit avec tant de promptitude, qu'en seize jours il crût de seize coudées, & inonda toutes les campagnes. Je ne m'arrête point à vous faire sentir la vanité de cette narration. Je remarquerai seulement, que nous avons dans les Annales d'Egypte plusieurs exemples de ces retardemens & de ces croissances subites. Rien

n'y

n'y est marqué plus exactement, parce qu'il n'y a pas d'évenement qui intéresse plus universellement ses habitans.

L'inondation dure ordinairement depuis le 20. de Juillet jusqu'au commencement de Novembre, que les terres commencent à se découvrir. A l'égard de l'accroissement, il ne passe pas communément le 24. de Septembre. En l'année 1702. on regarda comme un prodige, que le Nil se fût soutenu jusqu'au 25. d'Octobre. Il est vrai que je l'avois vû croître autrefois jusqu'à la Saint-Denis; mais on ne se souvenoit pas qu'il eût jamais conservé sa hauteur jusqu'à une saison si avancée. Aussi commençoit-on à craindre qu'on n'eût pas le loisir de semer. Mais le mois de Novembre dissipa toutes ces inquiétudes, & l'on eut le tems de confier au limon du Nil toutes les semences. Quoi qu'il en soit, le 24. de Septembre, jour auquel l'Eglise Copte célèbre la fête de la Croix, les Prêtres d'une certaine Eglise du vieux Caire, après avoir célébré la Messe, se rendent en cérémonie sur les bords du Nil. Là ils commencent par rendre graces à Dieu de l'inondation; après quoi ils jettent une Croix de bois au milieu du fleuve, comme s'ils vouloient lui marquer le dernier terme de son accroissement. Les Turcs eux-mêmes assistent à cette cérémonie.

La vûë de l'Egypte dans le tems de l'inondation est sans contredit un spectacle des plus charmans du monde. C'est alors que du haut des montagnes on découvre une vaste Mer, d'où s'élevent des villes & des bourgades sans nombre, qui n'ont de communication entr'elles que par des chaussées élevées à ce dessein. Les eaux quelquefois sont si abondantes, qu'elles inondent les chaussées même. Alors la communication se fait par bateaux, & ce n'est pas un médiocre agrément de voir tout le païs couvert d'un nombre infini de ces maisons flotantes. Telle est la situa-

ſituation de l'Egypte dans les mois de Septembre & d'Octobre. La ſcéne change à la fin de Novembre. Alors les yeux ſe promenent ſur une prairie univerſelle, qui au mois d'Avril fait place aux moiſſons jauniſſantes & aux épics dorés. Les Auteurs Arabes n'ont pas manqué de rélever cette variété, & d'en parler ſelon leur génie. Ainſi dans leurs récits la ſurface de l'Egypte eſt argentée en Septembre & en Octobre; en Novembre elle prend la couleur des Emeraudes, & elle devient toute d'or en Avril, moins encore par ſa couleur, que par les richeſſes qu'elle prodigue.

Ouverture des Canaux.

Il me reſte à vous parler, Monſieur, de l'ouverture des canaux, ſoit de ceux qui partent directement du Nil, ſoit des autres petits canaux qu'on a coupés le long des grands, pour l'avantage du païs. C'eſt par-là que l'Egypte profite des accroiſſemens du Nil; c'eſt par-là que ſes eaux ſont répandues dans toute cette contrée, & y portent la fertilité. Aucun objet ne méritoit mieux l'attention de ces anciens Souverains qui gouvernerent autrefois l'Egypte, & qui ayant travaillé auſſi glorieuſement que vous l'avez vû, & que j'eſpére encore vous le faire voir, à éterniſer leur mémoire, n'eurent pas moins d'attention pour ce qui pouvoit faire le bonheur de leurs ſujets. Auſſi avez-vous compris par tout ce que je vous en ai écrit juſqu'ici, qu'ils n'avoient eu rien plus à cœur que de procurer à tout le païs une diſtribution ſalutaire des eaux du Nil. Ce que je vous en dirai, achevera de vous en convaincre.

Comme l'expérience avoit fait connoître, que pour le bien du païs il étoit néceſſaire de fixer, par rapport à la hauteur du fleuve, un tems certain & limité, auquel tous les canaux, tant ceux qui étoient tirés du Nil, que les autres qui aboutiſſoient à ceux-ci, devoient être ouverts, ces ſages Princes avoient fait ſur ce point un réglement

ment général, qui fixoit le jour & l'heure, où dans chaque canton devoit se faire l'ouverture. Il n'y eut qu'après le 15. de Septembre dans la haute Egypte, & après le 24. dans la basse, qu'il fut permis à tout le monde de faire ce qui lui conviendroit le mieux à cet égard. En effet, alors il n'est plus à craindre que l'avantage des uns puisse devenir préjudiciable aux autres. Jusques-là chacun étoit obligé de suivre une loi fixe & certaine. Jamais réglement ne fut plus utile & plus nécessaire. Si on eût ouvert trop tôt les grands canaux qui partoient du Nil, il étoit à craindre qu'on ne diminuât les forces de l'accroissement; au contraire, en différant trop cette ouverture, on pouvoit s'exposer à des inondations trop tardives, ou trop abondantes. De même, si chacun étoit le maître de profiter des premiers accroissemens, à combien d'abus cette licence ne seroit-elle pas sujette? Combien de Provinces chercheroient à procurer leur utilité particuliere au désavantage des autres? Le premier soin des particuliers, sur-tout dans les années d'une croissance médiocre ou insuffisante, ne seroit-il pas d'attirer à eux tout le profit qu'ils sont naturellement obligés de partager avec leurs voisins?

C'est pour prévenir ces abus qu'on a fait ce réglement, qui se trouve inséré dans tous les registres publics, & dont toutes les Provinces de l'Egypte ont des copies autentiques, qui leur servent de titres pour l'ouverture de tous les canaux qui se trouvent dans leur étendue, aussi-bien qu'aux particuliers qui y possedent quelques terres. L'intérêt général & particulier étant attaché à l'observation de ce réglement, il n'y a personne qui ne travaille, chacun pour soi, à la maintenir avec toute l'exactitude possible. On y est moins attentif, il est vrai, dans les années d'une grande augmentation du Nil; mais il n'en est pas de même lorsque les eaux de ce fleuve ne montent qu'à une hauteur médiocre. Alors, pour l'observation de la loi, on

on veille les armes à la main, de Province en Province, de village en village. De-là naiſſent des diſputes, des guerres même, qui deviennent générales, où il ſe livre quelquefois des combats, pour prévenir le tems de l'ouverture d'un canal, ou pour l'empêcher.

Quoi qu'il en ſoit, dès que le Nil eſt arrivé à la hauteur de ſeize coudées, on en dreſſe un acte en préſence du Bacha & des plus conſiderables du païs, & dès-lors les Rentiers du Grand-Seigneur, ou des autres Seigneurs particuliers qui poſſedent des terres en ſon nom, ſont tenus de payer pour l'année courante, les redevances auxquelles ils ſont obligés. Dès-lors les Receveurs vont lever le tiers du payement, qu'ils ſont en droit d'exiger de force, ſi on réſuſoit d'y ſatisfaire. Il n'en eſt pas de même lorſque les eaux du fleuve ne montent pas juſques-là. Dans ce cas les Rentiers ont l'année franche. De-là il eſt quelquefois arrivé, que le fleuve étant parvenu à cette hauteur ſur les ſix à ſept heures du ſoir, il ſe trouvoit avoir baiſſé le matin, avant que l'acte de ſa hauteur arrivée à ſeize coudées eût été dreſſé, & qu'on eût ouvert le canal dont je vais vous parler inceſſamment. Par-là les Bachas & les Seigneurs ſe trouvoient privés de toucher leurs redevances; ce qui ſouvent a attiré à ces premiers de ſévères reprimandes du côté de la Porte, pour avoir différé de faire cette ouverture.

Cérémonies obſervées en cette occaſion.

C'eſt donc après la célébration de cet acte dont je viens de parler, que le Bacha, accompagné de toute ſa ſuite, va ſe rendre entre le vieux Caire & le nouveau, où ſe fait l'ouverture du Canal qui traverſe cette derniere ville. Ce canal porte ſes eaux dans une vaſte plaine de plus de vingt lieuës d'étendue du Midi au Nord-Eſt, après avoir rempli dans le Caire pluſieurs petits lacs, auſſi-bien que les citernes nombreuſes des Moſquées & des maiſons particulieres.

Une

Une infinité de relations parlent de cette cérémonie. Les Hiſtoriens Arabes ſur-tout triomphent ſur cette matière, & ce qu'ils nous apprennent des fêtes qui ſe faiſoient du tems des anciens Rois d'Egypte dans cette occaſion, de leur magnificence & de leur libéralité, a quelque choſe d'incroyable. Ces Princes ne manquoient preſque jamais d'aſſiſter en perſonne à cette ouverture; ou ſi quelque raiſon importante les empêchoit de s'y trouver eux-mêmes, ils y envoyoient en leur place l'héritier préſomptif de la Couronne, ou du moins leur premier Miniſtre. Dans ces occaſions ils avoient accoûtumé de faire diſtribuer des vivres en abondance à un peuple infini, qui ne manquoit pas de ſe rendre alors ſur les bords du Nil, pour participer aux réjouiſſances publiques, & pour profiter de la libéralité de ces Monarques, qui ne dépenſoient pas moins de cent mille écus à quelques-unes de ces fêtes. Les Grands de l'Etat contribuoient auſſi de leur côté à les rendre plus brillantes & plus magnifiques. Non ſeulement on expoſoit ſur le fleuve un navire ſuperbement orné, & paré de banderolles; depuis *Boulak*, qui eſt le port du Caire, juſqu'au *Mikias*, éloigné de-là de plus d'un mille de diſtance, le Nil paroiſſoit tout couvert de petites galiottes pareilles. Il ſe faiſoit dans cet endroit des Cavalcades pendant le jour, & des feux d'artifice pendant la nuit; & ces fêtes duroient pluſieurs jours. C'étoit la ſaiſon de l'année la plus favorable aux femmes, à qui on laiſſoit alors la liberté de ſortir. Auſſi, ſous prétexte d'aller voir la fête, pluſieurs profitoient-elles admirablement de cette indulgence. Les Prêtres Egyptiens achevoient de rendre le ſpectacle charmant par leurs proceſſions nombreuſes & diverſifiées. On trouve encore des Momies, ſur les bandelettes deſquelles ces ſortes de proceſſions ſont dépeintes. On y portoit avec ſolemnité pluſieurs repréſentations du Dieu Oſiris.

ris & de la Déeſſe Iſis, qu'on adoroit alors dans ce païs, & dont les images réunies étoient le ſymbole du mariage de la terre d'Egypte avec le Nil, d'où procedoit toute l'abondance dont jouit cette heureuſe contrée. On y portoit de même une lampe allumée dans un grand vaſe, une cruche dont les anſes étoient deux ſerpens, un vaſe d'or de la figure d'une mammelle, une boëtte ronde avec un goulot, & un coffre courbé en croiſſant & entourné de banderolles, toutes choſes myſtérieuſes, qui renfermoient un ſymbole parfait des différentes utilités qu'on retire du débordement du Nil. Ce fleuve produit en effet de l'huile en abondance, il fournit de l'eau à l'Egypte, fait retirer les ſerpens des plaines, rend les femmes fécondes, nourrit le peuple, & le déſaltére. Or il y a beaucoup d'apparence que la lampe allumée & tout le reſte vouloit déſigner tout cela. Je ne doute pas de même, que le coffre courbé & orné de banderolles ne repréſentât ces bateaux ou gondoles dont on ſe ſert ſur le Nil; & la boëtte ronde avec le long goulot étoit probablement une manière de bardaque, telle que ſont celles dans leſquelles l'eau du Nil ſe boit encore aujourd'hui ſi délicieuſement. Enfin, lorſqu'on introduiſoit l'eau dans le canal, on y jettoit de l'orge, du bled, du ſucre & d'autres fruits, comme ſi on eût voulu offrir d'avance au fleuve les premices de la récolte future, & lui faire honneur de l'abondance dont ſes eaux étoient véritablement la ſource. Ce qui ſe pratiquoit au Caire à l'ouverture du Canal, s'exécutoit de même à proportion dans les Provinces, & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, pour m'exprimer ſelon l'uſage du païs, étoit pour toute l'Egypte le tems d'une fête générale.

Il ſe fait encore aujourd'hui beaucoup de réjouiſſances au taillement du Calige, & on y a même conſervé quelques-unes des anciennes coûtumes.

tumes. Les enfans portent encore aujourd'hui, en cette occaſion, de petits vaiſſeaux ornés de banderolles, qu'ils ſuſpendent enſuite à l'entrée des maiſons, & de nos jours, comme autrefois, on jette encore de l'orge, du bled & du pain dans les canaux, lorſque l'eau du Nil y eſt introduite. Ainſi on peut dire, que naturellement & ſans y penſer, on continue en Egypte de faire hommage à ce fleuve d'une petite portion des fruits qu'il produit avec abondance. Mais il faut avouer d'ailleurs, que tout ce qui ſe fait ici aujourd'hui, ne mérite pas d'entrer en comparaiſon avec ces fêtes brillantes & magnifiques, qui dans les tems éloignés accompagnoient cette cérémonie. La joye & la dépenſe ont diminué, à proportion des richeſſes & de la magnificence qui régnoient en Egypte du tems des anciens Rois, & de génération en génération, ou pour mieux dire, de domination en domination, ces uſages autrefois ſi reſpectés ſe ſont abolis. La tyrannie des Bachas, qui ſe mettent peu en peine de ruiner le païs, pourvû qu'ils amaſſent des Bourſes pendant le tems de leur Gouvernement, a beaucoup contribué à un changement ſi ſenſible au peuple d'Egypte. Les Bachas qui, dans l'occaſion dont je parle, repréſentent le Grand-Seigneur, & reçoivent tous les ans de la Porte dix-mille écus pour les fraix de cette cérémonie, n'y en dépenſent pas aujourd'hui cinq-cens, & gardent le reſte pour eux. Auſſi les choſes ſont-elles bien différentes de ce qu'elles ont été. La joye qu'on voit encore éclater dans ce tems de fête, n'eſt plus gueres excitée que par l'eſpérance.

Voyages & Pelerinages ſur le Nil.

Je ne puis, Monſieur, abandonner le Nil, ſans vous tracer une légere idée des pelerinages qui ſe faiſoient autrefois, & qui ſe font encore aujourd'hui ſur ce fleuve toûjours admirable, & toûjours fécond en merveilles, des fêtes & des ſpectacles, qui s'y donnoient en ces occaſions, & des plaiſirs qui venoient alors s'y offrir en foule. Quoique

que cette matière semble regarder la Religion, & pût par conséquent être traitée ailleurs, comme ces voyages étoient plutôt des usages de plaisir que des pratiques de dévotion, j'espère qu'il me sera permis d'anticiper la description que j'ai résolu de vous en faire. Cette matière a d'ailleurs tant de rapport à celle que je traite, que je ne puis mieux finir cette Lettre que par cet article.

Le Nil est sans contredit celui de tous les fleuves du monde sur lequel la navigation soit plus fréquente. Elle l'étoit encore infiniment davantage dans les anciens tems, lorsque ses bords se trouvoient parsemés d'un bout à l'autre de temples & de monumens célèbres, & qu'en certains jours de l'année on avoit établi dans tous ces lieux des fêtes & des foires, dont la fréquentation faisoit la principale passion, ou même l'occupation la plus agréable de tous les habitans de l'Égypte. Alors les plaisirs, les spectacles, l'utilité que l'on trouvoit dans les pelerinages, la commodité avec laquelle on les faisoit dans des bateaux communs pour le peuple, & dans des gondoles particulieres pour les gens riches ou distingués, le prix très-médiocre du louage de ces bateaux, la vîtesse avec laquelle ils remontoient le Nil, sur-tout dans le tems de son augmentation, & celle avec laquelle ils le descendoient, la fraîcheur de l'air qu'ils y respiroient, bien différent de celui de leurs maisons échauffées pendant le jour par les chaleurs du Soleil; l'envie même de remplir les devoirs de leur Religion, qui leur imposoit des pelerinages & des sacrifices, tout cela étoit de puissans motifs pour les inviter à entreprendre ces sortes de voyages. D'ailleurs ils avoient l'agrément d'y rencontrer plusieurs personnes de leur connoissance, & d'y en faire chaque jour de nouvelles. Il se trouvoit, selon le rapport d'un Auteur, des gens en Egypte, qui étoient parvenus, par

le

le moyen de ces voyages, à en connoître tous les habitans. C'étoit sur-tout dans le tems des accroissemens du Nil, & dans les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre, que l'on entreprenoit ces sortes de pelerinages. Les Rois d'Egypte, & tous les Seigneurs de leur Cour, étoient eux-mêmes sur le fleuve dans cette saison; ainsi c'étoit celle de toute l'année où l'on y rencontroit plus d'agrément. Plusieurs Auteurs nous ont laissé des descriptions enchantées des fêtes & des plaisirs qu'on trouvoit alors sur le Nil. Ce qui se pratique encore aujourd'hui dans la même saison, suffit pour nous persuader, que ce qu'ils en rapportent, tout exagéré qu'il paroît, n'a cependant rien de fabuleux.

Ils nous représentent d'abord ce fleuve dans le tems de la florissante Egypte, bordé d'un bout à l'autre sur ses deux rivages, c'est-à-dire pendant l'espace de deux-cens lieuës, de temples, de palais, de maisons particulieres, de tombeaux, & d'autres monumens célèbres, sur-tout d'auberges fréquentes, de villes, de villages, & de hameaux mêlés d'arbres toûjours verds, comme ils le sont encore en Egypte pendant tout le cours de l'année, n'y ayant d'interruption entre ces lieux habités & ceux qui étoient plantés, qu'autant qu'il étoit necessaire pour laisser à la vûë des échapées vers les plaines qui bornent les deux rives du Nil. Ces campagnes n'étoient pas moins diversifiées par d'autres pareils ouvrages, que l'art avoit joints sur les bords d'une infinité de canaux de traverse aux beautés que la nature étaloit dans ces prairies enchantées. Elles se terminoient, à la vérité, à des montagnes arides, qui par elles-mêmes ne pouvoient offrir aux yeux un spectacle fort agréable. Mais sur ces rochers eux-mêmes stériles & brûlés, on voyoit s'élever cent autres sortes d'édifices, qui paroissoient n'y avoir été bâtis que pour la satisfaction de ceux qui voyageoient sur le fleuve.

Les

Les Rois d'Egypte avoient des palais dans toutes les diverſes Provinces qui partageoient ce païs, & ces palais aboutiſſoient tous aux rivages du Nil. A leur exemple, & pour leur faire leur cour, il n'y avoit point de Seigneur qui n'eût de même une maiſon de plaiſance dans chaque Province. Ces palais étoient tous les plus voiſins qu'il étoit poſſible des maiſons Royales; ce qui procuroit aux Grands l'honneur de recevoir quelquefois chez eux le Roi & toute la famille Royale, qui ne voyageoit pas moins que les particuliers. Car ces Princes zélés pour le bonheur de leur Empire, ne manquoient jamais, pendant l'augmentation du fleuve, de le parcourir d'un bout à l'autre, ſuivis de toute leur Cour, viſitant ainſi tous les ans les différentes Provinces de leur Etat, reconnoiſſant par eux-mêmes ſes ordres qu'il convenoit de donner pour le bien de leurs ſujets, & leur adminiſtrant la juſtice en perſonne une fois l'année. Ces divers palais des Rois & des Grands Officiers ou Seigneurs de leur Cour, étoient toûjours meublés & en état de recevoir les maîtres. Outre cela il n'y en avoit aucun qui n'eût pluſieurs maiſons ambulantes, faites de bois, & poſées ſur des barques, dans leſquelles ils voyageoient ſur le fleuve avec autant de commodité, quoique plus à l'étroit, que dans leurs palais même, & ſans augmenter leur dépenſe. Ces châteaux ambulans étoient ſuivis de pluſieurs autres barques communes, qui portoient les domeſtiques & tous les meubles dont on pouvoit avoir beſoin dans le voyage. A l'égard des proviſions de bouche, la quantité en étoit réglée par les Officiers du Roi, & s'apportoit tous les matins à la pointe du jour à la vûë de ces palais, en quelque lieu que la Cour ſe trouvât. Auſſi avoit-on ſoin de donner avis aux Chefs des villes ou bourgades par où elle devoit paſſer, du tems & du jour qu'elle arriveroit, afin qu'ils ne manquaſſent point de fournir à l'heure mar-

marquée ce qui étoit néceſſaire à l'entretien de cette nombreuſe ſuite.

Les palais flotans du Roi avoient ſeuls quatre étages, de dix pieds de hauteur chacun. Ils avoient auſſi ſeuls le privilege de pouvoir être entierement dorés, tant au dehors qu'au dedans, & ornés de toutes les figures dont la coûtume étoit alors de décorer ces habitations de plaiſir. Les Hiéroglyphes, les deſſeins admirables de ce tems-là, tous les ordres de l'architecture y étoient employés. On y voyoit même des ſtatues & des figures qui repréſentoient leurs Idoles, les Planetes, les ſignes du Zodiaque, & les principales Conſtellations. Les grands Officiers de la Cour, les Chefs des Prêtres & de la Juſtice, les Gouverneurs des Provinces, les Généraux d'armée, les Princes ou Emirs, pouvoient en avoir de trois étages, de neuf pieds de hauteur chacun. Mais ils n'avoient pas droit de les faire entierement dorer comme ceux du Roi; il falloit qu'il s'y trouvât de la peinture mêlée à l'or. Il leur étoit défendu de même d'y faire repréſenter le Dieu Sérapis, dont le Prince ſeul pouvoit mettre la figure dans ſes palais. Les bateaux des Officiers de Juſtice, des Prêtres, des Gentilshommes, & de tous ceux qui étoient de ce rang, pouvoient avoir des maiſons à deux étages, de huit pieds de hauteur chacune, décorées ſeulement de peintures. Il ne leur étoit cependant pas permis d'y faire entrer la repréſentation d'Iſis & d'Oſiris, qui étoit réſervée pour les palais des Grands. Enfin la quatrième eſpece de bateaux, qui ſervoient uniquement à porter les marchandiſes, n'avoient qu'un ſeul étage, & ne pouvoient recevoir aucun autre ornement, que celui d'une ſimple couleur.

Le nombre de ces quatre eſpeces de bateaux étoit prodigieux. Il montoit quelquefois, diſent les Auteurs, juſqu'à quatre-vingt-mille, qui ſervoient pendant tout le tems que duroit l'accroiſ-

lement du Nil, sans parler des coches publics, qui étoient encore très-nombreux, & sur lesquels la lie du peuple s'embarquoit pêle-mêle, hommes & femmes, jusqu'au nombre de deux-cens personnes sur un seul. C'étoit en ceux-ci que se passoit ce que nous lisons à cette occasion dans les Anciens. Les femmes y jouoient des castagnettes, les hommes de la flute, pendant que d'autres chantoient & battoient des mains, dansant au son de cette cadence, & prenant différentes autres sortes de passe-tems. C'étoit au passage de ces bateaux les uns auprès des autres, qu'on s'égayoit à se dire des injures. Il y avoit le long des canaux traversiers une infinité de cabarets; il y en avoit sur les bords du fleuve, & plusieurs sur le fleuve même dans des bateaux, uniquement destinés à cet usage. Les Voyageurs trouvoient dans ces auberges tout ce qui leur étoit nécessaire, & ils y faisoient la plus grande chére sans qu'il leur en coûtât beaucoup, parce que tout étoit alors à bon marché en Egypte, & que le prix des vivres étoit réglé pendant tout le cours de ces voyages.

Les bateaux à un seul étage, qui étoient ceux des Négocians, & des Artisans ou Bourgeois, étoient partagés en trois apartemens, faits de planches légeres, tels à-peu-près qu'on en voit dans nos coches d'eau, ou dans ceux qui sont établis en Flandre & en Hollande pour passer d'une ville à l'autre. On n'entroit des uns aux autres que par des portes bien fermées, & chacun avoit ses fenêtres. Celles de l'apartement des femmes étoient grillées. Les balcons de ces fenêtres étoient garnis de ces beaux tapis qui se fabriquoient alors en Egypte, & les rideaux qui les fermoient, étoient de ces riches étoffes qui s'y fabriquent encore aujourd'hui. Les hommes logeoient dans le premier apartement vers la proue; les femmes occupoient le milieu du bateau, & le troisiéme apartement étoit destiné pour

pour les domestiques, & pour faire la cuisine. Au devant du logement des hommes on menageoit un espace vuide, couvert d'une tente, pour placer les chanteurs ou joueurs d'instrumens. Car de tout tems les Egyptiens ont été passionnés pour la musique. Les bateaux à deux étages en avoient tous; mais ils la plaçoient dans des barques particulieres qui étoient à leur suite, & qui étoient destinées pour les domestiques, pour la cuisine, & pour remorquer dans l'occasion le bateau du maître. Ceux de trois étages étoient suivis d'un grand nombre de ces sortes de barques. Ils se servoient aussi de certaines petites galiottes à rames, qui couroient incessamment le fleuve, pour aller porter de leurs nouvelles à d'autres bateaux, ou pour en recevoir. On peut juger par-là du nombre prodigieux de bateaux qui devoient être à la suite des palais du Roi. Il en avoit plusieurs pour sa seule personne; il en avoit de particuliers pour ses femmes. Tous ces petits palais ou châteaux flotans étoient terminés par un balcon, qui environnoit le sommet, absolument plat, & couvert d'une grande tente de quelque belle étoffe, sous laquelle on alloit le soir prendre l'air, & jouir de la vûë des campagnes. C'étoit sur cette espece de terrasse qu'on alloit dormir la nuit à l'abri des moucherons, que le vent en éloignoit plus aisément que des logemens inférieurs. Pour se défendre de leur persécution, on tendoit même sur ces terrasses des pavillons particuliers, sous lesquels les maîtres reposoient.

Ces nuits avoient aussi leurs agrémens & leurs plaisirs, par le nombre infini de lumieres qui les éclairoient, & les rendoient en quelque sorte aussi brillantes que le jour. Car il n'y a point de réjouissance, point de fête un peu considerable en Egypte, qui ne soit accompagnée d'illuminations. On s'y sert pour cela de lampions qu'on met dans un gobelet de verre très-long, ensorte que l'huile ne montant jamais qu'à la

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

moitié ou au tiers de ce gobelet, ſes bords plus élevés préſervent la lumiere, & l'empêchent d'être éteinte par le vent. Les Egyptiens ont, je crois, porté cet art au ſouverain degré de perfection. Il n'y a rien qu'ils ne figurent avec des lampes; des tours, des palais, des batailles même. Rien certainement ne produit un effet plus charmant. Les illuminations de toutes les Moſquées du Caire pendant toutes les nuits de la Lune du Ramadan, & celles qui précedent les principales fêtes des Mahométans, regardées du haut des terraſſes de la Ville, ſont un des plus beaux aſpects du monde. Elles ne le cedent en rien à celles qui ſe font à Conſtantinople, que quelques Voyageurs ont tant vantées, & qu'on découvre de ſi loin.

Un uſage pour lequel le peuple de l'Egypte a toûjours eu tant de paſſion, ne pouvoit donc manquer d'être mis en pratique dans ces voyages de dévotion ou de plaiſir qu'on entreprenoit ſur le Nil; alors tous ces bateaux dont j'ai parlé, étoient illuminés pendant la nuit, & ſe donnoient les uns aux autres un ſpectacle magnifique, joint au bruit d'une infinité d'inſtrumens, qui ſe faiſoient entendre de toutes parts. Le nom du maître y étoit écrit alors en lettres de feu; il ſe connoiſſoit pendant le jour par la forme de la banniere qu'il portoit, & par les couleurs qui y étoient employées. Car comme chaque perſonne devoit être ſaluée d'une façon préſcrite ſuivant ſa qualité, chacun avoit ſoin de ſe faire connoître de loin, afin qu'on ne manquât pas à lui rendre ce devoir. Les palais du quartier du Roi étoient tous illuminés de même, à quatre ou cinq lieuës à la ronde; enſorte que cette fête n'avoit pas moins de dix lieuës d'étendue. C'étoit dans cet eſpace, qu'au rapport des Hiſtoriens Arabes, qui ſont exacts dans ces récits, parce qu'ils y peignent leur propre paſſion, il ſe trouvoit en toute ſaiſon, & ſur-tout dans

dans le tems de l'accroiſſement du Nil, cinq-à-ſix-cens-mille perſonnes, & plus de vingt-mille bateaux aſſemblés. Car il y en venoit de tous les quartiers de l'Egypte, attirés par cette fête perpetuelle, qui accompagnoient la Cour, & donnoient lieu à une eſpece de foire, qui ſe tenoit la nuit comme le jour; puiſqu'entre l'un & l'autre il n'y avoit aucune différence pour la clarté, à cauſe des illuminations ſi voiſines les unes des autres. Comme il y avoit un très-grand nombre de ces bateaux où l'on vendoit des vivres, de toutes ſortes de fruits & de marchandiſes, comme à une foire, on peut dire qu'il s'en tenoit une éternelle autour de l'habitation du Roi, où une partie des habitans de l'Egypte ſe trouvoit toûjours réunie.

Je ne dois pas oublier ici un uſage aſſez ſingulier qui ſe pratiquoit régulierement dans ces ſortes de voyages. Dans tous les lieux où il y avoit des fêtes, & où les pelerins abordoient toûjours par eau, puiſqu'on ne pouvoit y arriver autrement, c'étoit la coûtume qu'il ſe livrât une eſpece de combat entre ceux qui vouloient y débarquer & ceux du lieu, ou les mariniers qui avoient déja pris terre. Là on ſe mouilloit de part & d'autre ſur le rivage; on ſe renverſoit les uns & les autres dans la riviere, d'où l'on ſortoit enſuite tout baigné; on ſe diſoit cependant cent injures, juſqu'à ce qu'enfin, après une lutte aſſez longue, où les chemiſes & les caleçons étoient mis en piéces, les derniers venus reſtoient victorieux, comme il arrivoit toûjours, de ceux qui s'étoient oppoſés à leur débarquement. Cette pratique généralement obſervée dans tous les endroits de l'Egypte où il ſe célébroit quelque fête, étoit encore plus particulierement uſitée à Canope, où on alloit tous les ans viſiter un Temple fameux dédié à Sérapis. Il ſe trouvoit des troupes entieres de mariniers, qui s'y rendoient exprès pour combattre les habi-

habitans de cette Ville, & mériter qu'après leur victoire les spectateurs leur fissent quelques libéralités. Les Historiens assurent, que de tous les spectacles qui se donnoient à cette fête, ces combats étoient ceux qui faisoient le plus de plaisir. Les combattans les plus fameux étoient ordinairement en simple caleçon de toile, & sans chemise; ensorte que lorsqu'ils se prenoient au corps, ils se le déchiroient aisément les uns aux autres, & restoient nuds. Ce spectacle ne manquoit pas d'exciter des huées qui ne finissoient point. Cependant ceux qui étoient demeurés en cet état, se refugioient dans l'eau pour se cacher, tandis que leurs adversaires mettoient de leur côté tout en usage pour les obliger d'en sortir. C'étoit ainsi, qu'après des combats assez longs, ils se présentoient indistinctement à tous les assistans, un bassin à la main. Les femmes y mettoient d'une main une piéce de monnoye, & étoient censées se boucher les yeux de l'autre. Les hommes, en leur donnant d'une main, étoient en droit, suivant la coûtume, de leur fangler de l'autre un grand coup de nerf de bœuf, qu'ils avoient exprès pour cet usage. Ces miserables en essuyoient souvent une centaine, pour attraper la valeur de quelques sols, qu'ils payoient ainsi cherement.

A ces fêtes ont succedé depuis celles de Sidy Ibrahim, de Sidy Hamet Bedouin, & de plusieurs autres Santons Turcs, dont les tombeaux sont encore visités tous les ans avec le même concours, & à-peu-près les mêmes cérémonies. Les Oquelles de nos jours ont pris la place des auberges des anciens tems, & à présent, comme alors, les femmes qui y dansent avec les hommes, sont de la plus basse condition. Ainsi on a toûjours conservé l'usage de passer une partie du tems sur le Nil durant l'augmentation de ses eaux, & d'y dormir la nuit. Les personnes riches ont pour cela des Galiottes, sur lesquel-

les

les ils vont jouir de la fraîcheur de l'air & du vent qui régnent alors sur le fleuve, & se mettre à l'abri des chaleurs de leurs maisons, que le Soleil a tellement échauffées pendant le jour, qu'il n'est pas possible d'y reposer tranquillement.

Pour comprendre la passion naturelle qu'on a toujours eue en Egypte de passer les nuits sur le fleuve durant les chaleurs brûlantes de l'Eté, représentons-nous le plaisir qu'on trouve dans la même saison dans quelques places maritimes de l'Europe, à respirer sur la mer, & loin du port, une fraîcheur qu'on ne rencontre point dans les villes. Figurons-nous encore, que lorsqu'on est sur le Nil, les vents qui y régnent en cette saison, donnent aux bateaux un mouvement si vif, qu'à la faveur d'une seule voile, on peut, en remontant le fleuve, faire en une heure de tems deux grandes lieuës, & que si on tient la voile serrée, & qu'on suive le courant, on est emporté vers la mer avec la même viteſſe. Ainsi en cinq ou six jours on pourroit aisément remonter de l'embouchure du Nil à ſes cataractes, ou deſcendre des cataractes juſqu'à la mer, & parcourir ainsi des yeux, dans ce court eſpace de tems, toutes les campagnes que ce fleuve côtoye dans l'étendue de deux-cens lieuës, c'eſt-à-dire l'Egypte entiere. Or il eſt aiſé de concevoir combien cette rapidité contribue au plaiſir des Voyageurs, ſur-tout ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai déja dit de la varieté des ſaiſons qui ſe remarque entre les païs differens que renferme l'Egypte. Les yeux ſont réjouis ſans ceſſe par de nouveaux objets, & ſans ſortir du même païs, on change de climat à toute heure. Cette facilité de pouvoir, à la faveur de ces maiſons ambulantes, ſe tranſporter d'un lieu à un autre avec une extrême promptitude, ſans fatigue, ſans dépenſe, & avec une commodité enfiere, eſt ſans doute ce qui a contribué dans tous les tems à nourrir dans les ha-

bitans de l'Egypte, la paſſion qu'ils ont pour voyager ſur le Nil. Ils trouvent dans ces voyages l'agréable joint à l'utile. C'eſt-là qu'ils font preſque tout leur commerce, & rempliſſent en même tems un des devoirs les plus eſſentiels de leur Religion. On ſçait que la Religion & l'intérêt ont été de tout tems les deux grands mobiles de la plupart des actions & des inclinations des hommes. Eſt-il donc ſurprenant que dans ces anciens tems dont j'ai parlé, l'Egypte ait été preſque entierement ambulante pendant les différentes ſaiſons de l'année, les peuples naturellement ſuperſtitieux & adonnés au commerce, trouvant dans ces voyages l'occaſion de ſatisfaire en même tems à leur dévotion & de s'enrichir, en ſe divertiſſant agréablement au milieu de leurs familles? Doit-on s'étonner que les Grands fuſſent ravis d'y étaler leur magnificence aux yeux de tout un peuple, dont ils ſe flattoient de s'attirer l'eſtime & la vénération par cet endroit; que leurs femmes fuſſent charmées d'y reſpirer un air de fraîcheur qu'elles ne trouvoient point dans leurs palais, & de jouir de la vûë de cette multitude prodigieuſe de bâtimens dont le Nil ſe trouvoit couvert? Qu'enfin les Grands & les petits, les hommes & les femmes, ſe rendant viſite les uns aux autres dans cette ſaiſon, ſuivant la coûtume, & trouvant dans ces voyages ſur le fleuve tant d'agrément & de commodité, ſe tranſportaſſent dans ces maiſons ambulantes, avec toute leur famille, d'un bout de l'Egypte à l'autre, auſſi facilement que s'ils n'euſſent entrepris qu'une partie de plaiſir de quelques lieuës, ou que s'il n'eût été queſtion que de monter en caroſſe, pour aller coucher le ſoir même dans une maiſon de campagne d'un de ſes voiſins?

En effet, cette commodité n'eût-elle produit aucun autre avantage, elle contribuoit du moins à reſſerrer entre les habitans de ce charmant païs, les nœuds qui dans la ſociété lient les hommes

les uns aux autres. Par ce moyen, pour peu que l'on fût parent ou ami, eût-on été éloigné de cent cinquante lieuës les uns des autres, on se rendoit visite deux fois l'année, avec la même exactitude que si on eût habité porte à porte. S'embarquer sur un de ces châteaux flotans pour se transporter d'un bout à l'autre de l'Egypte, ou entrer le matin dans une voiture de terre pour aller dîner à la campagne chez un de ses amis, c'étoit la même chose pour ces peuples. Ils portoient avec eux dans ces voyages, ce que la Province où ils habitoient avoit de rare ou de bon, & qui ne se trouvoit point dans celle où ils devoient se rendre. Ces visites duroient sept à huit jours, & au bout de trois mois ils recevoient sûrement la contre-visite avec les mêmes présens. C'est ainsi que, sans être à charge les uns aux autres, sans peine & sans embarras, les parens & les amis, quelque éloignés qu'ils fûssent, pouvoient jouir souvent du plaisir de se voir & de s'embrasser. Ce n'étoient pas, dit un Auteur Arabe, les personnes qui s'approchoient; c'étoient les maisons même qui s'unissoient les unes aux autres. Aussi peut-on dire, continue le même Auteur, qu'on ne comptoit point alors plusieurs villes en Egypte. Toutes n'en composoient qu'une seule, parsemée de temples fameux, de monumens célèbres, de palais somptueux & de maisons particulieres, accompagnées de jardins immenses, & dont les peuples qui l'habitoient, rapprochés les uns des autres, malgré leur éloignement, par un vaste canal qui les réunissoit, pouvoient se visiter avec la même facilité que s'ils eussent tous été renfermés dans une enceinte d'une assez médiocre étendue. Je suis, &c.

Au Caire ce.....

LETTRE TROISIEME.

DIVISION DE L'EGYPTE EN HAUTE ET BASSE;

Où il eſt parlé du Delta & de ſes côtes, des Villes de Damiette & de Roſette, du Lac Sirbon, & de quelques autres endroits remarquables qui ſe rencontrent dans cette partie de l'Égypte.

JE ne vous ai donné juſqu'ici de l'Egypte qu'une idée confuſe & générale. Il eſt tems, Monſieur, que je vous montre ce païs, autrefois ſi célèbre, en détail & par parties, & que vous conduiſant de Province en Province & de Ville en Ville, je vous faſſe obſerver dans chacune ce qu'elle contient de plus digne de votre attention & de votre curioſité. Dans une matière ſi vaſte & ſi étendue, vous ne trouverez pas mauvais ſans doute que je ſuive quelque méthode. On ſçait ce qu'il en coûte à un Voyageur peu habile, ou peu ſenſé. Faute de s'être formé d'abord un plan fixe des lieux qu'il a deſſein de parcourir, & des particularités remarquables qui peuvent mériter ſes regards, il eſt obligé de revenir ſouvent ſur ſes pas, perdant en courſes inutiles un tems précieux, qui ne doit être employé qu'en recherches curieuſes & inſtructives, & après avoir beaucoup vû, ſe trouvant à-peu-près auſſi avancé que s'il n'eût voyagé de ſa vie. Une conduite pareille ne ſeroit capable de produire dans votre eſprit qu'un chaos, & un amas confus d'idées mal liées & peu ſuivies.

L'or-

L'ordre & l'arrangement est l'ame des détails, & sur-tout de cette exactitude scrupuleuse avec laquelle je me suis engagé de vous communiquer mes observations sur l'Egypte. Permettez-moi donc, Monsieur, avant que d'entrer dans une description particuliere de tous les lieux connus que renferme cette région charmante, de me former d'abord à moi-même un plan régulier de tous les différens sujets, dont je me propose de vous entretenir. En le suivant pied-à-pied j'ose me flatter de ne vous laisser rien à désirer sur chaque matière, & de jetter en même tems sur toutes les idées que je vous donnerai, une lumiere dont vous me sçaurez gré dans la suite.

L'Egypte peut être considerée sous deux points de vûë différens; & eu égard à ces différens aspects, on peut la diviser de deux manières différentes. On peut en effet regarder ce vaste païs comme une région faisant partie de ce grand univers, composée de certaines Provinces, renfermant dans son étendue des lacs, des rivieres, des plaines, ou des montagnes, des Villes peuplées, ou des déserts, & ayant pour limites certaines bornes imaginées par l'art, ou bien formées par la nature même, pour la séparer de tous les autres Etats voisins. On peut aussi considerer ce Royaume comme un Corps politique, composé d'un Chef & de plusieurs membres, dont les emplois, les devoirs & les intérêts sont différens, mais qui tous réunis par le même lien, qui est le nœud de la société, doivent tous tendre également au même but, c'est-à-dire à procurer le bien public, autant que le rang qu'ils tiennent dans la société le demande, & de la manière qu'il l'exige. Considerée sous le premier point de vûë, l'Egypte se divise naturellement selon la position naturelle des différentes parties dont elle est composée; sous le second, la division de ce païs renferme tous les divers partages qui en ont

Division de l'Egypte.

été faits ſous les différentes Puiſſances qui l'ont poſſedée & gouvernée ſucceſſivement.

Diviſion civile de l'Egypte ancienne & moderne.

Les Auteurs varient ſur le nombre des Provinces qui partageoient l'Egypte ſous le régne de ſes premiers Souverains. Les uns, comme Ptolomée, en comptent juſqu'à quarante, d'autres juſqu'à quarante-quatre; au contraire quelques-uns, du nombre deſquels eſt Hérodote, les reduiſent à vingt-huit. Du reſte il eſt certain, que dans ces tems reculés ce Royaume étoit diviſé en trente Gouvernemens, ayant tous à leur tête un Officier nommé par le Prince pour y commander, & portant tous le nom de leur principale Ville. C'étoit en quelque ſorte autant de petits Etats particuliers, indépendans les uns des autres, mais rélevant tous de la Puiſſance ſouveraine, & ſubordonnés à ſes ordres.

Pluſieurs raiſons avoient introduit dans le Gouvernement ce partage des différentes Provinces de ce Royaume. La Religion y avoit beaucoup de part. Les anciens Egyptiens, comme je le dirai en traitant de la Religion de ces peuples, quoique tous réunis dans la même croyance, étoient d'ailleurs fort partagés au ſujet du culte qu'ils rendoient à l'Etre ſuprême. Cette Nation qui croyoit ſe diſtinguer, & qui ſe diſtinguoit en effet, par la multiplicité de ſes Dieux, avoit porté ſi loin la ſuperſtition, qu'elle comptoit autant de Divinités que l'Egypte renfermoit de villes, ou même de bourgs & de villages. Tout ce que le ciel & la terre offrent de plus beau & de plus parfait, étoit devenu l'objet de l'idolâtrie de ces peuples, qui prodiguoient également leur culte aux Etres les plus vils, que la nature ſemble n'avoir produits que pour être le rebut, ou même l'effroi du genre humain. De-là il arrivoit ſouvent, que les uns eſtimoient ſouverainement, ce qui étoit un objet d'horreur & d'abomination pour les autres. Non ſeulement toutes les Divi-

nités

nités du ciel partageoient les différentes Provinces, les différentes villes de ce Royaume. Les unes adoroient le Soleil, d'autres Mercure; Diane étoit en grande vénération dans la haute Egypte, Jupiter à Thébes, Sérapis à Canope; les Animaux divers que la nature produit dans cette région étoient auſſi devenus autant d'objets différens de leur culte. Ainſi dans quelques-unes le Crocodile paſſoit pour un animal ſacré, tandis qu'à deux pas de-là on rendoit des honneurs divins à l'Ichneumon, l'ennemi mortel de ce monſtre. L'oiſeau Ibis, le Bœuf, les Chiens, les Chats, les Rats, avoient de même leurs partiſans dans ce païs. Je n'entre point ici dans un plus grand détail. Cette multiplicité de Dieux ſe remarquera aſſez par la ſuite de mes Lettres.

On conçoit ſans peine, que cette diverſité de culte ne pouvoit que cauſer beaucoup de diviſion, dans une Nation ſur-tout qui n'a jamais été bien unie. Ceux qui étoient à la tête du Gouvernement chercherent à y apporter remede. Ce fut, dit-on, ſous le Roi Seſoſtris, que les Miniſtres ſongerent à prévenir les ſchiſmes, les guerres civiles, & les autres ſuites funeſtes dont cette inclination différente des peuples pour certaines Divinités pouvoit être le principe. Le Conſeil de ce Prince, comme de tous les anciens Rois d'Egypte, n'étoit gueres compoſé que des Prêtres de la Nation. Ce furent ces Prêtres qui diviſerent le Royaume en trente Gouvernemens, à chacun deſquels ils attribuerent leur Divinité particuliere. En même tems, pour préſenter à leurs compatriotes cette innovation ſous une idée flatteuſe, capable de la leur faire recevoir agréablement, ils leur firent entendre, que dans ce partage on avoit eu uniquement en vûë d'imiter les anciens Dieux, qui avoient ainſi partagé entr'eux le Gouvernement de la terre. Par cette adreſſe on vint à bout de faire recevoir cette nouveauté de toute la Nation avec applaudiſſement. Les

cidentale, renfermée entre ce même fleuve & les monts Libyens. Dans cette première diviſion, le terrein de l'Egypte le plus Septentrional, compris entre les deux bras du Nil, doit être regardé comme faiſant la troiſième partie de ce floriſſant Royaume. D'autres diviſent l'Egypte en haute & baſſe. L'Egypte ſupérieure comprend, ſelon eux, tout le cours du Nil, & les terres qu'il arroſe, depuis les rochers de la Nubie juſqu'au Caire, entre les deux chaînes de montagnes qui bornent ce païs au Couchant & au Levant. La baſſe commence au Caire, où ce fleuve ſe diviſant en deux branches, va porter ſes eaux à la mer proche de Damiette & de Roſette, & renferme cet eſpace contenu entre les deux bras du Nil. C'eſt ce que l'on appelle le Delta. C'eſt cette derniere diviſion de l'Egypte que j'ai réſolu de ſuivre, comme me paroiſſant la plus ſimple & la plus naturelle. Je parlerai donc d'abord du Delta, de ſes côtes & de ſon étendue, des villes, des lieux, & des monumens les plus remarquables qu'il renferme. De-là paſſant à la haute Egypte, je tâcherai de donner une idée fidèle & exacte de cette région qui renferma autrefois des villes ſi puiſſantes, un peuple ſi nombreux, & des monumens ſi célèbres.

Du Delta & de ſes Côtes.

Le rivage du Delta s'étend par un eſpace d'environ ſoixante lieuës, depuis les Biquiers juſqu'à la Tour des Arabes, qui, ſous le nom de Plinthine, étoit autrefois une ville aſſez conſiderable. Il eſt étonnant que dans toute cette côte il ne ſe rencontre aucun port qui ſoit parfaitement bon, & dont on ne trouve l'entrée difficile & très-dangereuſe. Auſſi les embouchures du Nil ne ſont-elles plus aujourd'hui praticables que dans certaines ſaiſons de l'année, & pour d'aſſez petits vaiſſeaux. Ce fleuve y porte avec ſes eaux bourbeuſes, un amas de limon & de ſables, que la force des vagues de la Méditerranée repouſſe & ſoutient ſans ceſſe. C'eſt de ce combat continuel

nuel des eaux limoneuſes du Nil & des flots de la mer, que s'eſt formée aux embouchures de ce fleuve une eſpece de chaîne ou de digue, qui leur ſert en quelque ſorte de ſéparation & de barriere. Lorſque la mer briſe ſur ces bancs de ſable, elle eſt affreuſe. Ces barres ſe rencontrent ordinairement à l'entrée de toutes les rivieres conſiderables; ce qui les rend néceſſairement difficiles & dangereuſes pour les grands bâtimens. Ce ſont ces élevations qui ſe trouvent aux embouchures du Nil, & qui égalent preſque la hauteur des flots, qu'on appelle *Bogas*. On dit, le Bogas eſt bon, il eſt mauvais. On eſt quelquefois deux mois ſans le pouvoir paſſer, & il n'y a pas d'année qu'il ne périſſe divers bâtimens ſur les barres de Roſette & de Damiette. Ces barres changent d'une année à l'autre; ſouvent même elles varient du jour au lendemain, comme je l'ai pluſieurs fois obſervé. Le Bogas eſt tantôt plus avancé dans la mer, quelquefois il ſe trouve plus voiſin de l'embouchure du fleuve. Aujourd'hui il eſt bas dans un endroit, & demain dans un autre. La diverſité des vents augmente quelquefois la barre d'un côté, tandis que de l'autre elle la diminue. Auſſi tient-on toûjours des bateaux aux environs, pour en reconnoître les endroits les plus bas, & guider les bâtimens qui ſortent de la riviere, ou qui ſe préſentent pour y entrer. Ces précautions n'empêchent cependant point ces paſſages d'être fort dangereux. Les Turcs les trouvent ſi redoutables, qu'ils ont coûtume de dire, que qui ne craint pas le Bogas, ne craint pas Dieu. Ce n'étoit pas ſans doute autrefois la même choſe, puiſqu'on découvre encore les veſtiges de certaines digues qui s'avançoient dans la mer, & ſervoient à entretenir en tous tems un paſſage libre. Elles ont été tellement abandonnées, qu'elles ſont à préſent abſolument engagées dans le terrein. Auſſi le Bogas reſte-t-il fermé à Damiet-

miette pendant trois mois de l'hyver; & on attend quelquefois trente & quarante jours, avant que d'oser hazarder de le passer à Rosette. Ce retardement est d'autant plus incommode & désavantageux, que les canaux du Nil qui voiturroient autrefois toutes les marchandises de la haute Egypte à Alexandrie, & qui se rendoient dans le lac Mareotis, sont aujourd'hui, comme je le dirai dans la suite, devenus inutiles à la navigation, & ne servent plus que dans la hauteur du Nil à conduire de l'eau dans les citernes de cette ville.

De-là il est aisé de conclure, que le lit du Nil doit nécessairement devenir de jour en jour moins profond vers son embouchure. C'est ce que l'expérience démontre tous les jours. Un vieux Capitaine de Saïque disoit, que de quinze brasses d'eau qu'il avoit mesurées, il y avoit quinze ans, entre le Bogas & Damiette, à peine en trouvoit-on quinze pieds dans le tems qu'il parloit; d'où il concluoit, qu'il étoit à craindre qu'un jour la riviere ne fût plus navigable en cet endroit que pour de simples barques. La même chose est arrivée à Rosette. Le Nil, depuis son embouchure voisine de cette ville jusqu'à Foua, étoit autrefois fort profond. C'est pour cela que la douane étoit alors établie en ce dernier lieu; & elle n'a depuis été transportée à Rosette, que parce que les * Saïques ne pouvoient plus monter jusqu'à Foua avec leurs chargemens.

Origine du Delta.

Cette observation, & quelques autres, portent naturellement à croire, que le Delta n'étoit d'abord qu'un grand golfe, dont le fond pouvoit bai-

* Espece de vaisseau Turc, propre à porter des marchandises. Il a des voiles quarrées au mât du milieu. Les Saïques n'ont ni misaine, ni perroquet, ni houbans, mais seulement un grand mât avec son hunier fort haut, un beaupré, & un artimon. Ces vaisseaux sont si légers, que lorsqu'ils ont le vent arriere, il n'est pas possible de les atteindre.

baigner les murs de l'ancienne Memphis, & qui s'étendoit à droite & à gauche du côté de son entrée, jusqu'aux lieux où sont placées aujourd'hui les villes de Damiette & de Rosette. En effet, il ne seroit pas impossible que, par une longue succession d'années, le limon que charie continuellement le Nil eût comblé cet espace, & eût ensuite rendu ce terrein fertile. En ce cas, rien ne seroit plus juste que l'ingénieuse fiction qui fait naître l'Egypte des amours du Nil & de la belle Memphis.

Un Auteur Copte, dont je ne me rends point le garant, attribue à Joseph le dessèchement du Delta. Ce saint Patriarche, dit-il, fameux par les connoissances singulieres que Dieu lui avoit communiquées, illustre par sa sagesse & par ses lumieres, célebre par les ouvrages immenses qu'il avoit exécutés pour le bonheur de l'Egypte, avoit excité contre lui l'envie des Courtisans, par cela même qui devoit le leur rendre plus cher & plus estimable. Jaloux de son crédit & de sa grandeur, les Seigneurs & les Prêtres du pais, Ministres nés de tous les Rois d'Egypte, ne voyoient qu'à regret un étranger sans titre & sans nom, vendu pour esclave à un des premiers Officiers de la Cour, faisant profession d'une Religion différente de la leur, méprisant leurs coutumes, détestant leurs Dieux, occuper dans l'esprit du Prince & de la Nation un rang qu'ils croyoient leur apartenir, présider à tous les Conseils, conduire toutes les entreprises, gouverner l'Etat aussi absolument que le Souverain, & s'attirer par son habileté, sa prudence & son zele, l'estime & la vénération des peuples. L'état florissant où étoit parvenue cette nombreuse famille qu'il avoit fait venir en Egypte, & que les bénédictions du Ciel sembloient multiplier à vûë d'œil, redoubloit encore leur jalousie. Non seulement ils redoutoient le Gouverneur de l'Egypte; ils croyoient même voir dans

tous

tous ces étrangers autant de Joſephs, prêts d'occuper le rang du premier, & de leur ravir une place qu'ils eſpéroient du moins reprendre après ſa mort. Tout enfant de Jacob leur paroiſſoit un favori né, un eſprit ſupérieur, capable d'en impoſer aux peuples & aux Rois, un maître fait pour leur commander.

Tant que Joſeph fut dans la fleur de l'âge, actif, vigilant, laborieux, infatigable pour tout ce qui intéreſſoit la gloire de ſon Prince & le bonheur de ſes ſujets, l'envie rongea ſon frein, & dévora ſes murmures dans le ſilence. Il n'y avoit aucun Grand à la Cour qui fût aſſez hardi pour ſe declarer l'ennemi d'un homme eſtimé du Souverain, chéri des peuples, qui paſſoit pour penétrer d'un coup d'œil les projets les plus cachés, les intentions des cœurs les plus ſecretes. Mais dès que l'âge commença à faire ſur lui quelque progrès, ſes ennemis ſongerent à le ſupplanter, & à le perdre. Ils ne l'attaquerent cependant pas ouvertement; la partie auroit été mal faite & trop déſavantageuſe. Ce grand homme ne donnoit aucune priſe. Sa fidélité pour ſon Prince, ſon zèle pour le bien de la Nation, éclatoient dans toute ſa conduite paſſée. Pour le décrier, on ſe ſervit du prétexte de ſon grand âge. On fit entendre au Pharaon qui régnoit alors, que Joſeph étoit déja vieux, & avoit beſoin de repos, après tant de travaux & de fatigues qu'il avoit eſſuyés; qu'il n'étoit plus propre au Gouvernement; que ſes lumieres s'obſcurciſſoient, & que ce ſeroit menager les intérêts de ſa gloire que de le retirer du maniment des affaires, avant que leur mauvaiſe ſituation fît connoître plus ouvertement la foibleſſe du Miniſtre, & ternît la réputation qu'il s'étoit acquiſe. De quoi la jalouſie n'eſt-elle pas capable! Ne ſembloit-il pas, à l'entendre, que Joſeph dût encore être redevable à ſes ennemis

de

de la perte de ſon honneur & du renverſement de ſa fortune ?

Ce grand homme penétra cette intrigue; il comprit toute la malice de ſes envieux, & réſolut de la confondre. La baſſe Egypte n'étoit encore alors qu'un païs marécageux & preſque noyé ſous l'eau. Joſeph entreprit de le deſſécher, de le rendre habitable, & capable même d'un grand revenu. Ce furent-là les ſeules armes que ce Miniſtre habile & zèlé crut devoir oppoſer à la calomnie. Son projet réuſſit comme il avoit eſpéré. A la faveur des ſaignées, des digues & des canaux qu'il fit faire, on gagna inſenſiblement du terrein; les eaux s'écoulerent. Joſeph n'employa que deux ans à ce prodigieux travail; & dans ce court eſpace de tems la baſſe Egypte, auparavant couverte des flots, ſe trouva dans l'état où on l'a toûjours vûë depuis.

J'ai déja declaré que je ne prétendois point être garant de cette Hiſtoire, quoique le ſçavant Pere Kircher, Jéſuite, ne craigne point de la donner pour indubitable, & cite, pour appuyer ſon ſentiment, le Rabin *Ben-Abed Hakem*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi l'Egypte étoit tout autrement cultivée du tems de ſes anciens Rois qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, ſi elle ne renfermoit alors aucun terrein inculte, ſi on avoit dans ces tems reculés étendu la fertilité du Nil juſqu'aux déſerts de la Libye; ce païs d'ailleurs ne contenoit point alors tous les terreins fertiles dont le Delta s'eſt accrû depuis. C'eſt un fait dont le témoignage de tous les Anciens, & l'expérience de ceux qui ont fait quelque ſejour en Egypte, ne permet nullement de douter. Selon Diodore, les premiers habitans de cette partie de l'Egypte l'appelloient un don de Mercure, parce que ce Dieu préſidant au commerce, qui rend cette région la plus floriſſante de tout le païs, ils ne croyoient pas pouvoir attribuer à aucune

une autre Divinité. les avantages qu'ils tiroient de cette nouvelle contrée. Le fameux Pere Kircher, que j'ai déja cité, ajoute, que ces mêmes peuples lui donnoient le nom de *Phium*, terme qui dans l'ancienne langue du païs signifie *Mer*, & exprime parfaitement son origine. On lit d'ailleurs dans le Timée de Platon, dans Pline & dans Seneque, qu'il falloit aux vaisseaux un jour & une nuit pour arriver de Pharos en Egypte. Cependant cette Isle communique présentement à Alexandrie par un pont. Enfin Hérodote nous assure, que dans le voyage qu'il fit en Egypte, il vit encore aux murs de Memphis des anneaux, auxquels, quelques siécles auparavant, on attachoit les vaisseaux qui abordoient jusqu'au pied des murailles de cette capitale, dont la mer s'étoit déja éloignée de son tems de quelque distance. Il ajoute, que dans les montagnes voisines de cette ville, il découvrit encore des coquillages de mer attachés aux rochers, d'où il conclut, que tout le reste de la basse Egypte est un ouvrage tout nouveau de la nature, & un terrein nouvellement ajouté à l'ancien. Il le prouve, parce que ce terrein n'a aucune ressemblance avec celui de toutes les autres Provinces voisines, & paroît par conséquent avoir été transporté de plus loin. En effet celui de la Libye est rougeâtre & sablonneux; celui de l'Arabie & de la Syrie se trouve plein d'argile & de pierres; au lieu que celui du Delta est noirâtre. Je suis donc persuadé, que c'est-là le fondement & la raison de ce que nous lisons dans les Anciens, que sous le régne de Meris, qui vivoit neuf-cens ans avant Hérodote, c'est-à-dire environ 1350 ans avant Jesus-Christ, lorsque le Nil croissoit de huit coudées, il inondoit toute l'Egypte, au lieu que du tems de cet Auteur, il falloit pour cela qu'il crût de quinze coudées.

Pour moi, s'il m'est permis de joindre mon témoignage à celui des Anciens, je puis assurer que

que ces coquillages qu'Hérodote dit avoir remarqués dans les rochers voisins de Memphis, je les y ai vûs de même en 1692 lorsque j'allai en Egypte; que je les y retrouvai en 1718. lorsque je repassai dans ce païs, & que sans doute ils y seront encore dans plusieurs milliers d'années. On trouve aussi au Midi du Sphinx qui se voit à l'Orient & à trois cens pas de distance de la seconde des Pyramides, un monticule, dont le sommet est tout rempli de ces coquillages; ce qui justifie que cette élevation a été autrefois couverte des flots de la mer, qui a baissé depuis de cette hauteur jusqu'à sa superficie présente. Cette différence est au moins de cinquante toises. J'ai lu dans le Macrisi, qu'en creusant un de ces puits dont je parlerai dans la suite, & qu'on trouve taillés dans le roc au pied du Château du Caire, on rencontra, en arrivant à l'eau, une poutre traversée dans le rocher. C'est un exemple, entre cent autres qu'on pourroit rapporter, pour prouver que depuis que cette poutre tomba au fond de la mer en cet endroit, tout le sable, dont la pierre qui la couvroit a été surmontée, s'étoit amassé sur cette poutre dans les eaux de la mer même; qu'ainsi la mer, qui a surmonté le monticule dont je viens de parler, & y a attaché des coquillages, couvroit aussi cet espace, dont la profondeur étoit de plus de cent cinquante pieds; d'où il résulte en même tems, que tout ce qu'on voit aujourd'hui de terrein découvert depuis cet endroit jusqu'à la mer, est une augmentation qui est survenue à l'Egypte.

Il est certain que depuis Alexandrie jusqu'au-delà de Damiette, la mer a très-peu de fond pendant l'espace de quinze ou vingt milles en s'éloignant de la côte; & comme ce fond est d'ailleurs marécageux & plein de vase, on ne peut douter que cela ne procede des terres & des sables que le Nil bourbeux emporte avec lui tous les ans dans la mer. D'où il s'ensuit nécessairement,

ment, qu'elle s'éloigne chaque jour insensiblement de ses côtes. C'est ce qu'on apperçoit sans peine dans l'espace seulement de cinquante années. On sçait, par exemple, que Foua étoit encore, il n'y a que trois-à quatre-cens ans, à l'embouchure du fleuve du côté de Rosette, au lieu que cette Ville s'en trouve à présent éloignée de sept à huit milles. Damiette, dont la mer mouilloit le pied des murailles du tems de Saint-Louis, s'en trouve aujourd'hui à dix milles de distance. Enfin la forteresse de Rosette, qui, il n'y a que quatre-vingt ans, étoit vis-à-vis de la barre du Nil, en est à présent éloignée de près de trois-cens pas. J'ai vû moi-même qu'en 1692. à mon arrivée en Egypte, la mer n'étoit qu'à une demi lieuë de cette Ville, au lieu qu'en 1718. je l'en ai trouvée distante d'une grande lieuë. Par cette viteſſe avec laquelle s'accroît le terrein du Delta, on peut juger de la différence & du changement arrivés dans cette contrée depuis Hérodote jusqu'à nous. Je suis persuadé que dans cet espace de tems elle s'est accrûe au moins de la moitié.

De son Terrein.

Ce terrein, à qui les Grecs ont donné le nom de Delta, parce qu'il est triangulaire, & ressemble à la quatrième Lettre de leur Alphabet, est compris, comme je l'ai dit, entre les deux principaux bras du Nil, & n'a pas moins de cent cinquante lieuës de tour. Cette étenduë est coupée par une infinité de lacs & de canaux; rien n'y est inculte, & on pourroit dire, sans trop outrer l'expression, que ce n'est qu'une seule Ville qui a de très-grands jardins, & des terres attachées aux maisons qu'elle renferme. En effet, depuis Rosette jusqu'au Caire, & depuis le Caire jusqu'à Damiette, les bords du Nil sont couverts de villages qui se touchent presque les uns les autres, & qui sont habités de manière à ne pouvoir le comprendre que par l'expérience. Cependant d'Alexandrie & de Damiette à la poin-

te

te du Delta, c'eſt-à-dire à l'endroit où le Nil ſe ſépare en deux branches, on peut compter environ cinquante lieuës Françoiſes, quoiqu'il ne dût y en avoir que trente, à ſuivre les meſures que les Anciens nous ont laiſſées. Mais leur manière de meſurer ces diſtances ne doit point nous arrêter. On ſçait qu'ils ne comptoient que cinq à ſix lieuës d'Alexandrie à Canope, aujourd'hui Roſette, tandis qu'il faut une grande journée entiere pour faire ce chemin. Du Caire à Damiette il y avoit au moins quarante lieuës, & de Damiette à Roſette, le long de la mer, plus de ſoixante. Si à cela on ajoute, que le cœur du Delta eſt de même couvert d'habitations, on trouvera, que c'eſt avec aſſez de raiſon que j'ai repréſenté ce fameux triangle ſous l'idée d'une Ville immenſe, qui comprend dans ſon enceinte de grands jardins, & de vaſtes campagnes en labour. Tout le terrein du Delta eſt plat & ſans montagnes. Les élevations qu'on y rencontre ſont des ruines des Villes anciennes, ou des ouvrages conſtruits en différens tems pour l'utilité, ſoit publique, ſoit particuliere. Tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Egypte avec quelque attention en demeurent d'accord.

Le Delta, comme je l'ai dit, eſt coupé par un grand nombre de canaux, entre leſquels il y en a de ſi conſiderables, qu'ils portent les eaux du Nil juſqu'à la mer, & pourroient être comptés au nombre des embouchures de ce fleuve. Les Anciens l'ont fait ſans doute; mais aujourd'hui on ne regarde comme vrayes bouches du Nil, que celles de Damiette & de Roſette. De ces grands canaux il s'en détache une infinité de petits qui leur ſervent de communication, & croiſent en quelque ſorte de toutes parts les terres du Delta. Par-là il n'y en a aucune qui ne puiſſe être arroſée, & qui ne le ſoit en effet; ce qui eſt la ſource de leur grande fécondité. Outre l'arroſement des terres, la plupart de ces

canaux, comme je le dirai dans la ſuite, ont encore une autre utilité. En effet ils ſervent à tranſporter les marchandiſes & les denrées d'un lieu en un autre. Il eſt vrai qu'ils ne peuvent être d'uſage pour cela que dans le tems de l'accroiſſement du Nil. Du reſte ils ont auſſi un troiſième avantage, qui n'eſt gueres moins conſiderable; c'eſt qu'ils ſervent à garantir les habitans des effets de l'inimitié qui régne entre eux, & que rien au monde n'eſt capable d'éteindre. Ce ſont autant de remparts, qui mettent réciproquement les villages à l'abri des inſultes de leurs voiſins, & qui les préſervent des courſes & des brigandages des Arabes, en rendant leur Cavalerie inutile. Une partie de l'eau de ces canaux, par la communication qu'ils ont les uns avec les autres, retombe enfin dans le Nil; ce qui facilite le deſſéchement des terres & leur culture. Quelquefois auſſi elle eſt retenue à deſſein, pour ſervir à les arroſer pendant l'Eté.

De ſes Villes.

Comme le Delta eſt un terrein tout nouveau, on conçoit d'abord que ſes Villes ne ſçauroient être auſſi anciennes que celles qu'on pourroit rencontrer dans l'Egypte ſupérieure. On peut dire en recompenſe, qu'il renferme aujourd'hui les plus riches, les plus floriſſantes, & les plus connues, comme les plus entieres de tout le païs. J'entre dans le détail, & je commence d'abord par les premières Villes qu'on trouve ſur la côte, je veux dire par Roſette & Damiette.

De Roſette.

De ce que j'ai dit ci-devant de la maniére dont s'étoit formé & accrû le Delta, & dont il s'augmente encore tous les jours, on peut conclure, que la côte ſe prolongeant inſenſiblement, l'ancien Canope ſeroit aujourd'hui fort éloigné de la mer, s'il ſubſiſtoit encore; & il y a beaucoup d'apparence, que l'endroit où il étoit ſitué, en eſt préſentement diſtant de pluſieurs milles. Auſſi quelques-uns prétendent-ils, qu'il étoit bâti dans l'endroit où ſe trouve à préſent

un

un village que les gens du païs appellent *Etkou*. Pour moi, j'avoue que je suis plus porté à croire que Canope étoit situé où sont aujourd'hui les Biquiers, ou la Madie. En effet, quoique nous ne retrouvions plus de nos jours cette Ville fameuse par sa propre grandeur, par la magnificence de ce Temple si vanté qu'on y avoit élevé à Sérapis, & par le concours prodigieux des pélerins qui venoient y sacrifier, & assister aux fêtes qui s'y célébroient; nous sçavons cependant à-peu-près, par la précision avec laquelle les anciens Auteurs ont marqué la distance de Canope à Alexandrie, où cette première Ville devoit être située. Selon eux, on comptoit cinq ou six lieuës de Canope au Phare. Ainsi, puisque les deux endroits dont je viens de parler se trouvent précisément à la même distance, il est très-probable que cette Ville étoit bâtie dans le terrein qu'occupent aujourd'hui l'un ou l'autre.

Situation de cette Ville.

De-là il s'ensuivroit nécessairement, que Rosette n'est point aujourd'hui située à l'endroit qu'occupoit autrefois l'ancien Canope, puisqu'on compte dix à douze lieuës de Rosette à Alexandrie. Cependant, comme j'ai déja averti qu'on ne doit pas beaucoup s'arrêter aux mesures des Anciens, dont nous n'avons pas une connoissance assez exacte, il se pourroit encore faire que Rosette fût dans la même position que Canope, ou du moins qu'elle n'en fût pas fort éloignée. Le terrein des environs de cette Ville moderne, qui est fort élevé, qui ne paroît point avoir été formé du limon du Nil, & qui semble aussi ancien que le monde; la situation du lit du Nil, qui vraisemblablement n'a pas changé, peuvent contribuer à fortifier ce sentiment.

Son origine.

Il est au moins certain que Rosette est une Ville toute nouvelle, & dont la fondation remonte à peine jusqu'à cent ans. Il est même probable qu'elle n'a été bâtie que pour remplacer Foua, parce que cette derniere Ville étoit

devenue trop distante du Nil, pour que les bâtimens pûssent y aborder. Comme le canal qui va du Nil à Alexandrie, & qui autrefois étoit compté pour une de ses embouchures, ne sert plus aujourd'hui qu'à conduire les eaux du fleuve dans cette Ville & dans le lac Mareotis; que depuis vingt-cinq où trente ans il est à sec durant l'hyver, & qu'il ne porte plus même de bateaux en aucun tems, la nécessité de charger dans des magazins les marchandises qu'on envoye du Caire à Alexandrie, & celles qui passent de cette dernière Ville au Caire, a vraisemblablement beaucoup contribué à l'agrandissement de Rosette, & peut-être même à la construction de toute la Ville. En effet il arrive souvent que les marchandises qui sont en deçà de la barre, attendent pendant des mois entiers l'occasion de la pouvoir passer pour se rendre à Alexandrie. D'un autre côté, celles qui viennent de cette Ville, après avoir surmonté les difficultés de ce passage, ne peuvent être transportées au Caire sur les mêmes bâtimens. Ainsi il a été absolument nécessaire de bâtir en cet endroit, des lieux propres à les mettre à couvert, & d'y tenir des correspondans & des facteurs.

L'expérience fait voir que Rosette n'a véritablement point eu d'autre origine. Le commerce s'y est tellement augmenté, sur-tout depuis trente ans, que cette Ville est aujourd'hui une des plus puissantes de l'Egypte. Il s'y fait un trafic assez considerable de marchandises, qui se tirent des environs même, de celles qu'on y transporte du Caire, & de celles qui viennent des Isles de l'Archipel, d'où les Grecs les amenent sur des Saïques. Plusieurs marchands François y sont établis, & le Roi y tient un Vice-Consul pour la Nation.

On a lieu d'être surpris, que les Turcs ayent negligé l'usage du canal qui passe à Alexandrie, puisqu'il étoit d'une si grande utilité, tant pour les

les étrangers, que pour les Alexandrins mêmes. En effet, à la faveur de ce canal, on transportoit en tout tems en cette Ville les choses nécessaires à la subsistance du peuple, qui ne peut les tirer que par le Nil; au lieu qu'à présent on est quelquefois deux mois, & davantage, sans y pouvoir porter aucunes provisions. D'ailleurs ce canal servoit à l'expédition des bâtimens qui abordoient à Alexandrie, & qui aujourd'hui sont souvent obligés d'attendre un tems fort considerable avant qu'ils puissent recevoir leurs marchandises, & de s'exposer aux dangers de la barre, qui ne sont pas médiocres. Comme ce canal est encore fort entier, il seroit facile de le nettoyer, & d'en rétablir l'usage.

Ce travail ne demanderoit que très-peu de dépense; & si jamais l'Egypte retournoit sous le Gouvernement d'une Puissance moins barbare, ce seroit-là sans doute un des premiers objets de son attention.

J'ai parcouru les environs de Rosette avec la derniere exactitude, pour reconnoître si je n'y trouverois pas quelques vestiges de bâtimens anciens; mais je me suis donné pour cela beaucoup de peine inutilement. Les montagnes qu'on rencontre au tour de cette Ville, ne sont composées que de sables mouvans; s'il y a jamais eu quelques édifices dans le voisinage, ou le tems les a absolument détruits, ou bien ils sont aujourd'hui ensevelis sous les sables. Cependant, à quelque distance au dessus de Rosette, en remontant le Nil, on apperçoit une montagne, sur laquelle se voit encore une ancienne tour, & diverses ruines. Les cimetieres de la Ville sont de ce côté-là. Cette tour sert à découvrir les bâtimens qui abordent à la côte. Lorsqu'on est sur la hauteur à la pointe de laquelle la tour est située du côté de Rosette, on apperçoit que cette élevation, qui forme un demi-cercle parfait, renferme un enfoncement qu'on ne peut guere re-

regarder comme l'effet du hazard. Pour moi, je trouve assez naturel de penser, que c'est un ouvrage que l'art a menagé avec un grand travail, pour servir d'azile aux vaisseaux qui étoient introduits dans ce demi-cercle. Peut-être étoit-ce le port de l'ancien Canope, & l'endroit où mouilloient, du tems des Romains, les bâtimens qui entroient dans le Nil. Je croirois encore assez volontiers, que cet ouvrage, qui forme une demi-lune, répondoit alors par celle de ses extrêmités qui regarde la mer, à la barre du fleuve, aujourd'hui éloignée de cet endroit de plus de trois milles. La Ville pouvoit être bâtie en amphithéâtre au tour de cet enfoncement, & sur la montagne qu'on voit en deçà du Nil, qui passe encore aujourd'hui proche de ce demi-cercle, sans cependant le côtoyer absolument. A l'égard du fond, il s'est rempli insensiblement, faute d'entretien, & il n'est resté que le seul lit du fleuve. Cette demi-lune, qui d'une de ses pointes à l'autre a environ sept-à huit-cens pas d'étendue, couvroit précisément les vaisseaux du vent le plus dangereux qui souffle sur cette côte, & ils devoient être dans cet enfoncement comme dans un bassin tranquille. L'opinion des habitans de Rosette semble fortifier le sentiment de ceux qui croyent, qu'autrefois il y avoit eu une Ville bâtie dans cet endroit. En effet ils disent, que de la tour dont j'ai parlé, on trouve des conduits soûterreins qui menent jusqu'à Alexandrie. Peut-être qu'en creusant dans divers endroits de ce petit golfe, on pourroit trouver encore quelques restes, quelques vestiges d'anciens édifices, & s'assurer ainsi de la vérité de cette opinion. Du reste j'avouerai naturellement, que superficiellement il n'en paroît aucune trace.

De Damiette, & de la situation.

La ville de Damiette, qui est le second port de l'Egypte, est située à l'extrémité du Delta opposée à Rosette, sur le bras Oriental du Nil, & répond à l'ancienne Péluse, qui s'avançoit dans

la

la mer l'eſpace d'une demi-lieuë. La barre eſt beaucoup plus éloignée de cette Ville qu'à Roſette, d'où l'on pourroit conclure, qu'elle eſt beaucoup plus ancienne. En effet on y voit un château aſſez vieux, & qui paroît avoir huit-cens ans d'antiquité. Il eſt certain que du tems de Saint-Louis cette Ville étoit proche de la barre du fleuve, quoique, comme je l'ai dit, elle s'en trouve aujourd'hui fort éloignée.

Le nom de Péluſe, que les Anciens dérivent de *Palus*, conviendroit encore parfaitement à Damiette, puiſqu'elle ſe trouve ſituée dans un terrein des plus bourbeux du monde. Auſſi eſt-elle de toutes parts environnée de marais, ainſi que preſque toutes les autres villes d'Egypte, qui ſont bâties à deſſein dans des cantons que la riviere inonde, & qui, après avoir été marais pendant une partie de l'Hyver, deviennent des campagnes de bled au Printems. Ce que Damiette a de particulier, auſſi-bien que Roſette, c'eſt que les chaleurs y ſont très-médiocres en Eté. Au contraire il y pleut abondamment en Hyver; & dès que ce terrein naturellement gras, eſt une fois détrempé par la pluye, il devient boueux à ne pouvoir s'en tirer. Ces deux villes ſont environnées de jardinages & de verdure. La Caſſe de Damiette eſt des plus eſtimées.

Cette Ville eſt marchande auſſi-bien que Roſette. Il ne ſe paſſe pas d'année qu'on n'y charge près de cent vaiſſeaux, la plupart en ris. Auſſi les Corſaires Chrétiens ne manquent jamais de roder dans cette mer pour profiter de l'occaſion, ſoit à l'entrée, ſoit à la ſortie des bâtimens. Les François & les autres Nations ont eu juſqu'ici peu de commerce en cette derniere échelle. Cependant les marchands commencent à s'y établir, & il y a quelque apparence que les choſes vont changer.

J'ai déja dit que le limon & les ſables que charie le Nil, rempliſſent inſenſiblement ſon ca-

nal, enſorte que d'année en année ſon lit devient moins profond, à meſure qu'il s'éloigne de ſes embouchures. Auſſi je mets en fait, que par la même raiſon qui a fait abandonner Foua, les Saïques & gros bâtimens ne pouvant plus remonter le fleuve juſqu'à cet endroit, on ſera de même obligé, avant deux-cens ans, de bâtir une autre ville que Damiette, plus voiſine de l'embouchure du Nil; & que dans ſix-ou ſept-cens ans il faudra de même en conſtruire une nouvelle au deſſous de Roſette, qui alors ſera éloignée de la bouche du fleuve de dix à douze milles. Il ſemble en effet que dans ces derniers ſiécles le Delta s'accroît à proportion plus conſiderablement que dans les précedens. Il a fallu ſix-cens ans pour éloigner la ville de Damiette de la mer de huit ou dix milles; & dans l'eſpace de vingt-ſix ans Roſette s'en eſt éloignée d'une demi-lieuë. La viteſſe de cet accroiſſement eſt aiſée à comprendre, lorſqu'on ſe repréſente, que les eaux du Nil ſont ſi troubles & ſi bourbeuſes dans le tems de l'augmentation de ce fleuve, que les boues & les ſables ſont au moins la dixiéme partie de ſon volume. C'eſt ce que j'ai déja remarqué ailleurs. On peut ajouter, que ce limon dont elles ſont chargées, ne s'étend point à plus de douze ou quinze milles de la côte. C'eſt ce qu'on obſerve lorſque l'on eſt à la mer, où l'on diſtingue parfaitement la qualité des flots, qui conſervent leur pureté juſqu'à cette diſtance des terres, d'avec les eaux du Nil, qui de-là au rivage ſont très-troubles. Enfin il eſt certain que ſur toute la côte du Delta la mer eſt ſi peu profonde, qu'à un mille du rivage on trouve à peine une braſſe d'eau, deux braſſes à deux milles, & ainſi juſqu'à dix ou douze milles des côtes de l'Egypte. Par-là on conçoit facilement, que le terrein doit s'augmenter en quelque ſorte à vûë d'œil, par le rapport continuel que ſont les vagues

gues de la mer à ſes bords, du limon & des ſables dont elles ſont chargées.

Du Lac Sirbon.

Avant que de m'éloigner des rivages du Delta, & d'abandonner les environs de Damiette, peut-être ne ſerez-vous pas fâché, Monſieur, que je vous diſe un mot du Lac Sirbon, dont il eſt tant parlé dans les anciens Auteurs. Ce lac, tout fameux qu'il eſt dans l'Hiſtoire, par ce bitume qu'on recueilloit ſur ſes eaux dans le tems de ſes ébullitions, qui étoient toûjours réglées, & qu'on ſçavoit prévoir, n'eſt pas plus connu en Egypte, que le lieu où il étoit ſitué. Hérodote le place proche du mont Caſius, dont il ne nous reſte aucune connoiſſance. D'autres ſemblent nous donner une notion plus exacte de ſa poſition. Selon eux, il étoit ſitué proche de Damiette, & bornoit l'Egypte en partie du côté de l'Eſt. Cependant ces lumieres ne nous éclairciſſent pas davantage ſur un lieu dont il ne paroît pas qu'il nous reſte aucun veſtige. Eſt-ce que ce lac ſeroit deſſéché, & que l'eſpace qu'il occupoit auroit été comblé par les ſables? Eſt-ce que nous n'aurions pas une connoiſſance aſſez exacte de la côte qui s'étend depuis Damiette juſqu'à la Paleſtine? Je ne décide point, quoique j'aye beaucoup de diſpoſition à pencher vers le dernier ſentiment. A l'égard du nom, il eſt abſolument effacé; c'eſt une choſe hors de doute. Parler du lac Sirbon, c'eſt parler Allemand aux Arabes. Peut-être n'en eſt-il pas de même de ce lac. On ſçait que les ouvrages de la nature ne périſſent pas auſſi facilement que ceux de l'art. Cette maxime généralement vraye, l'eſt ſur-tout dans l'eſpece dont il s'agit. Il eſt vrai que Pline * nous aſſure, que de ſon tems ce lac n'avoit plus qu'une étendue peu conſiderable; d'où je conclus, que puiſqu'au ſiécle de cet Auteur il avoit déja ſouffert une ſi grande diminution,

* Dans ſon Hiſtoire Naturelle, Livre 5. Chapitre 14.

tion, il ne seroit pas impossible que pendant l'espace qui s'est écoulé depuis Pline jusqu'à nous, il eût été absolument comblé.

Cependant aux environs, & à l'Orient de Damiette, on trouve deux lacs, ou marais, sur l'un desquels on pourroit hazarder quelques conjectures. Pour moi, il me sembleroit que celui de ces lacs qui est le plus voisin de cette ville, auroit assez de rapport avec l'ancien lac Sirbon. Deux raisons me confirment dans cette pensée. Premièrement, l'étendue de ce lac est fort médiocre; & par-là une partie de la description de Pline lui convient parfaitement. Outre cela un Auteur Arabe que j'ai lû, place dans cet endroit-là même un petit lac, d'où autrefois, dit-il, on tiroit du bitume qui servoit à l'embaumement des morts; & cette circonstance a encore beaucoup de rapport à ce que les Anciens nous apprennent du lac Sirbon. Je ne suis par sûr, à la vérité, qu'on trouve du bitume dans le marais de Damiette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en tire beaucoup de Natron, qui sert en Egypte à faire lever le pain, & à blanchir le linge. J'avouerai encore, que ce lac n'a aucune communication avec la mer, quoiqu'il en soit très-proche; au lieu que le lac Sirbon y étoit joint: mais après ce que j'ai dit des changemens arrivés dans le Delta, & de la manière dont le terrein s'est prolongé & s'est éloigné de la mer dans cette partie de l'Egypte, je ne pense pas que cette difficulté doive me faire abandonner ma conjecture. On conçoit sans peine, que dans le cours de tant de siécles, cette jonction, par laquelle le lac Sirbon communiquoit avec la mer, a pû être comblée par les sables. Cette supposition n'est pas sans fondement, & expliqueroit fort naturellement la cause du dépérissement de ce lac.

A l'égard de cet autre petit lac qu'on rencontre dans le voisinage de celui-ci, quoiqu'il se décharge dans la mer, il n'a point, selon moi, les mêmes

mêmes caractères de ressemblance avec le lac Sirbon. En effet, je ne sçache point que ce marais porte ni bitume, ni aucune autre matière semblable. D'ailleurs il reçoit les eaux du Nil, & elles y sont conduites par un canal, qui de nos jours porte encore le nom de Tanis: ce qui prouve que ce marais n'est autre chose que l'ancienne bouche du Nil, appellée Tanitique, de la ville de Tanis, bâtie sur ses bords. Enfin on pêche dans ce lac une si prodigieuse quantité de poissons, que toute la basse Egypte en subsiste pendant les grandes chaleurs. On y trouve jusqu'à du harang fort gros & très-bon, qui commence à paroître en Janvier, & dure tout le mois de Février suivant, quoiqu'on n'en rencontre en nul autre endroit de la Mediterranée. Ce sont-là, selon moi, des particularités que les Anciens n'auroient eu garde de passer sous silence en parlant du lac Sirbon, dont ils ont tant vanté l'utilité & les avantages. Ainsi, puisqu'ils n'en disent mot, je crois être en droit de conclure, ou que ce lac ne subsiste plus de nos jours, ou qu'on ne doit point le chercher ailleurs que dans ce premier marais voisin de Damiette, qui a avec lui tant de ressemblance.

De Foua.

En s'éloignant de la côte, & remontant le Nil, la première ville que l'on rencontre après Damiette & Rosette, est Foua, connue anciennement sous le nom de *Nici*. Cette ville, bâtie sur les bords du Nil à quelques lieuës au dessus de Rosette, a été autrefois très-florissante. C'étoit l'abord de tous les vaisseaux d'Europe; c'étoit en ce lieu que se payoient les douanes & les entrées de presque toutes les marchandises qui abordoient en Egypte de ce côté-là. Mais depuis que le lit du Nil s'en est éloigné, & que les gros vaisseaux n'ont pû remonter jusqu'à cette ville, Foua est beaucoup déchue de sa première grandeur. Rosette, comme je l'ai dit, s'est accrûe & enrichie de ses dépouilles. Cette ville est

cependant encore aujourd'hui assez peuplée. Du reste ses ruës sont fort étroites, comme dans toutes les villes bâties dans les païs chauds. Ce que celle-ci a de singulier, est un grand fauxbourg, qui est la retraite de toutes les jolies femmes. Ces belles y ont le privilege de sortir le jour comme il leur plaît, & de rentrer la nuit quand bon leur semble, sans que leurs maris y trouvent à redire. Je ne sçais si le commerce avec les Européens n'auroit pas beaucoup contribué à y introduire une coûtume si contraire à l'usage établi dans tout le Levant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Dames sçavent admirablement profiter de ce droit, sans que dans ce lieu il arrive cependant à cet égard autant de désordres que dans plusieurs autres villes de l'Egypte, où les femmes sont gardées beaucoup plus étroitement. Tant il est vrai, quoi qu'en disent les Orientaux, quoi que pensent au contraire quelques Nations de notre Europe, que les grilles & les verroux ne sont ni les uniques, ni les plus sûrs gardiens de la vertu.

De la Massoure.

La Massoure est, après Foua, une des principales villes de la basse Egypte; peut-être même est-ce la seule place du Delta qui mérite véritablement ce nom. Au moins est-ce, comme je l'ai dit ailleurs, le seul endroit muré qu'on y rencontre. Du reste ce lieu n'est remarquable que par sa situation, qui est une des plus belles de toute l'Egypte. Le peuple même y est très-différent de celui qui habite les villes & les campagnes circonvoisines, plus doux, plus affable, plus poli. Tant il est vrai que le Ciel & nos habitations font infiniment à nos mœurs! Le nom de Massoure, ou de *Manjoura*, est Arabe, & signifie *Victoire*. On prétend qu'il a été donné à cette ville, parce que ce fut en cet endroit que, vaincu par la disette & la nécessité, plutôt que par les armes de ses ennemis, * le plus saint, & sans con-

* St. Louis.

contredit le plus grand de nos Rois, tomba entre les mains des Sarrazins, avec tous les Grands & tous les Seigneurs de sa suite. Le Ciel qui dans ce Héros Chrétien vouloit donner aux Princes de la terre un exemple sublime de toutes les vertus, ne lui avoit menagé cette disgrace, que pour faire éclater d'autant mieux sa résignation aux ordres de l'Eternel, & la grandeur de son courage. Captif, chargé de fers, ce Prince parut au milieu de ces barbares aussi grand, aussi ferme, aussi intrépide, qu'un Roi triomphant a coûtume de se montrer à des sujets soûmis & fidèles. L'Egypte admira dans son prisonnier une grandeur d'ame qu'elle n'étoit point accoûtumée à reconnoître dans ses Monarques; & ses fiers Mamelucs envierent au premier trône du monde, la possession d'un Prince dont les vertus sçavoient le rendre respectable à ses propres ennemis, & lui faire autant d'esclaves de ses vainqueurs.

De Foſtat.

De la Massoure on va à Fostat, ou *Fustat*. C'est une petite ville, située sur les bords du Nil, & bâtie, dit-on, par un des Généraux d'Omar, qui fit la conquête de l'Egypte. Cet Officier s'étoit déja rendu maître de toute la côte, & il se disposoit à pousser plus loin ses succès. Cependant son armée campoit dans l'endroit même où Fostat est placé aujourd'hui, pour y prendre quelque repos, & se préparer à soûmettre le reste de ce floriſſant Royaume. Le Général Arabe résolut de s'y fortifier à tout évenement, afin d'avoir une retraite sûre en cas de disgrace. Dans cette vûë il fit élever un mur autour de cet espace que toutes ses troupes occupoient; & parce qu'elles y avoient habité sous des tentes, il donna à ce lieu le nom de Fostat, qui en Arabe signifie *Pavillon*.

Des Ruines de l'ancienne Héliopolis.

De-là en remontant toûjours le Nil, on trouve à deux-cens cinquante pas, ou environ, de la Matarée, les traces de l'ancienne Héliopolis,

ou Ville du Soleil, à qui ce lieu étoit particuliérement consacré. C'est pour cette raison qu'on l'appelloit encore l'Oeil, ou la Fontaine du Soleil. Aujourd'hui cette ville est absolument ruinée; & au travers des tristes débris qu'elle offre à la curiosité des Voyageurs, à peine est-il possible de reconnoître les moindres vestiges de tant de monumens célèbres, de tant d'édifices fameux qu'elle contenoit. Ainsi, envain y chercheroit-on présentement des traces de ces vastes & superbes bâtimens, destinés à loger les Prêtres nombreux que cette ville entretenoit, & où, sans cesse occupés à l'étude, ces Sages de l'Egypte employoient utilement leur loisir à penétrer les secrets les plus cachés de la Philosophie & de l'Astronomie. Les nouvelles découvertes qu'ils avoient faites dans l'une ou l'autre de ces deux Sciences, étoient inserées dans les regîstres publics, pour servir dans la suite à l'instruction & à l'avantage de leurs compatriotes. A l'égard des étrangers au contraire, ces Sçavans gardoient un profond secret sur tout ce que l'étude & l'application leur avoient pû apprendre de nouveau. Bien loin de chercher à faire parade à leurs yeux de leur doctrine, & à leur communiquer les connoissances qu'ils avoient acquises, ils regardoient comme un point de Religion de leur en faire mystère. Ce ne fut qu'après un long séjour parmi ces Prêtres, & par beaucoup de complaisance & d'assiduité, que dans son voyage en Egypte Platon, mérita qu'ils lui fissent quelque part de leurs lumieres. Hors de l'enceinte des murs on avoit élevé pour ces hommes sçavans un Observatoire fameux, fourni de tout ce qui leur étoit nécessaire. C'étoit-là qu'occupés nuit & jour à découvrir les diverses révolutions qui pouvoient arriver dans le Ciel, ils observoient le cours des Astres, l'extinction de certaines étoiles, l'apparition de quelques autres, l'immersion ou l'émersion des planetes, & que sur leurs découvertes ils régloient les tems

&

& les saisons, calculoient l'arrivée & la durée des éclipses, & enrichissoient le public des fruits de leurs veilles & de leurs recherches. Ce seroit inutilement, comme je l'ai dit, qu'on croiroit rencontrer aujourd'hui quelques vestiges de ces superbes édifices. Ce que les siécles avoient épargné, a été détruit par l'effort des barbares; & dans tout l'espace que cette ancienne ville occupoit, on ne trouve présentement que cendre & poussiere.

Au milieu de ces ruines informes j'ai découvert cependant une figure de Sphinx assez semblable à celle qui se voit à l'Orient de la seconde des Pyramides, dont je parlerai dans la suite. Elle est placée au pied d'une haute aiguille, qui seule de tous ces anciens monumens subsiste encore aujourd'hui en son entier. Cette Idole est d'une seule pierre, & d'une grosseur extraordinaire. Comme c'est ici assez la coûtume de croire qu'il y a par-tout des trésors cachés, on s'est imaginé sans doute qu'on en trouveroit sous cette figure, & on l'a renversée avec des machines. Ce Sphinx est donc à présent sur le côté, presque entierement enseveli sous le sable. Une partie de la tête est tombée, ou a été cassée avec violence. On en voit encore les débris sur la place. Comme le Nil baigne toute cette pierre dans sa hauteur, ce qui n'arrivoit point lorsqu'elle étoit encore debout, elle a été minée insensiblement par les eaux. Aussi a-t-on besoin d'application pour la reconnoître. Elle ne paroît d'abord qu'une masse informe; mais pour peu qu'on s'attache à l'examiner, on se convainc d'abord de ce qu'elle est véritablement. Elle est placée au Nord de l'aiguille, & chargée de caractères hiéroglyphiques, qui sont encore fort entiers. Aux environs de ce Sphinx on trouve plusieurs autres pierres d'une si prodigieuse grandeur, qu'on les prendroit pour des rochers sortant de la terre. Cette circonstance, jointe à la figure

du

du Sphinx qu'on rencontre au même endroit, me porteroit volontiers à croire, que c'étoit en ce lieu qu'étoit bâti le Temple consacré au Soleil. La description que les Historiens nous ont laissée de cet ancien édifice, semble devoir me confirmer dans cette opinion. On en jugera par cette description même. Comme tous les autres Temples de l'Egypte étoient à-peu-près bâtis sur le plan de celui-ci, on ne sera pas fâché sans doute de sçavoir ce que les Auteurs anciens nous en apprennent.

A l'entrée de ce Temple on rencontroit d'abord un grand quarré long, de la largeur d'environ deux-cens pieds, sur une longueur de sept- à huit-cens. Cette espece de cour étoit accompagnée de part & d'autre de deux rangs de Sphinx d'une grandeur proportionnée, éloignés entre eux d'environ vingt pieds de distance. Ces Sphinx régnoient dans toute la longueur du quarré long, qui dans les autres édifices de cette nature étoit plus ou moins grand, selon la grandeur du Temple même auquel il servoit d'avant-cour. L'espace vuide que ces figures de Sphinx laissoient entre elles, étoit rempli par des Obélisques & des colomnes qui se succedoient réciproquement; ensorte que cette entrée ne pouvoit manquer de donner d'abord une grande idée du Temple qu'elle précedoit. De-là on passoit dans un grand vestibule, élevé de dix pieds au dessus du quarré long, & soutenu par des colomnes de marbre de différente espece. Ce vestibule étoit suivi d'un autre, & même d'un troisième; car le nombre n'en étoit point fixé. Il y avoit tel de ces édifices où l'on en comptoit jusqu'à quatre. Enfin on arrivoit au Temple, élevé lui-même de quelques pieds au dessus des vestibules. Ce bâtiment consistoit d'abord en une nef fort longue & fort vaste, ornée de colomnes de marbre & de porphyre d'une hauteur prodigieuse. Ces colomnes étoient destinées à soutenir une voute fort ex-

exhauſſée, où l'or, l'azur & les peintures, brilloient également de toutes parts. Les Auteurs anciens vantent beaucoup la beauté & la magnificence de ces nefs, dont ils font mille éloges; & il eſt certain que les débris, qui dans certains endroits, ſur-tout dans quelques villes de la haute Egypte, ſubſiſtent encore aujourd'hui de ces anciens monumens, ſuffiſent pour prouver que les louanges de ces Hiſtoriens ne ſont point outrées. Enfin de cette nef on entroit dans l'intérieur du Temple, compoſé d'un ſuperbe dôme élevé ſur pluſieurs colonnades. C'étoit préciſément ſous ce dôme qu'étoit placé l'autel ſur lequel préſidoit la Divinité que l'on adoroit en ce lieu. Elle conſiſtoit ordinairement, diſent les Auteurs, dans la repréſentation de quelque Animal; car rarement, ou plutôt jamais, on y voyoit paroître de figure humaine. Il y avoit même quelques-uns de ces Temples où l'on ne rencontroit aucune Idole, & dont les murs étoient ſeulement chargés de ces caractères hiéroglyphiques, par le moyen deſquels les Egyptiens s'imaginoient pouvoir éterniſer la mémoire des évenemens conſiderables arrivés dans leur païs. Ce que celui d'Héliopolis avoit de particulier, c'étoit un miroir, placé de telle façon, qu'il reféchiſſoit les rayons du Soleil, & illuminoit tout le Temple. Le vulgaire ignorant regardoit cet évenement purement naturel, comme un effet de la préſence ſenſible de la Divinité qu'il adoroit en ce lieu; & les Prêtres ſeuls, dépoſitaires du ſecret, profitoient habilement de la crédulité du peuple.

De la Matarée.

Nous approchons du Caire, Monſieur, puiſque nous ſommes enfin arrivés à la Matarée. Ce lieu, que quelques-uns croyent être l'Hermopolis des Anciens, eſt un gros bourg, éloigné de cette capitale de l'Egypte d'environ deux lieuës. Le nom de Matarée ſignifie *Eau fraîche*, *Eau nouvelle*. La fontaine qui le porte, l'a communiqué

qué au jardin dans lequel elle se trouve, & ensuite à tout le bourg. C'est peut-être la seule source de cette espece, c'est-à-dire d'eau courante, qui se rencontre dans toute l'étendue de l'Egypte. Il est vraisemblable qu'elle vient d'un lac assez voisin, qui tous les ans est inondé par les eaux du canal dont le Caire est traversé. Quoi qu'il en soit, la tradition constante du païs est, que ce lieu servit de demeure au Sauveur, lorsque, pour éviter la fureur d'Hérode, il vint se refugier en Egypte. On voit encore dans ce jardin un mur & une petite fenêtre, qui, dit-on, faisoient partie du bâtiment où logeoit la sainte famille. Les Chrétiens du païs ont bâti sur ce mur une Eglise, où les Prêtres Coptes disent la Messe; & à côté, les Turcs, aussi remplis de vénération pour ce lieu que les Chrétiens mêmes, ont élevé une Mosquée où ils vont faire leurs prieres. On ajoute, que c'étoit à cette fontaine dont j'ai parlé, que la Sainte Vierge alloit laver les langes de l'enfant Jesus pendant le séjour qu'elle fit en Egypte. Cette tradition rend cette petite source également recommandable aux Chrétiens & aux Mahométans.

L'envie d'entasser merveilles sur merveilles n'a peut-être pas peu contribué à rendre célèbre un Sycomore qui se trouve de même dans ce jardin, & que les habitans croyent avoir servi d'azile à la sainte famille à son arrivée dans ce païs. Poursuivis, disent-ils, par leurs ennemis, & parvenus en ce lieu, Jesus, Marie & Joseph, accablés de fatigue & de lassitude, ne trouvant aucun endroit où ils pûssent se cacher, alloient devenir la victime de leurs persécuteurs, lorsque le Sycomore s'entr'ouvrit, & leur offrit dans son sein une retraite assurée & inconnue. A peine y furent-ils entrés que l'arbre se referma, pour les dérober aux recherches de ceux qui les poursuivoient, dans le dessein de les faire mourir; & il ne s'ouvrit, que lorsqu'après beaucoup de per-

qui-

quisitions inutiles, les ministres de la cruauté d'Hérode eurent pris le parti de s'éloigner. C'est sur ce principe que ce Sycomore est également en vénération aux Turcs comme aux Chrétiens. Il est renfermé dans une enceinte de gazon pour la commodité des dévots. Sa cime est encore verte & couverte de feuilles; mais son tronc est fort dégradé, sur-tout par le bas, d'où on a enlevé toute l'écorce, pour en faire des Reliques. Ce qu'il y a de fort singulier, & ce que je n'oserois assurer sans bonne preuve, c'est qu'un bâtard, dit-on, ne peut passer sous cet arbre.

C'étoit dans le jardin de la Matarée que croissoit le fameux bâume qui entroit dans la composition du Chrême dont l'Eglise Copte se servoit dans le bâtême des enfans, & dont l'espece est aujourd'hui absolument perdue. Il n'y a cependant pas deux-cens ans qu'on en voyoit encore quelques tiges dans un petit enclos de ce jardin, où un Bacha d'Egypte les avoit fait renfermer, persuadé que ce précieux arbrisseau méritoit une attention particuliere. Ces tiges n'avoient pas alors plus d'un pied de hauteur, & étoient à-peu-près de la grosseur du pouce. Aussi dit-on, que par-tout ailleurs les beaumes ne sont jamais plus gros, & que leur hauteur ne passe point deux ou trois coudées. De ce foible tronc sortoient plusieurs petits rameaux fort grêles, garnis de feuilles d'un très-beau verd, à-peu-près semblables à celles de la rhue, & qui sur chaque branche croissent toûjours en nombre impair. A l'égard du tronc, il étoit revêtu d'une double écorce. La première étoit d'une couleur rougeâtre, & en couvroit une seconde beaucoup plus mince, & parfaitement verte. Ces deux écorces sembloient au goût, tenir beaucoup de l'encens & de la térébinthe; broyées entre les doigts, elles avoient une odeur presque semblable à celle du Cardamome. Le bois caché sous ces deux écorces étoit blanc, & n'avoit non plus

de

de goût ni d'odeur que celui d'un arbre ordinaire. Ce que cet arbriſſeau avoit de particulier, c'eſt que tous les ans il falloit le tailler comme la vigne. Peut-être étoit-ce dans cette ſaiſon qu'on en recueilloit ce ſuc précieux qui autrefois a été ſi célèbre.

On voit encore aujourd'hui à la Matarée un ancien Obéliſque, planté ſur ſon pied-d'eſtal. Cette aiguille n'étoit pas la ſeule qu'on rencontrât autrefois dans le même endroit. Elle étoit accompagnée d'une ſeconde, qui ſubſiſtoit encore dans le tems que les Arabes firent la conquête de l'Egypte. Ces deux aiguilles étoient de celles dont on ſe ſervoit pour connoître d'avance la hauteur future de l'accroiſſement du Nil, & qui, comme je l'ai dit, étoient ſurmontées d'une eſpece de chapiteau d'airain, d'où on avoit le ſecret de faire couler autant de goutes d'eau qu'il étoit néceſſaire pour entretenir la ſuperſtition du peuple. Elles étoient placées dans une enceinte qui formoit un quarré long, orné d'un grand nombre de ſtatues. Peut-être étoit-ce l'entrée de quelque ancien Temple qui avoit autrefois ſubſiſté dans cet endroit. Quoi qu'il en ſoit, les Hiſtoriens Arabes rapportent, que *Mohamed Ebn-Toulon*, c'eſt-à-dire fils de Toulon, fit abattre une de ces ſtatues, après l'avoir regardée, afin de ſe moquer d'une tradition qui étoit alors en vogue parmi les Egyptiens. Elle portoit, que jamais Roi d'Egypte n'avoit vû cette figure ſans perdre enſuite la Couronne. Auſſi, ajoutent-ils, Mohamed eut à peine exécuté ſon deſſein, qu'il tomba dans une maladie de langueur, qui le conduiſit au tombeau. Je n'ai garde de me rendre le garant de ce fait. On ſçait juſqu'où l'on doit ajouter foi aux Auteurs Arabes; & ſur ce pied-là on croira de ce prodige tout ce que l'on voudra.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Mohamed, qui

Beaume de la Matarée. *Aiguille de la Matarée.*

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

n Egypte vers * l'an 200. de l'Hé-
e premier des Princes Arabes qui
luxe parmi les peuples de ſa Nation.
Auteurs racontent du nombre de ſes
domeſtiques, de la magnificence de
du grand nombre d'édifices ſuperbes
ver, égale au moins ce que l'Europe
plus ſurprenant à cet égard. Au reſ-
propos d'obſerver, que ce Roi Maho-
ui vivoit dans un ſiécle peu éloigné de
e de cette ſecte, n'avoit, ni pour le vin,
es repréſentations humaines, cette re-
averſion que témoignent aujourd'hui
mêmes objets tous les Muſulmans du
Au contraire, ce Prince avoit fait pein-
un de ſes Palais, ſous mille figures dif-
, ſa femme la plus chérie, & ſes eſclaves
belles. Il bûvoit auſſi du vin ſans ſcru-
Or de-là ne pourroit-on point conjecturer,
deux points de la loi Mahométane n'ont
ujours obligé ſes Sectateurs comme ils le
ujourd'hui? Peut-être n'eſt-ce qu'un rafi-
t qui s'eſt inſenſiblement introduit, &
uſage a fait paſſer en précepte.

que les mêmes Hiſtoriens Arabes nous ra-
nt du fils de ce *Mohamed Ebn-Toulon*, qui
la mort de ſon pere monta ſur le trône de
ypte, ne tient pas ſeulement du prodige; il
même perſonne qui, en le liſant, ne ſoit tenté
e regarder comme une fable. En héritant des
ts du Roi ſon pere, ce Prince avoit hérité, di-
t-ils, de ſa magnificence & de ſa généroſi-

Outre les quatorze-mille perſonnes nourries
ſuperflu des tables qui ſe ſervoient chaque jour
s le palais de Mohamed, ſon fils entretenoit
core deux-mille Officiers de plus, & huit-mille
meſtiques deſtinés à les ſervir, dont il avoit
gmenté ſa maiſon depuis ſon avenement à la
Cou-

* De l'Ere Chrétienne 812.

Couronne. Ce Prince ne portoit jamais un habit qu'un ſeul jour; il ne montoit jamais deux fois le même cheval, & il n'habitoit un palais que pendant la première année qu'il avoit été bâti. Un habit qu'il avoit porté, ne fût-ce que pendant une heure, un cheval de prix qu'il avoit monté pour ſe rendre à la Moſquée, ou pour aller à la promenade, une maiſon où il avoit logé pendant un an, devenoient auſſi-tôt le partage de ſes Officiers, de ſes favoris, des Grands & des Seigneurs de ſa Cour, auxquels ce Monarque libéral & magnifique en faiſoit préſent. Cependant ces habits, ces maiſons, n'étoient pas des objets peu conſiderables. Dix-mille hommes étoient occupés ſans ceſſe à travailler les étoffes précieuſes deſtinées à habiller le Prince & les femmes de ſon Serail. On peut juger par-là du nombre prodigieux de ceux qui étoient employés à la conſtruction de ces ſuperbes & nombreux édifices, néceſſaires pour loger un ſi grand Prince. C'étoient autant de vaſtes & ſomptueux Palais, où les marbres les plus recherchés, les dorures les plus brillantes, les peintures les plus exquiſes, les meubles les plus précieux, les pierreries même étoient miſes en œuvre, pour répondre à la magnificence du maître qui devoit y habiter. Tant de richeſſes ne coûtoient rien à donner à ce Prince; & de quelque prix que fût un bijou, il ne le regardoit plus comme étant à lui, dès qu'il en avoit eu la première fleur.

Ce Sultan d'Egypte ne poſſedoit en propre que deux choſes, dont il n'auroit pas cedé la poſſeſſion pour tous les trônes & pour tous les tréſors du monde. La première étoit un Lion, par qui, diſent ces mêmes Auteurs, il étoit gardé nuit & jour. Il avoit les yeux bleus; & tandis que ſon maître repoſoit, il ne permettoit à qui que ce fût d'approcher de ſa perſonne. Ce gardien vigilant & fidèle étoit, ajoutent-ils, un pré-

préſent d'un fameux Magicien, qui l'avoit donné à ce Prince, en l'avertiſſant qu'il étoit menacé d'être un jour aſſaſſiné, & que le ſeul moyen qu'il eût d'éviter ce malheur, étoit de n'être jamais ſans cet animal. La ſeconde choſe que ce Prince eſtimoit plus que la poſſeſſion de ſes vaſtes Etats, étoit une épouſe qu'il aimoit tendrement, & qui méritoit en effet toute ſa tendreſſe. Outre les agrémens de l'eſprit & du corps capables de gagner un cœur & de le captiver, elle avoit pour le Roi ſon époux un attachement ſi parfait, que dans les premières années de ſon mariage, la crainte de n'en être point aimée, ou de lui voir partager ailleurs une tendreſſe qu'elle croyoit mériter toute entiere, lui avoit fait perdre la raiſon. Ce fut à cette occaſion ſans doute que fut bâti au Caire ce fameux Hôpital des Fous dont je parlerai dans la ſuite. Cependant cette Princeſſe étoit revenue en ſon bon-ſens, & avoit trouvé dans le Prince tout le retour que pouvoit mériter une preuve ſi marquée de ſa tendreſſe. Quoique le Sultan eût un Serail nombreux & choiſi, aucune des beautés qu'il renfermoit ne fut plus capable de le toucher, ni de partager une inclination ſur laquelle la Princeſſe avoit acquis un droit entier & légitime.

La jalouſie eſt naturelle à toutes les femmes lorſqu'elles tendent au même but. Cette paſſion n'eſt point particuliere à une Nation, ni à un païs. Chez tous les peuples, dans tous les climats du monde, le ſexe eſt né jaloux des droits de la beauté; mais on peut dire que dans le Levant ſur-tout il porte cette jalouſie à un point, qu'elle y produit ſouvent les effets les plus funeſtes. Là, comme le cœur, obligé de s'attacher à un ſeul objet, ne trouve point à ſe dédommager ailleurs, ni à partager des déſirs qui ne peuvent trouver leur repos & leur ſatisfaction que dans un tendre retour, la moindre marque de préférence eſt capable de cauſer dans l'enceinte miſtérieu-

ſtérieuſe & impenétrable d'un Serail, les ſcénes les plus tragiques. Le fils de Mohamed ne l'éprouva que trop malheureuſement pour lui. Son attachement pour ſon épouſe, ſon inſenſibilité pour toute autre que cette Princeſſe, révolterent contre lui toutes ſes femmes. Ce Prince ne ſongeoit pas, qu'en faiſant le bonheur d'une ſeule, il reduiſoit peut-être au déſeſpoir deux-mille autres, que la douleur de ſe voir negligées pouvoit porter aux plus grands excès; qu'animée par la jalouſie, une femme eſt capable de ce que dans une ſituation plus tranquille elle n'oſeroit ſans doute imaginer qu'avec effroi; & que rien n'eſt plus redoutable que ce ſexe timide & craintif, lorſqu'il a une fois à venger les charmes impuiſſans de ſa beauté, & les ſoins inutiles de ſes avances. Auſſi ce Monarque fut-il la victime de ſa tendreſſe, de ſa fidélité, & de ſon peu de prévoyance.

Damas obéïſſoit encore aux Sultans d'Egypte; & par ſes révoltes fréquentes cette ſuperbe ville ne leur faiſoit que trop ſouvent connoître, que ce n'étoit qu'à regret qu'elle ſe voyoit ſoûmiſe à leur empire. Elle venoit de le témoigner par un nouveau ſoulevement, où le déchaînement des mutins contre le Gouvernement avoit éclaté d'une manière plus marquée que jamais. L'Officier qui commandoit dans la place pour le Sultan, avoit été inhumainement maſſacré; on avoit taillé en piéces les troupes qui l'accompagnoient. Le fils de Mohamed fut inſtruit de cette révolte; & il jugea ſagement, que ſa préſence ſeule étoit capable de faire rentrer les mutins dans le devoir. Il partit à la tête de ſes troupes, & voulut ſe faire ſuivre par tout ſon Serail, perſuadé que les rebelles n'oſeroient ſoutenir ſa vûë, & regardant ce voyage plutôt comme une partie de plaiſir, que comme une expédition ſanglante & périlleuſe. En effet, à ſon arrivée à Damas ſes troupes ne ſe virent point reduites à la néceſſité de

tirer

tirer l'épée. Tout se soûmit d'abord; tout plia. Au seul bruit de la marche du Sultan, les Chefs de la revolte intimidés & déja défaits, avoient pris le parti de prévenir sa venue, les uns par la fuite, d'autres en se punissant eux-mêmes d'une entreprise coupable & téméraire, dont ils ne pouvoient éviter le châtiment. L'entrée du Prince dans Damas ne ressembla point à celle d'un vainqueur furieux, ou d'un Roi irrité, que la terreur & la mort accompagnent. Il fut reçu dans cette ville comme un Souverain plein de clémence & de bonté pour ses sujets, aux cris redoublés d'un peuple coupable, mais repentant, qui se soûmettoit aux châtimens qu'il avoit mérités, & imploroit la misericorde de son Prince. La vengeance de cet attentat se borna au supplice de deux ou trois des plus mutins, qui furent punis pour l'exemple; & après cette exécution Damas fut plus soûmis & plus tranquille qu'il ne l'étoit avant la revolte.

Cependant, pour rétablir parfaitement l'ordre dans cette ville, & prévenir quelque soulevement semblable, le Sultan jugea à propos de prendre, avant son départ, certains arrangemens qui lui parurent nécessaires. Hélas! ce Prince songeoit à se tranquilliser sur l'avenir, & il ne sçavoit pas combien son sejour à Damas devoit lui être funeste. Tous les plaisirs avoient suivi ce Prince dans ce voyage. Son Serail même, comme je l'ai dit, l'avoit accompagné. On n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit hâter sa perte; on n'avoit negligé que ce qui seul auroit pû assurer sa personne. Je parle de ce Lion qui lui avoit été donné pour veiller sans cesse à sa garde, & qui étoit resté au Caire. Les femmes du Sultan profiterent de l'absence de ce gardien fidèle, pour exécuter le coupable dessein qu'elles méditoient contre lui. Elles l'attaquerent au milieu de son sommeil, & le massacrerent dans

son lit. L'hiſtoire ne dit point, ni ce que devint le Lion, qui juſqu'à ce moment fatal avoit tenu ſi utilement compagnie à ſon maître, ni de quelle manière les femmes du Sultan furent punies de cet attentat. A l'égard de la Princeſſe ſon épouſe, elle fut ſi touchée de cette mort, qu'elle retomba dans ſes premières erreurs. La perte qu'elle fit de ce Prince, fut ſuivie de la perte de ſa raiſon.

Je finirai, Monſieur, par cette hiſtoire ce que j'avois deſſein de vous dire de la baſſe Egypte, ou du Delta; auſſi-bien cette contrée ne m'offre-t-elle plus d'objets dignes d'amuſer vos regards. Il eſt vrai que pour vous en donner une idée parfaite, il me reſteroit à vous entretenir de la fameuſe Alexandrie & de ſes antiquités, de la Ville du Caire, & des monumens célèbres qu'elle renferme. Ces Pyramides ſi vantées, ces Momies, dont tant de relations ont parlé, & dont vous avez pû même voir pluſieurs en Europe, vous paroiſſent auſſi ſans doute faire partie de mes engagemens. J'avoue la dette, Monſieur, & ſur ces différens ſujets j'oſe me flatter d'être en état de vous communiquer des recherches aſſez curieuſes & aſſez neuves. Mais à la fin d'une Lettre que pourrois-je faire dans un champ ſi vaſte? A peine cueillir quelques fleurs. Permettez-moi donc de remettre la partie à une autre fois. Je crois pouvoir me répondre d'avance, que vous me ſçaurez gré d'avoir donné à ces différentes matières leur juſte étendue. Je ſuis, &c.

Au Caire ce. . . . .

LET-

LETTRE QUATRIEME.

DESCRIPTION

De la Ville d'Alexandrie ancienne & moderne, des Monumens qu'elle renferme, & en particulier de la Colomne de Pompée.

JE m'acquitte de ma parole, Monsieur. Après vous avoir promis plus d'une fois de vous donner une idée de la fameuse Alexandrie d'Egypte, j'entreprens enfin dans cette Lettre de vous faire une description la plus exacte qu'il me sera possible de cette célèbre & florissante Ville. Peut-être vous plaindrez-vous de ce que je vous l'ai fait si long-tems attendre. Mais je vous prie de vous souvenir, qu'un plaisir différé n'en est que plus piquant & plus sensible. Que si après la lecture de ma Lettre vous trouvez, que la chose ne valoit pas la peine de mettre, comme je l'ai fait, votre curiosité à la torture, avant que de la contenter sur ce sujet; je m'en consolerai par l'exemple de mille honnêtes gens, à qui le même malheur est arrivé, & qui, après s'être fait souhaiter long-tems, n'ont pas toûjours répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de leur mérite.

Vous vous êtes fait sans doute une idée d'Alexandrie comme d'une des premières Villes du monde, célèbre par les grands hommes qu'elle a produits, riche par son commerce, superbe par la magnificence de ses bâtimens, digne enfin de piquer votre curiosité, par l'étendue du terrein qu'elle occupoit, par le peuple nombreux dont elle étoit

habitée; & plus encore par ces monumens fameux qu'on mit autrefois au nombre de ce peu de merveilles dont l'univers étoit enrichi. Que penserez-vous, Monsieur, lorsque vous verrez cette montagne n'enfanter qu'une souris, & que cette figure giganteſque, que votre imagination, prévenue par la lecture des Anciens, vous peignoit ſi belle & ſi digne de votre admiration, ſe trouvera reduite ſur ce papier à une petite repréſentation de Pigmée, qui à peine méritera d'arrêter un moment vos regards? Car je ſuis bien aiſe de vous prévenir d'abord ſur cet article. Non, l'Alexandrie de nos jours n'eſt plus cette belle, cette floriſſante Ville d'Alexandrie, fondée par un Conquérant fameux, & qui non ſeulement fut regardée à juſte titre comme la première Ville d'Afrique après la ruine de Carthage, mais qui, comme le dit Hérodien, pouvoit même ſe vanter d'être la première Ville du monde après Rome. De toutes ſes grandeurs paſſées il ne lui reſte plus que ſon ancien nom, qu'elle ſoutient encore à peine; ſemblable à un vieux chêne, qui, courbé ſous le poids des illuſtres trophées dont de fameux guerriers ont enrichi ſon tronc, ſemble gémir d'un honneur qui commence à lui être à charge, après avoir fait la gloire & l'ornement de ſa jeuneſſe. Un amas confus de ruines informes & ſans nom, des colomnes ſans nombre, les unes encore debout, & conſervant quelques traces imperceptibles de leur ancienne deſtination, quelques autres reduites à des uſages bien différens de ceux auxquels leurs premiers maîtres les avoient employées, la plupart éparſes & renverſées, enſevelies dans le ſable & dans l'oubli, enfin des reſtes de Palais foudroyés par le tems; telle eſt, Monſieur, l'image la plus exacte que vous puiſſiez vous former de cette ancienne Ville dont vous demandez des nouvelles. Un portrait ſi affreux ſeroit capable ſans doute de vous rebuter. Cependant, au milieu de

ces

ces triſtes débris, & malgré l'état déplorable où ſe trouve aujourd'hui cette ſuperbe Ville, combien n'y ai-je pas encore démêlé de reſtes ſurprenans de ſon ancienne magnificence! C'eſt de ces recherches que j'ai faites moi-même au travers de ces ruines autrefois ſi vantées, que j'entreprens de vous entretenir. J'oſe vous aſſurer d'avance, que vous y trouverez peu de choſe de commun avec ce qui en a été dit juſqu'ici. Un Plan, je l'avoue, ſeroit ſeul capable de vous donner une juſte idée de la ſituation préſente de cette Ville. Vous n'en ſerez pas même abſolument privé. Ce que je vous dirai de l'ancienne Alexandrie ſuppléra à ce défaut, & ſervira à vous donner une connoiſſance plus exacte de l'Alexandrie moderne. Ne fût-ce qu'en faveur de ce ſeul avantage, vous devriez, Monſieur, me paſſer le parallele. Je me flatte même que vous me ſçaurez gré de vous avoir rappellé le ſouvenir de ce que fut jadis cette puiſſante Ville, & de vous avoir donné lieu par-là d'admirer encore les veſtiges de ſon ancienne ſplendeur;

Et campos ubi Troja fuit.

Origine de l'ancienne Ville d'Alexandrie.

Alexandrie eſt ſans contredit la plus ancienne Ville qui ſubſiſte aujourd'hui en Egypte. Perſonne n'ignore qu'elle doit ſon origine à Alexandre le Grand. Après ce paſſage du Granique ſi célébré par les anciens Auteurs, & dont * un paſſage encore plus fameux fera à jamais oublier la mémoire; après avoir déja foudroyé une fois dans les campagnes de la Cilicie, ces Perſes redoutés, qui depuis ſi long-tems faiſoient trembler la Grece; maître de Tyr & de Sidon, ce Conquerant célèbre, qui venoit d'ajouter l'Egypte à ſes victoires, comptant peu ſur les aſſurances d'une

* Le paſſage du Rhin par l'Armée de France, ayant à ſa tête ſon Roi Louis XIV.

d'une Divinité qu'il étoit allé chercher jusqu'au fond des deserts de la Lybie, songea encore à prendre des mesures plus puissantes & plus certaines pour ne pas laisser échaper la possession d'un si florissant Royaume. Lorsque ce Prince fit la conquête de l'Egypte sur les Rois du païs qui l'avoient gouvernée jusqu'alors, leur résidence & le siége de leur Empire étoit à Memphis. Cette Ville, comme je le ferai voir dans la suite, étoit située sur la rive gauche du Nil, à la distance de trente lieuës de la mer, & au dessus des Pyramides, lieu de la sépulture des Rois & des Grands du païs. Par cette position, cette Capitale partageoit en quelque sorte tout le terrein de l'Egypte. Elle dominoit également, tant sur la partie supérieure, qui sur une largeur fort resserrée avoit une longueur très-considerable, que sur la partie inférieure, qui n'étoit que de trente lieuës de longueur depuis Memphis jusqu'à la mer, où elle avoit une largeur assez étendue.

Mon dessein n'est point de vous entretenir ici de cette ancienne Capitale de l'Egypte, si célèbre dans les Histoires des tems reculés. Un autre sujet me fournira naturellement l'occasion de vous en parler plus en détail dans mes Lettres suivantes. Je me contenterai d'observer, qu'après qu'Alexandre eut soûmis ce puissant Royaume, dont les habitans, alors tous Egyptiens naturels, étoient innombrables, ce Prince ne crut pouvoir en conserver la domination sous un Gouverneur qu'il avoit résolu d'y laisser avec une très-petite partie de son armée, composée seulement de trente-mille hommes, s'il n'établissoit la résidence de ce Gouverneur sur les bords de la mer même. En effet, c'étoit l'unique moyen, au cas que l'Egypte vînt à se revolter, de mettre ses troupes en état de recevoir par mer, de la Macédoine, les secours dont elles auroient besoin pour résister aux rebelles, & maintenir l'Empire des Grecs en Afrique. Ce fut dans ces vûës poli-

politiques que ce grand Conquérant, auſſi prudent qu'il étoit brave, choiſit vers la marine un lieu convenable à l'abord des vaiſſeaux étrangers, pour en faire le ſéjour des Gouverneurs, ou même des Souverains qui pourroient lui ſucceder dans la ſuite au Gouvernement de cette nouvelle conquête. Il n'en trouva point de plus propre à favoriſer ſon deſſein, que cette partie du rivage de la Mediterranée, ſituée à trente ou trente-cinq milles de l'embouchure Occidentale du Nil, qui eſt une des deux principales par où ce fleuve va ſe rendre à la mer. Ce fut donc dans cet endroit, que dans la 112. Olympiade, & environ 330. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ce Prince fit bâtir la Ville, qui dès lors prit le nom de ce Conquérant, qu'elle a toûjours conſervé depuis, puiſque le terme de *Scandaria*, ou *Scandarani*, qu'employent les Arabes pour la déſigner, & celui d'Alexandrie dont nous nous ſervons, ont abſolument la même ſignification. Il eſt vrai qu'envain chercheroit-on aujourd'hui le tombeau de ſon Fondateur, ſous le nom que lui donnent les anciens Auteurs. S'il eſt vrai que ce tombeau ait jamais exiſté dans ce païs-ci, il n'eſt pas moins certain, que l'endroit où il étoit ſitué, auſſi-bien que le tombeau même, reſtent également enſevelis ſous les ruines inconnues de cette floriſſante Ville. Le fameux Dinocrates en fut l'Architecte, & l'acheva, dit-on, dans l'eſpace de ſoixante & douze jours. Alexandre la fit ſur-tout fortifier du côté de la terre. Par cette précaution, & par la communication qu'elle avoit toûjours libre avec les Etats héréditaires de ce Prince, puiſqu'elle ne pouvoit être interrompue par les Egyptiens, qui n'avoient alors aucunes forces maritimes, il la mit en état de ſoutenir un ſiége aſſez long, pour attendre les ſecours qui pourroient lui être néceſſaires. Il lui menagea même une reſſource toûjours préſente, dans les équipages des vaiſſeaux Grecs & Macédoniens,

doniens, que la facilité & les avantages du commerce ne pouvoient manquer d'y attirer.

De sa Situation & de son Etendue.

Il faut avouer que le Conquérant de l'Asie ne pouvoit gueres choisir de lieu plus convenable pour le projet qu'il avoit formé. Aussi cette Ville, devenue dans la suite la résidence des Rois successeurs de ce Prince, qui de Memphis transférerent le siége de leur Empire dans cette habitation nouvelle, se rendit si considerable en peu de siécles, qu'eu égard à la grandeur de son étendue & au nombre de ses habitans, Alexandrie pouvoit le disputer à Rome même. A peine quatre-à cinq-cens ans s'étoient écoulés depuis qu'Alexandre en avoit jetté les fondemens, lorsque les Romains enleverent aux Grecs cette Capitale de leur Empire en Egypte. Dès lors ses fauxbourgs, & les petites Villes auxquelles elle étoit unie, s'étendoient d'un côté vers la Libye jusqu'à la Tour des Arabes, éloignée de son fanal de dix milles d'Italie, tandis que du côté opposé, & tirant vers l'Orient, elle s'avançoit jusqu'aux Biquiers, qui, comme je l'ai dit, en sont encore à une distance de plus de quinze milles. Ainsi Alexandrie avec ses fauxbourgs, les Amphithéâtres, les Temples, & autres édifices publics ou particuliers, dont la mer étoit entierement bordée des Biquiers jusqu'à la Tour des Arabes, & dont cette superbe Ville occupoit à-peu-près le milieu, devoit avoir alors sept à huit lieuës au moins d'étendue. Les Auteurs anciens nous apprennent, que la Ville seule contenoit une lieuë de longueur sur une largeur à-peu-près égale; qu'elle avoit la forme d'une chemise de femme, dont les manches seroient fort longues & fort larges; que par le bas de la chemise elle aboutissoit à la mer, le long des ports que nous appellons aujourd'hui le vieux port & le nouveau; que de ce côté-là, ce fameux fanal dont il est tant parlé dans les Histoires, separoit en quelque sorte la Ville en deux parties égales; que c'é-

c'étoit de ce fanal, & non pas des extrémités de la Ville même, qu'on commençoit à compter les distances de tous les lieux dont elle étoit environnée; qu'enfin le haut de la chemise, c'est-à-dire la partie la plus considerable de cette Ville, s'étendoit le long du lac Mareotis, à la distance d'une lieuë des bords de la mer, à laquelle elle alloit se terminer.

Du Nombre de ses Habitans.

A l'égard du nombre de ses habitans, Diodore nous assure, que de son tems on comptoit dans la seule enceinte de la Ville d'Alexandrie jusqu'à trois-cens-mille personnes libres; ce qui, joint aux esclaves & aux affranchis dépendans de chaque maison quelque peu considerable, supposoit plus d'un million d'ames. Cependant la splendeur d'Alexandrie étoit alors déja sur son déclin. Un autre Historien nous apprend, que dans un soulevement arrivé dans cette Ville à-peu-près vers le même tems, au sujet des Juifs qui y étoient établis, il périt quarante-mille personnes de cette Nation. Si les Juifs y étoient alors si nombreux, que doit-on penser des autres peuples de la terre par qui elle étoit habitée? Enfin Seneque, écrivant à son ami Lucilius, originaire de la Ville de Lyon, déja très-vaste & florissante, qui venoit d'être entierement consumée par un incendie, & cherchant à le consoler de la douleur que lui causoit la vûë de ce grand nombre de ses concitoyens, qui devoient se trouver sans habitation après la destruction de leur patrie; ces habitans, lui dit ce Philosophe, sont-ils en plus grand nombre que ceux d'Alexandrie, ou de la Ville d'Epheſe? Expression d'où l'on peut raisonnablement conclure, qu'au moins après Rome, ces deux Villes étoient les plus peuplées de l'univers. Cependant il est à propos de remarquer, que les habitans d'Alexandrie ne faisoient pas naturellement plus du tiers de ce nombre prodigieux d'ames dont toute la côte de la Mediterranée étoit peuplée, depuis Canope, situé

vis-à-vis des Biquiers, jusqu'à la Tour des Arabes. En effet, par les dimensions que je viens de vous donner de cette Ville, il est constant qu'elle n'occupoit pas plus du tiers du terrein renfermé autour d'elle, à droite & à gauche, dans toute cette étendue de païs qui lui apartenoit, & lui étoit propre.

De son climat.

C'est ce dont il sera encore plus aisé de convenir après la description que j'ai entrepris de donner de ces différens endroits si fameux dans l'Antiquité dont Alexandrie étoit environnée. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il me paroît nécessaire de tracer d'abord un plan de la disposition des canaux divers, par où la subsistance étoit fournie à tous ces peuples qui habitoient un si long terrein, le plus aride & le plus stérile que la nature eût formé, contigu d'ailleurs à d'autres Provinces également incapables de subvenir à ses besoins, & très-éloigné de toutes celles que leur climat rendoit plus fertiles. Le ciel, qui sembloit être de bronze pour cette petite contrée, lui avoit refusé jusqu'à l'usage des eaux. Dans toute l'étendue de cette longue côte, on ne trouvoit ni puits, ni fontaines capables de désaltérer la soif des hommes & des animaux qui l'habitoient. Cependant c'étoit dans ce terrein ingrat que la nature avoit placé les plus beaux ports de tout le païs, que la stérilité de leurs environs rendoit inutiles.

J'ai parlé ailleurs de ces ouvrages immenses, qu'avant la naissance d'Alexandrie les anciens Rois de l'Egypte avoient fait élever, pour rendre fertile le dedans de leurs Etats, & leur assurer une abondance perpétuelle, soit en prévenant les ravages que pouvoient causer les trop grandes inondations du Nil, soit pour repartir ses eaux à tous les terreins cultivés dans les années même où ses accroissemens étoient le moins considerables. L'attention de ces premiers Monarques,

ques, dont la puiſſance égaloit la politique & la ſageſſe, ne s'en tint pas uniquement à ces ſoins. Après s'être occupés pendant pluſieurs ſiécles à fertiliſer l'intérieur de ce Royaume, ils crurent devoir s'appliquer auſſi à procurer les commodités de la vie, tant aux étrangers qui viendroient aborder dans ces ports, dont leurs Etats étoient bornés du côté du Nord, qu'à ceux de leurs ſujets qui voudroient s'y établir pour les y recevoir, & échanger avec eux les productions ſuperflues à l'Egypte, contre les marchandiſes que les autres contrées de la terre pouvoient fournir.

Du lac Mareotis.

Comme cet échange mutuel eſt le lien le plus capable d'unir d'amitié les Nations les plus éloignées, en leur procurant réciproquement les commodités dont elles manquent dans leur propre païs, ces anciens Monarques zélés pour le bonheur des peuples qui leur étoient ſoûmis, jugerent qu'ils ne pouvoient employer plus utilement les richeſſes immenſes dont leurs tréſors étoient remplis, qu'à quelques nouveaux travaux propres à favoriſer ce commerce. Dans cette vûë ils ſe propoſerent de former au deſſus de cette contrée maritime, & au milieu même de cette plaine aride de ſables & de cailloux dont elle étoit environnée, un vaſte étang qu'on pût remplir des eaux du Nil, & qui ſervît en quelque ſorte de troiſiéme port à ceux qui viendroient s'établir ſur ce rivage. On examina par leur ordre le terrein le plus favorable pour creuſer ce lac; on nivela tous les environs, afin de choiſir les endroits les plus propres pour y conduire de la haute & de la baſſe Egypte, les eaux du Nil, & avec elles tout ce que produit ce païs abondant & fertile; & on travailla enſuite en même tems, tant à l'approfondiſſement de ce vaſte reſervoir, qu'à creuſer deux canaux par où les eaux devoient y être amenées.

Rien n'étoit impoſſible à des Princes dont

les revenus étoient innombrables, comme les sujets soûmis à leur obéissance. Aussi parvinrent-ils en peu d'années à perfectionner ce grand ouvrage. Le lieu choisi pour ce grand reservoir, à la distance d'une lieuë des ports de la Mediterranée, fut appellé du nom qu'il porte encore aujourd'hui, le lac Mareotis. On mit en même tems la derniere main à deux canaux, destinés à y conduire les eaux du Nil; l'un de la haute Egypte, & l'autre de la basse. Le premier avoit sa source dans le lac Meris, situé au Midi de la Ville de Memphis, alors Capitale de tout le Royaume. Ce lac lui-même empruntoit ses eaux du fleuve, à trois ou quatre journées plus haut, par un canal qui y aboutissoit, & rendoit ce lac intarissable, comme il l'est encore aujourd'hui, à cause de l'élevation de sa source. A l'égard du canal qui du lac Meris, ou de la haute Egypte, conduisoit les eaux du Nil vers la mer & au lac Mareotis, il s'avançoit d'abord au Couchant dans la petite Province du Fioum, autrement appellée la Province Sébennytique, la plus abondante & la plus fertile de tout ce charmant païs. De-là se recourbant vers le Midi, il traversoit une plaine inégale de sables & de rochers, que l'on avoit cependant égalée pour la perfection du canal, soit en creusant dans les rochers lorsqu'on s'y trouvoit obligé, ou en élevant au milieu des sables, lorsque le terrein le demandoit, un lit profond de vingt pieds & de trente de largeur. A la faveur de ces travaux immenses, dignes de la puissance des Rois qui les avoient entrepris, ce canal fut conduit jusqu'à la mer, à laquelle il alloit se rendre entre le port nommé *Cibotus*, le plus Occidental de l'Egypte, & celui d'*Eunoste*, qui en étoit fort peu éloigné. Ce canal s'appelloit la bouche Tanitique du Nil, d'un petit village où l'on bâtit depuis à cette embouchure, cette ancienne Ville dont il est parlé dans les Auteurs sous le nom de *Tanis*.

Ce-

Cependant, avant que d'arriver à la mer, ce canal distribuoit ses eaux à deux autres qu'on avoit tirés à sa droite & à sa gauche. Celui qu'il avoit sur sa gauche, & dont je parlerai dans la suite, alloit porter la fertilité du Nil jusques dans les deserts arides de la Libye. A l'égard de l'autre canal qu'on avoit creusé sur sa droite, il servoit à voiturer avec ses eaux, dans le lac Mareotis, toutes les denrées & les marchandises que la haute Egypte pouvoit fournir, & ce que la Province du Fioum avoit de superflu, après que la Ville de Memphis, devant laquelle toutes ces provisions passoient sur le lac Meris, s'étoit pourvûë de ce qui lui étoit nécessaire. Dans la suite ce canal devint inutile au lac Mareotis, par le comblement de la bouche Tanitique; mais il fut remplacé par un autre qu'on tira en même tems de la basse Egypte, & d'une autre embouchure du Nil à la mer, depuis la Ville de *Foua* jusqu'au même lac. Ce canal subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'il ne serve plus au même usage auquel il étoit employé dans ces premiers tems. C'étoit par-là qu'on transportoit alors au lac Mareotis toutes les denrées & les marchandises qui venoient de la basse Egypte, comme par le moyen de celui dont j'ai parlé, on y voituroit auparavant tout ce que produisoit la haute. Les eaux de ce dernier canal n'eurent point d'abord d'autre destination; dans la suite on les fit servir à un autre usage. En effet ce fut de-là que, par des canaux visibles ou soûterreins, on tira celles que l'on conduisit depuis à Canope, & dans tous les autres endroits habités, qui se trouvoient en grand nombre, depuis cette Ville jusqu'à celle d'Alexandrie. Les canaux visibles servoient à voiturer d'un lieu à un autre les Voyageurs, les marchandises, les comestibles, en un mot, tout ce qui dans ces anciens tems entroit dans l'usage de la vie & du commerce.

Les ſoûterreins au contraire étoient deſtinés à conduire les eaux dans les citernes nombreuſes qu'on avoit bâties dans ces lieux différens, & principalement celles d'Alexandrie. De-là ſe rempliſſoient divers petits lacs, creuſés, ou dans ces lieux mêmes, ou aux environs. Au tour de ces nombreux reſervoirs on avoit formé du limon même du grand canal, ou de celui qui ſe tiroit tous les ans de ces canaux inférieurs que l'on nettoyoit, des jardins embellis d'arbres & de verdure, des champs fertiles qui portoient des grains & des fruits en abondance. C'eſt ainſi qu'à la faveur de ce limon on avoit trouvé le ſecret de rendre fécond, au bout de pluſieurs ſiécles, le terrein le plus ſtérile de l'univers. Enfin du lac Mareotis au port d'*Eunoſte* on tira encore un nouveau canal, qu'on deſtina de même à deux uſages. Le premier but qu'on ſe propoſa dans cette entrepriſe fut, de s'aſſurer une voye toûjours ouverte pour ſoulager ce lac de la trop grande abondance des eaux qui pourroient y être portées par les autres canaux. En même tems on crut par-là ſe procurer un moyen ſûr pour voiturer commodément à la mer les denrées qui venoient de la haute & de la baſſe Egypte, & pour en faire venir de même toutes les marchandiſes, qui dans différentes ſaiſons de l'année arrivoient dans les ports de toutes les parties de la Mediterranée.

Il n'eſt pas difficile de comprendre de quel avantage étoient ces différens canaux pour les habitans d'Alexandrie, & ceux des lieux circonvoiſins. Rien en effet n'étoit plus utile pour eux, que d'approcher de leurs habitations, toutes fort éloignées les unes des autres, les choſes dont ils avoient journellement beſoin, ſans être obligés d'aller au loin les chercher par terre avec des voitures toûjours beaucoup plus coûteuſes. N'eſt-ce pas par la même raiſon, que dans un certain tems on a ſongé en France à faire paſſer la Marne, ou un bras de la Seine, autour de la

Vil-

Ville de Paris, vers le rempart dont elle eſt environnée du côté des portes Saint-Martin & Saint-Denis, quoiqu'elles ne ſoient éloignées que d'environ un quart de lieuë du cours de la riviere qui traverſe cette capitale? A combien plus forte raiſon étoit-il favorable pour les habitans d'Alexandrie & des environs, de pouvoir ſe fournir par eau, & à leurs portes, de tout ce dont ils avoient beſoin, ſans être obligés de le faire venir par terre, par le moyen des voitures toûjours lentes, & d'une dépenſe conſiderable, ou de l'aller chercher à la mer, c'eſt-à-dire à une grande lieuë de-là pour ceux qui demeuroient aux extrêmités de cette Ville, & beaucoup plus loin à proportion pour ceux qui étoient établis dans le voiſinage? C'eſt pour cette raiſon que le canal du lac Meris au lac Mareotis, & celui du lac Mareotis au port d'*Eunoſte*, avoient été creuſés, afin de faciliter le tranſport des denrées & des marchandiſes de la haute Egypte à ce lac, de ce lac aux différens ports dont Alexandrie étoit bordée, & réciproquement de ces ports en ce lac ſitué au deſſus de cette Ville.

Ce projet eut un ſi grand ſuccès, qu'en peu de tems le commerce devint beaucoup plus conſiderable au port du lac Mareotis qu'à celui d'Alexandrie même. C'étoit-là que toute l'Egypte alloit ſe fournir de ce qui lui étoit néceſſaire. Cependant, par la ſucceſſion des tems, le canal Tanitique s'abolit, comme je l'ai dit plus haut. Il n'en reſte aujourd'hui aucunes traces; & à peine pourrions nous nous aſſûrer de ſa ſituation, ſi nous n'apprenions des Anciens, qu'il portoit ſes eaux à la mer entre le port *Cibotus* & celui d'*Eunoſte*, qui ſont contigus. L'autre canal ſubſiſte encore de nos jours, par la néceſſité qui oblige de l'entretenir, ſi on ne veut rendre inutiles les deux ports d'Alexandrie, & certains terreins adjacens qui payent tribut au Grand-

Sei-

Seigneur. Mais comme il reſte preſque toûjours à ſec, à cauſe de la dépenſe conſiderable qu'il faudroit faire pour le nettoyer à fond, à peine ſert-il à conduire les eaux du Nil à Alexandrie pendant deux ou trois mois de l'année, c'eſt-à-dire pendant le tems de l'augmentation de ce fleuve. Le peu qu'il en voiture, ſuffit du moins pour remplir les citernes de cette Ville, & pour entretenir le lac Mareotis. Ce vaſte reſervoir s'eſt de même aſſez conſervé juſqu'à préſent; mais outre qu'il commence à ſe remplir, au lieu de cette eſpece de Ville, de ces Temples & de ces Palais dont il étoit autrefois environné, il n'a pas même aujourd'hui une ſeule maiſon ſur ſes bords. Son commerce, jadis ſi floriſſant, eſt abſolument détruit, & il ne ſert plus qu'à abreuver les chameaux de quelques Arabes qui campent dans les environs, ou à arroſer quelques terres voiſines, du produit deſquelles ils ſubſiſtent.

Après cette idée générale que je viens de donner de la ſituation de l'ancienne Ville d'Alexandrie, on attend ſans doute que j'entre dans un plus grand détail, & que parcourant ſucceſſivement chacune des parties qui la compoſoient, j'y faſſe remarquer en paſſant, la poſition de ces monumens ſi vantés qui la rendirent autrefois ſi célèbre. Je commence par la partie de cette Ville qui s'offroit d'abord lorſqu'on y arrivoit par la Mediterranée. Voici ce que nous en apprenons des anciens Auteurs qui en ont parlé.

Du Port Cibotus. Le premier port que l'on rencontroit en abordant en Egypte du côté du Nord & du Ponant, ſe nommoit *Cibotus*. Il étoit ſitué au Levant de la Tour des Arabes, dont il n'étoit éloigné que de quatre ou cinq lieuës, & précedoit de deux à trois milles au plus le port *Eunoſte*, que nous appellons aujourd'hui le vieux port. C'étoit entre ces deux ports, ainſi que je l'ai déja

déja observé, qu'étoit située la petite Ville de Tanis, qui donna son nom à cette embouchure du Nil, appellée la bouche Tanitique. Ce mot *Cibotus* dérive, à ce que je pense, du terme Arabe *Sabek*, qui signifie précedent, parce que ce port précedoit effectivement celui d'Eunoste, comme il étoit aussi antérieur à un troisième, que l'on forma depuis au Levant de celui-ci par un retranchement dont je parlerai dans la suite. Ce premier port, qui subsiste encore aujourd'hui, n'est nullement bon, parce qu'il est exposé aux vents de Nord & de Nord-Oueſt, qui sont les traversiers de la côte. Aussi n'y mouille-t-on que dans une très-grande nécessité, & dans une impossibilité absolue de gagner le port Eunoste, qui est à couvert de ces vents par l'Isle *Antirhodus*.

De l'Isle *Antirhodus*.

Cette Isle, qui s'appelle encore aujourd'hui *Rondettin*, terme Arabe, qui signifie le *Jardin des figues*, & qui, sur une lieuë de largeur, ou environ, a une longueur un peu plus considerable, tiroit sans doute son ancien nom, ou du mot Grec *Rhodas*, qui veut dire *une Rose*, ou de l'Arabe *Roda*, qui signifie *Jardin*, l'un & l'autre marquant également qu'elle étoit comme l'avant-jardin de l'Egypte, ou le premier jardin qu'on y rencontroit en abordant du côté de l'Europe. Aussi étoit-ce alors un lieu des plus charmans. Les Alexandrins y avoient bâti un nombre infini de maisons de plaisance, dont les unes avoient leur principale façade tournée vers le Nord, pour jouir en été de la fraîcheur du vent qui souffle de ce côté-là; les autres du côté du port vieux, & vers le Midi, afin de pouvoir y respirer en hyver un air moins piquant & plus doux. Les jardins dont cette Isle étoit ornée & embellie d'un bout à l'autre, étoient renouvellés chaque année par le limon que le Nil, dans le tems de son accroissement, laissoit dans les canaux & les citernes de toute la côte, & portoient les meil-

meilleurs fruits de l'Egypte. Les figues ſur-tout y étoient admirables, & n'y ſont pas encore aujourd'hui moins délicieuſes. C'eſt dans cette Iſle, plus avancée à la mer que la terre ferme d'Egypte, qu'abordent tous les ans les oiſeaux qui dans l'Automne viennent des païs froids ſe refugier en celui-ci, pour y paſſer l'hyver à l'abri des glaces de l'Europe. Il s'y en prend une ſi grande quantité, tous d'eſpeces différentes, qu'après que ces petits oiſeaux ont été dépouillés de leurs plumes, & enſevelis dans des ſables brûlans pendant environ un demi quart d'heure, ils ne ſe vendent que deux ſols la livre. On ne nourrit pas alors d'autre viande les équipages des bâtimens qui dans cette ſaiſon viennent mouiller à Alexandrie. C'eſt dans ce délicieux ſéjour, que fuyant de la bataille d'Actium, vaincu par un rival dont il redoutoit moins la valeur que la clémence, à charge à ſoi-même, l'infortuné Marc-Antoine, victime d'un amour malheureux, avoit bâti ce fameux Palais qu'il nomma *Timonium*, du nom de Timon le Miſantrope, parce qu'à l'imitation de ce Philoſophe, il avoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours avec la belle Cléopatre, ſeparé pour jamais d'un monde ingrat qui l'avoit abandonné. Auguſte ne lui donna pas le loiſir de jouir d'un projet ſi flatteur que le dépit & l'amour lui avoient fait imaginer. Il le pourſuivit juſqu'en Egypte, & ce malheureux Triumvir, vaincu une ſeconde fois par ſon redoutable ennemi, toûjours trahi & toûjours trop ſenſible, fut obligé de chercher dans ſon propre déſeſpoir la fin de ſa paſſion, de ſes infortunes & de ſa vie.

Des autres Ports d'Alexandrie.

C'eſt entre la pointe Occidentale de cette Iſle & la terre ferme, que ſe trouve l'entrée du port *Eunoſte*, appellé aujourd'hui le vieux port. Cette embouchure eſt aſſez difficile, comme elle l'étoit dès le tems des Romains, parce qu'elle eſt étroite & embaraſſée de rochers; mais dès qu'on

l'a

l'a paſſée, on rencontre un beau & vaſte mouillage de plus d'une lieuë de longueur, capable de contenir mille vaiſſeaux. Ce port eſt très-ſûr, & ſi profond, que les plus gros vaiſſeaux peuvent y aborder la poupe à terre. Il ne faiſoit autrefois qu'un même port avec celui qu'on appelle aujourd'hui le port neuf, qui en étoit alors une ſuite; mais il en fut ſéparé du tems des Grecs par une digue qu'on éleva depuis la terre ferme juſqu'à la pointe Orientale de l'Iſle Antirhodus, laiſſant cependant à cette digue une ouverture pour communiquer d'un port à l'autre.

Du Phare & du Phanillon.

Ce fut au bout de cette digue, qu'on avança dans la mer le plus qu'il fut poſſible, que fut élevé ce Phare ſi fameux, dont il ne reſte plus que quelques débris, qu'on apperçoit encore ſous les eaux lorſque la mer eſt parfaitement calme, mais dont la mémoire vivra à jamais dans les déſcriptions magnifiques que les Hiſtoriens nous en ont laiſſées. Ce ſuperbe édifice, que les Anciens comptoient entre les ſept merveilles du monde, fut l'ouvrage de Soſtrate Gnidien, & fut bâti ſous le régne de Ptolomée Philadelphe, qui y employa, dit-on, des ſommes immenſes. Le premier étage étoit un vaſte corps de logis de marbre blanc, agréablement ouvert, & dont toutes les vûës, ſoit du côté de la Ville ou des deux ports, faiſoient un aſpect également amuſant & agréable. Au deſſus de ce Palais s'élevoit une Tour quarrée, toute bâtie du même marbre, & d'une hauteur extraordinaire. C'étoit un compoſé de pluſieurs galeries baluſtrées, élevées les unes au deſſus des autres, & ſoutenues par de riches colomnes. C'étoit au haut de ce ſuperbe édifice que tous les ſoirs on allumoit un fanal, pour guider dans les ténèbres de la nuit les vaiſſeaux qui arrivoient dans le port. On prétend que dans les plus élevées de ces galeries on avoit placé grand nombre de miroirs, diſpoſés avec tant d'art, qu'on y voyoit repréſentés tous les bâtimens.

mens qui abordoient à cette rade. On ajoute, que cette Tour magnifique étoit d'une hauteur si prodigieuse, que de son sommet on découvroit les vaisseaux qui entroient dans le port de Rhodes, éloigné de-là de près de deux-cens lieuës. Cependant on n'avoit point encore alors l'usage des lunettes d'approche; mais comme le Phare étoit fort élevé, & au contraire la terre d'Alexandrie très-basse, comme elle l'est encore aujourd'hui, il arrivoit que ceux qui faisoient le guet au haut de cette Tour, découvrant sur la mer des bâtimens passant dans le canal & tirant vers l'Egypte, & annonçant leur arrivée beaucoup avant qu'on pût les distinguer du port, on s'imaginoit que leur vûë portoit beaucoup plus loin qu'elle ne s'étendoit en effet. La digue au bout de laquelle le Phare avoit été élevé, y étoit jointe par quatre ou cinq arcades, qui faisoient la communication du port neuf avec le port Eunoste. Aujourd'hui ce superbe ouvrage ne subsiste plus, comme je l'ai déja dit. L'ancien Phare est enseveli sous les eaux. Le tems l'a tellement détruit, qu'à peine en reste-t-il les moindres traces. On voit seulement à l'entrée du port neuf, une petite forteresse bâtie à la moderne, à laquelle on communique encore par des arcades, & qui s'avance moins dans la mer. C'est sur cette espece de château qu'on a élevé une Tour, d'où l'on fait encore fanal pendant la nuit. Cet ouvrage est incontestablement du tems des Rois Mahométans, qui, après la ruine de l'ancien Phare, n'étant pas assez puissans pour en rebâtir un pareil, firent élever à sa place cette nouvelle forteresse, plus voisine de la terre ferme. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Pharillon.

A la pointe Orientale de l'Isle Antirhodus finissoit le port Eunoste, ou le vieux port, & commençoit, comme je l'ai dit, celui que nous appellons le port neuf. Celui-ci avoit deux entrées. La première & la plus considerable rangeoit

geoit le Phare, & se terminoit à des rochers sur lesquels on avoit bâti une petite forteresse, & sur cette forteresse une Tour, qui servoit de second fanal. La seconde entrée du port neuf commençoit à cette forteresse même, & finissoit à une autre pointe de rochers, nommés *Lochias*, sur lesquels on avoit élevé de même un troisième fanal, qui ne subsiste plus de nos jours. Les vaisseaux passoient entre ce second & ce troisième fanal; mais comme cette bouche étoit plus étroite, & qu'on y trouvoit moins de fond que dans la première, on ne se servoit de ce passage, comme on le fait encore aujourd'hui, que pour les galeres, & pour d'autres bâtimens de moindre grandeur, ou dans les occasions où il n'étoit pas possible de se prévaloir de la première entrée. Toutes deux avoient leur bouche tournée vers le Nord, que j'ai dit être le traversier de cette côte; ce qui rendoit ce port beaucoup moins sûr que le vieux. Cependant, comme en y entrant la mer alloit se briser contre les rochers qui formoient ces deux ouvertures, & qu'après avoir passé le Lochias, on rencontroit une anse fort vaste, ce port ne laissoit pas d'être assez bon, sur-tout pour les vaisseaux qui mouilloient dans l'enfoncement.

C'étoit à la pointe du Lochias qu'étoient bâtis les Palais de ces anciens Rois d'Egypte, si fameux par leurs richesses & par leur puissance. Au milieu de ces édifices superbes on distinguoit sur-tout le Palais de la Reine Cléopatre, dont les Historiens nous ont laissé des descriptions si exactes. Cette Princesse, également galante & magnifique, n'avoit rien oublié pour en faire le plus somptueux & le plus délicieux séjour. Delà jusqu'à cet endroit d'Alexandrie qui lui étoit opposé, on avoit pratiqué au travers du port, un pont qui communiquoit à la Ville. Ce pont, bâti entierement de pierres de taille, étoit élevé sur deux rangs de colomnes qui lui servoient de

de pilotis, & qu'on avoit plantées dans le fond de la mer, qui dans ce port n'étoit pas fort profonde. Elles étoient si élevées, qu'elles surpassoient de plusieurs coudées la superficie des flots. Aussi les galeres pouvoient-elles passer sous ces arcades & entre ces colomnes lorsqu'elles étoient démâtées; les petits bâtimens franchissoient même ce passage à la voile. On apperçoit encore quelques-unes de ces colomnes renversées & couchées sous les eaux, dans l'endroit même où elles avoient été placées; ensorte qu'on peut encore aujourd'hui s'assurer de leur suite, & de la distance qu'il y avoit des unes aux autres. On voit aussi proche de la grande entrée du port, une colomne très-grande, renversée sur un rocher qui se trouve dans cet endroit. Par-là il est aisé de reconnoître, quelle étoit l'attention des Grecs & des Romains pour la sureté des vaisseaux qui entroient dans leurs ports, puisque cette colomne n'avoit été sans doute élevée dans cet endroit, que pour avertir les pilotes du danger qu'ils devoient éviter. C'est dans ce port, qui, comme je l'ai dit, est appellé le port neuf, & dont l'entrée n'est pas encore aujourd'hui moins difficile qu'elle le fut autrefois, que tous les vaisseaux Chrétiens sont obligés de mouiller. Les Turcs ne leur permettent point l'accès du premier, que nous nommons le vieux port, & que les Anciens appelloient *Eunoste*, parce que les apartemens de leurs femmes sont presque tous tournés de ce côté-là. Cependant comme le port neuf est d'un fond très-mauvais, & presque tout comblé par le limon que le Nil y charie, & par les sables que les vents de Nord & de Nord-Oüest y poussent avec violence pendant l'été, il est certain qu'avant peu d'années il sera absolument impraticable. Alors il faudra nécessairement que les Turcs permettent à nos bâtimens d'aller mouiller dans le vieux port, ou qu'ils renoncent à notre commerce.

Cette

Cette Ville, dont l'abord étoit si magnifique & si charmant, n'étoit pas moins célèbre par ses propres beautés qu'elle contenoit, que par celles de ses fauxbourgs & de plusieurs petites Villes dont elle étoit accompagnée. Alexandre, disent les Auteurs anciens, avoit fait tirer au cordeau toutes les rues de sa nouvelle Ville. Entr'autres on en remarquoit deux qui se coupoient à angles droits, & qui avoient chacune cent vingt pieds de large. Elles aboutissoient aux quatre extrémités de la Ville, qui se trouvoit par-là ouverte à tous les vents, & jouissoit par conséquent d'un air fort pur. On y comptoit, ajoutent-ils, cent Palais divers, outre ceux des Rois; & un grand nombre de Temples consacrés à toutes les Divinités du Paganisme. On y rencontroit à chaque pas des monumens sans nombre, également superbes. Tels étoient la colomne de Pompée, les Aiguilles de Cléopatre, le Sérapium, & plusieurs autres, de quelques-uns desquels il reste encore aujourd'hui des vestiges. De la Ville même d'Alexandrie.

C'est par-là, & par la succession des tems, que la fameuse Alexandrie parvint à être regardée comme une des premières & des plus célèbres Villes de l'Univers. Il est vrai que, soit que l'on considere l'avantage de sa situation & de ses ports, les richesses de son commerce & la magnificence de ses bâtimens, soit qu'on ait égard à l'état florissant où elle sçut porter les Sciences & les Arts; il semble qu'elle l'emportoit sans contredit sur toutes les autres Villes du monde. Elle fut le second siége de la véritable Religion sur la terre, & les anciens Peres l'appelloient le *Paradis*, parce que la sainteté y étoit comme sur son trône. Du reste, aucun païs ne fut plus fécond en hommes de lettres. On sçait que parmi les Astronomes & les Médecins on ne considéroit gueres que ceux qui étoient sortis de l'Ecole d'Alexandrie. Pour l'Histoire, elle a pro-

produit un Appien & un Hérodien; elle a été la patrie d'Euclide & d'Origene. C'eſt-là que Philon le Juif s'eſt rendu célèbre par ſes écrits; c'eſt-là qu'environ trois-cens avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, les ſoixante-&-douze Interprêtes envoyés par le Grand-Prêtre Eleazar au Roi Ptolomée Philadelphe fils de Lagus, firent cette fameuſe Verſion Grecque de la Bible; ce fut dans cette même Ville, que les Clémens Alexandrins, les Jerômes, les Baſiles, les Grégoires, firent leurs études dans les Saintes lettres. Enfin l'Hiſtoire fera vivre à jamais dans la mémoire des hommes le ſouvenir de cette célèbre Bibliothèque, raſſemblée à Alexandrie ſous le régne du même Ptolomée, par les ſoins de Demetrius de Phalere, & compoſée de près de cinq-cens-mille volumes. Les Romains, après la conquête de l'Egypte, avoient conſervé tant de vénération pour cette Ville, que les Empereurs accordoient la qualité de Citoyen d'Alexandrie avec beaucoup plus de précaution & de réſerve que celle de Citoyen Romain.

Mais ſi cette Ville étoit illuſtre par elle-même, ſi elle étoit la plus noble de toutes celles de l'univers, comme on le lit ſur un * cachet de bronze, large de deux doigts & long de quatre pouces, qui lui ſervit autrefois de Sceau, & dont l'antiquité & la vérité ne peuvent être conteſtés; les fauxbourgs divers, & les petites Villes, ainſi que les monumens ſuperbes dont elle étoit accompagnée à ſa droite juſqu'à la Ville de Canope du côté de l'Orient, & à ſa gauche, vers l'Occident, juſqu'à la Tour des Arabes, n'étoient pas moins dignes d'admiration.

Le

* On trouve ſur ce cachet ces caractères bien marqués: *Alexandrea.* V. G. N. c'eſt-à-dire, *Alexandrie Ville la plus noble de la Grece.* L'Auteur acheta en Egypte cette antique, qui ſe conſerve dans le cabinet d'un curieux.

Le premier endroit digne de remarque qu'on rencontroit à la gauche d'Alexandrie, étoit le fauxbourg de Necropolis, c'eſt à-dire *la Ville ou l'Habitation des Morts*, qui s'étendoit par l'eſpace d'une grande lieuë entre la mer & le lac Mareotis, tirant vers la Tour des Arabes, ſur une largeur à-peu-près égale. C'étoit en ce lieu que, par une louable coûtume, les Grecs & les Romains avoient ſoin d'enterrer leurs Morts. Mais il ne faut pas s'imaginer que cet endroit n'eût rien que de triſte & de lugubre, comme nos cimetieres, dont le ſeul aſpect fait horreur. Mille ſuperbes tombeaux y étoient élevés, accompagnés de Chapelles magnifiques, où l'or & le marbre brilloient de toutes parts. De ces Chapelles il n'y en avoit point de conſiderable, à laquelle on n'eût attaché des revenus proportionnés pour l'entretien des Prêtres chargés d'y faire chaque jour certaines prieres, & de tems en tems même des ſacrifices & des aumônes, pour l'expiation des fautes de ceux qui y étoient inhumés. Ces Prêtres qui, par le moyen de ces fondations, ſe trouvoient en état de vivre à leur aiſe, avoient à côté de ces Chapelles des maiſons accompagnées de jardins, qui répondoient à la magnificence des tombeaux qu'ils deſſervoient. Enfin, comme ce grand terrein aboutiſſoit d'un côté à la mer, & du côté oppoſé au lac Mareotis, qui formoient l'une & l'autre des vûës charmantes; comme pendant l'été on y joüiſſoit du côté de la mer de la fraîcheur des vents du Nord, & de l'autre, de celle des eaux du lac, à l'exemple de ces Prêtres, divers particuliers d'Alexandrie s'y étoient bâti des maiſons de plaiſance, qui rendoient ce quartier très-agréable, d'affreux qu'il auroit été, s'il ne s'y fût trouvé que des ſepultures ordinaires.

Du Fauxbourg de Necropolis.

De l'extrêmité de ce fauxbourg juſqu'à la Tour des Arabes, on rencontroit preſque ſans interruption de gros bourgs, tels que celui de

Du Fauxbourg de Nicopolis.

Tanis à l'embouchure de la branche Tanitique du Nil, & divers autres, entre lesquels, presque sans aucun intervalle, se trouveient des maisons de plaisance, que la vûë & l'air de la mer qu'on y respiroit, y avoient fait bâtir. Quoique ces habitations fussent considérablement éloignées du Phare, cependant on s'y rendoit de la Ville d'Alexandrie en bateau, ou par les voitures de terre, en si peu de tems, que cette distance étoit comptée presque pour rien. A l'extrêmité du fauxbourg de Necropolis, tirant vers l'Orient, étoit l'Hyppodrome si vanté dans l'Histoire; situé derriere la Ville, & immédiatement après ce superbe monument, on trouvoit un autre fauxbourg, nommé Nicopolis, c'est-à-dire la *Ville de la Victoire*, bâti par Auguste, après que dans cet endroit il eut défait les troupes de Marc-Antoine. C'étoit principalement en ce lieu que se voyoient les plus beaux Palais des Grands, & leurs maisons de plaisance, qui avec leurs jardins & autres dépendances, formoient une seconde Ville, presque aussi vaste & beaucoup plus gaye que celle d'Alexandrie.

Du quartier appellé Rhacotis.

Au bout de ce fauxbourg étoit un quartier appellé Rhacotis, assez considérable par son étendue, & qui avoit été assigné aux Grecs pour faire leur commerce. Ce lieu étoit fort marchand, & renfermoit plusieurs rues couvertes & très-longues, dans lesquelles on pouvoit se promener à l'abri des vents & du soleil. Ces rues, qui ne reçoivent la lumiere que par des fenêtres pratiquées dans la couverture, sont encore aujourd'hui fort communes à Constantinople, & dans diverses autres grandes Villes de l'Orient. On pouvoit se rendre dans ce quartier par un canal, qui partant d'Alexandrie, traversoit le fauxbourg de Nicopolis, & venoit aboutir dans ce lieu. C'étoit la promenade ordinaire des Dames de la Ville.

De-là, tirant toûjours vers l'Orient, on entroit

troit dans un autre fauxbourg, nommé Bucolis, qui s'étendoit jusqu'à la mer. Ce quartier n'étoit gueres rempli que de maisons de plaisance & de cabarets; & comme on pouvoit également s'y rendre, soit par mer, ou par le canal dont je viens de parler, on y trouvoit en tout tems un concours prodigieux de différentes personnes, qui d'Alexandrie venoient se réjouir dans ce lieu charmant, & jouir de la vûë de la mer, & des jardins sans nombre dont toutes les maisons de ce fauxbourg étoient accompagnées. Ce délicieux séjour étoit suivi d'un autre qui ne l'étoit pas moins, & qui, par sa vaste étendue, ne ressembloit pas mal à une petite Ville. On l'appelloit Eleusine. Cette bourgade étoit aussi fort marchande; & il s'y tenoit pendant l'année plusieurs foires, qui y attiroient les habitans de tous les lieux circonvoisins. Quelque nombreux qu'ils fussent, ils y trouvoient des logemens commodes, & tous les agrémens de la vie. Du Fauxbourg Bucolis, & du bourg d'Eleusine.

Du bourg d'Eleusine on passoit dans un autre fauxbourg, nommé Schedis. C'étoit dans cet endroit que se payoit la douane des marchandises & des denrées, qui de toute l'Egypte étoient apportées à Alexandrie. De ce quartier on entroit dans un autre, appellé Taposiris, où se fabriquoient différentes sortes d'étoffes, qu'on transportoit de-là à Alexandrie, ou ailleurs. On rencontroit ensuite le Temple de Venus Arsinoé, élevé sur un Cap dont la mer baignoit le pied en cet endroit. Ce Temple étoit environné d'un bourg assez considerable. On y trouvoit plusieurs boutiques, où se vendoient des représentations de la Déesse, & d'autres figures lascives qu'on employoit dans les sacrifices qui se faisoient en ce lieu. Les autres habitations étoient destinées à loger les pelerins que la devotion y conduisoit. A une distance très-peu considerable on voyoit les ruines de la petite Ville de Tho- Des Fauxbourgs nommés Schedis & Taposiris, & du temple de Venus Arsinoé.

Thonis, bâtie anciennement ſur le bord de la mer, en un lieu où il y avoit un port pour les petits bâtimens, & où le Raviſſeur d'Helene aborda, dit-on, avec ſa conquête. Cette Ville étoit déja détruite lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de l'Egypte. Enfin, après tant de différens endroits contigus, qui formoient une ſuite d'habitations d'environ cinq lieuës d'étendue, on arrivoit à la Ville de Canope. Après cette deſcription, ne conviendra-t-on pas que ſi, ſur le témoignage de l'antiquité, on accorde que tous les lieux dont je viens de parler, formoient véritablement une même Ville, je n'ai rien exagéré en donnant une ſi longue étendue au terrein qu'occupoit l'ancienne Alexandrie dans les beaux jours de ſa ſplendeur?

Origine de l'Alexandrie moderne.

Telle fut pendant pluſieurs ſiécles la fameuſe & célèbre Alexandrie. Tant que les Grecs & les Romains reſterent les maîtres de l'Egypte, elle ſoutint toûjours ſon ancienne ſplendeur, & elle ne commença à décheoir de ſon premier éclat, que lorſque les Arabes s'emparerent de ce beau Royaume. Comme ces peuples, accoûtumés à vivre ſous des tentes à la campagne, n'avoient aucun goût pour les Villes, qu'ils mépriſoient & regardoient comme des priſons, ni pour les Palais & les anciens monumens dont toute l'Egypte étoit remplie, non ſeulement ils negligerent de les entretenir; ils les détruiſirent même, pour en employer les matériaux à élever des Moſquées, & à bâtir de mauvaiſes maiſons, ou plutôt de miſerables cabanes qu'ils préférerent à ces magnifiques Palais. Alexandrie ſe trouva enveloppée dans le commun naufrage que cauſa dans ce célèbre païs la barbarie de cette Nation. Cette grande Ville ſe dépeupla inſenſiblement, & ſe remplit de ruines. Cependant l'étendue de ſes murs étoit ſi grande, qu'il eût fallu des armées entieres pour les garder. Le peuple qu'elle renfermoit s'étoit déja revolté pluſieurs fois,

&

& il s'en étoit fait des massacres prodigieux. Les Princes Mahométans qui régnoient en Egypte, fatigués de ces révoltes réiterées, & des soins que leur donnoit la garde de cette grande Ville remplie de cent ruines différentes, songerent à se mettre à l'abri de ces craintes & de ces soulevemens. Dans cette vûë ils résolurent de reduire son enceinte au peuple qui restoit, & qu'elle pouvoit contenir.

Ce fut vers l'an *600. de l'Hégire que ce dessein s'exécuta par un des Rois successeurs de Saladin, qui, comme on le voit dans son Histoire, venoit d'enlever l'Egypte aux Califes de la famille des Fatimiens. On se servit pour bâtir cette enceinte, qui n'a pas de circuit plus de dix milles d'Italie, ou deux grandes lieuës de France, des débris de l'ancienne que l'on abandonnoit. Aussi les murailles de cette Alexandrie nouvelle, & les cent tours dont elles sont flanquées, sont-elles bâties d'une infinité de marbres & de colomnes brisées, entrelacées avec les pierres; ce qui justifie parfaitement que cette Ville a été bâtie des ruines de l'ancienne, & que ses murs ne sont pas de la haute antiquité. Cette nouvelle enceinte est double. Un mur extérieur ferme d'abord les avenues, & à environ trente pas de distance de celui-ci, un second fait face au dedans de la Ville. C'est entre ces deux enceintes, que par des voutes ou arcades, pratiquées au pied des Tours dont elles sont accompagnées, les troupes commises à la garde de cette Ville pouvoient en faire le tour, à couvert des insultes du dedans & du dehors, dont ce double mur les défendoit. Ces Tours, dont la moindre est une espece de citadelle, débordent considerablement en dehors, & ne sortent pas moins en dedans. Aussi contiendroient-elles aisément quatre-ou cinq-cens hommes; ensorte qu'on pourroit y loger une armée

De ses murs & de ses Tours.

* De l'Ere Chrétienne, 1212.

née de cinquante-mille hommes, sans qu'elle fût à charge aux habitans. Tout y est voûté, & on compte dans chacune plus de cent chambres. Au reste je suis assez du sentiment de ceux qui pensent que ces Tours, dont la hauteur est prodigieuse, ont été bâties à deux fois. On distingue encore aujourd'hui l'ouvrage du Prince qui les a fait élever plus qu'elles ne l'étoient d'abord, par le soin qu'il a eu de le faire crépir. On remarque aussi dans le premier fossé au flanc de chaque Tour, des portes par où les troupes pouvoient faire des sorties. On ne peut nier que cette Ville ne fût très-forte en ce tems-là.

Il n'en faut pas, je crois, davantage pour réfuter ceux qui ont prétendu, que ces murs étoient la véritable enceinte de l'ancienne & superbe Alexandrie. Cette Ville auroit certes été bien petite, & n'auroit pas eu la vingtième partie de l'étendue que nous sçavons qu'elle contenoit, si elle eût été resserrée dans un espace aussi médiocre. Pour se convaincre du contraire, il suffit de considerer ces murs & ces Tours, dont la plus grande partie subsiste encore aujourd'hui en son entier. Le moindre Connoisseur s'apperçoit du premier coup d'œil, qu'elles ne sont dignes de la magnificence, ni des Grecs, ni des Romains. Les portes même, dont le bois est encore entier, après que les lames de fer qui les couvroient ont été consumées par le tems, prouvent seules la fausseté de cette opinion, & les Inscriptions Arabes qu'on lit encore aujourd'hui sur ces portes, achevent de lever tous les doutes sur l'époque de l'origine de cette Ville.

De ses Antiquités.

Cependant toute moderne qu'elle est, elle ne laisse pas de renfermer encore des morceaux respectables de la plus belle antiquité. Telle est cette superbe colomnade qu'on trouve vers le milieu de cette enceinte. Elle consiste en un rang de colomnes encore debout, d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires, entre lesquelles il s'en

s'en remarque une qui conserve encore son chapiteau. Ces colonnes, qui sont élevées sur une même ligne, s'étendent près de cinq-cens pas, & ne sont plus aujourd'hui dans une distance égale les unes des autres, parce que la plus grande partie en a été enlevée. Il s'en trouve même plusieurs de renversées entre celles qui subsistent encore aujourd'hui & restent debout. De celles-ci on en voit quelques-unes qui ne sont éloignées des autres que de dix à douze pieds; d'où je juge, que sur ce seul rang il y avoit près de cent-cinquante colonnes. Pour les réduire même à ce nombre, il faut supposer que la première & la dernière des colonnes qui se trouvent sur cette ligne, en occupoient réellement autrefois, comme elles font aujourd'hui, les deux extrémités. Vis-à-vis de ce rang de colonnes on en voit d'autres semblables qui leur sont opposées; & quoiqu'il n'en reste aujourd'hui sur pied que trois ou quatre, il est visible cependant, par la disposition & par la conformité de l'ordre, de la grosseur, & de la hauteur des colonnes de ce second rang avec celles qui composent le premier, que ce lieu étoit autrefois une place, dont la figure formoit un quarré long, de deux-cens pas de large sur une longueur de cinq-cens; ce qui devoit être sans contredit d'une beauté & d'une magnificence achevées. Un édifice de briques, qu'on voit au milieu de cet espace, avec des reservoirs au dessus, & des bassins destinés à recevoir l'eau, fait connoître qu'il y avoit dans cet endroit une fontaine assez superbe, pour répondre à la beauté du lieu qu'elle occupoit. Il est naturel de croire, que les plus beaux Palais d'Alexandrie faisoient face à cette place, puisqu'immédiatement derriere les colonnes, sur-tout du premier côté, on voit quantité de murs de briques, les uns renversés, les autres entiers, qui font encore juger de la grandeur & de la beauté des bâtimens élevés en cet

endroit. Peut-être même ces Palais s'avançoient-ils juſqu'à ces colomnes ſur leſquelles les murs antérieurs repoſoient, & qui formoient ainſi des portiques ſous leſquels on alloit ſe promener. Je ne doute point que ces édifices ſuperbes ne fuſſent l'ouvrage des Romains. Au milieu de ces ruines, qui ſont ſans contredit un des plus beaux reſtes de l'ancienne Alexandrie, on trouve des bains encore preſque entiers. J'y en ai remarqué un ſur-tout, dont les murs n'étoient uniquement compoſés que de mortier, mais ſi ferme & ſi dur, qu'il auroit diſputé cette qualité à la pierre même. Les Maures vont chaque jour en detacher quelques morceaux pour compoſer leurs nouveaux bâtimens; mais comme ces ruines ſont déja preſque entierement enſevelies ſous le ſable, ils ne ſe donnent pas la peine de creuſer juſqu'au dernier fondement. Il eſt certain que ſi on riſquoit la dépenſe d'y faire fouiller, on y découvriroit mille belles antiquités. La plupart des gens croyent ici, que le Palais du Pere de Sainte-Catherine étoit autrefois bâti dans l'endroit où ces murs de briques paroiſſent le plus élevés; mais comme cette tradition n'a rien de certain, & qu'on n'eſt pas fort ſcrupuleux ici ſur ces ſortes de matières, d'autres aſſurent que c'étoient des bains publics. Ceux-ci pourroient bien avoir raiſon; car on y voit encore clairement pluſieurs apartemens voutés, qui ſemblent n'avoir été deſtinés qu'à cet uſage.

Vers le milieu de cette grande colomnade, & du côté où les colomnes ſont plus entieres, ſubſiſte encore aujourd'hui une Moſquée, qui fut autrefois une Egliſe conſacrée à Saint-Athanaſe. C'eſt ſans contredit l'Egliſe la plus belle, comme la plus ancienne, qu'on voye aujourd'hui en Egypte. Au travers des fentes de pluſieurs portes dont elle eſt percée, on apperçoit que le quarré long qui la compoſe, eſt environné de quatre rangs de colomnes de porphire parfaite-

ment

ment belles. Ces colomnes soutiennent des arcades, que je crois modernes, & faites, ou du moins rebâties par les Turcs. Le milieu de ce vaste édifice n'est qu'une grande cour pavée de marbre; ensorte que si c'étoit-là toute l'Eglise, car on pourroit croire avec fondement, que ce n'en étoit seulement que l'entrée ou le parvis, elle n'étoit composée que de collateraux, à moins qu'elle ne fût couverte d'un dôme, qui ne subsiste plus. Ce qui pourroit confirmer cette opinion, c'est que la plupart des anciennes Eglises, ainsi que toutes les Mosquées des Turcs, sont bâties sur ce modèle. On peut dire que cet usage est très-salutaire pour ceux qui vont y faire leurs prieres. L'air qu'on y respire y est sans cesse renouvellé par le vent, au lieu que celui de nos Eglises, couvertes de voutes & fermées par des portes, se charge d'une infinité d'exhalaisons mauvaises, sur-tout dans les plus fréquentées, & produit souvent plus de maladies qu'on ne s'imagine. Il est vrai que la nature de notre climat ne permettroit pas souvent de prier à l'air, même dans les plus belles saisons de l'année. Quoiqu'il en soit, l'extérieur de ce bâtiment n'a rien de beau, ni de prévenant. Ce ne sont que de simples murailles; mais s'il étoit permis d'y entrer, je ne doute point qu'on n'y remarquât de belles antiquités, & qu'on ne jugeât beaucoup mieux de ce que ce lieu étoit autrefois. Je ne fis même, lorsque je visitai cet endroit, le peu d'observations que je viens de communiquer, qu'avec beaucoup d'inquiétude, & après avoir disposé mes Janissaires, & la Nation qui m'accompagnoit, de manière à ne pouvoir être surpris. Les Turcs, plus superstitieux ici qu'ailleurs, ne pardonneroient point une pareille curiosité. On peut dire qu'ils sont aussi jaloux de leurs Mosquées que de leurs femmes. Cette Eglise n'est pas la seule qui se trouve dans cette enceinte. Quelques Religieux Coptes y

ont aussi une Chapelle, qu'ils prétendent bâtie sur le lieu où étoit élevé le Palais du Pere de Sainte Catherine, & les Religieux de Terre-sainte y en occupent une autre, située auprès d'une maison où le Consul Vénitien logeoit autrefois.

Aiguilles de Cléopatre.

Après ce fameux monument, ce qu'il y a de plus ancien & de plus curieux dans l'Alexandrie moderne, ce sont ces deux Aiguilles, ou Obélisques, que l'on attribue à Cléopatre, sans qu'on sçache trop bien sur quel fondement. L'une est aujourd'hui renversée, & presque ensevelie sous les sables; l'autre reste encore debout, & quoiqu'on ne voye point le piedestal sur lequel elle est posée, à cause des sables qui l'environnent & le couvrent absolument, il est aisé de connoître, en mesurant un des côtés de la base de celle qui est renversée, que ce qu'on ne voit point de celle qui est debout, n'est pas fort considerable. Les quatre côtés de ces Aiguilles sont couverts de figures hiéroglyphiques, dont malheureusement nous avons perdu la connoissance, & qui sans doute renfermoient des mystères qui resteront toûjours ignorés. Du reste elles sont de marbre granite, comme la plupart de celles qu'on trouve à Alexandrie & dans le reste de l'Egypte.

Des Citernes.

L'Alexandrie souterreine n'est pas à beaucoup près si maltraitée que celle que je viens de décrire. De ces citernes, dont j'ai déja parlé, destinées à fournir pendant toute l'année de l'eau aux habitans de cette Ville, si quelques-unes ont été enfoncées, s'il s'en trouve de gâtées, de remplies, de bouchées, enfin si celles qui restent ne sont point entretenues avec la même propreté qu'autrefois; il est certain du moins, par ce qu'on en voit encore aujourd'hui, & par le témoignage de ceux qui y descendent tous les jours, qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus entier que leurs voutes, rien de mieux bâti que les ouver-

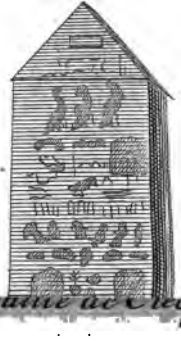
ouvertures par où elles communiquent les unes avec les autres. La plupart de ces voutes, toutes fort exhaussées, sont soutenues par des colomnes; ensorte qu'après que les eaux en ont été épuisées, on peut se promener spacieusement dans ces citernes, comme au milieu de plusieurs superbes colonnades. Les eaux y sont introduites par ces ouvertures qui aboutissent aux canaux dont cette enceinte est traversée en différentes façons. Plusieurs de ces citernes sont revêtues de marbre; & si elles le sont seulement de ciment, il est si entier, soit dans le fond de la citerne, soit au mur dont elle est environnée, qu'on ne peut se lasser d'admirer sa composition, & l'art avec lequel il a été employé. Ces citernes ont encore une étendue surprenante. Des gens qui y sont entrés par un bout de la Ville, en sont sortis par l'autre. Cependant cette étendue, quelque considérable qu'elle soit, est encore bien différente de celle que ces vastes réservoirs ont effectivement, & de celle qu'ils avoient autrefois. On trouve une continuation de ces citernes depuis Alexandrie, en suivant le rivage de la mer vers l'Orient jusqu'aux Biquiers, qui en sont éloignés de cinq grandes lieuës; de semblables s'étendent jusqu'à deux lieuës vers l'Occident. Parmi ces canaux souterreins qui servent à porter l'eau dans les citernes, & qui sont assez élevés pour qu'un homme puisse s'y promener debout, on en voit encore un presque entier, qui régne jusqu'aux Biquiers. Il étoit destiné à fournir l'eau aux citernes qui s'avançoient de ce côté-là, & il la recevoit, comme tous les autres, par ce grand canal dont j'ai parlé plus haut, & qui, comme je l'ai dit, subsiste encore aujourd'hui en partie. Il n'y a que vingt-cinq ou trente ans qu'il étoit encore en assez bon état; & il se trouve d'anciens négocians François, qui par ce canal ont fait voiturer des marchandises de leurs maisons jusqu'au Caire. On m'a assuré

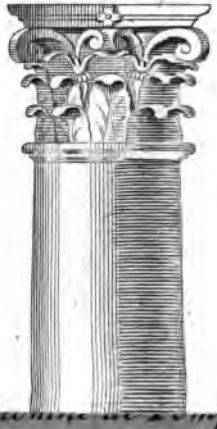
que ce canal, qui a au moins quinze lieuës de longueur, eſt entierement pavé, & que ſes côtés ſont revêtus & ſoutenus par des murs de briques auſſi entiers qu'ils l'étoient du tems des Romains.

Colomne de Pompée.

Il ne me reſte plus qu'à parler d'un des plus beaux morceaux d'antiquité qui nous ayent été conſervés en Egypte, je veux dire de la Colomne de Pompée. De toutes les anciennes magnificences d'Alexandrie & de ſes environs, dont la grandeur a été enſevelie dans l'enceinte des murailles de l'Alexandrie moderne, il ne nous reſte gueres de débris auſſi entiers que cette Colomne. Je ne prétens point décider, ſi c'eſt avec fondement, ou non, qu'on lui a donné le nom de Pompée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'au bas de ſon fût, du côté de l'Oueſt, on trouve une Inſcription Grecque, dont je ne crois pas qu'on ait encore tiré de copie. Auſſi eſt-il impoſſible de la lire, à cauſe de la couleur variée du marbre qui compoſe cette piéce. Le ſeul moyen de l'avoir, ſeroit, à mon avis, d'en prendre l'empreinte ſur de la cire molle. Quoi qu'il en ſoit, cette colomne, qui autrefois étoit inconteſtablement dans l'enceinte d'Alexandrie, ſe trouve aujourd'hui à un grand quart de lieuë des murs de la nouvelle Ville, tirant vers le lac Maréotis, élevée ſur un tertre naturel de pierre ſolide, eſcarpé de toutes parts, & de la hauteur de vingt-cinq à trente coudées. Il eſt vrai que ſi ce monument ſubſiſte encore de nos jours, nous en ſommes redevables à l'énormité de ſon poids, qui n'a pas permis aux Arabes d'arracher les pierres ſur leſquelles ſa baſe eſt poſée. Cependant, à force d'attaquer ſes fondemens, dans l'eſpérance ſans doute d'y trouver quelque tréſor, ils ſont parvenus à tirer une pierre d'un coin. Par-là ils nous ont donné lieu d'appercevoir ſur celle qui la ſuit immédiatement, des Lettres hiéroglyphiques parfaitement entieres, & de voir que

pré-





précisément au milieu des grosses pierres sur lesquelles s'appuye la base de cette colomne énorme, il y a aussi une espece de colomne, sur laquelle repose toute la pésanteur de l'ouvrage. On découvre de même sur cette derniere, qui sert en quelque sorte de point d'appui, plusieurs caractères hiéroglyphiques, qui vraisemblablement doivent régner à l'entour.

Il seroit difficile de dire de quel ordre est cette Colomne. Pour en parler avec assurance, il faudroit au moins en avoir mesuré le fût par le bas. Or on doit s'imaginer que ce n'est pas une entrepriſe aussi facile qu'on pourroit le croire, que de porter une échelle jusques-là, & de faire cette opération. Ce que je puis assurer, c'est que cette Colomne n'est point Gothique; qu'elle a de très-belles proportions; qu'on y observe une diminution par les deux bouts, & un renflement dans le milieu; qu'enfin l'œil le plus difficile n'y peut rien trouver à redire. La Colomne est de trois morceaux. Le chapiteau en fait un; le fût, & trois pieds de la base qui y sont joints, sans doute pour appuyer d'autant mieux la position de cet ouvrage prodigieux sur son piedestal, forment le second; enfin la base même compose la troisième piéce. Chacune des faces de cette base a quinze pieds au moins de largeur, & autant de hauteur; d'où l'on peut juger du poids énorme de ce quartier de marbre. La Colomne, posée sur ce piedestal, est sans contredit la plus grosse & la plus haute qui soit dans l'univers. Suivant l'estime de plusieurs personnes qui en ont pris les dimensions avec des instrumens de Mathématique, elle a quatre-vingt-huit pieds entre la base & le chapiteau; ensorte que, sans craindre de se tromper, on peut lui donner hardiment cent dix pieds d'élevation. Sa grosseur est proportionnée à sa hauteur, & quatre hommes pourroient à peine l'embrasser. En un mot, il est impossible de

rien voir de plus parfait en ce genre. La base est aussi entiere que le premier jour. Le chapiteau est à la vérité un peu écaillé, ou plutôt dépoli; mais outre qu'on trouveroit en Egypte deux ou trois morceaux pareils, propres à en faire un nouveau, ce léger défaut n'empêche point qu'on ne voye très-distinctement les feuillages dont il est orné. Il est vrai aussi que le cordon & le fût même se trouvent endommagés du côté exposé au Midi, le vent humide qui souffle de ce côté-là ayant vraisemblablement produit cet effet; mais ce dommage est très-léger, puisque ce qu'il y a dégradé ne s'étend pas à plus de vingt-cinq pieds de longueur sur un pied & demi de large, & ne pénetre pas plus de quatre doigts dans le vif de la Colonne; défaut peu considerable, & qui doit être compté pour rien dans une piéce aussi prodigieuse & aussi antique. D'ailleurs, rien ne seroit plus facile que de reparer cette entaille, ou si l'on veut, cette excoriation, d'une maniére même à n'en pas laisser le moindre vestige, par le moyen d'un mastic composé du même marbre. Tout le monde sçait que le marbre n'est qu'un assemblage de petits cailloux, que la nature réunit par un ciment imperceptible, & qu'en maniant un peu fortement les écailles de cette pierre que le tems a desunies, elles se reduisent facilement en poussiere, qui découvre la composition. On trouveroit sans peine de cette même espece de marbre, c'est-à-dire de la même couleur & de la même finesse. Elle n'est pas absolument rare dans ce païs-ci. On broyeroit ce marbre, dont on feroit une pâte; & lorsqu'il s'agiroit de rétablir la Colonne, après avoir nettoyé d'abord jusqu'au vif l'endroit degradé, on le remplitroit d'un bon mastic, mêlé de grains naturels, qu'on auroit separés auparavant; on appliqueroit ensuite la pâte, composée de ce même marbre

lure broyé, & on en rempliroit tout l'espace gâté, en plus grande quantité que le vuide ne l'exigeroit, afin qu'en polissant l'ouvrage, on pût rendre cette addition égale au reste du corps de la Colomne. Je suis persuadé que cette composition tiendroit autant que le marbre même, & qu'il ne seroit pas possible de s'appercevoir de cette matière artificielle, ensée de la sorte sur la nature. Peut-être aussi seroit-il plus à propos de laisser au marbre cette difformité, qui ne serviroit qu'à mieux prouver l'antiquité de cette piéce. Ce sont de ces défauts légers, qui bien loin de défigurer, contribuent au contraire à relever le mérite d'un bel ouvrage.

Le chapiteau répond au reste de la piéce, & est creusé par dessus. Peut-être soutenoit-il la représentation, ou de Pompée même, dont ce monument porte le nom, ou de quelqu'autre Empereur, ou Héros, dont on avoit placé la statue au haut de cette masse prodigieuse. C'est ce dont on ne peut être éclairci que par l'Inscription dont j'ai parlé, & qui se trouve au bas du fût. Si ce soupçon est fondé, il falloit que cette figure fût d'une grandeur extraordinaire, pour répondre à la hauteur de la Colomne, & pour être apperçue d'en-bas dans une proportion naturelle. Quelques-uns sont d'un autre sentiment. Comme on apperçoit cette Colomne de la mer, long-tems avant que de découvrir la terre d'Alexandrie, ils pensent que ce monument peut avoir été destiné à servir de fanal aux vaisseaux qui abordoient. Mais comment auroit-on porté du feu au haut, puisque la Colomne n'est point creuse, qu'elle a au moins cent dix pieds d'élevation, & qu'on ne fait point d'échelle de cette hauteur? Il y a quelque tems qu'un Danseur de corde, Arabe de nation, entreprit de monter sur cette Colomne, & en vint à bout. Il attacha une ficelle à une fléche, qu'il eut l'adresse de faire passer dans les jours de la corniche

dont

dont le chapiteau eſt accompagné. Enſuite, par le moyen de la ficelle, il y éleva une corde, à la faveur de laquelle il monta réellement ſur le haut de la Colomne, portant un âne ſur ſes épaules. Cela ſe paſſa à la vûë de tout le peuple d'Alexandrie, qui étoit accouru pour jouir de cette nouveauté. C'eſt de cet Arabe que l'on a ſçu que le chapiteau étoit creuſé conſiderablement.

Après l'idée que je viens de donner de ce monument, peut-on s'empêcher d'avouer, que c'eſt le plus grand dommage du monde qu'il ſoit entre les mains de gens qui en connoiſſent ſi peu le mérite? Pour moi, je ne puis me detacher d'une idée qui m'eſt venue naturellement en le conſiderant. Cette magnifique Colomne m'a paru digne de ſoutenir une ſtatue du Roi. S'il eſt vrai qu'elle ait porté celle de Pompée, comme la tradition le veut, à quel Héros pourroit-elle être mieux conſacrée? Par où pourroit-on mieux conſerver, & même augmenter la gloire de ſa première deſtination?

Il ne ſeroit pas auſſi difficile qu'on le penſe, d'obtenir cette Colomne de la Porte. Je ſuis perſuadé même qu'on en viendroit aiſément à bout, en s'y prenant avec adreſſe. La Cour pourroit d'abord la faire demander au Grand-Seigneur par l'Ambaſſadeur de France, à qui certainement on ne refuſeroit pas cette grace. On obtiendroit enſuite de S. H. qu'elle chargeât un Capigi-Bachi d'un ordre addreſſé au Bacha & aux autres Puiſſances de l'Egypte, par lequel elle declareroit, qu'étant réſolue de faire venir cette piéce à Conſtantinople, & l'Ambaſſadeur de France ayant bien voulu ſe charger de la faire abattre, & de fournir des vaiſſeaux pour la tranſporter, ſa volonté ſeroit, qu'à cette occaſion il fût donné toute ſorte de ſecours & de protection au Conſul de cette Nation réſidant au Caire, ſans pouvoir pourtant ſujet rien exiger de lui, ſous

sous quelque prétexte que ce fût. Pour prévenir jusqu'au plus léger soupçon, il seroit encore à propos qu'il fût ordonné au Bacha, de faire délivrer au Consul les sommes dont on auroit besoin pour satisfaire aux dépenses absolument nécessaires. On auroit soin que ces sommes fûssent ensuite remises secretement au trésor de S. H. par l'Ambassadeur. Comme il est très-rare que les ordres du Grand-Seigneur trouvent de la résistance; comme d'ailleurs les Turcs & les Arabes sont trop grossiers pour estimer de pareilles curiosités, je ne doute point, si on s'y conduisoit de cette sorte, qu'ils ne s'empressassent à faciliter eux-mêmes l'exécution d'un dessein, auquel ils ne manqueroient pas de s'opposer de toutes leurs forces, s'ils sçavoient qu'on destinât cette piéce à une Puissance étrangere. Je sçais qu'il seroit toûjours nécessaire de faire ici quelques liberalités; mais je suis en même tems très-convaincu, qu'elles n'égaleroient pas à beaucoup près ce qu'il en coûteroit, si l'on étoit obligé d'obtenir leur consentement au prix qu'y mettroit infailliblement leur avarice insatiable. Toute la dépense consisteroit dans les frais du bâtiment destiné pour ce transport, & de l'entretien des matelots qui le monteroient. Du reste je mets en fait, que l'exécution de ce projet ne coûteroit pas plus de vingt-mille écus au Royaume. La France pourroit se vanter alors de posseder le plus rare morceau d'antiquité de cette espece qui subsiste aujourd'hui dans le monde; & le concours d'étrangers que ce monument fameux y attireroit de toutes les parties de l'Europe, la dédommageroit avec usure de tout ce qu'il en coûteroit.

On prétend que cette Colomne, comme toutes les autres qu'on voit dans la basse Egypte, ont été tirées des carrieres de la haute, d'où on les amenoit par le Nil. Cette opinion a beaucoup de fondement, comme je le ferai voir en parlant

lant du marbre granite. Mais ce que quelques Auteurs Arabes ajoutent à ce sujet, est de la dernière extravagance. Ils disent, que dans ces tems reculés où l'Egypte se vit peuplée de ces monumens célèbres, ce pais étoit habité par des hommes d'une taille & d'une force si extraordinaires, qu'ils prenoient une de ces Colomnes sous leur bras, & faisoient gaillardement avec ce fardeau cent cinquante ou deux-cens lieuës, en passant seulement de tems en tems cette masse énorme d'un côté à l'autre. C'est ainsi, continuent-ils, que toutes ces Colomnes ont été transportées de si loin. Pour mieux établir le merveilleux de ce récit, ils ajoutent, que le Géant qui se chargea de la Colomne de Pompée, la plus pésante de toutes, se rompit une côte en chemin, peut-être en voulant la passer de la droite à la gauche; mais que cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route, & d'arriver à Alexandrie, son paquet sous le bras, comme tous les autres. Quel dommage qu'une race si vigoureuse ait manqué! Que de travaux, que de machines n'épargneroit-on pas avec un tel secours! Il nous faudroit à nous autres foibles Pygmées, des années entières pour déplacer foulement cette Colomne.

De l'état présent d'Alexandrie.

Je finis par une observation qui surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins nécessaire. C'est qu'on ne doit pas croire que cette nouvelle enceinte dont j'ai parlé, élevée il y a environ six-cens ans sur les ruines de l'ancienne Alexandrie, & que j'ai appellée l'Alexandrie moderne, soit véritablement la Ville d'Alexandrie, telle qu'elle subsiste aujourd'hui. Je ne crois pas, qu'à bien compter vous les Chrétiens, les Turcs & les Arabes qui habitent encore cette Alexandrie prétendue, on trouvât une centaine d'hommes parmi les ruines qu'elle renferme. Elle est devenue si deserte, qu'on n'y peut même aller vers le soir, ni de grand matin, sans s'exposer à un danger manifeste d'être volé.

volé. Ce qui dans cette enceinte subsistoit de l'Alexandrie ancienne, étant encore trop étendu pour le peuple qui l'habitoit, & les ruines des maisons inhabitées augmentant encore tous les jours, quelques-uns, ennuyés de demeurer parmi ces ruines, songerent à se procurer un plus agréable séjour. Les dehors de cette moderne Alexandrie leur en offrirent un tel qu'ils pouvoient le souhaiter. Au fond du port neuf, où, comme je l'ai déja dit, la terre se prolonge tous les jours dans la mer aux dépens de l'étendue qu'il devroit avoir, les sables que le tems y avoit rassemblés insensiblement, avoient éloigné de beaucoup la mer des anciens murs, & formé un terrein assez considerable. Ce fut-là que quelques-uns de ceux qui avoient leurs maisons dans l'enceinte de l'Alexandrie moderne transporterent leurs habitations. Dans peu ils furent suivis par d'autres, & bientôt, pour s'approcher de la marine, on abandonna absolument la seconde Alexandrie, où l'on n'a guere conservé que quelques Mosquées, qu'on entretient encore à cause de leur beauté & des revenus qui y sont attachés.

Ce nouveau terrein, ou si l'on veut, cette troisième Alexandrie, qu'on doit regarder comme l'Alexandrie de nos jours, s'est si fort accrû, que la maison où je débarquai en 1692. qui faisoit alors face à la mer, & n'en étoit pas éloignée de trente pas, s'en trouvoit distante en 1718. de plus de soixante & dix; ensorte que de-là au rivage on avoit bâti plusieurs habitations nouvelles. C'est un fait dont j'ai été témoin; & je ne doute pas que depuis ce tems-là il ne soit arrivé encore quelque pareil changement. C'est ainsi que la Ville qui porte aujourd'hui le nom d'ancienne, a sans doute été construite des ruines de la premiere Alexandrie, & que la nouvelle s'est bâtie, & se bâtit encore tous les jours des débris de la seconde,

de, autant & mille fois plus inférieure à la véritable Alexandrie, que celle qui subsiste aujourd'hui l'est elle-même à celle-là. Il viendra peut-être un tems, où les Colomnes qui ont été transportées dans ce nouveau terrein, confondues avec la pouffiere des maisons, feront croire à ceux qui ne l'auront pas vû bâtir comme nous, que la Ville fondée par Alexandre étoit réellement située dans cet espace qu'il occupe, comme quelques-uns osent encore soutenir aujourd'hui, que les murs & les tours dont j'ai parlé plus haut, l'enfermoient autrefois véritablement.

Tel est, Monsieur, l'état déplorable où se trouve aujourd'hui cette grande, cette fameuse Ville d'Alexandrie, autrefois si célèbre par toute la terre, & dont l'Histoire vous avoit donné sans doute l'idée la plus haute & la plus magnifique. Au lieu de ce peuple immense qui l'habitoit, à peine y compte-t-on de nos jours trois ou quatre-mille personnes refugiées de différentes Provinces de la Turquie. C'est à ces masures, dont elle est à présent composée, que se sont reduits ses grands fauxbourgs, ses Palais, ses Amphithéâtres. De tous ces endroits autrefois si fameux, de tant de monumens si célèbres dont étoit enrichi ce long terrein depuis Canope jusqu'à la Tour des Arabes, il ne reste plus que quelques monticules, qui par leur élevation, & par les ruines dont ils sont couverts, marquent encore jusqu'où Alexandrie portoit son étendue. Car il est certain, qu'avec un peu d'attention rien n'est plus facile que de distinguer les endroits qui ont été bâtis, de ceux qui ne l'ont point été. A l'exception de ces tristes débris, & à quelques monumens près que le tems a respectés, & qui ont échapé à la fureur des Arabes, tout est cendre & pouffiere aux environs de cette Ville. On ne rencontre de tous côtés que des monceaux de pierres & de sable. On trou-

ve

ve dans l'enceinte des murs dont j'ai parlé, deux montagnes assez élevées, qui ne sont composées que de ces débris. C'est dans ces ruines informes, sur-tout dans celles qui s'étendent à l'Orient & au Couchant au dehors d'Alexandrie, qu'on trouve une infinité de medailles, & de ces pierres gravées qui étoient si communes chez les Romains. On sçait qu'ils les portoient au doigt en manière de bagues; peut-être pour leur servir de cachet, peut-être aussi comme des représentations de leurs Divinités, des personnes célèbres par leur vertu, ou de celles qu'ils estimoient. Les Colomnes repandues dans tout ce vaste terrein, sont sans nombre. Il s'en rencontre quantité dans l'ancienne Ville; les unes debout, d'autres renversées, la plupart très-grosses, & qui n'ont pû être enlevées à cause de leur pésanteur. Car il est certain que les Turcs se sont emparés de toutes celles qu'ils ont pû emporter, soit pour bâtir ici leurs maisons, ou leurs Mosquées, dont il s'en trouve un nombre prodigieux, soit pour enrichir la Ville de Rosette, où l'on en a de même transporté beaucoup. On en voit aussi plusieurs à l'entrée de ces arcades pratiquées, comme je l'ai dit, au pied des tours qui sont entre les deux murs de la Ville. Il y en a encore un grand nombre au pied de ces mêmes murs, dans l'endroit où ils sont encore aujourd'hui battus des flots de la mer, sans parler de celles qu'on a entrelacées dans l'épaisseur de toutes les murailles, & qui y ont été mises pour affermir & mieux lier tout l'ouvrage. Enfin, de quelque côté qu'on porte ses regards, on n'apperçoit que Colomnes de toutes grandeurs & de toute espece de marbre. Il seroit difficile d'imaginer le nombre des monumens illustres que l'avarice des Arabes a anéantis dans ces environs. On les a vûs encore de nos jours abattre à la campagne des Colomnes superbes, dans la seule

espérance de trouver sous la base quelques monnoyes d'or ou d'argent qu'ils croyoient y être cachées. Il y a quelques années, que dans un tems de peste la superstition leur fit briser dans ces mêmes campagnes une figure de Lion, aussi belle qu'elle étoit ancienne. Combien d'autres ouvrages qui méritoient d'être respectés, ont péri de la même manière!

Au reste, quand je parle de montagnes de ruines, je ne prétens point entendre par-là ces ruines récentes, parmi lesquelles on rencontre encore de grosses pierres. Je parle de ces ruines de douze ou quinze cens ans, où la poudre des briques & celle des pierres se distinguent seulement par quelques petites parties qui en restent. Je suis persuadé, que si on se donnoit la peine d'approfondir le terrein, on trouveroit des murs, & d'autres ouvrages entiers, qui ont été ensevelis sous cette poussiere, & sous le sable que le vent y a mêlé. Je ne doute point encore, qu'en examinant les digues & les divers autres endroits du port où il paroît des rochers, on ne découvrît beaucoup d'antiquités qui y sont cachées. Le vieux port, par exemple, en est certainement environné; mais comme il n'est pas permis aux Chrétiens d'en approcher, il seroit impossible d'en rien dire d'assuré. Quoi qu'il en soit, il est difficile de ne pas convenir, qu'il y a très-peu de Villes dans l'univers, qui après tant de révolutions, puisse encore, comme celle-ci, au bout de dix-sept siécles, laisser entrevoir autant de traces de sa magnificence. Que seroit Paris lui-même, malgré sa grandeur présente, s'il étoit seulement abandonné pendant une aussi longue suite d'années? Quels ouvrages y connoissons-nous, capables, après un si long intervalle, de conserver encore quelques traits de leur grandeur? Avouons-le, Monsieur; nous ne faisons rien aujourd'hui en édifices publics, ni en solidi-

lidité de bâtimens, qui soit aussi grand & aussi durable que l'étoient les ouvrages des Anciens.

Cependant à force d'admirer l'Antiquité, je m'apperçois que j'éloigne a fin de ma Lettre. Or comme le tems ne me permet pas actuellement de la faire plus longue, peut-être aussi n'auriez-vous pas le loisir d'en lire davantage. Je finis donc en vous assurant à mon ordinaire que je suis, &c.

Au Caire ce...

LETTRE CINQUIEME.

DE LA VILLE DU CAIRE,

De ſon Origine & de ſon Climat, de ſes Antiquités, ſur-tout des Greniers & du Puits de Joſeph.

APRÈS vous avoir entretenu de cette célèbre Alexandrie, qui ſous le régne des Grecs & des Romains devint tour-à-tour le ſiége de l'Empire de ces fameux Conquérans en Egypte, il eſt juſte de vous donner une idée d'une autre Ville, qui ſans avoir la même reputation, tient cependant ici le même rang depuis onze-cens ans, ou environ, que les Princes Mahométans ſe ſont rendus maîtres de ce Royaume. Je parle, Monſieur, du grand Caire, de cette Ville aujourd'hui auſſi fameuſe en Europe, qu'Alexandrie l'étoit autrefois par toute la terre; de cette capitale du Royaume de l'Egypte, où les Princes ſucceſſeurs de Mahomet firent éclater leur pouvoir & leur magnificence, tant que ce païs eut ſes Souverains; qui depuis l'invaſion des Turcs eſt encore aujourd'hui le ſéjour de ces fiers Miniſtres de la Porte Ottomane, qui ſans avoir toute l'autorité de ces anciens Monarques, en conſervent encore, autant qu'il eſt en eux, toute la grandeur & tout le faſte, & dont tant de relations nous font les deſcriptions les plus magnifiques. Preſque tous les anciens Auteurs ont vanté Alexandrie comme une des Villes des plus floriſſantes

de

de ſon tems; aujourd'hui combien de Voyageurs n'ont pas parlé du Caire, de ſes richeſſes, de ſes beautés, de tout ce que cette grande Ville peut renfermer de rare & de merveilleux! Après tant de traits tirés ſur le même tableau, n'y aura-t-il point de l'imprudence ou de la témérité à moi de prétendre encore retoucher cette peinture? Je ſens, Monſieur, tout ce que je riſque en formant un pareil deſſein. Le hazard de vous ennuyer eſt le moindre danger que je cours dans cette entrepriſe. Peut-être auſſi ma Lettre aura-t-elle un meilleur ſort. Peut-être y remarquerez-vous des particularités inconnues à nos Voyageurs, des traits qui leur ont échapé, des découvertes dont ils ont negligé de s'inſtruire. Peut-être y trouverez-vous de quoi reformer pluſieurs de ceux qui avant moi ont traité la même matière.

Origine de la Ville du Caire.

L'origine du Caire n'eſt preſque pas moins ancienne que celle d'Alexandrie. A meſure que cette derniere Ville devenoit célèbre, l'autre commençoit à ſe former; & comme Alexandrie s'embellit des débris de tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus puiſſant dans Memphis, le Caire s'accrût & ſe fortifia de ſes reſtes. En effet, à peine le ſiége de l'Empire Egyptien eut-il été transferé de l'ancienne Memphis à Alexandrie, que tous les Grands & les Seigneurs du païs abandonnerent cette Capitale, pour aller s'établir dans le nouveau ſéjour de leurs Rois, & auprès de leur perſonne. Bientôt les ſuperbes Palais qu'ils avoient habités, ceux de ces anciens Rois, dont la magnificence eſt ſi célèbre dans l'Hiſtoire, tant d'autres monumens dont cette premiére Ville de l'Egypte étoit ornée & enrichie, ceſſant d'être entretenus, tomberent ſous le poids de leur propre grandeur, & devinrent la proye des injures du tems & des années. Alors les peuples de Memphis, ennuyés d'habiter parmi des ruines qui ne ſervoient qu'à leur rappeller le ſouvenir

douloureux de la grandeur passée où ils avoient vû leur patrie, abandonnerent ce triste séjour, pour aller chercher loin de ses murs des objets moins chagrinans & plus agréables. Ce fut sur les rives du Nil, à quelques lieuës de leur première habitation, en tirant vers le Nord, & dans l'endroit même où le vieux Caire est aujourd'hui situé, que la plupart se retirerent, auprès du Gouverneur que les Princes Grecs tenoient dans cette partie de leur Royaume. Ce lieu, déja peuplé par lui-même, s'accrût sensiblement par le concours de ces nouveaux habitans, & devint florissant dans la suite, à mesure que d'un autre côté Alexandrie commençoit à décheoir de son ancienne splendeur. C'étoit dans cette Ville, que nous appellons le vieux Caire, que faisoit sa résidence le Gouverneur de l'Egypte pour les Empereurs de Constantinople, à qui ce païs obéissoit alors, lorsque * l'an 21. ou 23. de l'Hégire, Amrou, fils d'Aas, l'emporta après un long siége. Les Auteurs disent qu'elle portoit alors le nom de *Masr*, c'est-à-dire *Lieu* par excellence, comme Médine est appellée Ville par excellence, ou la Ville des Villes. Ce fut, dit-on, la première, conquête qu'Amrou fit en Egypte. On ajoute, que lorsque ce Prince voulut décamper, on trouva qu'une Tourterelle avoit fait son nid au haut de sa tente. Amrou, averti de cette avanture, ordonna que sa tente resteroit dans le même lieu; ce qui donna occasion d'ajouter au nom de *Masr* celui de *Fostat*, qui en langue Arabe signifie *Tente*. Ainsi la Ville s'appella depuis, & s'appelle même encore aujourd'hui parmi les gens du païs *Masr-Fostat*, c'est-à-dire *le Lieu des Tentes*. D'autres prétendent que ce nom lui fut donné, parce que les soldats d'Amrou, accoûtumés à vivre en pleine campagne, aimerent mieux demeurer dans les cabanes qu'ils avoit élevées autour de la Ville pendant le siége, que d'aller habi-

* De l'Ere Chrétienne, 633. ou 635.

habiter les Palais & les maiſons magnifiques qu'elle renfermoit.

Quoi qu'il en ſoit, bien loin que cette conquête fît rien perdre à cette Ville des avantages qu'elle poſſedoit auparavant, elle n'en devint au contraire que plus riche & plus floriſſante. Depuis cette époque l'Egypte, ſoûmiſe au joug de l'Alcoran, commença à regarder la Ville de *Masr* comme ſa capitale. Ce fut le ſéjour des Gouverneurs que les Califes, ſucceſſeurs de Mahomet, tenoient en Egypte; & elle conſerva cette prérogative juſqu'à * l'an 358. de l'Hégire, que le Calife *Mécz-Lédin-Allah*, de la famille des Fatimiens, qui régnoit alors en Afrique, fit paſſer en Egypte *El-Kaïed-Giauher*, Général de ſes armées, pour conquérir ce Royaume. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché de ſçavoir ſur quoi ce Prince fondoit l'eſpoir de cette conquête.

HISTOIRE

De la Conquête de l'Egypte par les Califes d'Afrique

Du tems que Méez-Lédin-Allah régnoit en Afrique, l'Egypte étoit gouvernée par une Reine dont l'Hiſtoire ne rapporte point le nom, & qui, à l'âge de dix-huit à vingt ans, comptoit au nombre de ſes adorateurs tout ce qu'il y avoit de ſujets ſoûmis à ſes ordres, ou de Princes voiſins de ſes Etats. La reputation de ſa beauté traverſant les deſerts arides de la Libye, étoit parvenue juſqu'aux rivages de l'Océan Occidental, & Méez-Lédin, au milieu de ſa puiſſance & de ſa grandeur, n'avoit pû reſter inſenſible à ce qu'on lui avoit rapporté de tant d'appas. Ce Prince, qui, outre les Etats qu'il poſſedoit en Afrique, ſe voyoit encore le maître de la Sicile & de la Sardaigne, ne trouvoit plus, ni dans les reſpects d'une

* De l'Ere Chrétienne, 970.

d'une Cour brillante & ſuperbe dont il étoit adoré, ni dans les délices d'un Serail nombreux & floriſſant dont il étoit l'ame, ce plaiſir piquant qui réſulte naturellement du témoignage ſecret que l'on ſe rend à ſoi-même d'être devenu un objet de vénération & de tendreſſe pour tout ce dont on eſt environné. Depuis le portrait charmant qu'on lui avoit fait de la jeune Reine d'Egypte, tout autre plaiſir que celui de s'en occuper lui étoit devenu inſipide. Il en avoit oublié juſqu'aux projets flatteurs d'ambition que ſon grand cœur ne pouvoit manquer de lui inſpirer. Au milieu des empreſſemens que tous ceux qui l'approchoient faiſoient paroître pour le ſervir & pour lui plaire, uniquement occupé de ſa paſſion naiſſante, le Calife ne ſongeoit qu'aux moyens capables de la ſatisfaire, ou de l'irriter.

Depuis que la Loi de Mahomet avoit proſcrit parmi ſes ſectateurs l'uſage des figures humaines, on ignoroit dans Tremecen l'effet de ces toiles ingénieuſes, qui, par des couleurs appliquées avec art & habilement aſſorties, ſçavent tracer aux yeux les traits les plus déliés & les plus charmans d'un beau viſage. A peine le pinceau le plus adroit oſoit-il même y allier enſemble des roſes & des lys, parce que par leur union ils ſervent à former un beau tein; & ce ne fut qu'avec une admiration mêlée de la ſurpriſe la plus vive, que dans le grand apartement du Palais, dans le Divan même, on vit paroître un matin le portrait de la Reine d'Egypte. Méez-Lédin, dont la magnificence égaloit le pouvoir, avoit ſçu par ſes libéralités attirer dans ſa Capitale tout ce qu'il y avoit en Europe d'ouvriers les plus excellens en tout genre. Mais les Peintres ſurtout avoient la preférence dans ſon eſtime. Il en avoit logé un certain nombre dans ſon Palais, où ils étoient entretenus, & où il les occupoit à ces ſuperbes Moſaïques, dans leſquelles l'or & l'azur qui y entroient, étoient beaucoup moins eſti-

eſtimables que l'art de l'ouvrier qui ſçavoit les mettre ſi richement en œuvre ſur des colomnes, ou des lambris. C'étoit par le moyen d'un de ces Peintres Européens, qui, ſous l'habit d'un Marchand Africain, avoit ſçû s'introduire à la Cour d'Egypte, que Méez-Lédin avoit obtenu le portrait dont je viens de parler; & à peine s'en vit-il poſſeſſeur, qu'il en fit tirer pluſieurs copies. Bientôt on vit le portrait de la jeune Princeſſe expoſé en toutes ſortes de grandeurs dans tous les apartemens du Palais, faire l'ornement de ces lieux, où quelque tems auparavant le Prophete même n'auroit pû paroître impunément en peinture. Le Calife lui-même portoit cette précieuſe image, repréſentée en petit, dans un cartouche de vélin, enchaſſée dans une bordure d'émail ornée de diamans, & pendue à ſon col avec un cordon d'or & de ſoye. Ce ne fut principalement qu'avec la derniere ſurpriſe, qu'on la lui vit porter à la Moſquée, lorſqu'à certains jours de la ſemaine ce Prince, qui ſe piquoit ſur-tout de paroître zélé pour ſa Religion, y alloit faire ſa priere. C'étoit-là l'unique Divinité à laquelle s'addreſſoient tous ſes vœux. Mahomet lui-même, lui eût-il abandonné la jouiſſance de ces jardins enchantés dont il a flatté l'eſpoir de ſes ſectateurs, ne pouvoit lui procurer un bonheur qu'il n'imaginoit pas pouvoir trouver ailleurs que dans les bonnes graces de ſa Princeſſe.

Des remedes ſi lents, au lieu de calmer l'impatience de ce Prince amoureux, ne ſervoient cependant qu'à l'enflammer de plus en plus, & à l'inquiéter davantage. Méez-Lédin ſongea à en employer de plus efficaces. Le mal du Calife ſembloit être contagieux, & s'être communiqué à ce Peintre Européen, dont il s'étoit ſervi pour obtenir le portrait de la Reine d'Egypte. Il étoit devenu éperdûment épris des charmes d'une des eſclaves de cette Princeſſe, & en rendant

compte au Calife de ſa commiſſion, il put lui faire un myſtère, ni de ſa paſſion, ni des eſpérances que cette belle perſonne lui avoit données. Ce fut à cet étranger que Méez-Lédin communiqua d'abord le deſſein qu'il avoit formé d'envoyer en Egypte une célèbre Ambaſſade, pour offrir à la Reine ſa perſonne & ſes Etats; & il lui fit entendre en même tems, que pour en aſſurer le ſuccès, il ſouhaitoit qu'il fût du voyage. Le Peintre étoit bienfait de ſa figure, & d'un âge à pouvoir encore cacher ſon ſexe ſous un autre habit. Avec des talens ſi conformes à l'uſage que le Calife en vouloit faire, il avoit encore le bonheur d'être François & amoureux. Ne l'eût-il pas été, le caractère ſeul de la Nation auroit ſuppléé, dans l'occaſion qu'on lui préparoit, à une paſſion moins réelle. Méez-Lédin concerta avec lui toute la conduite qu'il devoit tenir dans le voyage; & l'amoureux Peintre, ravi de trouver le moyen de ſervir en même tems ſa tendreſſe & un Prince pour lequel il avoit un véritable attachement, promit tout ce que l'on voulut.

Tout ce que nous liſons dans les Hiſtoriens de plus magnifique, au ſujet de ce qui s'eſt pratiqué par quelques Souverains dans des occaſions pareilles, n'approche pas de la ſuperbe Ambaſſade que le Monarque Africain fit alors paſſer en Egypte, pour offrir à la belle Reine de ce païs ſon cœur & ſon Empire. Quarante Seigneurs, tous Princes de ſon ſang, ou iſſus des familles les plus diſtinguées de ſes Etats, furent nommés pour ce voyage; & afin de rendre cette députation plus agréable à la jeune Princeſſe, il les choiſit tous parmi ce qu'il y avoit de plus leſte & de plus galant dans la brillante jeuneſſe qui compoſoit alors la Cour de Trémecen. A la tête de ces jeunes Seigneurs il étoit néceſſaire de mettre un perſonnage d'autorité, capable par ſon expérience & par ſa ſageſſe

de

de régler toutes leurs démarches, & de conduire la négociation avec cette habileté qui eſt l'ame de toutes les affaires, & qui décide ordinairement du ſuccès. Méez-Lédin jetta les yeux pour un emploi ſi important ſur le fameux Vizir *El-Kaïed-Giauher*, dont l'habileté & l'attachement lui étoient également connus. Le Calife s'ouvrit à ce Miniſtre ſur le choix qu'il avoit fait de ſa perſonne pour une négociation de cette conſéquence. Il lui fit entendre, qu'en le chargeant de cette commiſſion, il remettoit entre ſes mains le bonheur de ſes jours & la tranquillité de ſa vie; il l'inſtruiſit des avantages qu'il pourroit tirer du jeune Peintre François, deſtiné à l'accompagner, des meſures qu'il avoit priſes avec lui, & des eſpérances qu'il avoit fondées ſur cette intrigue; il lui recommanda les intérêts de ſa gloire, & plus encore ceux de ſon cœur; & que ne lui dit-il pas pour l'attendrir, & l'engager à le ſervir dans une occaſion ſi importante! Enfin tous les préparatifs étant faits pour le départ, cette brillante compagnie, ayant à ſa tête le Général des armées du Calife, traverſa les rues de Trémecen le premier jour de la Lune de Chatan, accompagnée des vœux & des bénédictions de tous les habitans de cette Ville qui s'étoient raſſemblés ſur ſon paſſage, tandis que d'une des fenêtres de ſon Palais le Calife lui-même la conduiſoit des yeux & du cœur. De-là elle alla camper à une petite lieuë de cette Capitale, dans une plaine, où elle fut jointe par dix-mille hommes des troupes de l'Etat, nommés pour l'eſcorter dans ſa route. Elle ne ſe reſſentit en rien des fatigues & des incommodités qui ont coûtume d'accompagner ces ſortes de voyages, où l'on eſt obligé de traverſer une mer de ſables arides, brûlés par les ardeurs du ſoleil. Chaque jour, quelques heures avant le départ, une eſpece d'avant-garde, compoſée de tous les Officiers de ces Seigneurs, & de deux-mille hommes

BODLEIAN OXFORD

destinés à escorter les équipages, décampoit du lieu où cette petite armée avoit fait alte, & alloit reconnoître au loin les cantons moins stériles, & les situations les plus avantageuses. Là chaque Seigneur trouvoit à son arrivée ses tentes & ses pavillons dressés dans l'aspect le plus favorable pour jouir du repos, & goûter la fraîcheur après les chaleurs qu'ils avoient essuyées pendant quelques heures. Méez-Lédin leur avoit même menagé à chaque campement tous les agrémens qu'ils auroient pû trouver dans leurs propres Palais & à la Cour, par les convois nombreux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens dont il les avoit fait préceder. Ce fut de cette sorte, qu'après avoir traversé les deserts de l'Afrique, les Ambassadeurs du Calife arriverent à la vûë du Caire, & vinrent camper à une petite lieuë de cette Ville.

Méez-Lédin avoit toutes les raisons imaginables de se promettre un heureux succès de cette Ambassade. Ce Prince, qui se voyoit alors à la fleur de l'âge, joignoit à une puissance fort étendue; une magnificence proportionnée. Il avoit de l'esprit, de la politesse & de l'enjouement, de la bravoure, de la prudence, & peut-être un peu trop de penchant à la tendresse. Il étoit d'ailleurs beau, bienfait, galant & libéral, adoré de ses sujets, redouté de tous ses voisins, & en état de n'appréhender lui-même aucune des Puissances dont ses vastes Etats étoient environnés. Avec de telles qualités, un cœur qui s'offre accompagné d'une couronne, se trouve rarement exposé à essuyer un refus. Mais l'entrepriſe de Méez-Lédin étoit de la nature de celles à qui un obstacle invincible ne permettra jamais de réussir. Giauher s'en apperçut dès le premier pas qu'il fit dans cette négociation. A peine fut-il arrivé sur les frontieres de l'Egypte, qu'on commença par le chicaner sur la qualité de son escorte. On lui fit même entendre

assez

assez clairement, qu'on ne lui permettroit jamais de passer plus avant avec des troupes si nombreuses. Il est vrai qu'on colora ce refus d'un prétexte assez spécieux en apparence. On lui dit qu'un parti de mécontens cabaloit à la Cour & dans les Provinces, & qu'il étoit à craindre qu'à l'approche de ces troupes étrangeres ils ne prissent cette occasion pour éclater. Le Général Africain sentit d'abord l'affront qu'on faisoit à son maître dans la personne de ses Ambassadeurs; mais il aima mieux le dissimuler, & paroître prendre en payement la mauvaise défaite qu'on lui donnoit, que de rendre l'outrage plus sanglant, en éclatant hors de saison. Dès lors il commença à tirer mauvais augure du succès de sa négociation. Cependant il passa par dessus ce pressentiment secret, dans l'espérance de vaincre par sa patience & son habileté, des obstacles qui n'étoient peut-être pas aussi insurmontables que cette première demarche sembloit le promettre. Il laissa la plus grande partie de son escorte sur la frontiere, & s'avança vers la Capitale, suivi seulement de deux-mille hommes. Mais au lieu d'y faire son entrée aussi-tôt après qu'il y fut arrivé, il alla camper, comme je l'ai dit, à quelque distance de ses murailles, & demanda huit jours de repos pour se remettre des fatigues du voyage, avant que de paroître à la Cour. Ce motif, dont le Ministre Africain se servoit pour colorer ce retardement, n'étoit qu'un prétexte & une adresse de ce Vizir pour cacher son véritable dessein. Le désir de servir la passion de son maître, & la crainte de n'en pas venir à bout, lui firent imaginer, que pour y réussir, il devoit d'abord travailler à gagner l'inclination des peuples. Il n'ignoroit pas que les Souverains, tout indépendans qu'ils sont, se voyent souvent engagés par leurs sujets dans des demarches qu'ils n'auroient jamais faites si la liberté du choix leur

eût été absolument permise; que naturellement on ne se porte pas à choquer de front le penchant général de toute une Nation, & que pour amener un Prince à ce qu'on désire de lui, le moyen le plus sûr est souvent, de prévenir en faveur du projet qui lui est proposé, ces mêmes peuples que la nature & le devoir soûmettent à son obéissance. Cette maxime parut sur-tout d'usage à Giauher dans l'occasion présente, où le foible Gouvernement d'une femme lui donnoit beaucoup d'avantage de ce côté-là. Il résolut donc de commencer par prévenir les Egyptiens en sa faveur; & comme rien n'est plus capable de frapper le peuple, toûjours admirateur d'une pompe extérieure, que le brillant & l'éclat, il crut pouvoir venir à bout de son dessein par ce délai qu'il fit demander à la Cour de la jeune Reine.

En effet, il seroit difficile de bien exprimer toutes les magnificences, qui pendant ce court intervalle éclaterent dans le camp des Africains, & dans l'entrée qu'ils firent ensuite. Au milieu de cette vaste enceinte qu'ils occupoient au pied des murs du Caire, quarante tentes destinées à loger les Ambassadeurs, & toutes couvertes de brocard ou d'autres étoffes de prix, formoient un croissant, & par la richesse de leurs ameublemens offroient un spectacle également surprenant & agréable. Ces tentes étoient accompagnées de côté & d'autre par celles qu'occupoient les Officiers, les domestiques & les équipages de ces Seigneurs. Ces dernieres formoient des rues tirées au cordeau, où plusieurs boutiques ouvertes offroient gratuitement aux passans des rafraîchissemens de toutes les sortes, des fruits, des liqueurs, souvent même des marchandises de prix. Enfin les troupes qui avoient suivi les Ambassadeurs, disposées sur les ailes, fermoient le camp, & sembloient en défendre les avenues.

Au centre de ce demi-cercle dont je viens de par-

parler, paroiſſoient trois pavillons beaucoup plus élevés & plus riches que tous les autres. Celui qu'on voyoit à la droite, ſervoit de demeure à Giauher, & étoit couvert de brocard d'or. Celui de la gauche étoit de même parure. C'étoit dans ce dernier que le Peintre François, deſtiné par le Calife à pénétrer les ſecretes diſpoſitions de la Cour d'Egypte, & à en profiter pour l'accompliſſement des déſirs de ce Prince, jouoit, ſous l'habit d'une eſclave, la première ſcene du nouveau rôle dont il avoit été chargé. C'étoit, diſoit-on, une jeune Européenne de condition, qui avoit coûté au Calife une ſomme conſidérable, & que ce Prince envoyoit en préſent à la Reine d'Egypte. Sous cet habit emprunté le jeune François jouoit parfaitement ſon perſonnage. Un air de jeuneſſe repandu ſur tout ſon viſage, ne laiſſoit pas à l'œil le plus perçant le moindre lieu de ſoupçonner la vérité du déguiſement; & ſi quelquefois il lui échapoit quelques petites libertés dans ſes manières, capables de trahir le ſecret de ſon ſexe, il étoit aiſé d'attribuer ces écarts peu fréquens aux défauts d'un païs, où les femmes plus ſages réellement que toutes celles du Levant, croyent par-là être en droit d'être moins circonſpectes ſur certaines formalités qu'elles regardent comme de pures bagatelles. Cent femmes que le Calife lui avoit données, & qui ignoroient parfaitement le ſecret de ſon état, étoient ſans ceſſe occupées à le ſervir, & à lui tenir compagnie; & à l'exception de l'amour & de la jalouſie qui étoient bannis de ce lieu, on peut dire que ce petit Serail étoit un abregé de toutes les autres paſſions frivoles dont ceux des Grands font leur occupation la plus ordinaire.

Cependant la richeſſe de ces deux pavillons n'approchoit point encore de la magnificence de celui qui occupoit le milieu. Ce troiſième pavillon, plus haut & plus vaſte encore que les deux

autres, étoit couvert en dehors d'un velours cramoisi, rehaussé d'une broderie d'or enrichie de perles & de pierreries, & portoit l'étendart du Calife. Le dedans étoit paré de même d'un velours blanc, plus riche encore que celui qui couvroit le dehors; & les rideaux de brocard d'or qui fermoient l'entrée de ce pavillon, relevés par des agraffes de diamans, laissoient appercevoir au milieu un trône d'argent massif, au haut duquel le portrait de la Reine étoit placé. C'étoit au pied de ce trône que tous les matins le Vizir Giauher, accompagné des autres Ambassadeurs, assis autour de lui sur de riches coussins de brocard tout brillans de pierreries, tenoit grand Divan, & se donnoit en spectacle à un peuple innombrable que la nouveauté du spectacle attiroit, & qui voyoit déja avec plaisir ces superbes étrangers reconnoître dans sa Reine leur maîtresse & leur Souveraine. Le reste de la journée se passoit dans ces agréables divertissemens qui sont propres à cette Nation, & dans lesquels elle excelle plus que toute autre. Ce n'étoient que carousels, que courses de bague. On voyoit les Ambassadeurs, & leur Chef lui-même, à la tête des troupes Africaines s'attaquer, se charger, se séparer, se rejoindre & se mêler ensuite en mille figures différentes, & représenter au milieu de la paix, l'image la plus vive de la guerre. Les habitans du Caire, sortis de leurs murailles pour jouir de ces fêtes & de ces divertissemens, regardoient avec surprise ces hommes, qui demandoient du tems pour se remettre de leurs fatigues, paroître plus disposés au combat qu'au repos, & sembloient par leur admiration respecter déja ceux qui devoient un jour être leurs maîtres.

A ces plaisirs de la journée succedoient ceux de la nuit, qu'une infinité de lumieres rendoient mille fois plus brillante que le jour même. Outre les courses de flambeaux qui succedoient aux

aux courſes de bagues, & étoient un ſpectacle abſolument nouveau en Egypte, tous les pavillons, toutes les tentes, toutes les rues du camp, étoient illuminées en mille manières différentes. Cependant des Joueurs d'inſtrumens, des Danſeurs, des troupes de Comédiens, occupoient dans différens quartiers un peuple infini, tandis que dans pluſieurs boutiques répandues dans cette vaſte enceinte, d'autres alloient faire emplette de fruits, de liqueurs, de parfums, & d'autres marchandiſes de toute eſpece, dont les Acheteurs n'étoient point obligés de demander le prix, comme les Vendeurs n'en demandoient de leur côté d'autre payement que celui de la reconnoiſſance. On ſe retiroit vers la pointe du jour, charmé de la généroſité de ces étrangers, & on ne pouvoit s'empêcher d'envier le ſort des peuples qui avoient le bonheur de vivre ſous la domination d'un Prince, dont la magnificence éclatoit ſi ſenſiblement juſques dans la perſonne de ſes Miniſtres.

Enfin le jour deſtiné à l'entrée des Ambaſſadeurs arriva; & on ne peut exprimer avec quelle ardeur le peuple, déja prévenu en faveur du maître qu'ils repréſentoient, s'empreſſa à leur marquer ſon zèle dans ce jour de cérémonie. Dès le grand matin toutes les rues par où la cavalcade devoit paſſer, furent couvertes de tapis & jonchées de fleurs, & les fenêtres de la Ville, ornées des étoffes les plus magnifiques, embaumoient l'air par l'odeur des parfums précieux qu'on y brûloit. Cependant tout le camp Africain à cheval n'attendoit que le moment du départ, lorſqu'à l'arrivée de douze Seigneurs de la Cour, nommés par la Reine pour accompagner les Ambaſſadeurs, tout le monde ſe mit en marche.

Douze-cens eſclaves à pied, tous habillés de neuf, & portant chacun les livrées de leurs maîtres, ouvroient cette ſuperbe entrée. Ils étoient

me neige, que conduiſoient autant de jeunes eſclaves auſſi beaux que l'Amour; & immédiatement devant le char marchoit ſeul le Vizir Giauher, à la ſuite des Ambaſſadeurs ſes collegues. Ce grand homme montoit ce jour-là un cheval barbe', dont la ſelle, couverte de lames d'or, & la houſſe de velours rouge, relevée auſſi en broderie d'or, étoient toutes ſemées de pierreries. Pour lui, il ſembloit avoir negligé à deſſein tous les agrémens que ſa perſonne eût pû tirer de la parure. Son habillement étoit à la vérité d'une étoffe précieuſe, mais très-ſimple, & ſans ornement. Il portoit ſeulement à ſon bonnet une plume de Héron, attachée avec une roſe de diamans, & à ſon côté le cimeterre garni de pierreries, qui étoient un préſent de ſon maître. Mais à l'âge de près de ſoixante ans, ce Général, fameux par tant d'exploits, avoit un air de majeſté & de grandeur qui le diſtinguoit beaucoup plus que tous les ornemens extérieurs dont il eût pû ſe parer. Sa vûë rappelloit le ſouvenir de toutes ſes victoires, & juſques dans le ſein des fêtes & des plaiſirs, on n'oſoit le regarder qu'avec le même reſpect qu'il inſpiroit au milieu des batailles. Deux eſclaves, mis ſuperbement, marchoient à ſes côtés, & tenoient les rênes de ſon cheval. Le reſte des troupes Africaines fermoit la marche.

Ce fut en cet ordre que les Ambaſſadeurs Africains, traverſant les rues de la Capitale de l'Egypte, arriverent dans la grande Cour du Palais, où quatre-mille hommes des gardes de la Reine, rangés en haye, les attendoient ſous les armes. Là ils mirent pied à terre, & furent reçus par les principaux Miniſtres de cette Cour, qui, après les avoir fait paſſer au travers de pluſieurs appartemens richement meublés, les introduiſirent enfin à l'audience de la Reine. Je ne m'amuſerai point à décrire toutes les magnificences de la ſuperbe ſalle où cette Princeſſe tenoit ſon

Di-

Divan. Quoiqu'on n'eût épargné pour l'enrichir, ni l'or, ni les marbres les plus précieux, il eſt certain que la Souveraine qui l'habitoit, n'y voyoit rien de plus beau qu'elle. Auſſi n'y eut-il aucun des jeunes Ambaſſadeurs qui, quoique prévenu des charmes de cette Princeſſe, ne ſe fût vû dans ce moment reduit à la tentation délicate de devenir le rival de ſon maître, ſi le reſpect & le devoir ne les euſſent forcés de baiſſer leurs regards, & d'étouffer dans eux-mêmes une flamme que la préſence de tant d'appas cherchoit à allumer dans leur cœur, & à laquelle toutes les loix impoſoient un éternel ſilence. A l'égard de Giauher, au lieu de ces ſentimens d'admiration, ſoit preſſentiment, ſoit que des lumieres plus perçantes lui fiſſent penétrer ce qu'il y avoit de plus caché dans les phyſionomies, il ſe trouva, à la vûë de la Reine, ſaiſi d'un certain trouble mêlé d'horreur, qui ſembla lui donner dès-lors les préſages les plus funeſtes pour la réuſſite de ſon entrepriſe. Cette premiére audience ſe paſſa toute entiere en cérémonies & en complimens. Les préſens du Calife paſſerent tous en revûë ſous les yeux de la Princeſſe, & ne furent pas reçus auſſi bien qu'ils le méritoient. L'eſclave Européenne fut le ſeul dont la Reine parut un peu contente. Un certain air mâle, que ſa phyſionomie offroit néceſſairement, fut pour cette Princeſſe un agrément nouveau qu'elle ne trouvoit point dans toutes les filles qui étoient à ſon ſervice. Peut-être s'imaginera-t-on que cette ſympathie étoit un ouvrage de la nature; point du tout. La nature n'inſpire point de tels ſentimens, & ne ſçait point ſe prêter à ce qui la détruit & la déshonore. Quoi qu'il en ſoit, l'eſclave du Calife fut reçue de la Reine d'Egypte avec toutes les careſſes que l'on peut imaginer. Non ſeulement elle la prit à ſon ſervice; elle lui fit encore donner un apartement ſéparé dans ſon Palais,

tout

tout voisin de celui qu'elle-même habitoit, & outre les femmes qui l'avoient suivie, cette Princesse lui en assigna encore cent autres, qui eurent ordre de lui obéir comme à elle-même. On offrit aussi à Giauher & à sa suite des logemens dans le Palais; mais ils s'excusèrent de les accepter, sous prétexte de leur grand nombre, & se retirerent dans le camp qu'ils avoient d'abord occupé sous les murailles de la Ville.

Cette première audience fut suivie de plusieurs autres, dans lesquelles, sans s'expliquer ouvertement sur les prétentions de son maître, pour ne pas mettre sa gloire en compromis, & sans sortir des termes généraux d'affection & d'attachement que ce Prince avoit, disoit-il, pour les intérêts de la Reine, Giauher cherchoit à penétrer les dispositions secretes de cette Princesse au-sujet du mariage qu'il avoit ordre de lui proposer. Mais ces offres de service & ces témoignages d'amitié étoient toûjours reçus avec tant de froideur & d'indifférence, que le prudent Vizir n'osa jamais hazarder une declaration plus précise. Tant de réserve rompoit toutes ses mesures, & mettoit à bout tous les expédiens que son expérience & son zèle pouvoient lui faire imaginer pour tenter le cœur d'une femme. Envain vantoit-il la puissance formidable du Calife, sa bravoure reconnue, sa prudence éprouvée en mille occasions différentes. Quelques Seigneurs de la Cour, quelques-unes des femmes favorites de la jeune Reine, que ce Ministre avoit déja sçu mettre dans ses intérêts par ses manières généreuses & engageantes, entretenoient sans cesse la Princesse des bonnes qualités & du mérite du Monarque Africain, de sa bonne mine, de son esprit, des charmes de sa personne, & des magnificences de sa Cour, dont il donnoit actuellement des témoignages si sensibles à l'Egypte. Tous ces traits s'émoussoient contre la dureté d'un cœur, qu'un mur d'ai-

d'airain ou de diamant sembloit mettre à couvert de toutes ces attaques.

Deux mois s'étoient déja écoulés, sans que les Ambassadeurs du Calife se vissent plus avancés dans leur négociation que le premier jour de leur arrivée. Giauher, peu accoûtumé à voir traîner en longueur une affaire dont il étoit chargé, & convaincu que ces retardemens ne pouvoient manquer de causer les plus vives inquiétudes à son maître, travailloit inutilement à penétrer un mystère, qu'il trouvoit chaque jour enveloppé des ténèbres les plus épaisses. On l'avoit déja assuré qu'aucune aversion pour le Calife n'avoit part aux obstacles qu'il rencontroit à l'exécution de son dessein. Tout ce qu'il appréhendoit, c'étoit qu'un heureux rival n'eût prévenu dans le cœur de la Reine les démarches qu'il avoit faites pour la gagner. Il mit tout en œuvre pour s'en éclaircir, & toutes ses recherches n'aboutirent qu'à le jetter dans de nouveaux doutes. Toutes les apparences sembloient condamner ses soupçons. La jeune Reine, renfermée dans son Serail, ou elle n'avoit d'autre compagnie que ses femmes, vivoit dans une retraite qui paroissoit devoir fermer la bouche à la médisance la plus maligne. Sa Cour n'étoit point composée d'une jeunesse brillante, telle qu'on auroit pû se flatter de la trouver auprès d'une Princesse qui se voyoit dans la saison de l'âge la plus charmante & la plus capable de plaire. La Cour d'Egypte n'étoit rien moins que le séjour des jeux & des plaisirs; ou s'ils y paroissoient quelquefois, ils étoient renfermés dans le secret du Serail, d'où ils éclatoient rarement au dehors. Tous les Ministres & les principaux Officiers de la jeune Reine étoient des gens d'un âge mûr & avancé; encore n'approchoient-ils que rarement de sa personne. Heureuse, si elle les eût du moins quelquefois écoutés, pour prendre leurs conseils sur

le

le gouvernement de ſes peuples ! Mais ces hommes ſages n'avoient pas plus de pouvoir auprès de leur Souveraine que les derniers de ſes ſujets. Toutes les graces paſſoient par le canal de certaines eſclaves favorites, qui avoient ſeules l'oreille de la Princeſſe, & diſpoſoient de tous les emplois. Les charges de l'Etat les plus importantes, les gouvernemens du Royaume les plus conſiderables, étoient le prix des ſervices honteux que des hommes inconnus & ſans talens rendoient à ces eſclaves dominantes. Cependant les perſonnes de mérite, que leur naiſſance ſembloit appeller au Gouvernement, vivoient éloignées de la Cour, tandis qu'une jeuneſſe toûjours bouillante, qu'on laiſſoit languir dans l'inaction, ſe livroit ſans remords à la molleſſe & à la debauche. Giauher fut témoin d'une partie de ces particularités; & ce qu'il ne put appercevoir par lui-même, il en fut inſtruit par les principaux de cette Cour, dont ſon génie magnifique & généreux lui avoit déja gagné l'affection. Il vit un païs riche & abondant, habité par des peuples ſans nombre, mais fort indifférens pour ceux dont ils étoient gouvernés, parce qu'ils ne recevoient aucunes marques de leur attention à faire leur bonheur; une jeuneſſe floriſſante, mais ſans occupation, & énervée par la debauche & les plaiſirs outrés auxquels elle ſe livroit ſans meſure; des Miniſtres ſans pouvoir & ſans emploi; des Seigneurs mécontens; des Grands dégoûtés d'un Gouvernement qui les retenoit dans l'oubli, confondus avec la multitude; & à la tête de tout cela une jeune Reine, qui dans le feu de l'âge, dans un rang capable d'allumer les paſſions les plus endormies, paroiſſoit n'avoir aucune inclination pour aucun homme, comme elle pouvoit compter de même de trouver un parfait retour dans le cœur de ſes ſujets, qui n'avoient aucun attachement pour ſa perſonne. Ces lumieres jetterent le Vizir dans un nou-

nouvel embarras. Sur ces connoiſſances il eût plus volontiers entrepris la conquête de l'Egypte, que celle du cœur de la Princeſſe. Mais toutes ſes démarches dépendoient du tems, de l'intrigue, & des ordres de ſon maître.

Cependant, depuis l'arrivée de l'eſclave Européenne, le Serail de la Reine d'Egypte ſembloit avoir pris une toute autre face. Aux plaiſirs qu'il renfermoit auparavant, s'étoit joint certain air de vivacité qui ne contribuoit pas peu à les rendre plus piquans & plus ſenſibles. Les vaſtes & nombreux apartemens qu'il contenoit, les magnifiques & ſuperbes jardins dont on avoit orné ſon enceinte, étoient marqués chaque jour par quelque nouvelle fête. Au milieu de ces divertiſſemens le Peintre François, logé, ſervi, honoré comme la Reine même, ne jouiſſoit point de cette félicité qui a coûtume d'être le fruit d'une ſatisfaction parfaite. Auſſi n'avoit-il, ni l'eſprit tranquille, ni le cœur content. Huit jours s'étoient déja écoulés depuis ſon entrée dans ce ſéjour, ſans qu'il lui eût encore été poſſible de joindre l'aimable eſclave qui étoit l'objet principal de ſon déguiſement. Il l'avoit vûë, à la vérité, mais toûjours confondue avec les autres femmes que la Reine traînoit à ſa ſuite, dans deux ou trois viſites que cette Princeſſe lui avoit déja rendues. Il s'imaginoit même avoir remarqué à ſa vûë dans les yeux & ſur le viſage de cette belle fille, certain air de triſteſſe, qu'il ne lui ſembloit pas pouvoir allier avec le plaiſir qu'elle devoit reſſentir naturellement de le ſçavoir ſi proche d'elle. Cette obſervation le jettoit dans des craintes, des ſoupçons, des incertitudes, qui lui cauſoient les inquiétudes les plus mortelles. Tout ce qu'il pouvoit découvrir des ſecrets de ce lieu myſtérieux, où jamais autre homme que lui n'avoit penétré, ne lui permettoit pas d'appréhender un rival. Il craignoit un malheur mille fois encore plus affreux; c'étoit l'oubli de cette belle perſonne; c'é-

c'étoit l'inconſtance naturelle à ſon ſexe. Elle ne m'aime plus, diſoit-il; à peine m'a-t-elle vû éloigné, qu'elle m'a cru, comme elle, capable de changement. Sans cela, comment, au travers de ce léger déguiſement, auroit-elle pû ne pas me reconnoître? Ces voiles qui me cachent à tout le reſte du monde, peuvent-ils dérober à ſon cœur la connoiſſance de ce que je ſuis? Ne nous flattons point, ajoutoit-il; mon idée eſt abſolument bannie de ſon eſprit; ſon cœur ne lui parle plus en ma faveur; je ne le reconnois que trop à ſes froideurs & à ſon indifférence.

Rempli de ces idées, le triſte Abdelmélec, c'étoit le nom Arabe que Méez-Lédin avoit donné au jeune Peintre, fut tenté mille fois d'aller découvrir ſon ſexe à la Reine; de ruiner par cette démarche toutes les eſpérances du Caliſe, que cette Princeſſe ne manqueroit pas d'accuſer d'avoir voulu déshonorer ſon Palais par cette indigne ſuppoſition, & de s'expoſer lui-même par ſon aveu à toute la vengeance de l'un & de l'autre. Il n'imaginoit point de moyen plus infaillible pour mettre fin promptement à une paſſion infortunée, dont les ſuites ne lui promettoient rien que de funeſte. Du reſte il s'étonnoit peu des tourmens auxquels il pourroit par-là s'expoſer. Il n'en connoiſſoit point de plus grand que celui d'aimer un objet aimable ſans aucun eſpoir de retour. Quelque lueur d'eſpérance, un reſte d'attachement pour les intérêts du Caliſe, peut-être même pour la vie, l'empêcherent d'exécuter ce téméraire deſſein. Cependant il erroit ſans ceſſe dans ces divers appartemens, dans ces vaſtes jardins du Serail, quelquefois ſuivi de quelques-unes des femmes que la Princeſſe lui avoit données pour le ſervir, ſouvent ſeul, & n'ayant pour toute compagnie que ſes chagrins, portant par-tout avec lui le trait empoiſonné qui l'avoit bleſſé.

Un jour ſes rêveries l'avoient conduit dans un cabi-

cabinet de verdure, situé au milieu d'une petite Isle, que l'art & la nature sembloient avoir menagée exprès dans ces superbes jardins pour le soulagement des Amans malheureux. On l'appelloit l'Isle des Amours. Deux ruisseaux argentés, sortis de la même source, baignoient ses bords, & se réunissant à son extrêmité, formoient une espece de cascade naturelle, où leurs eaux, par leur sombre murmure, sembloient se plaindre d'être obligées d'abandonner si-tôt ce lieu enchanté. Plusieurs ponts pratiqués sur ces deux canaux, & accompagnés de balustrades dorées, conduisoient dans ce délicieux séjour, où jamais le soleil ne troubla par ses rayons importuns l'agréable ramage d'un nombre prodigieux d'oiseaux différens, qui ne se lassoient point de chanter leurs amours à l'ombre du feuillage épais dont toute l'Isle étoit couverte. Quelques allées d'un sable ferme & uni, ornées de statues du plus beau marbre, & rafraîchies par des jets d'eau sans nombre, invitoient à la promenade; tandis que plusieurs siéges des plus propres & des mieux entendus, offroient aux personnes fatiguées la commodité de goûter en ce lieu l'air le plus pur & le plus frais. Au milieu de l'Isle s'élevoit un grand pavillon quarré, formé de treillages, & tapissé du bas en haut de la plus aimable verdure. Un lit de gazon, parsemé de fleurs, & préparé par les mains mêmes de la nature, occupoit une partie de ce délicieux réduit; & un petit ruisseau dont il étoit traversé, sortant à gros bouillons d'une source pure, sembloit destiné à endormir les soins les plus cuisans, & les plus cruelles inquiétudes.

Uniquement occupé des soins de sa passion, Abdelmélec entroit, sans y penser, dans ce lieu charmant & tranquille, lorsqu'il apperçut à une de ses extrêmités, une jeune personne assise sur le gazon, qui lui parut plongée dans la mélancholie la plus profonde. Cette vûë lui causa un trou-

trouble inconnu, dont il ne ſe ſentit pas le maître. Une main plus blanche que l'albâtre, & negligemment étendue, s'occupoit à cueillir quelques fleurs, tandis que la tête appuyée nonchalamment ſur l'autre, cette belle perſonne ſembloit ne faire uſage de ſes yeux que pour laiſſer couler quelques larmes. Abdelmélec, qui ne la voyoit que de côté, ne put d'abord deviner qui elle étoit. Un ſoupir que le ſouvenir de ſes peines lui arracha malgré lui, à la vûë de ce que ſouffroit cette charmante perſonne, lui ayant fait tourner la tête de ſon côté, il la reconnut pour Datéjan; c'étoit le nom de l'eſclave Géorgienne à laquelle il avoit ſacrifié ſa liberté. Quelle fut la ſurpriſe de ces deux Amans à une rencontre ſi peu attendue! Le jeune François revint le premier de la ſienne; & ſe jettant aux genoux de ſa maîtreſſe, dont il prit la main, qu'il baiſoit tendrement: Je vous rencontre enfin, lui dit-il; & l'amour par ce ſeul préſent qu'il me fait, ſemble vouloir me dédommager de toutes les peines qu'il m'a cauſées. Depuis huit jours que j'erre dans ce Palais, je vous cherche, charmante Datéjan, d'apartemens en apartemens, de boſquets en boſquets, ſans que vous ayez daigné faire un pas pour avoir avec moi un tête-à-tête. Je vous ai vûë tous les jours; & vos yeux ont ſemblé vouloir ſe derober à mes regards. Expliquez enfin ce myſtère, charmante perſonne, ajouta-t-il en lui ſerrant tendrement la main. Aurois-je perdu par mon éloignement les droits que je croyois avoir ſur ce cœur autrefois ſi ſenſible? Ou ſi vous conſervez encore pour l'infortuné Abdelmélec la tendreſſe que vous lui avez jurée, ces voiles ont-ils pû le cacher à vos yeux? Auriez-vous méconnu cet Amant tendre & paſſionné ſous les habits d'une eſclave du Calife? Ah! Abdelmélec, repartit aſſez vivement cette belle fille en le regardant tendrement, plût au Ciel que vous m'euſſiez toûjours été inconnu,

ou

ou que vous le fûssiez encore dans ces murs détestés qui nous renferment.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le jeune François, qui, tout rempli des idées funestes dont il s'occupoit nuit & jour depuis qu'il commençoit à désespérer de joindre l'esclave Géorgienne, ne put s'empêcher, à ce discours qu'elle lui tint, de se regarder comme sur le point de perdre en même jour sa Maîtresse, son honneur & sa vie. Il étoit trop de son intérêt d'éclaircir cette intrigue, pour n'en pas presser le dénouement. Aussi mit-il en œuvre les prieres & les instances les plus tendres, afin d'en venir à bout. Quoi! ma belle Maîtresse, s'écria-t-il, en reprenant les mains de Datéjan qu'il avoit quittées; quoi! serois-je bien assez malheureux pour que mon séjour auprès de vous pût vous causer quelque peine & quelque inquiétude? Vous même seriez-vous assez insensible pour me voir à regret dans des lieux où je puis enfin vous dire en liberté que je vous aime & vous adore? Ce retour en Egypte, dont vous semblez vous plaindre, & que j'ai souhaité avec tant d'ardeur, ce déguisement qui me parut si favorable pour vous convaincre de la vivacité de ma passion, & dont vous semblez tout appréhender, les ordres du Calife & le soin de ses intérêts y ont eu peu de part; l'amour seul que je sens pour vous en a été le principe. Seroit-il possible que je vous eûsse déplû par cet endroit même qui me paroissoit devoir servir plus que tout autre à vous prouver mon attachement? Vous repentiriez-vous déja des tendres sentimens que l'amour vous avoit inspirez en ma faveur? Ou quelque ennemi de notre bonheur, en découvrant le secret de mon déguisement, chercheroit-il à y mettre obstacle? Parlez, charmante Datéjan. Les momens sont précieux dans une conjoncture qui doit décider des intérêts de mon cœur, & peut-être de celui d'un Monarque puissant, qui sur le

seul rapport que je lui ai fait de vous, commence déja à s'intéresser lui-même à votre satisfaction. Parlez; expliquez-moi l'affreux mystère que vos paroles semblent me laisser entrevoir. Pour qui dois-je trembler? Que dois-je craindre? De qui faut-il que je me défie dans les murs de cet impénétrable Serail, si mon secret n'y a été pénétré que de vous? Est-ce de ma Maîtresse? Est-ce de la Reine? Ah! ce ne sont pas ses mauvais traitemens qui sont le plus à appréhender, reprit avec vivacité la belle esclave Géorgienne. Jouissez, Abdelmalec, jouissez, si la nature & l'amour le permettent, du sort heureux qui vous est ici préparé. Souvenez-vous seulement quelquefois dans ces lieux de l'infortunée Datéjan; il est plus de votre intérêt que vous ne pensez, de n'y être connu que d'elle.

Cette belle fille crut en avoir trop dit; elle sortit brusquement du cabinet, & allant rejoindre à grands pas ses compagnes, qu'elle retrouva dans une des allées de ce lieu enchanté, elle laissa son Amant dans la situation du monde la plus cruelle. Dans le peu de paroles que sa Maîtresse lui avoit dites, il croyoit remarquer une secrete jalousie, dont il ne pouvoit pénétrer la cause. Quelquefois une idée flatteuse lui faisoit imaginer pour un moment, qu'il n'étoit peut-être pas absolument indifférent à la Reine. Mais comment se persuader qu'une grande Princesse, recherchée par un puissant Monarque, qui lui faisoit offrir son cœur & sa main, eût daigné abaisser ses regards jusqu'à lui? Comment d'ailleurs se seroit-il imaginé qu'elle eût pû seule pénétrer le secret de son sexe, qui étoit encore jusques-là un mystère pour tout le reste des femmes du Serail? Mille idées confuses de crainte & d'espérance se croisoient dans son esprit, & y formoient un chaos qu'il ne lui étoit pas possible de débrouiller. Il revint enfin de son étonnement & de sa surprise; il courut après Datéjan, résolu

résolu d'éclaircir des doutes qui lui paroissoient plus insupportables que la mort même. Quelle douleur pour lui de ne pouvoir la rejoindre ! Il retourna s'enfermer dans son apartement, plus triste & plus inquiet qu'il ne l'étoit avant cette entrevûë. Son chagrin dégenéra bientôt en une noire mélancholie, qui fit tout appréhender pour ses jours. La Reine, qui en fut informée, en parut aussi inquiéte, que si de la vie de l'esclave Européenne eût dépendu la conservation de sa couronne. Ses femmes étoient sans cesse occupées par son ordre à inventer de nouveaux plaisirs, capables de dissiper l'esprit & d'égayer l'imagination la plus sombre. Ce n'étoient tous les jours dans le Serail que concerts charmans, propres à exciter à la gayeté, que spectacles divertissans, que bals, que comédies, que déguisemens les plus risibles & les plus grotesques. La jeune Princesse assistoit elle-même à toutes ces fêtes, & tâchoit par son enjouement & par ses caresses de dissiper cette humeur sombre dont elle ignoroit le principe. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne donnât à l'esclave favorite quelque nouvelle marque de son attention, par des présens, tous plus magnifiques les uns que les autres. Tantôt c'étoit un habillement superbe & d'un goût nouveau; tantôt c'étoient des bijoux rares & précieux; quelquefois elle lui envoyoit un assortissement de pierreries, dont cette Princesse prenoit plaisir à la parer, jusqu'à vouloir les arranger elle-même sur ses habits & dans sa coëffure. Cependant, au milieu de ces empressemens, la santé du triste Abdelmélec dépérissoit de jour en jour à vûë d'œil; sa beauté se passoit, comme celle d'une tendre fleur qu'un vent de Midi a touchée de son souffle empoisonné. Uniquement occupé de ses inquiétudes & de ses chagrins, insensible à tous les plaisirs qu'on cherchoit à lui procurer, à peine paroissoit-il faire la moindre attention à l'ardeur que

la Reine & toute ſa Cour témoignoient à l'envi pour lui plaire.

D'un autre côté le Vizir Giauher, toûjours attentif aux intérêts de ſon maître, & ennuyé de ne point recevoir de nouvelles du jeune François, le faiſoit preſſer tous les jours de plus en plus, de lui fournir des lumieres ſur leſquelles il pût régler ſes demarches. Il ſe ſervoit pour ce miniſtère d'une des femmes que le Calife avoit données au jeune Peintre pour l'accompagner. Ce Prince, ſans découvrir à cette femme le ſecret du déguiſement, lui avoit fortement recommandé ſes intérêts. Elle étoit même ſœur d'un des Seigneurs Africains qui compoſoient l'Ambaſſade. Cette qualité lui procuroit des diſtinctions dans le Serail de la Reine d'Egypte, où elle n'étoit point regardée ſur le même pied que les autres femmes. D'ailleurs, comme elle n'étoit venue, diſoit-on, que pour tenir compagnie à l'eſclave Européenne juſqu'au départ des Ambaſſadeurs, elle avoit la liberté de ſortir du Palais, & d'aller voir ſon frere au camp toutes les fois qu'elle le ſouhaitoit. C'étoit dans ces entrevûës que le Vizir l'avoit chargée d'inſtruire le jeune François du peu de progrès qu'il faiſoit dans ſa négociation, & de le ſolliciter de lui fournir les moyens d'en ſortir à ſon honneur, & à la ſatisfaction de ſon maître.

Au milieu de ſes inquiétudes & de ſes chagrins, devenu inſenſible à tout autre ſoin qu'à celui de ſon amour, Abdelmélec n'avoit point encore perdu le ſouvenir des marques de bonté qu'il avoit reçues du Calife. Il réſolut de ſervir ce Prince; mais Datéjan ſeule lui paroiſſoit propre à l'aider dans l'exécution de ſon deſſein, & il déſeſpéroit preſque de pouvoir la joindre. Depuis leur derniere entrevûë cette belle fille étoit tombée elle-même dans un état à faire compaſſion; la vûë des malheurs dont elle voyoit menacé

en

en même tems ſon Amant & ſon amour, l'avoit jettée dans une langueur qui lui permettoit à peine de ſortir de la chambre. Abdelmélec ne la voyoit plus que rarement, & n'imaginoit aucun prétexte pour obtenir de la Reine la permiſſion d'aller lui-même lui rendre viſite. Il découvrit ſon embarras à l'Africaine, à qui il marqua en même tems la néceſſité qu'il avoit d'entretenir l'eſclave Géorgienne, pour travailler à la ſatisfaction du Vizir; & elle le tira ſur le champ d'inquiétude, en s'offrant elle-même à lui menager un rendez-vous avec cette fille. Elle l'exécuta comme elle l'avoit promis. Elle vit Datéjan, & n'eut pas de peine à l'engager à une entrevûë, que cette belle fille commençoit elle-même à ſouhaiter autant que le jeune François. La triſte ſituation où elle ſe trouvoit reduite lui avoit fait faire des refléxions qui l'avoient enfin déterminée à cette demarche. Elle avoit conſideré, que par ſon ſilence elle trahiſſoit également ſes intérêts, ceux de ſon Amant, & les eſpérances que le Monarque Africain avoit conçues; que ce Prince méritoit par lui-même, par ſa magnificence & ſa libéralité, ainſi que par l'eſtime qu'il avoit déja conçue pour elle ſur le rapport du jeune François, qu'on ne le laiſſât pas plus long-tems dans l'ignorance d'un myſtère dont la connoiſſance étoit ſi néceſſaire à ſa gloire & à ſon repos; que ſi elle s'obſtinoit davantage à ſe taire, elle riſquoit également les jours de ſon Amant, qui mourroit bientôt d'inquiétude ou de douleur, ou qui, depuis les nouveaux ſentimens que la Reine avoit conçus pour lui, ne pourroit cacher encore long-tems ſon déguiſement, & ſe verroit bientôt expoſé par-là à des traitemens mille fois plus cruels que la mort même. Ces conſiderations lui firent juger qu'elle étoit en droit de trahir le ſecret de ſa Maîtreſſe. Elle ne ſe crut pas obligée de menager les intérêts de la gloire de cette Princeſſe

aux dépens de ſon propre bonheur & des jours de ſon Amant; & elle ne cherchoit plus qu'une occaſion favorable d'inſtruire Abdelmélec de tout ce qu'il devoit ſçavoir, lorſqu'elle la trouva dans la propoſition que la Dame Africaine vint lui faire de ſa part. Elle accepta donc ſans difficulté l'entrevûë qu'on lui demandoit. On convint que le lendemain à certaine heure, la belle Géorgienne ſe trouveroit dans un certain reduit du * Labyrinthe; qu'Abdelmélec s'y rendroit à la même heure, & que cependant, pour leur menager un plus long entretien, cet Amant, avant que de partir pour le rendez-vous, feindroit quelque indiſpoſition qui ne lui permettroit pas de voir perſonne.

On s'imagine facilement que l'heure de cette entrevûë fut également attendue de part & d'autre avec impatience. Elle arriva enfin cette heure ſi déſirée, qui devoit mettre fin à tant de peines. Quelques inſtans auparavant le jeune François avoit feint une violente migraine, qui l'obligeoit, diſoit-il, à ſe mettre au lit. On donna ordre auſſi-tôt à toutes ſes femmes de ſe retirer, & il ne garda auprès de lui que la Dame Africaine, qui reſta pour le ſervir. La Reine fut bientôt inſtruite de ce nouvel accident. Sur le champ elle envoya en ſçavoir des nouvelles, & elle ne ſe tranquilliſa, que lorſqu'elle apprit que cette attaque avoit dégeneré en un aſſoupiſſement profond, qui donnoit des eſpérances favorables pour les ſuites. Elle vouloit aller elle-même voir comment ſe portoit la malade; & elle n'en fut retenue que par ce qu'on lui dit qu'elle repoſoit, & que quelque ſatisfaction que pût lui apporter la viſite de S. M., il ſeroit dangereux de troubler un ſommeil, qui dans

* Il ſera parlé ailleurs de cette partie de l'apartement des femmes, & des raiſons qui lui avoient fait donner ce nom.

dans les circonſtances pouvoit lui être très-ſalutaire.

Cependant, par quelques iſſues derobées, le jeune François s'étoit rendu au Labyrinthe, où quelques inſtans après il vit arriver ſa charmante Maîtreſſe. Elle étoit ſi foible, qu'à peine pouvoit-elle ſe ſoutenir. Dès qu'il l'apperçut il ſe jetta à ſes genoux, où il lui marquoit par ſon trouble & par quelques larmes la joye qu'il reſſentoit de la revoir, lorſque cette belle fille le prenant par la main, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle: Levez-vous, cher Abdelmélec, lui dit-elle; il n'eſt plus tems de chercher à nous affliger l'un & l'autre; il s'agit de ſonger à aſſurer votre repos & le mien. Il eſt vrai qu'une jalouſie mal entendue, à laquelle j'ai eu la foibleſſe de me livrer, vous a coûté quelques ſoins & quelques peines. Que n'ai-je pas ſouffert moi-même dans cet intervalle! Croyez-vous que je n'aye pas au moins partagé vos déplaiſirs? Quand je voudrois vous le cacher, la triſte ſituation où vous me voyez reduite, ſuffiroit ſeule pour vous en convaincre. Mais vous m'aimez, Abdelmélec. Cette aſſurance me dédommage de reſte de tous les chagrins que je me ſuis cauſés moi-même par l'aveuglement funeſte auquel je me ſuis abandonnée. Oublions le paſſé, & ſongeons à nous mettre en état l'un & l'autre de ne plus redouter de pareilles traverſes. Songeons à ſervir le Prince généreux pour lequel vous vous intéreſſez, & à nous procurer à nous-mêmes un repos que nous goûterons mieux auprès de lui, que dans l'infame Serail de la Reine d'Egypte. Alors elle lui declara qu'il étoit aimé de cette Princeſſe, & que les ſentimens favorables qu'elle avoit pour lui, étoient le fruit de ſa premiére vûë. J'étois à la ſuite de la Reine, ajouta cette belle fille, lorſque le Vizir Giauher vous préſenta à cette Princeſſe. Je ne ſçais ſi je dois me flatter que la joye de vous trouver dans des lieux où vous comptiez de me revoir, rehauſſa l'éclat

de votre bonne mine; peut-être étoit-ce uniquement l'effet de votre déguisement. Quoi qu'il en soit, j'en fus aussi frappée que si je ne vous avois jamais vû. Ma maîtresse elle-même n'y fut que trop sensible. Comme je connois parfaitement ses inclinations, l'attachement que j'avois à vous regarder ne m'empêchoit point d'observer avec soin toutes ses manières. Je tremblai à la vûë d'un coup d'œil qu'elle vous porta. Dès-lors je prédis sa défaite, & je prévis dans le même moment tous les malheurs dont nous allions être menacés l'un & l'autre. La suite a dû vous faire connoître si j'avois tort d'en juger de la sorte.

En même tems cette belle fille rappella à son Amant une infinité de circonstances auxquelles jusqu'alors il n'avoit fait aucune attention, & qui toutes rapprochées, ne lui laissoient aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'on lui apprenoit. Il trembla à la vûë du précipice qui s'ouvroit sous ses pas, & qu'il n'avoit point encore apperçu; & ce qui acheva de le déconcerter, c'est que Datéjan lui declara que cet amour n'étoit plus un mystère; qu'il étoit déja connu de tout le Serail, & qu'il ne tarderoit pas à l'être bientôt de toute la Ville. Vous vous troublez à ce récit, continua la belle Géorgienne? Attendez, Abdelmélec, attendez à frémir, que vous soyez instruit jusqu'où vont vos malheurs & les miens. Je l'avoue; je vis avec douleur cette passion naissante, & une secrete jalousie me fit imaginer avec chagrin, qu'une autre prétendit à la possession d'un cœur que je croyois m'apartenir. Cependant je sçus me rendre justice. Je reconnus tout l'avantage que donnoit à la Reine la supériorité d'une Couronne, & plus encore celle de ses charmes. Si la Reine d'Egypte vous eût regardé avec les mêmes yeux que l'infortunée Datéjan, si elle n'eût eu pour vous que des sentimens que la nature ne condamne point, & qui semblent autorisés

par

par la foibleſſe de notre ſexe, je lui aurois cedé, ſi non ſans peine, du moins ſans me plaindre que de mon malheur, une conquête qu'elle me ſembloit mériter mieux que moi. Mais le croirez-vous, Abdelmélec, & oſerai-je vous le dire ? Ce n'eſt pas vous qu'aime cette malheureuſe Princeſſe; c'eſt dans vous l'eſclave du Calife d'Afrique qu'elle adore.

Datéjan éclaircit enſuite cette énigme. Elle dit à ſon Amant, que ſa maîtreſſe avoit eu toute ſa vie une averſion extrême pour les hommes; que c'étoit ce qui juſques-là lui avoit fait rejetter les offres de pluſieurs puiſſans Princes qui l'avoient déja fait demander en mariage; que c'étoit par la même raiſon que juſqu'alors elle avoit paru recevoir avec tant d'indifférence les avances du Calife, & que s'il en venoit à une declaration dans les formes, elle ne doutoit point qu'il ne dût s'attendre, comme tous les autres, à eſſuyer un refus; qu'au reſte cette averſion n'étoit fondée ſur aucune raiſon particuliere qu'eût cette Princeſſe de haïr ce ſexe; qu'un penchant oppoſé qu'on avoit remarqué en elle dès ſa jeuneſſe, en étoit l'unique principe; que c'étoit par ce motif qu'on la voyoit entretenir un Serail auſſi nombreux & auſſi choiſi que pourroit l'avoir le plus voluptueux de tous les Princes; que cette malheureuſe inclination n'avoit déja que trop de fois éclaté aux yeux de toute la Cour, à la honte de cette Princeſſe, qui par-là s'étoit attiré la haine & le mépris de tous ſes peuples; que la paſſion qu'elle avoit conçue pour lui, étoit de la même nature; qu'elle paroiſſoit même plus violente que toutes celles qu'elle avoit reſſenties juſqu'alors pour quelques eſclaves qu'elle avoit aimées de même; qu'elle lui en donneroit bientôt des marques, & qu'elle ne doutoit point, pour peu qu'il fût d'humeur à flatter ſon inclination, que ce nouvel amour n'éclatât d'une maniere à achever de rendre cette

Princeſſe odieuſe. Elle ajouta, que c'étoit ce dont elle avoit voulu l'avertir, lorſque dans le pavillon de l'Iſle des Amours elle lui avoit dit, qu'il étoit de ſon intérêt que le ſecret de ſon déguiſement ne fût connu que d'elle ſeule, puiſque ſi la Reine en étoit inſtruite, il devoit s'attendre à tous les traitemens les plus cruels & les plus indignes; qu'elle n'avoit pas voulu alors s'expliquer davantage, dans l'eſpérance que cette paſſion n'auroit peut-être aucunes ſuites; que depuis elle avoit eu la douleur de s'appercevoir du contraire; que le chagrin qu'elle en avoit eu, l'avoit reduite dans l'état déplorable où il la voyoit; qu'au reſte ſon parti étoit déja pris; que la mort ne l'effrayoit point; qu'elle l'attendoit avec patience & ſans inquiétude; qu'elle le prioit ſeulement de prendre ſes meſures ſur les avis qu'elle lui donnoit; & qu'elle mourroit ſatisfaite, pourvû qu'en expirant elle eût le plaiſir de voir l'honneur & les jours de ſon Amant à couvert.

Cette belle fille finit ce diſcours par un torrent de larmes, qu'Abdelmélec prit toutes les peines du monde à eſſuyer. Ce Jeune-homme avoit écouté tout ce récit avec des mouvemens fort différens. Ce que ſa Maîtreſſe lui avoit dit d'abord des ſentimens avantageux que la Reine avoit pour lui, l'avoit flatté agréablement. Abdelmélec ne ſongeoit point à être infidèle; mais il n'étoit pas exempt de la vanité naturelle à un ſexe auſſi-bien qu'à l'autre; & ſans ceſſer d'aimer ſa Maîtreſſe, il n'auroit point été fâché de ſe voir aimé d'une belle Reine. Mais il frémit d'horreur au ſeul récit que lui fit Datéjan de la nature de cette paſſion. La vûë des dangers auxquels elle ne pouvoit manquer de l'expoſer, le fit trembler; & il prit dès-lors la réſolution de mettre tout en œuvre pour ſortir d'un feu funeſte qu'il commençoit à déteſter. Il la communiqua à ſa Maîtreſſe, après l'avoir raſſurée

de

de ſes craintes, & lui avoir juré cent fois de ne jamais l'abandonner; & ils convinrent entr'eux, de donner inceſſamment avis au Vizir de ce qui ſe paſſoit dans le Serail. Ils conclurent auſſi, qu'en attendant les meſures que ce Miniſtre pourroit prendre ſur ces nouvelles, Abdelmélec, pour mieux cacher ſon déguiſement, ſe conduiroit avec plus de réſerve & de précaution que jamais, ſans cependant rebuter la Princeſſe. Cet Amant, à qui cette entrevûë avoit rendu une partie de ſon enjouement, pria même la belle Géorgienne de lui permettre d'avoir quelques complaiſances pour la Reine. Il lui promit en revanche qu'elles ne ſerviroient qu'à faire faire à cette jeune Princeſſe quelque extravagance dont ils ne manqueroient pas de ſe réjouir. Ces deux Amans ſe ſeparerent de la ſorte, après avoir pris des meſures pour ſe revoir ſouvent dans le même lieu, & après s'être juré cent fois de s'aimer toûjours. Abdelmélec rentra de-là dans ſon apartement, d'où il envoya au Vizir un détail de toute cette converſation.

Giauher ne fut pas frappé de cette nouvelle autant que tout autre l'auroit été. Prévenu qu'il étoit déja contre cette Cour par les obſervations qu'il avoit faites, il ne regarda ce récit, que comme l'explication d'une énigme qu'il devinoit confuſément, ſans en appercevoir le véritable ſens, & comme une confirmation d'un ſentiment ſecret qu'il portoit déja dans lui-même, & que cette lettre ne faiſoit que développer. Ce n'étoit pas d'ailleurs la premiére fois qu'il avoit entendu parler des inclinations extraordinaires de la Reine d'Egypte. Il eſt vrai qu'il avoit ajouté peu de foi à tout ce qu'on lui en avoit dit. Il ſçavoit, qu'accoûtumés à critiquer la conduite de leurs Souverains, les peuples croyent ſe faire un mérite de leur indocilité, en noirciſſant ſouvent ſans ſujet les moin-

dres démarches de ceux qui les gouvernent. Ce qu'on lui mandoit du Serail lui parut plus sérieux, & mériter plus d'attention. Cependant, plus l'accusation étoit grave, plus il crut devoir prendre de précautions avant que d'éclater. Au lieu d'écrire d'abord à son maître, il jugea à propos de s'éclaircir auparavant, par lui-même de la vérité. Il conçut sagement, qu'une passion telle qu'on disoit être celle dont la jeune Princesse étoit attaquée, ne pouvoit long-tems demeurer secrete; qu'elle éclateroit bientôt au dehors; & il attendoit cet éclat comme une preuve convaincante sur laquelle il voulut fonder la vengeance qu'il méditoit.

La Reine ne le laissa pas long-tems languir dans l'impatience. Cette Princesse, que la feinte indisposition de l'esclave Européenne avoit tenu fort inquiéte, ne fut pas plutôt avertie que son reveil permettoit de la voir, qu'elle se rendit à son apartement. La situation dans laquelle elle la trouva, surprit si agréablement la jeune Princesse, qu'elle ne put s'empêcher de lui en faire compliment. La conversation que le jeune François venoit d'avoir avec sa Maîtresse, avoit rendu en un instant à son tein cet éclat que depuis deux mois le chagrin avoit effacé. Ses yeux étoient plus vifs qu'à l'ordinaire, sa conversation plus enjouée. La Reine ne pouvoit se lasser de le féliciter sur un mal de tête qui sembloit être venu exprès pour lui ramener la joye & la santé. Elle resta jusqu'au soir dans l'apartement d'Abdelmélec, & ne se retira qu'après lui avoir proposé pour le lendemain une promenade sur le Nil, que le jeune François accepta avec toutes les marques possibles de reconnoissance. Ce fut en cette occasion que la Princesse donna pour la première fois à ce Jeune-homme des marques publiques de son attention, & des sentimens favorables qu'elle avoit pour lui. Non seulement elle voulut qu'il fût dans le même

me bateau qui la portoit, & auprès de ſa perſonne; elle le fit même manger ſeul à ſa table, & au retour, qui fut fort avant dans la nuit, ſous prétexte qu'il étoit tard, elle ne voulut pas permettre qu'il retournât dans ſon apartement, & le fit coucher dans le ſien.

Quoiqu'on parlât déja beaucoup de ce voyage, dont on racontoit pluſieurs particularités, vrayes ou non, qui n'étoient pas à l'avantage de la Reine, ce ne fut rien en comparaiſon des murmures qu'excita une partie de chaſſe qu'elle fit quelques jours après, & où elle voulut encore que le jeune François l'accompagnât. Elle ſe conduiſit dans cette occaſion avec ſi peu de réſerve, elle y donna à ce Jeune-homme des témoignages ſi marqués de ſa paſſion, qu'on ne parloit plus d'autre choſe à la Ville comme à la Cour. L'hiſtoire des Amours de la Reine & de l'eſclave Européenne faiſoit le ſujet de toutes les converſations. Déja dans toutes les maiſons de la Ville on voyoit courir leur Epithalame, compoſé par quelques Poëtes de la Nation, qui n'avoient pas manqué de profiter du privilege accordé à la Poëſie, pour peindre cette union de toutes les couleurs que leur imagination avoit pû leur fournir. Abdelmélec lui-même, que les tendreſſes de la Princeſſe commençoient à allarmer, avoit écrit au Vizir qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. Ce Miniſtre, bien informé d'ailleurs de toutes les circonſtances de cette intrigue, crut qu'il étoit tems enfin d'avoir recours au dernier remede. Il écrivit au Calife Méez-Lédin-Allah un détail exact & circonſtancié de ſa négociation, & de ce qui ſe paſſoit à la Cour d'Egypte. Il y joignit toutes les lettres que le Peintre François lui écrivoit du Serail, & après avoir fait ſouvenir ce Prince des intérêts de ſa gloire, plus encore que de ceux de ſon amour outragé, il finiſſoit en lui demandant ſes derniers ordres. Un homme de confiance fut chargé du paquet,

& eut ordre de rapporter la réponſe du Calife avec toute la diligence poſſible.

Ce Prince, renfermé dans ſon Palais de Trémecen, & uniquement occupé du plaiſir qu'il trouvoit à conſiderer le portrait de la Reine d'Egypte, attendoit avec une tranquillité mêlée d'inquiétude les nouvelles du ſuccès de ſon Ambaſſade. Les premières qu'il avoit reçues de ſon Vizir ne lui étoient pas à la vérité favorables; mais elles étoient ſi peu circonſtanciées, qu'il ne déſeſpéroit pas encore de réuſſir dans ſon deſſein. Si l'amour ne pouvoit fléchir en ſa faveur le cœur de la jeune Princeſſe, il ſe flattoit que du moins la vûë de ſes intérêts ne lui permettroit pas de refuſer ſon alliance. Cependant l'impatience qu'il avoit d'apprendre des nouvelles de cette Cour, lui avoit fait donner ordre d'arrêter ſur la frontiere tous ceux qui viendroient de ce côté-là, & de les lui amener. C'eſt ainſi qu'en cherchant à avancer ſon bonheur, on travaille bien ſouvent à le détruire. Un jour ce Prince ſe promenoit dans les jardins de ſon Palais, lorſque ſes Officiers amenerent devant lui, un homme qu'on venoit d'arrêter au port, & qui, diſoit-on, arrivoit d'Egypte. C'étoit un marchand de Trémecen, déja âgé, à qui un motif de Religion & d'intérêt avoit fait entreprendre le voyage de la Mecque. A ſon retour en Egypte il s'étoit embarqué à Alexandrie, pour éviter les incommodités inſeparables de la route de terre, & il revoyoit à peine ſa patrie, que les Officiers du Calife lui ſignifierent l'ordre de paroître en ſa préſence. A peine Méez-Lédin eut jetté les yeux ſur ce viellard, qu'il ſentit un trouble ſecret, dont la cauſe lui étoit inconnue. Il l'interrogea d'abord avec bonté ſur les différentes particularités de ſon pélerinage, ſur les incommodités de la route, ſur les ſaints lieux qu'il avoit viſités à la Mecque & à Médine; enfin il lui demanda, ſi dans ſon voyage il n'avoit ap-

appris aucunes nouvelles de ce qui se passoit en Egypte ? J'ai fait si peu de séjour dans ce Royaume, Seigneur, lui répondit le Marchand avec ingénuité, qu'il seroit difficile que je pûsse satisfaire votre curiosité sur cet article. Ce que j'y ai appris, & ce que je n'oserois avancer si plusieurs Marchands de cette Nation ne me l'avoient attesté comme un fait certain, c'est que depuis quelques mois la Reine de ce pais est devenue, dit-on, amoureuse d'une fille arrivée depuis peu dans son Serail, qu'on appelle, je pense, l'esclave Européenne. Il ne me conviendroit pas, Seigneur, de vouloir vous faire le portrait d'une personne que je n'ai jamais vûë. Je ne vous fatiguerai point non plus du détail d'une infinité de circonstances qu'on rapporte de cette nouvelle passion, & qui pourroient n'être pas exactement vrayes. Ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai appris cette nouvelle qu'avec horreur, & que c'est avec toute la satisfaction possible que je revois aujourd'hui une terre, où j'ai le bonheur de vivre sous un Prince qui ne souffre point dans ses Etats de pareils monstres.

Le vieillard finit sa relation en cet endroit ; & l'on peut imaginer sans peine l'impression que ce récit dut faire sur le cœur amoureux du Calife. Il congédia sur le champ le Marchand, après lui avoir fait délivrer cent sequins, pour recompense de sa nouvelle. Pour lui, il se retira dans son apartement, accablé de mille passions différentes, que la confusion où il se trouvoit ne lui permettoit pas de développer. Son amour mépriſé, sa gloire outragée, la nature qui semboit lui demander vengeance d'un si détestable attentat, livroient tour-à-tour mille combats différens à un reste de tendresse, qui soutenuë du silence du Vizir, travailloit encore à défendre dans le cœur de ce Prince les intérêts de la Reine d'Egypte. La santé du Calife ne put resister longtems à tant d'assauts. Il tomba

dans

dans un délire, suivi d'un assoupissement léthargique, d'où il ne se réveilla qu'à l'arrivée du courier que lui dépêchoit le Vizir. Je sçais ce qui vous amene, lui dit ce Prince d'un air tranquille & assuré, dès qu'il le vit entrer dans sa chambre; préparez-vous à repartir sur le champ; je ne vous donne que le reste du jour pour attendre mes derniers ordres. En même tems il fit ouvrir ses lettres, dans lesquelles il trouva les preuves & la conviction du crime; & il ne crut pas devoir différer plus long-tems à satisfaire à ce que sembloient exiger de lui la gloire & la vengeance. Il fit appeller l'envoyé de Giauher; & lui remettant les ordres qu'il addressoit à ce Ministre: Portez à mon Vizir, lui dit-il, les ordres émanés du trône souverain du Roi des Rois. Partez, fidèle envoyé. Que la garde, qui veille nuit & jour sur le tombeau du Chef des Prophetes, accompagne vos pas, & qu'à votre arrivée tout obéisse à mon noble signe.

Dans la lettre que le Calife écrivoit à Giauher, ce Prince, après lui avoir donné les éloges que méritoit la prudence avec laquelle il s'étoit conduit dans cette négociation, lui marquoit, qu'après l'avoir choisi pour être l'Ambassadeur de son amour, il le faisoit l'exécuteur de ses vengeances; qu'auparavant il avoit été sous ses ordres un Nonce de paix; qu'il lui ordonnoit à présent de devenir pour l'Egypte un foudre de guerre. Je vous mets le fer à la main, disoit-il à ce Ministre en finissant; la terre & la mer vont se couvrir d'hommes soûmis aux ordres glorieux qu'ils recevront de votre bouche. Purgez la terre des monstres dont elle est infectée. Combattez, honoré Vizir, avec le bras redouté de l'invincible Empereur qui commande à tous les Empereurs du monde. L'épée du glorieux Chef des saints Prophetes marchera devant vous, & le souffle du Roi des Rois dissipera vos ennemis comme la paille. En même

tems

tems Mécz-Lédin ordonna à toutes ſes troupes de ſe tenir prêtes à partir dans trois jours. Au bout de ce terme cent-mille hommes, embarqués ſur différens vaiſſeaux de toutes grandeurs, couvrirent la mer d'Afrique, & firent voile vers les côtes d'Egypte.

Je ne m'arrêterai point à faire un détail ennuyeux de cette fameuſe expédition. Dès que Giauher parut à la tête de cette redoutable armée, & qu'il eut fait entendre le nom du Calife Mécz-Lédin-Allah, tout ſe ſoûmit; tout plia; tout baiſſa la tête ſous le joug du vainqueur. Les peuples vinrent à l'envi recevoir les ordres du Général Africain; les Villes lui ouvrirent leurs portes. Après avoir conquis toute la baſſe Egypte, ſans avoir perdu un ſeul homme, il alla ſe préſenter devant la Capitale, & campa avec ſes troupes dans le lieu même qu'il avoit occupé peu de mois auparavant avec les Ambaſſadeurs de ſon maître. Cette Ville, la plus riche & la plus forte de tout le Royaume, ne fit pas plus de réſiſtance que toutes les autres. L'Hiſtoire ne dit point de quelle manière elle ſe ſoûmit, ni ce que devint dans ce renverſement de fortune la malheureuſe Princeſſe qui avoit donné lieu à cette révolution. On ſçait ſeulement que, maître de la Capitale & du Palais, Giauher y fit proclamer publiquement Mécz-Lédin-Allah Caliſe d'Egypte; que le reſte du païs ſuivit bientôt l'exemple de cette Ville; & que, pour dédommager le Peintre François des chagrins & des inquiétudes auxquelles ſon déguiſement l'avoit expoſé, ce Général lui permit, avec l'agrément du Caliſe, d'épouſer la charmante Datéjan, à qui le Monarque Africain étoit en quelque ſorte redevable de ſa conquête.

Origine du nom de Caire.

Cependant, comme Giauher connoiſſoit l'averſion naturelle de ſon maître pour le ſéjour des Villes, ce Général, en attendant l'arrivée du Caliſe en Egypte, s'occupa à faire travailler à un mur

mur épais & élevé, qui environnoit cette vaſte plaine où toute ſon armée campoit; afin que ce Prince pût y habiter ſûrement avec tous ſes Généraux, ou ſous des tentes, s'ils le jugeoient à propos, ou dans des maiſons qu'ils feroient bâtir à leur fantaiſie. Cette enceinte ſe remplit enſuite de Palais, de Moſquées, & forma une grande Ville, qui s'enrichiſſant inſenſiblement des dépouilles de la Ville de *Maſr*, qu'on abandonnoit pour venir habiter ce nouveau ſéjour, devint elle-même la Capitale de l'Egypte. Giauher, en mémoire de ſa conquête, donna à cette nouvelle Ville le nom d'*El-Cahera*, terme Arabe, qui ſignifie *la Victorieuſe*. C'eſt de-là que les Venitiens & les Florentins, qui ont été les premiers négocians Chrétiens, à qui on a accordé un établiſſement dans cette Capitale, formerent par corruption le nom de *Cairo*, auquel ils ajouterent le terme de grand, à cauſe de ſa beauté & du nombre de ſes habitans; terme que nous avons adopté, en appellant cette Ville *le grand Caire*. Je ſçais que quelques Auteurs rapportent différemment l'origine de cette Capitale, & du nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils diſent, que du tems d'un Roi d'Egypte, nommé Mohez, un Seigneur qui commandoit pour ce Prince dans la Ville de *Maſr*, fit bâtir un Château proche de cette Ville, pour la mettre de ce côté-là à couvert de toute inſulte, & qu'il appella cette forteresſe avancée *Cairet*, du nom de ſon épouſe; que cette petite place s'accrût inſenſiblement, & qu'en devenant dans la ſuite plus conſiderable, elle ne laiſſa pas de conſerver toûjours l'ancien nom de *Cairet* qui lui avoit été donné.

Situation de cette Ville.

Quoi qu'il en ſoit, la Ville du Caire eſt ſituée au 28. degré 58. m. de Latitude Septentrionale. Elle ſe diviſe, comme on le conçoit aiſément par tout ce que j'ai dit, en vieille & en nouvelle. La vieille, qu'on appelle communement le

le vieux Caire, eſt ſur le bord Oriental du Nil, c'eſt-à-dire à la rive droite de ce fleuve. Ce lieu, qui eſt aujourd'hui preſque déſert & inhabité, n'a rien de remarquable que les greniers de Joſeph, dont je parlerai dans la ſuite. La nouvelle, qu'on nomme abſolument le Caire, eſt aſſiſe dans une plaine de ſables, ſituée à une petite lieuë vers le Nord de la vieille Ville, & n'eſt éloignée du Nil, qu'elle a au Couchant, que d'environ un quart de lieuë, s'étendant le long de la montagne, ſur laquelle eſt bâti le Château. Il n'y a point de doute que l'ancienne ſituation ne ſoit infiniment plus belle, plus riante & plus avantageuſe que la nouvelle. Le voiſinage de l'eau, la fraîcheur de l'air, le plaiſir de la vûë, ſont des agrémens que l'on n'a point au Caire, & qui cependant ſont fort à déſirer, principalement dans un païs où plus de la moitié de l'année le ſoleil donne avec tant de force.

Il faut cependant avouer, quoi qu'en diſe Monſieur le Vayer, que le Caire n'eſt pas la Capitale du monde la plus chaude. Je ſçais que cette Ville eſt de tous côtés environnée de ſables; que l'air n'y eſt point temperé par les pluyes, puiſqu'il n'y en tombe point; que les maiſons des particuliers ne ſont pas capables de les défendre des ardeurs du ſoleil, que les montagnes augmentent encore, & qu'on les y ſent quelquefois très-vivement. Mais ſi l'on conſidere d'un autre côté, que pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, c'eſt-à-dire dans la ſaiſon de l'année où le ſoleil a le plus de force, il régne au Caire, preſque ſans interruption, un vent de Nord aſſez violent, qui rafraîchit l'air à un point, que les Grands du païs ne peuvent demeurer dans leurs ſalles ſans veſtes fourées; que pendant ces mêmes mois, & même durant une partie de celui de Septembre, la croiſſance du Nil attire des nuages, qui ſe conſervent depuis cinq heures du

du matin jusqu'à huit, qu'ils sont entierement dissipés; on reconnoîtra qu'il n'est pas si difficile d'y supporter les chaleurs, que quelques Ecrivains l'ont avancé. Pour moi, qui n'y suis pas moins sensible qu'un autre, j'avoue qu'elles ne me paroissent pas extrêmes, quoiqu'on m'assure qu'il en a plus fait depuis mon arrivée en cette Ville, qu'on n'y en avoit éprouvé depuis dix-huit ans. Monsieur le Vayer pouvoit dire avec plus de justesse, que le Caire est la Capitale du monde où l'hyver se fait le moins sentir, puisque ceux qui ont voyagé aux Indes, en Ethiopie, en Amérique, & en différentes autres régions de la terre, conviennent unanimement, que cette Ville & ses environs sont le lieu le plus charmant qui se rencontre dans tout le reste de l'Univers. Non seulement on n'y a jamais senti la gelée, ni vû de neige; il est même rare qu'il y pleuve une demi-heure en un an. Il y a à présent trois ans entiers qu'il n'y est pas tombé une goutte d'eau. Aussi les maisons n'y sont-elles pas ordinairement couvertes; ou si elles le sont, c'est d'une manière incapable de resister le moins du monde à la pluye.

Ce que je trouve de plus charmant dans le climat de ce païs, c'est qu'on n'y est point assujetti, comme ailleurs, à l'incommode alternative de la pluye & du beau tems; que les jours y sont toûjours semblables; & qu'on peut être sûr que le soleil qui y luit aujourd'hui, y brillera encore demain. Ajoutez à cet avantage, que les arbres y conservent toûjours leur verdure; qu'au mois de Novembre sur-tout, lorsque le Nil s'est retiré dans son lit, la campagne n'est plus qu'une prairie continuelle, dont la vûë enchante & dont l'odeur embaume. Les fleurs & les fruits y sont en abondance; en un mot, on peut dire que le Printems & l'Automne s'y trouvent parfaitement réunis. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est qu'alors on n'y sent pas même

ne de vent, tant la nature ſemble s'être efforcée à rendre cette ſaiſon de l'année auſſi agréable que riante en ce païs. Auſſi puis-je aſſurer, que rien ne manque pour la rendre charmante, non pas même le gibier, dont la terre ſemble alors toute couverte. A la vûë de tant d'avantages, n'eſt-on pas forcé de convenir, que ſi l'on a quelque incommodité à ſouffrir des chaleurs brûlantes de l'Eté, on en eſt dédommagé de reſte par la ſaiſon qui lui eſt oppoſée? A l'égard de l'air de cette Ville, il eſt ſans contredit le plus pur & le plus ſain qu'on puiſſe reſpirer en aucun autre lieu du monde. On n'y voit point de maladies, point de rhumes, point de fluxions, ni aucune autre de ces incommodités ſi ordinaires en Europe. Si pendant l'Eté on s'eſt trop expoſé aux ardeurs du ſoleil, & que par-là on ait contracté quelque fiévre, on n'y eſt point expoſé aux loix impitoyables de la Saignée & de la Médecine. La diette ſeule au pain & à l'eau chaſſe le mal en moins de rien. Pourroit-on ſouhaiter un remede plus ſimple, moins dégoûtant, & plus ami de la nature?

Du nombre de ſes habitans.

Le Caire eſt habité par les originaires du païs, c'eſt-à-dire les Coptes, par les Maures, par les Turcs qui s'y ſont retirés de diverſes Provinces de l'Empire Ottoman, ſur-tout depuis quelques années, qu'on fait état que le nombre s'en eſt accrû d'environ trois-cens mille perſonnes; enfin par les milices du Grand-Seigneur, qui montent encore à un nombre très-conſiderable. Je ne ſuis cependant pas de ceux qui comptent trois à quatre millions d'ames au Caire; & je crois encore moins ce qui ſe dit, que durant le tems de la derniere peſte il mourut ſix-cens quarante-mille perſonnes dans cette Ville. Le Caire, quoique quelques-uns lui donnent juſqu'à vingt-deux milles de circuit, n'eſt cependant pas réellement, à beaucoup près, ſi grand que Paris. Il y a dans la Ville pluſieurs grands lacs, des jardins très-fréquens & fort vaſtes, des Moſquées

quées d'une étendue considerable. Les maisons n'y ont que deux ou trois étages ; plusieurs même n'en ont qu'un. Il est vrai que les maisons ordinaires y sont fort serrées, & que même chez les Grands, vingt ou trente personnes couchent souvent dans une même salle. D'ailleurs on ne voit que la moindre partie du monde que renferme le Caire, parce que les femmes ne sortent que fort rarement, & moins encore les femmes de consideration que les autres. Je sçais aussi qu'il y a telle maison qui renferme jusqu'à trois-cens personnes, tant hommes que femmes; que toutes les maisons un peu distinguées ont ordinairement vingt ou trente esclaves; que les moindres en ont trois ou quatre, & que toutes les ruës de la Ville sont fort étroites. Mais tout cela bien apprécié ne peut pas encore, à mon avis, égaler le peuple de Paris, qu'on sçait être beaucoup inférieur au nombre de trois ou quatre millions de personnes. J'avouë que l'ancienne Ville, avec Boulac, qui autrefois lui servoit de port, que le lieu des tombeaux des Sultans d'Egypte, & les ruines qu'on trouve entre le vieux Caire & la montagne jusqu'où cette Ville s'étendoit autrefois; j'avoue, dis-je, que tout ce terrein est encore fort habité, & contient sans doute beaucoup de monde. Cependant j'estime que le tout pris ensemble, ne surpasse point le peuple de Paris ; peut-être même ne l'égale-t-il pas.

Du Château du Caire.

Le Caire est aujourd'hui, comme je l'ai dit, la Capitale de l'Egypte, & le lieu de la résidence des Bachas qui y sont envoyés par la Porte. Leur demeure est dans le Château, qui fut bâti par Saladin, il y a six-à sept-cens ans. Il est situé à l'Orient de la Ville, & à mi-côte de la fameuse montagne de Mokatan, qui se termine en cet endroit, après avoir constamment suivi le Nil de fort près, & la mer Rouge de fort loin, depuis l'Ethiopie jusques-là. La situation du Châ-

Château n'eſt rien moins qu'avantageuſe. En effet, il eſt tellement commandé par la montagne, dont le ſommet le domine, que de-là on pourroit facilement y jetter des pierres avec la fronde, & incommoder conſidérablement la garniſon. D'ailleurs il y a dans le Caire une ancienne Moſquée très-vaſte & très-haute, & qui n'eſt ſeparée du pied de la montagne ſur le penchant de laquelle le Château eſt bâti, que par une place ſablée, dont la largeur peut être de cent cinquante pas, ſur environ mille de longueur. Cette Moſquée peut encore beaucoup nuire dans les ſoulevemens, parce que de-là une partie des mécontens empêchera aiſément, à coups de fléches, que les deux quartiers oppoſés du Château ayent entr'eux aucune communication; tandis que du ſommet de la montagne, d'où l'on découvre toute la place, l'autre peut y faire pleuvoir une grêle de pierres. Auſſi a-t-on vû plus d'une fois, la milice bien armée, & ne manquant point de munitions, être forcée de la ſorte par une troupe de mutins ſans diſcipline, qui ſouvent même lui étoient fort inférieurs pour le nombre. Le Château du Caire eſt la ſeule place de défenſe qui ſoit en Egypte. Cependant, comme les Turcs n'y font aucune reparation, il eſt preſque indubitable, que dans deux ou trois ſiécles, ſi les choſes vont toûjours le même train, ce ne ſera plus qu'un amas de ruïnes. En effet, quoique les pierres dont ſes murs ſont bâtis ſoient d'une qualité excellente, l'air humide & ſalin de la nuit, joint aux ardeurs exceſſives du ſoleil pendant le jour, les a tellement calcinées, qu'à voir cette forteresſe, on diroit qu'il y a deux-ou trois-mille ans qu'elle ſubſiſte.

Ce fut auſſi Saladin qui dans ce Château fit conſtruire le Palais où ſe voit ce magnifique Sallon, environné de douze colomnes de marbre granite d'une hauteur & d'une groſſeur prodi-

gieuſes,

gieuſes, ſoutenant un dôme ouvert, ſous lequel ce Prince aſſembloit ſon Conſeil, & rendoit la juſtice à ſes Sujets. Une Inſcription qui régne autour de ce dôme, & dont les caractères en relief ſont de bois doré, fixe trop bien l'époque de la conſtruction de ces édifices, pour qu'on puiſſe les attribuer à un autre qu'à ce Conquérant. Elle contient même le récit de quelques-unes de ſes belles actions. Ce bel endroit, d'où l'on decouvre toute la Ville du Caire, & plus de douze lieuës du cours du Nil, avec les plaines fécondes qu'il baigne de ſes eaux, les Pyramides, les Moſquées, les villages & les jardins, dont ces campagnes ſont en quelque ſorte toutes couvertes; cet édifice ſuperbe, dis-je, n'a pas toûjours été la demeure des deſcendans de Saladin, ni de ceux de ſon frere Sirocoë. Pluſieurs de ces Princes aimerent mieux habiter dans le Caire même, & y bâtirent des Palais dont quelques-uns ſubſiſtent encore. Il eſt vrai que la plupart tombent en ruines, ou ſont du moins fort dégradés, parce qu'on en a enlevé tous les ornemens, ſur-tout les colomnes qui décoroient les ſalles où s'aſſembloit la Cour, & où ces Souverains tenoient leur Divan avec tant de magnificence.

On voit dans ce même Château un autre Divan ou ſalle des anciens Rois d'Egypte, dont le dôme eſt ſoutenu par trente-quatre colomnes de marbre, d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaires. Elles ont au moins quarante-cinq pieds entre la baſe & le chapiteau. Comme il s'en trouve une dont on n'apperçoit point la baſe, & qui eſt même beaucoup plus haute & plus groſſe que toutes les autres, on juge que ces colomnes ont ſervi ailleurs, & qu'on les a tirées du lieu où elles étoient, pour les employer à cet édifice. En effet, ce Divan eſt un ouvrage conſtruit du tems que les Arabes commandoient en Egypte, & dont par conſequent

l'An-

l'Antiquité ne passe pas six-à sept-cens ans. On remarque au bout de cette salle, & autour du dôme, qui est ouvert selon l'usage du païs, diverses Inscriptions Arabes, dont les lettres sont formées de piéces de bois, souvent de la grosseur du bras, & de la hauteur d'un homme. Il seroit assez difficile que de tels caractères ne se conservassent pas long-tems. Aussi sont-ils encore aujourd'hui fort entiers; mais on en a presque perdu l'intelligence, parce que ces lettres sont entrelacées d'une manière si bizarre, qu'il est très-difficile de les déchiffrer. Cette salle, qui, comme toutes celles que l'on voit au Caire, est ouverte du côté du Nord, afin de mieux recevoir la fraîcheur, sert présentement de passage, & l'on a bâti à l'entour des boutiques & des maisons dans lesquelles quelques-unes des colomnes se trouvent enfermées. On voit sur une ou deux des Inscriptions Arabes; mais elles y ont été mises après coup, & sont fort postérieures au tems où l'on tiroit de ces énormes masses de pierre des carrieres de la haute Egypte.

Il est certain que depuis la chute de la grandeur & de l'opulence d'Alexandrie, cet usage s'est absolument perdu, & que les ruines de cette superbe Ville ont seules fourni toutes les colomnes qu'on voit employées aujourd'hui dans toutes les Mosquées & dans toutes les maisons considerables du païs. Peut-être y en trouveroit-on plus de quarante-mille. Il y en a de grands magazins au Caire, où l'on en voit de toutes les especes à très-grand marché. Il y en a de même à Rosette & à Alexandrie, sans parler de celles qui restent encore ensevelies dans la terre, ou sous le sable. Un Janissaire ayant acheté, il y a quelque tems, un terrein, dans le dessein d'en faire un jardin, trouva dans un monticule qu'il vouloit faire applanir, cinq colomnes semblables à celles du Divan dont je viens de parler, & qu'on nomme communément

le Divan de Joſeph. Comme elles étoient trop groſſes pour être tranſportées, l'Egypte manquant aujourd'hui de machines propres à mouvoir de grands fardeaux, on les coupa par rouelles, pour ſervir de meules de moulin. On ne ſçauroit croire combien on en a briſé pour le même uſage. Tous les moulins du Caire, & même de l'Egypte entiere, ne ſe ſervent point d'autres meules. Or il n'y a point de maiſon conſiderable qui n'ait le ſien. Je ſuis certain que les cinq colomnes qu'on coupa de la ſorte, n'ont pas valu plus de deux-cens écus à leur maître, tandis qu'il n'y a point de Prince curieux en Europe, qui ne les eût payées volontiers plus de deux-mille. En effet, après la Colomne de Pompée, qui ſans contredit eſt en ce genre le plus grand & le plus merveilleux ouvrage de l'Univers, on n'en voit nulle part, ni de ſi hautes, ni de ſi groſſes que l'étoient celles-là. C'eſt ainſi que la barbarie gâte & détruit aujourd'hui ſi tranquillement, ce que la politeſſe des ſiécles paſſés avoit produit avec tant de ſoin, de peine & de dépenſe. Que ne coûtoient point ces magnifiques ouvrages! Quelle devoit être cette Alexandrie d'où l'on a tiré trente à quarante milliers de colomnes, & d'où l'on en tire encore tous les jours!

On trouve encore dans le Château divers autres apartemens anciens. Il y en a quelques-uns dont la voute eſt ſoutenue par deux rangs de colomnes élevés l'un ſur l'autre, principalement du côté du Nord & de l'Occident. La plupart de ces bâtimens, malgré leur magnificence, ne ſervent aujourd'hui que d'écuries. A l'égard de ce qui eſt habité, il eſt moderne, & ſuivant le goût dominant des Turcs, bâti pour ainſi dire de bouë & de crachat.

On voit auſſi dans la même enceinte un très-bel apartement & des Divans admirables, qui ſont face à la grande place appellée le Meydan.

Ce

Ce bâtiment, qui n'a pas moins de six-cens ans d'antiquité, & dont la beauté est surprenante, aboutit sur une terrasse d'une hauteur prodigieuse, qu'on a élevée avec un mur terrible contre l'escarpement de la roche, qui est fort droite & fort haute en cet endroit. Vers le milieu du mur est un avancement, porté par des arcades à perte de vûë, que soutiennent des piliers quarrés de trente à quarante pieds de diamêtre. Sur cet avancement s'éleve un sallon percé de tous côtés, sur-tout du côté du Nord, & dont le plafond est appuyé sur des colomnes. De-là on découvre tout le Cairc; ce qui forme sans contredit une des plus belles vûës du monde. C'étoit dans cet apartement que logeoient autrefois les Bachas; mais depuis qu'un d'entre eux eut le malheur d'y être étranglé, ils l'ont abandonné. Aujourd'hui il n'est occupé que par les ouvriers qu'on employe à broder le magnifique Pavillon que le Grand-Seigneur envoye tous les ans à la Mecque, pour couvrir le *Beït-Allah*, ou *Maison de Dieu*, dont je parlerai en traitant des Caravanes.

Les Bachas ont aujourd'hui leur logement dans un autre quartier du Château, tourné vers le Midi. Il se trouve dans cet apartement de très-beaux morceaux, mais entremêlés de ruines, & de misérables huttes où logent les Officiers du Gouverneur. Ismaël Bacha, qui gouvernoit l'Egypte lorsque j'arrivai dans ce païs, a fait bâtir un apartement fort joli, sur un angle, dont un côté regarde le Midi, & l'autre le Couchant, tirant vers le Nord. Au milieu de ce petit apartement, qui est bâti sur la même ligne que le grand dont je viens de parler, est un jardin, dont l'entretien coûte des sommes considerables & des peines extraordinaires. En effet, il faut aller chercher jusqu'au Nil, l'eau dont on l'arrose; & plusieurs chameaux sont continuellement employés à ce travail. Ce bâ-

timent, qui a coûté plus de quarante-mille écus, eſt aujourd'hui preſque tout ce qu'il y a d'habitable dans le Château; mais on peut préſumer que dans la ſuite il ne le ſera pas plus que le reſte, parce qu'il eſt extrêmement rare que les Bachas s'aviſent d'y faire les moindres réparations. Comme ils ne reſtent jamais en Egypte que quatre années au plus, & ſouvent beaucoup moins, ils ſe regardent comme des paſſagers, à qui le ſoin de ces embelliſſemens doit être fort indifférent, & ne ſongent qu'à conſerver pour eux l'argent qu'ils ont le talent d'amaſſer, ſans s'amuſer à le dépenſer pour la commodité de leurs ſucceſſeurs. Ils n'ont garde d'oublier chaque année de paſſer dans leurs comptes, les ſommes deſtinées par le Grand-Seigneur pour l'entretien de cette fortereſſe, qui cependant n'en eſt pas dans un état moins pitoyable, mais en recompenſe leur bourſe s'en porte beaucoup mieux; & c'eſt-là leur unique objet.

Il faut avouer cependant que le quartier des Janiſſaires, & celui des Aſaphs, ne ſont pas abſolument negligés; mais ils ſont les ſeuls, & tout le reſte du Château eſt dans un délabrement à faire pitié. Le quartier des Aſaphs eſt plutôt au deſſous du Château que dans ſon enceinte, étant placé immédiatement ſous l'élevation du grand apartement, où, comme je l'ai dit, on travaille le Pavillon de la Mecque. Celui des Janiſſaires eſt une eſpece de citadelle bâtie dans le Château même. C'eſt un reduit flanqué de groſſes tours de pierre très-fortes. On y trouve quelques mauvaiſes piéces de canon, que ce corps ne manque pas de tourner contre l'apartement du Bacha, ou contre le quartier des Aſaphs, lorſqu'il lui prend fantaiſie de leur faire peur. Les Aſaphs n'ont pas au reſte toûjours habité le lieu où ils logent aujourd'hui. Ils occupoient auparavant un vieux Château, ſitué envi-

environ à cinq-cens pas vers le Nord de celui-ci. Ce Château étoit posé sur une roche, & pourroit bien être le lieu qui, du tems des Romains, portoit le nom de *Babilon*. Il ne faut que des yeux, pour convenir que ce Château est incontestablement plus ancien que celui d'aujourd'hui. On y remarque encore des murs assez entiers; mais il n'est plus habité que par des malheureux, qui y ont bâti quelques cabanes. Son étendue & son élevation n'approchent pas de celles du Château du Caire, d'où à peine peut-on le distinguer des autres édifices, lorsque de-là on considere la Ville dans laquelle il est renfermé.

Au pied de ce vieux Château est une fontaine publique, où, comme en beaucoup d'autres endroits, on donne de l'eau gratuitement. La pierre dans laquelle elle tombe, étoit autrefois un cercueil, ou tombeau, semblable à quelques autres qu'on trouve encore en divers quartiers de l'Egypte. Cette pierre, qui est d'un noir parfait, & d'une extrême dureté, est chargée de tous côtés de Hiéroglyphes très-bien travaillés, & encore fort entiers. Sa longueur est au moins de huit pieds, & sa forme est celle d'une caisse de Momie; c'est-à-dire qu'elle a plus de largeur à un bout qu'à l'autre, suivant la proportion qui se trouve entre les pieds & les épaules. On ne sçauroit douter qu'elle n'ait servi à renfermer une de ces caisses; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle a été trouvée dans quelque Pyramide, d'où on l'a transportée ensuite dans le lieu où on la voit aujourd'hui. Ses bords ont plus d'un pied d'épaisseur, & c'est sur leur largeur, comme sur tout le tour de la pierre, que sont gravés les Hiéroglyphes dont j'ai parlé. C'est certainement un fort beau morceau d'antiquité. On appelle cet endroit, la Fontaine des Amoureux; & le peuple debite à ce sujet divers contes ridicules, qui n'ont pas même l'ombre du vraisemblable.

Fontaine des Amoureux.

De quelques Antiquités du Caire.

Le Caire renferme auſſi un très-grand nombre de ces anciens Palais qui furent bâtis & habités par des Rois d'Egypte, ou par les principaux Seigneurs de leur Cour, & qui juſques dans leurs ruines conſervent encore les plus beaux reſtes de leur première magnificence. Les dorures des lambris en ſont encore ſi éclatantes, qu'on croiroit qu'elles ne viennent que d'y être appliquées. Le grand nombre de colomnes & de piéces de marbre qu'on y trouve, ne mérite pas moins l'attention d'un Voyageur curieux. On remarque à l'entrée d'une ſalle, qui répond à la contre-cour d'une de ces maiſons, voiſine de celle du Cadileaker, deux colomnes extrêmement ſingulieres. Elles ſont compoſées chacune de trois autres colomnes torſes, qui aux deux extrêmités ſe réuniſſent en une ſeule. La hauteur de ces colomnes, jointe à la beauté & à la hardieſſe du travail, rend, à mon gré, ce monument de l'Antiquité auſſi précieux qu'il eſt rare. On trouve dans une autre de ces anciennes maiſons, peu éloignée de celle-ci, une colomne, ou aiguille quarrée de marbre granite, ſur laquelle on meſuroit autrefois la hauteur de l'accroiſſement du Nil. Elle eſt chargée de figures hiéroglyphiques; mais comme elle ſe trouve préſentement engagée dans un mur, on n'en découvre qu'une partie. La poſition de cette colomne juſtifie l'Antiquité du Caire, puiſque depuis un tems immémorial le canal du Nil ne paſſe plus dans cet endroit.

Des Moſquées.

Cependant ce que cette Ville & ſes environs offrent de plus eſtimable & de plus digne d'attention, ce ſont les Moſquées qu'on y trouve en grand nombre, & dont il n'y a preſqu'aucune qui ne méritât une deſcription particuliere. La plupart ont été bâties & fondées par les anciens Rois d'Egypte, & portent encore aujourd'hui les noms de leurs fondateurs.

Celles

Celles du dehors de la Ville étoient construites dans les fauxbourgs, sur-tout du côté de cet étang d'eau douce, autour duquel s'assemble la caravane de la Mecque, c'est-à-dire au Nord-Est du Caire. Elles sont aujourd'hui presque toutes ruinées, aussi-bien que les maisons qui les environnoient. C'étoient des édifices superbes, comme leurs ruines le témoignent encore; mais de la manière que vont les choses, je suis presque sûr, que dans cent ans on sera bien habile si on s'avise de soupçonner qu'il y ait eu dans ces lieux des monumens aussi magnifiques. Il n'y a plus que la Mosquée bâtie par Amrou, fils d'Aas, qui au milieu de ces ruines subsiste encore en son entier. Quand je dis qu'elle subsiste en son entier, je n'entens pas que ce soit précisément le même édifice que ce Prince fit construire après avoir conquis l'Egypte. Je sçais qu'elle a été rebâtie depuis, beaucoup plus magnifiquement qu'elle ne l'étoit d'abord, & telle qu'on la voit de nos jours. Elle est assise sur le bord Oriental du Nil, entre le vieux Caire & le nouveau; & on peut dire, qu'à la réserve de la Mosquée d'Ashar, il n'y en a point qui soit plus riche, ni mieux entretenuë. Aussi la regarde-t-on comme la première qui ait été élevée, non seulement en Egypte, mais même dans toute l'étendue du Mahométisme. Elle fut remplie, comme toutes celles qu'on a bâties depuis, d'un grand nombre de colomnes, entassées les unes sur les autres sans choix & sans proportion, les unes étant plus hautes ou plus grosses que les autres, souvent de marbres de différente espece, & sur-tout de Granite. On y en remarque aussi quelques-unes de Porphyre, & même de Jaspe. En un mot, on les a placées, sans y faire trop d'attention, comme elles se sont trouvées sous la main, après les avoir enlevées des Eglises Chrétiennes, & des Temples du Paganisme, où

elles étoient certainement disposées avec beaucoup plus d'ordre.

La Mosquée d'Ashar est la plus belle, la plus opulente, & la plus ancienne qu'on voye dans la Ville du Caire. Cet édifice, dont le fondateur est inconnu, mérite d'être considéré par rapport à ses dômes & à ses minarets. Ce sont des especes de tourelles fort hautes, dont les Mosquées sont toûjours accompagnées. C'est du haut de ces petites tours que, régulierement cinq fois par jour, le peuple est averti de l'heure de la priere, par des hommes prépossés pour cette fonction. Ils s'en acquittent en tournant autour des galeries hors d'œuvre dont ces minarets sont ornés, & en criant d'une voix tonnante, qu'on ait à se rendre à la Mosquée. Ces galeries, qui ont leur entrée tournée vers la Mecque, sont ordinairement au nombre de trois à chaque minaret, où les jours solemnels il monte autant de Crieurs, qui font en même tems l'invitation à la priere. Comme on compte au moins trois-cens Mosquées au Caire, dont plusieurs ont jusqu'à six minarets, il est aisé d'imaginer le bruit que tant de voix aigues, & les plus fortes qu'on puisse trouver, partant toutes en même tems, doivent produire, sur-tout une heure avant la pointe du jour, où tout est ordinairement enseveli dans le sommeil & le silence. A ne supposer que deux Crieurs par Mosquée les jours ordinaires, & quatre dans les grandes fêtes, ce seroient toûjours six-cens hommes que l'on entendroit à la fois dans le premier cas, & douze-cens dans le second; nombre certainement plus que suffisant pour produire un bruit prodigieux.

Il y avoit dans une Mosquée voisine de la maison Consulaire, un de ces Crieurs, dont la voix étoit si forte & si sonore, qu'on pouvoit, je crois, l'entendre de tous les quartiers de la Ville, quoiqu'elle ait plus d'une lieuë de dia-

diamètre. Il me paroiſſoit être dans ma chambre; & bien loin que je fûſſe fâché d'en être éveillé, j'y prenois tant de plaiſir, qu'à mon gré il finiſſoit toûjours trop tôt. La priere qui devance l'Aurore, s'annonce en ces termes: *Vrais Croyans, qui penſez au ſalut, la priere eſt préfcrable au ſommeil*, &c. N'avouera-t-on pas que cette invitation eſt beaucoup plus expreſſive, que le ſon de nos cloches, & bien plus capable d'exciter à la pieté? On dira ſans doute, que preſque tout le monde étant alors enſeveli dans un profond ſommeil, c'eſt une belle maxime dont preſque perſonne n'eſt en état de profiter, outre que le mêlange confus de tant de voix ne permet pas d'en pouvoir diſtinguer une ſeule parole. Pour moi, je ne conviens pas abſolument de l'objection; mais fût-elle bien fondée, il reſteroit toûjours conſtant, que perſonne n'ignorant cette formule édifiante, on croit l'entendre, parce qu'on la ſçait, & qu'ainſi elle ne produit pas moins ſon effet, quoiqu'on ne l'entende point réellement.

La Moſquée d'Ashar auroit autant de revenu que l'Egypte en rend au Grand-Seigneur, ſi tous les legs qu'on lui a faits n'avoient point été diſſipés par les adminiſtrateurs, qui dans tous les tems s'en ſont appropriés les fonds par mille moyens différens, que la cupidité ſçait toûjours fournir, lorſque rien ne lui fait obſtacle, & que l'impunité la met à ſon aiſe. Dans le tems que l'Egypte avoit ſes propres Rois, cette Moſquée étoit une eſpece d'Univerſité, où l'on enſeignoit toutes les Sciences. Ces Princes y attiroient de tous les païs ſoûmis au Mahométiſme, les hommes les plus profonds en Théologie, en Juriſprudence, en Médecine, en Aſtronomie, en Mathématiques, en Hiſtoire, & les y retenoient par des penſions conſiderables, & par des diſtinctions encore plus flatteuſes. Pour exciter d'autant plus à l'étude, &

pour mettre tout le monde en état de s'y livrer avec facilité, tous les jours, à la ſortie des claſſes, on diſtribuoit à chaque étudiant certaine quantité de pain, de ris, de viande & de légumes, plus que ſuffiſante pour ſa ſubſiſtance. Ainſi la miſere n'éloignoit perſonne des connoiſſances utiles, & ne fourniſſoit point un préexte pour vivre dans l'ignorance. En un mot, l'injuſtice de la fortune ne privoit point l'Etat des ſujets que la nature avoit formés pour le ſervir. Quatorze-mille perſonnes étoient entretenues de ces fondations; la plupart même étoient logées. Car, à la différence des autres Moſquées, celle-ci a des bâtimens conſiderables, qui répondent aux diverſes ruës dont elle eſt environnée. Que ces tems ſont changés à tout égard! On n'enſeigne plus dans cette Moſquée qu'à lire, à écrire, & les premiers élemens de la Religion. Toutes les autres diſciplines y ſont abſolument abandonnées; & au lieu de quatorze-mille perſonnes qu'elle nourriſſoit autrefois, à peine en entretient-elle aujourd'hui quatorze cens. A l'égard de ce qui concerne la Grammaire, il faut avouer qu'on l'y enſeigne encore dans la plus haute perfection, & qu'il n'y a point de lieu au monde où l'Arabe ſoit ſi pur, ni où l'on s'attache davantage à déterminer la juſte valeur des mots, & à en pénétrer toute la force. Comme c'eſt un crime parmi les Mahométans de prononcer mal un mot de l'Alcoran, ou de le mal écrire, de-là vient qu'un des premiers ſoins que prennent ceux qui dans cet endroit ſont préposés à l'inſtruction de la jeuneſſe, eſt d'apprendre à prononcer & à orthographier l'Arabe avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Par-là ils conſervent néceſſairement la prononciation primitive dans toute ſa pureté, & ſe préſervent de l'altération ſi ordinaire aux autres langues. Tout le monde convient que l'Arabe de l'Alcoran eſt le plus pur qu'on puiſ-

ſe

ſe trouver. Ainſi l'attention que, par un principe de Religion, on apporte à le lire & à l'écrire correctement, ne peut manquer de maintenir long-tems cette langue. Auſſi voit-on que, malgré les efforts de pluſieurs ſiécles, celle qu'on parle vulgairement au Caire, eſt très-peu différente de la littérale.

Les Moſquées ſont preſque toutes bâties ſur le même plan, & ne différent gueres que dans l'étendue. En entrant par la principale porte, on trouve d'abord un grand quarré, ordinairement plus long que large, & toûjours à ciel découvert. Autour de ce quarré bien pavé, qui forme une eſpece de cour, régne une galerie couverte, ſoutenue par des colomnes. C'eſt ſous cette galerie que ſe fait ordinairement la priere, afin d'être à l'ombre. Il ſe trouve cependant des devots, qui par un excès de zèle font leurs oraiſons en plein midi au beau milieu de la Moſquée, c'eſt-à-dire ſous un ſoleil inſupportable, & qui, je crois, pourroit fondre la cire d'Eſpagne. On trouve quelquefois au bout de la grande cour, un autre quarré, couvert d'un dôme; mais cela eſt rare, & l'on n'entre pas aiſément dans ce lieu, parce que c'eſt preſque toûjours la ſépulture du Fondateur, où dans ce cas il n'eſt pas permis au peuple d'aller prier. A côté, & hors de la cour qui forme le milieu de la Moſquée, on a pratiqué des lieux particuliers, avec des baſſins pleins d'eau, pour la commodité des ablutions ſi étroitement ordonnées par l'Alcoran. Car on ſçait que la loi des Mahométans leur défend de faire leurs prieres avant que de s'être lavé les mains, les bras juſqu'au deſſus du coude, les oreilles, les pieds, & certaines autres parties du corps.

Comme ces endroits ſont les plus ſujets à la mal-propreté, il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, que pour engager d'une maniére plus for-

te à en prendre soin, Mahomet a fait habilement un précepte de Religion, d'une chose si nécessaire à la santé & à la propreté, sur-tout dans les climats ardens qu'habitoient les peuples qu'il avoit projetté de soûmettre par le moyen de sa doctrine. Cependant comme il se rencontre certaines occasions où il est quelquefois impossible d'avoir de l'eau, par exemple, lorsqu'on est obligé de traverser des deserts, & que rien malgré cela ne peut dispenser de la priere, quelques Casuistes Mahométans permettent alors, au lieu d'eau, de se frotter de sable, pour satisfaire au précepte; ce qui produit le même effet, parce que réellement le sable nettoye également les mêmes parties, & les préserve de la mauvaise odeur, par-tout si insupportable, mais plus encore dans les païs chauds.

Ce que les Mosquées ont de plus curieux, ce sont les dômes, & les minarets dont ils sont accompagnés. Il est vrai qu'on ne peut assez admirer la beauté de ces dômes, leur grace, leur proportion, leur hardiesse, sur-tout la grandeur étonnante de quelques-uns. Les ornemens intérieurs qui les embellissent ne sont pas moins dignes d'être considerés. Les uns sont travaillés en manière de dentelle, d'autres en compartimens de fleurs, d'autres en forme de parquet, quelques-uns enfin en côtes de melon, & ce sont les plus ordinaires. Tous ces ornemens sont pris dans les pierres mêmes qui composent le dôme; & ces pierres sont si bien jointes & si bien liées, qu'on n'en voit aucune se separer. Quoique l'épaisseur de ces dômes ne soit que d'un pied & demi au plus, il n'y en a cependant aucun entr'ouvert, & leur construction est si parfaite, qu'au bout de six ou sept-cens ans, ils sont encore aussi entiers que lorsqu'on y mit la dernière main. On en trouve quelques-uns revêtus de plâtre en dehors, & dont les filigranes sont faits de la même matie-

tière; mais ils ſont modernes, & leur forme decide aſſez de leur âge pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre. Ils n'ont rien de l'élégance que les Anciens ſçavoient donner à leurs ouvrages. On voit en relief ſur la plupart de ces dômes, de grandes Inſcriptions Arabes, qui régnent ſur la circonférence extérieure, & qu'on peut facilement lire d'en-bas, auſſi-bien que celles du dedans, qui ſont, ou ſimplement peintes, ou faites en caractères de bois doré. C'eſt ordinairement aux coins des Moſquées que les dômes ſont conſtruits, & qu'ils forment des eſpeces de Chapelles d'un exhauſſement qui étonne. Quelquefois il n'y en a qu'un ſeul dans une Moſquée; ſouvent il y en a deux, & même davantage. Lorſqu'il y en a deux, l'un couvre ordinairement la ſépulture du mari, & l'autre celle de la femme. Ils ſont égaux, & placés régulierement, pour la ſymétrie. Outre les deux grands dômes, on en trouve quelquefois deux autres plus petits, qui occupent les autres angles de la Moſquée; quelquefois auſſi il n'y en a point du tout.

Comme ces dômes ſervent, ainſi que je viens de le dire, à couvrir la ſépulture de ceux qui ont fait bâtir la Moſquée, leur corps repoſe ordinairement dans un petit caveau, au deſſus duquel, ſur le pavé du dôme, eſt une élevation d'environ un pied & demi de hauteur, & d'une longueur convenable à la grandeur de la perſonne inhumée. Si c'eſt un homme fait, l'élevation a plus de longueur; ſi ce n'eſt qu'un enfant, elle en a moins. Ces élevations ſont couvertes d'une eſpece de cercueil à jour, à-peu-près ſemblable à ces repréſentations mortuaires dont on ſe ſert dans nos Egliſes; ſur ce cercueil eſt une eſpece de drap verd, qu'on renouvelle de tems en tems, & ſur lequel on écrit, en lettres faites de drap rouge & blanc, le nom du Prince ou du Seigneur dont le corps repoſe ſous cette repréſentation. Celle-ci eſt quelquefois accompagnée

de douze ou quinze autres, qui ſont celles de la femme, des enfans, & même des favoris du défunt. Ces Chapelles, ou tombeaux pavés de très-beau marbre, en ſont ordinairement revêtus à huit ou dix pieds de hauteur, en forme de lambris, & ornés de diverſes lampes, de quelques Alcorans, & d'autres livres de devotion, que des Gens de Loi, gagés pour cet exercice, liſent régulierement à certaines heures de la journée. On y trouve auſſi quelquefois l'Hiſtoire de la fondation de la Moſquée, & même celle du Fondateur, dont les Inſcriptions des dômes contiennent très-ſouvent l'abregé. Ces Chapelles ſont fermées; &, comme j'ai dit, il n'eſt pas permis à tout le monde d'y aller faire la priere. Cependant je n'ai pas laiſſé d'entrer dans preſque toutes celles qui ſont hors du Caire. A l'égard des minarets dont les Moſquées ſont ornées, ce ſont des eſpeces de petits clochers, ordinairement travaillés à jour, & dont les dehors ſont accompagnés de deux ou trois galeries. Il y en a de fort curieux au Caire; & lorſqu'ils ſont tous illuminés pendant les nuits de la Lune du Rhamadan, on peut dire qu'ils produiſent un ſpectacle auſſi ſingulier qu'agréable.

De l'Hôpital.

Un des plus célèbres monumens qu'on voye au Caire en matière de Moſquées, c'eſt l'Hôpital général, qui cependant n'étoit autrefois deſtiné qu'à renfermer les fous. L'évenement qui donna lieu à ſa fondation eſt aſſez ſingulier. On dit qu'entre les femmes d'un certain Roi d'Egypte, qui, comme je l'ai dit, étoit fils de *Mohamed-Ebn-Toulon*, il s'en trouva une qui avoit pour lui une paſſion ſi violente & ſi jalouſe, que ne pouvant ſupporter qu'il partageât ſa tendreſſe à ſes rivales, elle en perdit enfin l'eſprit; que ce Prince, touché du malheur de cette femme qu'il aimoit véritablement, lui fit bâtir un Palais ſéparé du ſien, où elle reſta long-tems enfermée, avec des perſonnes pour la ſervir ſuivant ſa qua-

li-

ité, & l'état fâcheux où elle ſe trouvoit reduite. On ajoute, qu'ayant enfin recouvert ſon bon-ſens, ſoit par le ſecours des remedes, ſoit par celui du tems, le Roi la fit revenir auprès de lui, & qu'ayant ſa diſgrace toûjours préſente, cette Princeſſe convertit ce Palais en un Hôpital, qu'elle dota de revenus conſiderables, en faveur de ceux qui ſeroient affligés de la même maladie dont elle avoit été attaquée; qu'enfin la mort ayant emporté le Roi ſon époux, la douleur exceſſive qu'elle conçut de cette perte, la fit retomber dans ſes premiers égaremens; enſorte qu'on fut obligé de la renfermer une ſeconde fois dans ce lieu, où elle finit ſes jours.

Au reſte cet Hôpital, qui, ſuivant cette tradition, n'étoit deſtiné d'abord que pour les perſonnes malades de l'eſprit, eſt devenu commun dans la ſuite aux malades de toute eſpece; & il ſeroit d'une richeſſe immenſe, ſi tous les legs qui lui ont été faits, ou ceux qu'on y fait encore tous les jours, tournoient entierement à ſon profit. Mais la coûtume veut ici, que le tous les ſoins, celui de gouverner les pauvres ſoit le plus propre à faire vivre dans l'opulence ceux qui en ſont chargés.

Cette maiſon, ſituée dans une des plus belles ruës du Caire, a deux Moſquées magnifiques, bâties vis-à-vis l'une de l'autre, & ſeparées ſeulement par cette ruë. Attenant chacune de ces Moſquées on voit de vaſtes bâtimens, deſtinés à loger les malades de toute condition. Autrefois ces malades étoient rangés dans différentes ſalles, ſuivant la nature de leur maladie. On y trouvoit une Apoticairerie recommandable par l'excellence des remedes qu'on y faiſoit, & la quantité ſurprenante de drogues précieuſes qui entroient dans leur compoſition. Chaque genre de maladie étoit traité par un Médecin particulier, qui avoit paſſé ſa vie à l'étudier, & qui, par un grand nombre de cures heureuſes, s'étoit acquis la ré-

pu-

putation de tirer ordinairement ſes malades d'affaire. Les Médecins de cette eſpece étoient recherchés avec ſoin de tous côtés, & attirés au Caire, non ſeulement par de groſſes penſions, mais encore par tout ce qui peut rendre la vie commode & agréable. Leur table étoit auſſi délicatement qu'abondamment ſervie ; & celle des autres Officiers l'étoit à proportion. La dépenſe de chaque malade étoit fixée à un ducat d'or par jour ; & afin qu'ils fûſſent mieux ſoignés, & ſervis plus ponctuellement, ils avoient chacun deux perſonnes prépoſées pour leur fournir tous leurs beſoins. Il y avoit des Cuiſiniers, des Confiſeurs, & d'autres perſonnes ſemblables, occupés uniquement à leur préparer des ragoûts flatteurs & des boiſſons délicates propres à leur réveiller l'appétit. Ceux qui ne pouvoient jouïr des douceurs du ſommeil pendant la nuit, étoient placés dans un lieu ſeparé, où ils entendoient une muſique auſſi douce qu'harmonieuſe, qui les amuſoit depuis deux heures du matin juſqu'à trois.

Il y avoit des Faiſeurs de contes gagés pour le même exercice, & comme les malades ſoupirent ordinairement après le retour de l'Aurore, on avoit la précaution, pour les en flatter, d'annoncer de l'une & de l'autre Moſquée le tems de la priere du matin, deux heures plutôt que par-tout ailleurs. Lorſqu'ils étoient convaleſcens, on les faiſoit paſſer dans un appartement ſeparé, afin qu'ils ne reſpiraſſent plus le même air ; & pour hâter davantage le retour de leur ſanté, on faiſoit jouer devant eux des Comédies ; on y danſoit au ſon des inſtrumens ; en un mot, on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aider la nature à ſe rétablir promptement. Lorſqu'ils étoient en état de ſortir, on leur donnoit cinq ducats d'or, afin qu'ils ne fûſſent pas obligés de reprendre ſur le champ leur profeſſion, & qu'ils eûſſent le tems de menager leurs forces. De tant d'attention, de pieté, & de ma-

magnificence, il ne subsiste aujourd'hui dans cet Hôpital que la seule coûtume d'annonçer la premiere priere deux heures plutôt que dans les autres Mosquées. Du reste, les malades guérissent comme ils peuvent, sans qu'on s'en mette fort en peine.

Outre les Mosquées, on trouve encore dans la Ville du Caire & aux environs, certains lieux de devotion assez considerables par leur beauté. Ce sont divers tombeaux de quelques Docteurs ou Santons Mahométans, qui se sont le plus distingués, ou par l'excellence de leur doctrine, ou par la mortification extraordinaire de leur vie. Celui de leur fameux Docteur Chafaï mérite entr'autres d'être remarqué. Il est hors de la Ville, situé au pied de la montagne de Mokatan, dans un lieu appellé *Carafe*, terme Arabe qui signifie *Ruines*. Le Macrisi, dans son Histoire ou Description de la Ville & des ruës du Caire, rapporte un évenement assez singulier au sujet de ce Chafaï, qui étoit parent de Mahomet, & Auteur d'une doctrine qu'on regarde parmi les Turcs comme une des quatre Orthodoxes. Des Tombeaux.

Un Calife, dit cet Auteur, sectateur de Chafaï, & qui commandoit à tous les païs soûmis alors au Mahométisme, du nombre desquels étoit l'Egypte, après avoir bâti dans Babylone, où il tenoit sa Cour, un superbe College, voulut, pour rendre ce lieu plus respectable & plus fréquenté, y faire transférer le corps de ce fameux Docteur, dont les sentimens devoient servir de matière aux leçons qu'on y donneroit. Dans cette vûë il écrivit au Gouverneur qu'il tenoit en Egypte, de faire exhumer le corps de Chafaï, de le mettre dans un cercueil de bois précieux, & de le lui envoyer. Quoique ce Docteur eût été enterré sans distinction dans un Cimetiere ordinaire, le lieu particulier de sa sépulture étoit parfaitement connu, & souvent visité de tous les devots. Le Gouverneur sçavoit l'extrême

vénération du peuple pour ce prétendu Saint. Ainſi, ſous prétexte de faire plus d'honneur aux cendres de ce Docteur ſi eſtimé, mais en effet pour empêcher quelque ſoulevement capable de traverſer l'exécution des ordres du Calife, il ſe rendit au tombeau avec une eſcorte de plus de dix-mille hommes. Il étoit encore accompagné de toutes les perſonnes de diſtinction du Caire, que ſuivoit un peuple innombrable, attiré par la devotion ou par la curioſité, motifs ordinaires des plus grands concours. Dès qu'il fut arrivé, les travailleurs commencerent à ouvrir la terre; mais à peine furent-ils arrivés à la profondeur où le corps repoſoit, qu'il en ſortit une flamme ſi vive & ſi éclatante, qu'ils en demeurerent aveugles pour le reſte de leurs jours. Un prodige ſi nouveau & ſi ſurprenant fit ſuffiſamment connoître que le Saint ſe trouvoit bien où il étoit, & qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en s'opiniâtrant à vouloir l'en tirer de force. Auſſi n'alla-t-on pas plus loin. On remit avec reſpect ſur le ſaint corps la terre qu'on avoit déja ôtée, & ſur le champ on dreſſa un acte, qui contenoit les merveilleuſes circonſtances de cet évenement, dont plus de vingt-mille témoins oculaires atteſterent la vérité par leurs ſignatures. Cet acte fut enſuite porté au Calife par un certain nombre de ces mêmes témoins, choiſis entre les plus reſpectables, ſoit par leur rang, ou par leur âge. Dès que ce Prince l'eut reçu, il en fit faire grand nombre de copies, revêtues de toute l'autenticité néceſſaire, qu'il envoya dans les diverſes Provinces de ſon Empire, afin d'y répandre la réputation de Chafaï, & d'y faire naître pour ce célèbre Docteur la même vénération dont il étoit penétré.

Toute extraordinaire, ou pour mieux dire, toute fabuleuſe que paroît cette hiſtoire, il ne ſeroit pas impoſſible qu'avec le ſecours d'un peu d'adreſſe elle ne fût arrivée à-peu-près de la manière dont elle eſt racontée. On ſçait que l'ima-

l'imagination, une fois préparée aux prodiges, croit en découvrir par-tout, & que dans cette diſpoſition l'accident le plus naturel, ou l'artifice le plus groſſier, n'ont pas de peine à lui en impoſer, puiſqu'elle ne cherche alors qu'à être ſeduite. Sur ce principe on ne s'écarteroit peut-être pas trop de la vérité, en penſant que le Gouverneur, bon politique & bon Courtiſan, dans la crainte d'exciter une révolte, & pour entrer en même tems dans les vûës de ſon maître, eût imaginé un ſtratagême propre à ſatisfaire également les ſujets & le Souverain. Il ſuffiſoit pour y réuſſir, d'avoir mis ſecretement autour du corps des matières combuſtibles, mêlées de quelques phoſphores, capables de s'enflammer dès qu'ils auroient pris l'air, & d'avoir fait venir de loin de véritables aveugles, dont l'Egypte manque moins que tout autre païs, pour les employer à ouvrir la terre. On y avoit joint ſans doute la précaution, de les engager, autant par la crainte que par la recompenſe, à publier qu'ils avoient perdu la vûë en cette occaſion. On en jugera tout ce que l'on voudra. Ceci n'eſt qu'une conjecture que j'abandonne à la critique. Il eſt ſeulement à propos d'obſerver, que les Turcs & les Arabes croyent difficilement aux miracles, & que ſur cet article, comme ſur beaucoup d'autres, ils diffèrent extrêmement des Perſans, qui ſont à cet égard les plus crédules de tous les hommes. En effet leur Hiſtoire, comme celle des Eſpagnols, fourmille d'évenemens ſurnaturels, qu'ils attribuent aux mérites de leurs prétendus Saints, & l'on ne rencontre aucun lieu de pieté en Perſe, quelque petit & quelque negligé qu'il ſoit, qui ne conſerve de gros régiſtres de toutes les merveilles qu'on dit s'y être opérées. Les beaux recueils d'extravagances! Qu'on trouveroit-là d'excellens mémoires, ſi l'on vouloit travailler à l'Hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain!

Au

Au reſte, pour prouver le peu de diſpoſition qu'ont les Arabes à croire les faits extraordinaires, il ſuffira de rapporter un trait du même Macrifi, qui m'a fourni le récit que je viens de faire au ſujet du tombeau de Chafaï. Ce trait renferme même une particularité que l'on ne ſera pas fâché d'apprendre. Peu d'années après la mort de Mahomet, dit cet Auteur, un homme qui paſſoit au Caire pour un grand Saint, alla trouver le Moufti, à qui il declara, que le Prophete, qu'il avoit connu particulierement, lui étoit apparu, & lui avoit ordonné très-expreſſément de lui venir reprocher de ſa part, qu'on ne faiſoit aucune mention de lui en annonçant les heures de la priere au peuple; oubli dont il étoit très-indigné. Ce reproche frappa le Moufti. Sur le champ il ſtatua qu'à l'avenir, lorſqu'on inviteroit les fidèles à ſe rendre à la Moſquée, on ajouteroit à la formule ordinaire ces paroles; *Que la bénédiction de Dieu ſoit ſur ſon Prophete:* ce qui s'eſt toûjours pratiqué depuis dans les lieux où la Religion Mahométane eſt ſuivie. Mais pour faire voir qu'il ne regarde cette apparition que comme un conte à endormir les enfans. Quelle folie! continue cet Auteur; les morts peuvent-ils revenir de l'autre monde? Auſſi dans ſon Hiſtoire d'Egypte, qui contient les Annales de ce qui s'eſt paſſé dans ce Royaume pendant ſept-à huit-cens ans, on ne trouve point qu'il ait cité aucun autre miracle, ou prodige, que les deux que je viens de rapporter, & un troiſième, d'une des parentes de Mahomet, douée d'une extraordinaire ſainteté. Cependant les Egyptiens naturels ſont de tous les hommes les plus ſuperſtitieux, comme les plus ignorans. Car, comme l'a dit un ſçavant Mahométan, dont Monſieur d'Herbelot rapporte la Vie dans ſa Bibliothèque Orientale, la ſuperſtition & l'ignorance ne manquent jamais d'être unies enſemble.

On

On trouve auſſi dans la Ville du Caire de très-beaux Caravanſeras, toûjours remplis de monde & de marchandiſes ; ce qui engage les Grands du païs à employer leur argent à élever de ces ſortes d'édifices, parce qu'ils en tirent des revenus très-conſiderables. Les Nubiens, les Abyſſins, & les autres Nations de l'Afrique qui abordent au Caire, y ont chacune le leur particulier, où elles ne manquent jamais de loger. Il en eſt de même des Marchands d'Alep, de Damas, de Conſtantinople, & des autres Villes de commerce. Ces Caravanſeras ſont des hoſpices ſacrés, où il n'eſt pas permis d'inſulter perſonne, n'y de s'attaquer aux effets, qui y ſont dépoſés. On pouſſe même la précaution & le ſcrupule juſqu'à ne pas ſouffrir qu'un homme qui n'eſt point marié y habite. Cet uſage s'obſerve auſſi dans les quartiers de la Ville où il y a des familles, parce que les Turcs ſont dans la ridicule perſuaſion, qu'un homme qui n'a point de femmes eſt beaucoup plus dangereux qu'un autre. Pour moi, je m'imagine que la ſeule crainte d'un ſecours trop officieux, qu'ils ne déſirent pas, leur met cette penſée extravagante dans la tête. Au reſte ce n'eſt qu'à l'intérêt des proprietaires de ces eſpeces d'hôtelleries, ou de magazins, qu'on eſt redevable de l'ordre & de la ſureté qui y régnent ; car d'ailleurs les Turcs ne ſont pas gens à ſe piquer de tant de délicateſſe & de probité. Leur avantage eſt toûjours pour eux la premiére & la plus reſpectable de toutes les loix. Des Caravanſeras.

Les Caravanſeras ne ſont pas les ſeuls édifices qui produiſent de bonnes rentes. Il eſt certain qu'un Bain public eſt un des meilleurs fonds qu'on puiſſe poſſeder au Caire. Plus ils ſont magnifiques, & plus ils rendent, à cauſe du grand concours qu'y attire la propreté dont on y eſt ſervi, jointe à l'agrément du lieu. Du reſte, Des Bains publics.

reste, ce qu'il en coûte pour s'y baigner est très-modique.

Il y a des Bains qui sont uniquement destinés pour les hommes, d'autres où il n'entre que des femmes; mais ordinairement ils servent aux hommes le matin, & aux femmes l'après-dîner, ou au contraire. Comme, suivant la Loi de Mahomet, beaucoup de choses peuvent rendre le corps impur, de-là vient l'usage si fréquent des bains chez les peuples qui en font profession. Un mari, par exemple, après avoir rempli les devoirs de son état, est obligé de se baigner, pour ne pas rester immonde. C'est par cette raison que tous les matins, à la pointe du jour, on voit au Caire une multitude de gens du bas peuple se jetter sans façon dans le canal dont cette Ville est traversée, n'ayant pas le moyen d'aller aux Bains publics, qui d'ailleurs ne pourroient pas suffire à tant de monde. Mais, outre les motifs de Religion, ceux de la santé, & même du plaisir, contribuent encore beaucoup à rendre les bains d'une nécessité indispensable chez les Orientaux. En effet ils sont persuadés, que c'est un moyen des plus efficaces pour reparer les forces trop dissipées, & pour entretenir la souplesse & l'agilité du corps. Peut-être ne se trompent-ils pas. D'ailleurs, c'est pour les femmes un prétexte de sortir de leur prison deux fois la semaine, & de passer plus agréablement que chez elles deux après-midis, dont elles ne manquent gueres de tirer tout le parti que l'occasion leur présente. Les plus à plaindre, & qui effectivement envient le bonheur des autres, sont celles dont les maris sont assez riches pour avoir des Bains chez eux. Celles-là n'ont de ressource pour se promener, que la visite des tombeaux. Aussi, toute triste qu'elle est, elle ne laisse pas de leur paroître charmante. On peut dire qu'elles sont redevables

vables aux morts d'une liberté, que ſans eux elles n'obtiendroient certainement pas des vivans.

Des Lacs. Le Caire renferme auſſi divers Lacs dans ſon enceinte. Il y en a un tout voiſin de la contrée de France; mais le plus renommé de ces lacs, qu'on appelle *Birques* dans le langage du païs, eſt celui qu'on voit aſſez proche du Château. Il peut avoir cinq-cens pas de diamêtre; & les plus belles maiſons de la Ville ſont bâties ſur ſes bords. Il faut avouer, que ſi elles lui ſervent d'ornement, il leur procure en recompenſe une vûë auſſi charmante que variée. Rien n'eſt plus agréable que de voir un terrein, qui pendant huit mois de l'année eſt un prodigieux baſſin rempli d'eau, devenu pendant les quatre autres un jardin riant & perpétuel. Tant que ce baſſin reſte inondé, il eſt couvert d'un nombre prodigieux de brigantins & de barques dorées, ſur leſquels les perſonnes de conſideration ſe promenent à l'entrée de la nuit avec leurs femmes. Il ne ſe paſſe pas un ſoir qu'on n'y tire un feu d'artifice, & que quelque concert ne s'y faſſe entendre. Les jalouſies qui régnent tout autour, ſont remplies d'une infinité de Dames, qu'on ne laiſſe pas d'entrevoir à la faveur des illuminations dont toutes les faces des maiſons ſont alors éclairées. Pour moi, je trouve que c'eſt un des plus galans ſpectacles que la nuit puiſſe offrir aux yeux, & où la fraîcheur, qui lui eſt naturelle, augmentée par celle des eaux de ce vaſte baſſin, fait qu'on ſe dédommage avec délice des chaleurs de la journée.

Il faut convenir que les Turcs entendent admirablement l'art de ſe préſerver de la chaleur, & de ſe menager des aziles où elle ne pénètre que difficilement. On en a vû pouſſer l'induſtrie & la volupté, juſqu'à ſe conſtruire des retraites au milieu d'une caſcade, dont l'eau tombant ſur un large marbre, formoit tout autour

tour une nappe, qui, comme une courtine, renfermoit leur lit de repos. Il faudroit avoir éprouvé les chaleurs étouffantes qui régnent en Afrique, sur-tout au mois de Mai, pour bien comprendre les agrémens de la réussite d'une pareille invention. Ordinairement les salles où l'on se retire sont aussi exhaussées que nos Eglises. D'ailleurs elles sont rafraîchies sans cesse par une infinité de jets d'eau, & par des gorges de loup où le vent de Nord s'engouffre, & rend l'air qu'on respire en ces lieux assez tempéré.

Des Portes du Caire.

Un des plus beaux morceaux d'antiquité, & dont je ne crois pas qu'aucun de nos Auteurs ait jamais rien écrit, est une Porte du Caire appellée *Babel-Fetouh*, c'est-à-dire *la Porte de l'Ouverture*, parce qu'elle fut élevée à l'endroit de la muraille où un Roi d'Egypte fit faire une bréche pour rentrer dans la Ville, dont un autre Prince s'étoit emparé pendant son absence. Cette Porte est d'une architecture que je n'entreprendrai pas de décrire. Ce que je puis dire, c'est que je n'ai rien vû de plus beau, de plus ancien, ni de plus entier, que cette magnifique Porte. Elle est accompagnée de deux tours, qui en font le principal ornement. Ces tours ne sont pas absolument rondes; leur figure approche de l'ovale, dont il n'y a que la moitié qui paroisse en dehors. Leur construction du reste est si admirable, qu'elles semblent faites d'une seule pierre, tant l'ouvrage est en quelque sorte couvert d'un écusson, relevé de trois ou quatre doigts seulement du corps de la tour; & l'on peut dire que l'art s'est surpassé dans la simplicité de cet ornement, aussi-bien que dans un autre ouvrage de même nature dont est accompagné le dessus de la Porte, où se lit une Inscription Arabe. Du reste cette Porte n'a ni colonnes, ni figures. Sa forme est quarrée, com-

comme celle de toutes les autres portes de la Ville.

La porte appellée *Babel-Nasr*, nom qui signifie *la Porte de la Victoire*, a été bâtie par un des successeurs de Méez-Lédin-Allah, après une bataille qu'il gagna sur un Prince qui étoit venu l'assiéger. On peut la regarder comme une des plus belles de la Ville. Je puis assurer qu'en Europe nous en avons peu qui l'égalent, & aucune qui la surpasse. Ce fut à la place d'une porte fort commune, par où ce Roi d'Egypte rentra victorieux, qu'il fit construire celle dont je parle, à laquelle le tems a laissé son nom, & n'a rien fait perdre de sa première beauté. Quoiqu'elle ne puisse pas entrer en comparaison avec *Babel-Fetouh*, dont elle n'est pas éloignée, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle est parfaitement belle. Elle n'est gueres moins haute & moins large que celle de Saint-Martin à Paris; & les Turcs, pour exprimer la quantité de bled qui se consomme chaque jour au Caire, ont coûtume de dire, par une exagération fort commune aux Orientaux, qu'on y en débite autant qu'il pourroit en entrer en un jour par l'ouverture de *Babel-Nasr*. Ce fut au dessus de cette porte, & en dehors de la Ville, qu'après avoir conquis l'Egypte, & pris le dernier Roi des Mammelucs, le Sultan Selim fit pendre cet infortuné Monarque. Ce Prince eut même ensuite la férocité de faire représenter au Caire cette action barbare par des bateleurs, en présence de ses femmes & de ses enfans, afin qu'ils ne fûssent pas absolument privés du plaisir inhumain qu'il avoit pris à cet odieux spectacle. Enfin la porte nommée *Babeberie* n'est pas moins digne d'admiration; & tout ce que l'on fait aujourd'hui n'approche certainement point de la noblesse de ces anciens monumens.

Le vieux Caire n'a, comme je l'ai dit, rien de remarquable que les Greniers de Joseph. Ces Des Greniers de Joseph.

Ces Greniers au reste n'ont rien dans leur construction qui réponde, ni à l'idée que bien des gens s'en forment, ni à la reputation que ce S. Patriarche s'est faite en Egypte. Aussi n'en est-il pas l'auteur. Ils ne consistent que dans l'élevation d'un mur assez nouvellement bâti, lequel environne un grand terrein quarré, où l'on dépose le bled, l'orge, & les autres grains que ceux qui possedent des terres sont obligés de fournir tous les ans au Bacha par forme de tribut. Ce que ces Greniers ont de véritablement beau, c'est la voute; mais elle ne leur est pas particuliere, puisque c'est le Ciel même. En effet ils n'ont point d'autre couverture. C'est pour cette raison que tous les ans on déduit à ceux qui en ont la garde, une certaine quantité de mesures de grains, en consideration de ce que les oiseaux, qui s'y rendent en très-grand nombre, & qu'on n'inquiéte que rarement, peuvent en manger dans le cours de l'année.

On trouve aussi dans la vieille Ville une assez belle Eglise, desservie par les Coptes, & qui paroît fort ancienne. Sous la Nef est une petite Chapelle, dans laquelle on descend par huit ou dix degrés. Cette Chapelle est soutenue par quatre piliers, qui forment de part & d'autre un petit collatéral. Ce lieu pourroit à peine contenir vingt personnes. Dans le fond est un petit Autel, & derriere cet Autel, l'endroit où, suivant la tradition, étoit placé le berceau de l'Enfant Jesus, dans le tems de sa fuite en Egypte. Dans le petit collatéral à main droite se voit une niche, où il se tenoit, ajoute-t-on, lorsqu'il étoit levé.

Du Puits de Joseph.

Je finis par ce qui regarde ce Puits si fameux dont parlent toutes les relations des Voyageurs qui ont abordé en Egypte. Il se trouve dans le Château du Caire, & se nomme le Puits de Joseph, par un effet de l'extrême vénération qu'ont les Egyptiens pour la mémoire de cet illustre

luſtre Patriarche. Elle eſt encore ſi vive aujourd'hui parmi eux, que tout ce que l'art a pû inventer de conſiderable à l'avantage du païs, & dont l'établiſſement eſt inconnu au peuple, comme les ponts & les canaux, eſt attribué d'une commune voix à ce ſaint Homme. Cependant, malgré ce préjugé général, il eſt certain que le Puits dont il s'agit fut creuſé ſous un Roi qui ſe nommoit Mahamed, fils de Calaon; époque qui fait connoître que ſon antiquité ne remonte pas au deſſus de ſix-cens ans. Ce fut, ajoute-t-on, l'ouvrage d'un Vizir de ce Prince, appellé Joſeph. Quoi qu'il en ſoit, ce Puits eſt taillé dans le roc, & peut avoir deux-cens-quatre-vingt pieds de profondeur. Mais toute cette profondeur n'eſt pas de ſuite, comme on pourroit ſe l'imaginer, parce que c'eſt l'ordinaire. Elle ſe partage en deux moitiés à-peu-près égales, dont la ſeconde ne répond pas préciſément à la première. Celle-ci eſt un grand quarré, dont toutes les faces ont chacune dix-huit pieds, & autour duquel régne une rampe pratiquée dans le vif du rocher. C'eſt par-là qu'on deſcend ſur une plate-forme, qui eſt ſituée préciſément au deſſous de l'ouverture. C'eſt ſur cette plate-forme que ſont placés des bœufs, qui par le moyen de deux roues qu'ils font tourner, élevent juſques-là l'eau du ſecond puits, tandis que d'autres bœufs qui ſont placés en-haut, la font monter de la même manière de cette plate-forme juſqu'à la bouche du premier.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'eſt la cloiſon, ou le parapet naturel, qui ſepare le premier puits de l'eſcalier qui l'environne, & qu'on a menagé dans la matière avec beaucoup d'art. Ce parapet n'a que ſix pouces d'épaiſſeur, excepté en quelques endroits, où il en a un peu davantage. Cet eſcalier, ou plutôt cette deſcente, puiſqu'il n'y a point de degrés, eſt aſſez large pour que des bœufs puiſ-

ſent y paſſer à l'aiſe lorſqu'on les fait deſcendre ſur la plate-forme pour y travailler, ou quand on les fait remonter pour en ſubſtituer d'autres en leur place. Elle eſt auſſi aſſez bien éclairée par de petites fenêtres percées de diſtance en diſtance dans la cloiſon, en donnant ſur le puits même d'où elles tirent leur jour. A l'égard du ſecond puits, il n'eſt pas à beaucoup près ſi large que le premier, à côté duquel il eſt creuſé; mais il a autant de profondeur; c'eſt-à-dire environ cent-quarante peids depuis la plate-forme juſqu'à l'eau.

Il ſe trouve des gens qui, charmés du Puits de Joſeph, ne balancent point à le comparer aux Pyramides pour la grandeur du travail. Pour moi, j'avoue que ce Puits eſt un bel ouvrage en ſon genre. Je conſidere volontiers, que ſa premiere partie ſeulement ayant cent-quarante pieds de hauteur, & ſes côtés étant de dix-huit pieds chacun, ces ſommes produiſent une ſurface de dix-mille quatre-vingt pieds, qu'il a fallu tailler à la pointe du marteau, ſans compter le chemin qui deſcend depuis l'ouverture juſqu'à la plate-forme, & qui eſt encore un ouvrage conſiderable. Cependant je ſuis encore fort éloigné, malgré cela, d'être de ſeur ſentiment. En effet je ſuis perſuadé, qu'en moins de vingt ans vingt hommes peuvent creuſer un puits ſemblable à celui-là, le roc dans lequel il eſt taillé étant extrêmement tendre, & par conſequent fort facile à couper. Ainſi il n'y a point, à mon avis, de particulier un peu riche, qui ne pût réuſſir dans une pareille entrepriſe. Il n'en eſt pas de même des Pyramides. Il ſuffit de les voir & de les examiner avec quelque attention, pour comprendre d'abord, qu'il a fallu employer des tréſors immenſes pour les élever, & que des Souverains ſeuls ont pû projetter des ouvrages ſi prodigieux, & les exécuter.

Une preuve que le Puits de Joſeph ne mérite pas autant d'admiration que les Voyageurs veu-

lent

lent le faire croire, peut-être parce qu'ils le croyent réellement eux-mêmes, c'eſt qu'il n'eſt pas le ſeul de ſon eſpece. J'en ai découvert cinq à-peu-près ſemblables dans les ruines du vieux Caire, au pied des montagnes vers leſquelles la Ville s'élevoit depuis les bords du Nil, par un eſpace d'environ trois quarts de lieuë. Ils ſont de même creuſés dans le roc, & d'une profondeur étonnante. Ce qu'ils ont de particulier, c'eſt qu'ils ne ſont point partagés en deux, comme celui de Joſeph, & que le fond répond préciſément à l'ouverture, comme dans tous les autres puits du monde. Du reſte ils ſont preſque ſur la même ligne, en tirant vers le Midi, & à côté du Château, dans le lieu qu'on appelle le quartier des domeſtiques d'*Ebn-Toulon*. Il y en a quatre qui ne travaillent plus; & ce ſont les plus profonds: auſſi ſont-ils les plus voiſins de la montagne. Les pierres & la terre qu'on y a jettées, les ont à demi comblés. Cependant leur profondeur eſt encore ſi grande, qu'elle éblouit. Leur ouverture n'eſt point un quarré parfait; elle peut avoir dix pieds de longueur ſur huit de large. A l'égard du cinquième, il eſt encore en état de ſervir, & fournit de l'eau à une ancienne Moſquée, autour de laquelle habitent encore pluſieurs familles dans une eſpece de forteresſe qui ſemble être collée contre la montagne. Cette eau eſt douceâtre & fade, comme celle de tous les puits d'Egypte, excepté l'eau du Puits de Joſeph, qui au contraire eſt un peu ſalée. Il eſt probable que ces puits fourniſſoient autrefois de l'eau à une partie du vieux Caire, ſur lequel leur ſituation dominoit. On voit encore proche d'un de ces puits, des tuyaux de terre cuite qui ſervoient à la conduire. On trouve dans le nouveau Caire quelques autres puits, creuſés, comme ceux-ci, dans le roc; mais ils ſont fort éloignés d'avoir la même profondeur.

Je ne ſçais ce que vous penſerez, Monſieur, de mes obſervations ſur la fameuſe Ville du Caire. Au moins puis-je vous aſſurer qu'elles ſont fidèles & exactes. Je ne vous dis rien des richeſſes de cette Capitale de l'Egypte. Vous en jugerez mieux par ce que j'ai deſſein de vous écrire ſur l'état préſent du commerce dans ce païs. En attendant, vous pouvez croire hardiment ſur ma parole, qu'en or, en argent & en pierreries, il y a peu de Villes au monde qui ſoient plus riches que celle-là. Je ſuis, &c.

Au Caire ce . . . .

LETTRE SIXIEME.

DESCRIPTION

Des fameuſes Pyramides d'Egypte, & en particulier de la plus grande, de ſon Intérieur, & des Secrets qu'elle renferme.

IL n'eſt pas encore tems, Monſieur, de ſortir de la baſſe Egypte. Les environs du Caire vont nous offrir des ſpectacles qui ne ſont, ni moins grands, ni moins dignes de votre curioſité que tout ce que vous avez vû juſqu'ici. Je parle de ces fameuſes Pyramides qui firent l'admiration de toute l'Antiquité, & qui ont été miſes au nombre des ſept merveilles que l'on a comptées dans l'Univers. Je ſçais qu'il s'eſt trouvé, & qu'il ſe trouve encore aujourd'hui, même parmi les perſonnes les plus éclairées, des gens qui ne regardent ces monumens célèbres que comme des maſſes informes de pierres entaſſées les unes ſur les autres ſans beaucoup d'art, capables d'étonner peut-être un vulgaire ignorant, qui ne manque jamais de ſe laiſſer prévenir par les choſes grandes, de quelque nature qu'elles puiſſent être, & de faire admirer la puiſſance, ou même la folie des Monarques qui épuiſerent leurs tréſors pour la conſtruction de ces ouvrages prodigieux, mais peu propres en effet à donner une grande idée du goût & de l'habileté de ceux qui préſiderent au deſſein de ces dépenſes inutiles & inſenſées. Pour moi, qui ai vû de près ces monumens ſuperbes de l'ancienne grandeur, qui rendit autre-

fois l'Egypte ſi célèbre, qui non content d'en parcourir les dehors, ai voulu viſiter avec ſoin les coins & les recoins les plus cachés de leur intérieur ; j'avoue que je n'ai pû m'empêcher d'être frappé de la magnificence & de la grandeur qui éclatent de toutes parts dans ces édifices ſi vantés, & que je n'ai reconnu qu'avec admiration, l'habileté des Architectes qui préſiderent à l'exécution de cette grande entrepriſe. Peut-être en dis-je trop ; peut-être ſur cet aveu m'accuſerez-vous de me laiſſer aiſément prévenir en faveur de tout ce qu'un climat éloigné peut offrir d'extraordinaire à la curioſité d'un étranger. Je veux bien vous en faire le juge. La deſcription que je vous envoye vous fera peut-être convenir que je n'outre rien ; j'eſpère même qu'elle ne vous donnera pas une moindre idée de ces monumens ſi anciens & ſi fameux que celle que j'en ai conçû moi-même.

Du Deſſein des Pyramides.

Cependant, avant que d'entrer ſur ce ſujet dans un détail, dont j'oſe vous prédire d'avance que vous me ſçaurez quelque gré, permettez-moi, Monſieur, de vous faire obſerver d'abord, quel fut le but de ces Monarques puiſſans qui préſiderent à la conſtruction des Pyramides. En effet, on ne peut juger ſainement de quelque ouvrage que ce ſoit, ſi l'on ne ſçait premièrement dans quelles vûës le projet en a été conçu, & quel but on s'eſt propoſé lorſqu'on a entrepris de l'exécuter. Bien des gens ont regardé les Pyramides comme l'ouvrage d'une vanité outrée, d'une préſomption aveugle de ces anciens Rois de l'Egypte, qui cherchant à éterniſer leur nom, crurent trouver dans la durée de ces édifices, qu'ils jugerent devoir paſſer celle des tems mêmes, cette immortalité à laquelle ils aſpiroient. Sur ce pied-là ils ont traité cette entrepriſe d'inſenſée, perſuadés que la beauté, l'élégance & le goût qui régnent dans quelque ouvrage que ce puiſſe être, ſont plus capables

bles de conſerver à la poſterité la mémoire du Prince qui en a formé le deſſein, & celle de l'ouvrier qui l'a exécuté, que la grandeur la plus demeſurée d'un coloſſe, dans laquelle on ne remarque ni délicateſſe, ni agrément. En cela je ſuis de leur ſentiment. Mais ces Monarques ſi ſages & ſi éclairés, qui, lorſqu'il s'agiſſoit de rendre leurs Etats floriſſans, & de procurer le bonheur de leurs ſujets, ſçavoient former, comme vous l'avez vû, des deſſeins ſi grands, ſi utiles, ſi magnifiques dans ce qui concernoit les intérêts de leur réputation & de leur gloire, auroient-ils eu des vûës ſi bornées & ſi imparfaites? Non, Monſieur; & le peu d'eſtime que quelques Sçavans ont paru avoir pour les Pyramides d'Egypte, vient de ce qu'ils en ont ignoré le ſecret, & de ce qu'ils n'ont pas été inſtruits du motif dans lequel elles avoient été bâties. La paſſion favorite des anciens Egyptiens étoit, de ſe faire dès leur vivant des ſépultures, où après leur mort leurs corps fûſſent à couvert, non ſeulement de la corruption à laquelle nous ſommes tous condamnés par la nature, mais encore de toutes les entrepriſes que la malignité & la temérité des hommes auroient pû former contre ces aziles inviolables. La ſuite de mes Lettres, & ſur-tout ce que j'ai à vous dire de la Religion des anciens Egyptiens, vous inſtruira des raiſons ſur leſquelles cette inclination étoit fondée. Elle n'étoit pas particuliere au peuple; elle s'étendoit juſqu'aux Souverains, qui, plus encore que leurs ſujets, étoient intéreſſés à ce qu'après leur mort leurs corps ne fûſſent expoſés à aucune inſulte. Les Grands & les Seigneurs de leur Cour, les perſonnes qui partageoient leur eſtime ou leur faveur, avoient les mêmes intérêts. Auſſi peut-on dire que parmi cette Nation chacun cherchoit les moyens les plus ſûrs pour ſe conſerver après ſa mort, à proportion des honneurs & des plai-

sirs que son rang, ses richesses, sa dignité & son emploi, lui procuroient pendant la vie.

De-là il est aisé de concevoir, que ces fameuses Pyramides, bâties par quelques anciens Rois d'Egypte, n'avoient été élevées que pour leur servir de tombeaux, & pour être la sépulture des personnes qui leur étoient cheres. On jugera de leur magnificence par ce que j'en dirai dans la suite. A l'égard du dessein qu'ils avoient d'y mettre leurs corps à l'abri de toute insulte, je mets en fait qu'ils ne pouvoient imaginer de moyens plus sûrs pour y réussir, que ceux qu'ils avoient employés dans la construction de ces monumens célèbres. La description que je donnerai de l'intérieur de la grande Pyramide, justifiera ce que j'avance. Peut-être contribuera-t-elle à faire revenir certaines personnes du faux préjugé qu'elles ont au désavantage de ces ouvrages si vantés.

De leur Auteur.

Il n'est pas aussi aisé de vous donner des lumieres certaines sur l'Auteur des Pyramides, que sur le dessein qu'on a eu en les élevant. Les Historiens Romains qui ont parlé de ces miracles de l'art, vivoient dans des siécles si reculés de ceux auxquels ils avoient été construits, que le nom des grands Rois qui exécuterent le dessein de ces célèbres ouvrages, étoit déja parfaitement ignoré. Ils nomment cependant au nombre de ces Rois un certain Psammetichus, sans rapporter aucune particularité, ni du tems de son régne, ni de ses actions. Ce nom même ne fut jamais Egyptien; il est Grec ou Latin; ou du moins il faut dire qu'il a été accommodé à ces langues. Quelques-uns ont attribué à Mercure les trois grandes Pyramides dont j'ai résolu de vous entretenir dans cette Lettre; comme si la construction d'une seule n'eût pas suffi pour éterniser la mémoire d'un Monarque, &

pour

pour épuiser les richeſſes d'un long régne. On prétend, & c'eſt une tradition conſtante parmi les Arabes, que ce fut ce fameux Hermès qui les fit bâtir. Si cette opinion avoit quelque fondement, ne pourroit-on point dire que ce fut l'exécution de ce grand deſſein qui le fit ſurnommer Triſmégiſte, ou trois fois Grand? D'autres penſent que la première étoit deſtinée à ſervir de tombeau à ce Pharaon, qui, en pourſuivant les Iſraëlites, fut englouti dans la mer Rouge avec toute ſon armée. Vous ſçavez qu'on attribue la conſtruction de la troiſième à cette fameuſe Beauté, qui, pour prix de ſes faveurs, exigeoit de chacun de ſes Amans une pierre de cette Pyramide. Quelques anciens Auteurs rapportent cette hiſtoire autrement. Ils diſent que cette Courtiſane, qui par quelques-uns eſt appellée Doricha, & à qui d'autres donnent le nom de Rhodope, faiſoit ſon ſéjour dans une Ville d'Egypte aſſez éloignée de la Capitale, & où elle s'étoit attiré par ſes charmes le cœur de toute la jeuneſſe des environs. Elle étoit un jour au bain, ajoutent-ils, lorſqu'un Aigle fondant ſur une fille qui la ſervoit, & qui gardoit ſes habits, lui enleva une des mules de ſa maîtreſſe. De-là cet oiſeau prit ſon vol vers Memphis, où il arriva dans le tems que le Roi rendoit la juſtice à ſon peuple; & après avoir voltigé quelque tems au-deſſus de la tête de ce Prince, il laiſſa enfin tomber doucement cette chauſſure ſur la robe du Monarque. Ce Roi, dont l'hiſtoire ne rapporte point le nom, fut auſſi ſurpris de cette avanture qu'il devoit l'être naturellement. L'attention avec laquelle il conſidera cette mule, qui ſembloit lui être venue du Ciel, lui inſpira bientôt d'autres ſentimens. Il en admira la magnificence & la délicateſſe; enſuite, à force d'admirer la

mule, il souhaita avec passion de voir le pied auquel elle avoit servi de chaussure. Ces premiers mouvemens furent suivis d'une véritable inclination pour la personne à qui cette mule apartenoit. Ce Prince dépêcha des couriers dans tout son Royaume pour en apprendre des nouvelles. On découvrit enfin cette belle fille, qui fut aussi-tôt conduite à la Cour. Le Roi l'épousa; & après sa mort ce Prince lui destina pour tombeau cette Pyramide, qu'il lui fit élever comme un témoignage éternel de sa tendresse.

Je crois que vous me permettrez sans peine de ne pas ajouter plus de foi à cette tradition qu'à la première. Il falloit que les Rois de ces anciens tems fûssent bien aisés à enflammer, pour concevoir une véritable passion à la vûë seule d'une mule. Mais on peut dire aussi, que les Amans de ce tems-là devoient être bien généreux, pour faire des présens tels qu'en exigeoit, dit-on, cette Courtisane. Il ne s'agissoit que d'une pierre, il est vrai; cependant si on considere que cette pierre devoit être de marbre Granite, telle que toutes celles dont la Pyramide est composée, & qu'il falloit la faire venir jusques-là de la haute Egypte, c'est-à-dire de près de deux-cens lieuës qu'on compte depuis le Caire jusqu'à la carriere d'où ces marbres étoient tirés, on conviendra, je pense, aisement avec moi, que peu de personnes étoient en état de faire des présens si considerables. En tout cas, si l'on veut que l'histoire soit réelle, à considerer le nombre des pierres qui forment cette Pyramide, on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette Beauté si précieuse n'étoit certainement pas des plus rares. Vous sentez jusqu'où pourroit m'emporter cette reflexion; je reviens à la matière que je me suis d'abord proposée.

Il

Il y a plusieurs Pyramides en Egypte; mais les plus belles, les plus entieres, les plus grandes, sont celles qu'on rencontre presque vis-à-vis, & à l'Est de ce que nous appellons le vieux Caire, & à deux ou trois lieuës de distance de cette ancienne Ville. Ce sont les plus Septentrionales de toutes celles qui existent aujourd'hui en Egypte, & les plus voisines du Delta, dont elles ne sont éloignées que de cinq lieuës. Elles sont situées sur la rive gauche du Nil, & assises sur le penchant d'une colline de pierre solide, qui par une pente assez douce s'éleve derriere elles à une hauteur très-considerable; c'est-à-dire que ces montagnes dont j'ai parlé ailleurs, qui bornent le Nil au Couchant, & separent l'Egypte de la Libye, s'abaissent en cet endroit par l'espace d'une grande lieuë; & que sur l'extrêmité de cette pente, à la hauteur d'environ deux-cens cinquante pieds que le Nil arrose de ses eaux, s'élevent les Pyramides sur un terrein qui a été applani à la pointe du marteau, & que l'art des hommes a rendu parallèle à l'horizon. De leur Situation.

C'est ce qui se remarque principalement à la seconde des deux grandes Pyramides, autour de laquelle, du côté de l'Oüest & du Nord, paroît un fossé taillé dans le roc de trente à trente-cinq pieds de hauteur. C'est l'endroit par où le terrein s'éleve vers la montagne. Il n'en est pas de même du côté de l'Est & du Sud, qui regarde le Nil & la plaine. On n'y découvre aucune élevation. Au contraire, le terrein y va naturellement en baissant. Les Pyramides ne sont pas éloignées de la plaine. Celle qui des trois en est la plus voisine, n'est pas dans une moindre élevation que les deux autres. Elle s'avance considerablement vers la colline, qui est fort escarpée du côté du Nord & du Delta. C'est par cet endroit qu'on l'a-

borde ordinairement. A peine peut-on y grimper contre la roideur de la pente, qui se trouve couverte de sables, de petits morceaux de pierre, de marbre, & de tout ce qui a entré dans la construction de la Pyramide. Le terrein s'étend davantage du côté du Levant; & à son extrêmité on remarque encore une élevation de grosses pierres, qui par une pente insensible unissoit autrefois à la plaine ce monticule escarpé aussi dans cet endroit. C'étoit sans doute par cette digue, par cette chaussée, ou, si on l'aime mieux, par ce chemin, qu'on abordoit autrefois à la Pyramide. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle servoit encore à la conduite des pierres & des marbres nécessaires à la construction de cet édifice. Ces matériaux étant apportés jusqu'au pied par un canal du Nil, ne pouvoient, à cause de leur grosseur prodigieuse, être conduits jusques-là que par une route égale & solide comme celle-ci. Cette chaussée ne paroît cependant pas aujourd'hui absolument droite. Elle se recourbe au milieu vers le Nord; mais je suis persuadé qu'elle se recourboit de même vers le Sud; c'est-à-dire qu'elle étoit beaucoup plus large par celle de ses extrêmités qui aboutissoit au Nil, que par celle qui étoit jointe à la hauteur de la colline. L'utilité & la commodité le demandoient ainsi, puisque c'étoit en cet endroit qu'on déchargeoit les matériaux étrangers, destinés à la construction de la Pyramide; d'où on les conduisoit ensuite insensiblement sur l'élevation, par un chemin qui ne demandoit plus la même largeur. Si on ne découvre plus aujourd'hui vers le Sud de vestiges de cette chaussée, comme il en reste encore vers le Nord, c'est que les eaux du Nil, qui abordent la chaussée par cet endroit, l'ont plus usée en se brisant contre elle, & ont, par une raison contraire, épargné le côté opposé,

que

que celui-ci mettoit à l'abri. C'eſt ce qui pourroit ſe vérifier en creuſant la terre, pour découvrir les Fondemens de cette digue ; mais ces recherches ſont ſans doute réſervées à des tems & à des régnes différens de celui-ci. J'ai lû dans un Auteur Arabe, un fait qui me paroît aſſez vraiſemblable ; c'eſt que cette chauſſée étoit pavée de marbre Granite. Il ajoute, que des colomnes du même marbre, élevées des deux côtés de la chauſſée, ſoutenoient une voute, qui mettoit à couvert des ardeurs du Soleil, ceux qui partoient de l'extrémité de ce ſuperbe portique pour venir viſiter la Pyramide & le Temple dont je parlerai dans la ſuite. Des deux autres Pyramides tirant vers la plaine, le terrein, ou plutôt la roche, baiſſe d'elle-même inſenſiblement.

Vis-à-vis la ſeconde Pyramide, & préciſement à l'Orient eſt ce Sphinx ſi fameux, dont toutes les rélations ont parlé. Il eſt éloigné de trois-cens pas au moins de la Pyramide, & de-là on peut en compter deux-cens juſqu'à l'endroit que le Nil vient baigner dans ſa hauteur. C'eſt une tête de Femme, entée ſur un corps de Lion couché ſur ſon ventre. Cette tête ſeroit encore probablement en ſon entier, ſi les Mahométans ne l'avoient point défigurée. On lui a caſſé le nez. Le corps a été gâté par la longueur des ans ; on en voit ſeulement aujourd'hui la figure, dont le bas eſt enſeveli ſous les ſables. C'eſt une tête prodigieuſe, qui a plus de trente-cinq pieds de tour, ſur un corps de plus de trente pas de longueur. Comme pluſieurs Auteurs ont parlé de ce coloſſe, je me contenterai d'ajouter à ce qu'ils en ont dit, que, quoique cette tête ſoit creuſée par-deſſus, il n'y a cependant de cette capacité aucune correſpondance à la bouche, ni à aucun autre endroit de l'inférieur de cette figure par où on ait pû la faire parler,

Du Sphinx.

ler, comme quelques-uns l'ont prétendu. J'ajouterai, que cette cavité a très-peu de profondeur, & que, bien loin de correſpondre à l'intérieur de la première Pyramide, comme on ſe l'eſt fauſſement imaginé, il ſeroit beaucoup plus naturel de croire, s'il étoit vrai que ce canal prétendu eût en effet quelque réalité, qu'il conduiroit au dedans de la ſeconde, à laquelle il correſpond ſi parfaitement par ſa poſition.

Cette Idole peut avoir eu pluſieurs deſtinations. Peut-être n'a-t-on prétendu la faire ſervir qu'à donner de l'admiration par ſa grandeur étonnante. Elle peut avoir été menagée dans la montagne de pierres que l'on applaniſſoit, comme une preuve de ce qui en avoit été enlevé, de la même manière qu'on laiſſe aujourd'hui des ſignaux dans un terrein que l'on met à l'uni. On peut encore s'être ſervi d'une diſpoſition favorable des lieux, pour tailler dans ce roc une figure qui ſurprît la poſterité.

Quelques-uns diſent que ce fut un Taliſman; d'autres, une Idole que l'on adoroit. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt que cette union de la tête d'une Fille avec un corps de Lion, ſi commune & ſi ordinaire dans les repréſentations fréquentes qu'on en rencontre en Egypte, étoit un Symbole de ce qui ſe paſſe dans ce pays ſous les ſignes de la Vierge & du Lion. C'eſt en effet dans la ſaiſon que le ſoleil les parcourt, que le Nil ſe deborde, & rend par ſon inondation l'Egypte fertile & habitable. Les Rois d'Egypte ne croyoient pas pouvoir mieux témoigner leur reconnoiſſance au Soleil, qu'ils revéroient comme l'auteur de leur félicité, que de lui conſacrer cette figure myſtérieuſe.

Pluſieurs ont prétendu que le Sphinx des Pyramides, ou du moins la tête de ce prodigieux

igieux coloſſe, étoit compoſée de pluſieurs ierres placées & bien cimentées les unes ſur es autres. Ce qui leur a pû faire naître cette dée, c'eſt qu'en trois ou quatre endroits de ette maſſe, on remarque en effet des veines ui tournent autour de la tête d'une manière preſque horizontale, & que ces veines ſemblent renfermer une eſpece de maſtic, d'une couleur différente de la pierre. Pour moi, qui ai examiné ces veines avec attention, je ſuis intimement perſuadé qu'elles ſont naturelles à la pierre. Quand on ne pourroit pas s'en convaincre en les approfondiſſant, quand on ne rencontreroit pas dans ces veines des inégalités parlantes, quand elles ne ſeroient pas de biais en pluſieurs endroits; il ſuffiroit, pour ne plus douter de la vérité, de jetter les yeux ſur quelques petites Pyramides peu éloignées de cette figure, & poſées ſur des plate-formes du même rocher. On y découvre de pareilles veines; ce qui prouve manifeſtement, que celles qu'on remarque dans la tête du Sphinx, comme celles-ci, ne ſont formées que par divers lits de pierres qui ſont propres à ce terrein. Je crois au reſte, que cette Idole étoit autrefois couverte par un Temple. La preuve que j'en ai, c'eſt que la tête de cette figure eſt encore aujourd'hui auſſi entiere dans tous les endroits où elle n'a point été violentée par la main des hommes, que ſi elle ſortoit de deſſous le ciſeau. La peinture rougeâtre dont elle avoit été couverte, y ſubſiſte encore. On remarque d'ailleurs autour de ce coloſſe une eſpece de circuit, que les ſables, ſous leſquels il eſt enſeveli, tiennent plus élevé que le reſte; & je ne doute pas qu'il ne cache les fondemens & les débris de cet édifice qui ſervoit de Temple à l'Idole.

En

En remontant du Sphinx vers la seconde des grandes Pyramides, au devant de laquelle, & précisément au milieu, le colosse se trouve placé du côté de l'Est, on découvre encore à quatre pas de la Pyramide, les restes d'un autre Temple qui en occupoit presque toute la face. Je suis surpris qu'aucun Voyageur que je sçache n'ait parlé de ce monument, dont dans plusieurs milliers d'années la destination ne sera pas encore douteuse. On en trouve un pareil en face de la troisième Pyramide, & à même distance. Celui-ci est encore plus entier que le premier. Il est tourné de même du côté du Levant; mais il a ceci de particulier, qu'à commencer de son portique, ou de son entrée, il est accompagné d'une chaussée, ou chemin en droite ligne, qui sans doute s'étendoit autrefois d'une pente insensible jusqu'au bord de la plaine, par un espace de mille ou douze-cens pas. Il en reste encore environ trois-cens. C'étoit par-là qu'on abordoit le Temple. Il est à-peu-près de figure quarrée. On trouve dans son intérieur quatre piliers, qui sans doute soutenoient une voute dont l'Autel de l'Idole étoit couvert, & on tournoit autour de ces piliers comme par une espece de collatéral. Les pierres dont ces Temples étoient bâtis, sont prodigieuses, & ce n'est qu'à leur grosseur énorme que nous sommes redevables de ce qui nous en reste aujourd'hui. Ces pierres étoient revêtues de marbre Granite. J'en ai trouvé encore quelques morceaux entiers, qui y étoient collés par des mastics. Je ne doute point que l'extérieur du Temple ne fût également revêtu de ce marbre, comme le dedans. Aussi auroit-il été ridicule, qu'un édifice élevé au-devant d'une Pyramide, qui étoit elle-même toute revêtue de ce même marbre, ne fût bâti que de pierres

es assez inégales, & cachât, par l'élevation d'une matière commune, & par un extérieur imparfait, une partie de la magnificence du tombeau dont il étoit accompagné.

Je parle de la troisième Pyramide, c'est-à-dire de celle dont on attribue particulierement la construction à cette fameuse Beauté, qui, comme je l'ai dit d'abord, mettoit ses faveurs à un prix si extraordinaire. On peut dire que les quartiers de marbre dont elle fut revêtue, étoient d'une grosseur prodigieuse. C'est ce qui se voit par quelques-unes de ces pierres qui subsistent encore en leur entier, soit dans les débris qu'on trouve au pied de cet édifice, soit même dans leur première situation, c'est-à-dire aux mêmes endroits où elles avoient d'abord été placées dans le revêtissement de la Pyramide. Il est aisé de juger, par l'état des débris qu'on trouve au pied, & même par certaines pierres dont une partie est restée attachée au corps de cet édifice, tandis que l'autre en a été enlevée, que cette Pyramide n'a été déshonorée & dépouillée de son revêtissement que par violence, & non par la longueur des ans. On a voulu profiter du marbre dont tout son extérieur étoit couvert; & parce que les pierres en étoient trop grosses pour être enlevées, & trop dures pour être séparées par la scie, ou par quelque autre art, on a cherché à les briser, à les fendre, & à les éclater par le moyen des coins de fer. Il ne faut que des yeux pour se convaincre de cette vérité. De la troisième Pyramide.

A l'égard de la seconde Pyramide, autour de laquelle régne ce fossé taillé dans le roc dont j'ai parlé d'abord, elle n'étoit certainement couverte que de pierres dures. Sa cime en est encore toute revêtue. Le reste a été vraisemblablement arraché, & l'on n'a épargné les dernieres pierres que par la difficulté De la seconde.

&

& le danger qu'il y avoit à vouloir les ſeparer d'un lieu ſi élevé & ſi eſcarpé. Auſſi n'eſt-il pas peu difficile de monter juſques ſur la pointe de cette Pyramide, parce que ſon revêtiſſement ſubſiſtant encore vers le ſommet à la hauteur de cent pieds, ou environ, on ne pourroit, ſans un péril éminent, riſquer de paſſer ſur ces pierres unies & gliſſantes. Pluſieurs Grands du pays y ont ſouvent envoyé des Arabes, & en ont fait rouler des pierres pour ſatisfaire leur curioſité. Auſſi eſt-il aiſé de s'appercevoir que la cime n'eſt pas entiere. Cette Pyramide, non plus que la premiere dont je viens de parler, n'a point encore été ouverte. Il eſt même probable qu'elles ne le ſeront jamais que par l'ordre de quelque grand Prince, dont les tréſors puiſſent fournir aux dépenſes néceſſaires pour l'exécution d'un ſemblable deſſein. Peut-être auſſi ne ſera-t-il pas poſſible de les ouvrir ſans les démolir abſolument. En effet, comment réuſſir aujourd'hui, principalement ſur la premiere, ſans une connoiſſance parfaite des ſecrets qu'elle renferme, & qui vraiſemblablement reſteront toûjours ignorés ? Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le tombeau principal ſe trouve toûjours au milieu de la Pyramide. C'eſt ce qui ſe reconnoît par la grande Pyramide que l'on a ouverte proche de la plaine des Momies, dont je parlerai dans la ſuite, par celle dont j'entreprens de donner ici la deſcription, & par quelques autres plus petites, qui de même ont été forcées. On ſçait encore, que dans toutes celles qui ont été ouvertes, l'entrée eſt tournée vers le Nord. Il eſt donc probable qu'on trouveroit auſſi du même côté, l'entrée de toutes les autres. Cependant, avec ces foibles lumieres, combien d'autres connoiſſances ne ſeroient pas néceſſaires pour exécuter le deſſein de pénétrer dans leur

eur intérieur ? Que de dépenſes ! Que de conſtance ne faudroit-il pas pour y réuſſir ! On en jugera par ce que je dirai dans la ſuite de cette Lettre.

J'ai lû dans un Hiſtorien Arabe, au ſujet de cette ſeconde Pyramide, une particularité que je ne crois pas devoir omettre. Il dit qu'à ſon ſommet on avoit élevé une ſtatue d'or, de la hauteur de quarante coudées, repréſentant le Prince dont le corps repoſoit dans ce monument. Il ajoute, que de la montagne du Mokattan, qui en eſt à trois lieuës de diſtance du côté de l'Eſt, on pouvoit diſtinguer les traits du viſage de cette figure. On penſera de cette tradition tout ce que l'on voudra. Pour moi, je crois très-vraiſemblable, qu'au ſommet de cette Pyramide ont eût élevé une ſtatue de marbre Granite de la proportion dont parle l'Auteur Arabe, puiſque l'on trouve encore en Egypte pluſieurs coloſſes du même marbre, & d'une hauteur approchante. Cette ſtatue pouvoit être dorée, comme l'eſt celle de la Place des Victoires à Paris. Rien n'étoit auſſi plus propre à terminer d'une manière convenable ces hautes & ſuperbes Pyramides, que la repréſentation des Princes dont les corps y étoient enfermés. Il eſt certain que ces ſtatues devoient produire un très-bel effet, ſur-tout en ſuppoſant qu'elles étoient dorées. Quoi qu'il en ſoit, il n'en ſubſiſte plus aucune de nos jours, parce que, plus expoſées à l'air & aux injures du tems que le corps de la Pyramide, elles ont été conſumées à leur extérieur beaucoup plus vîte que les parties inférieures. Il eſt vraiſemblable d'ailleurs, que la Religion Mahométane, ennemie de toute figure, s'étant introduite en Egypte avec les Princes Arabes qui firent la conquête de ce beau Royaume, & s'y étant maintenue depuis plus de mille ans, toutes les ſtatues qui ter-

mi-

minoient ces admirables monumens ont eu le même sort que beaucoup d'autres. Elles ont été brisées, renversées, & déshonorées à coups de masses, & sont devenues la victime de l'ignorance, de la superstition & de l'avraice de ces barbares.

De la grande Pyramide.

Je viens à la derniere des trois grandes Pyramides, qui est aussi la plus grosse. Plusieurs Auteurs ont soutenu qu'elle n'avoit jamais été fermée, ni couverte; & sur ce principe ils se sont imaginés, qu'elle avoit été bâtie par ce Pharaon Roi d'Egypte qui poursuivit les Israëlites au travers de la mer Rouge, & qui demeura enseveli dans ses flots avec toute son armée. Pour moi, je soutiens au contraire, qu'elle a été achevée, fermée, & revêtue comme les autres. Je vais l'établir d'une maniere si invincible, qu'à ce que j'espere, la posterité me sçaura gré de l'avoir détrompée des contes imaginaires qu'on a faits à ce sujet, & dont on n'a orné dans ces derniers tems les rélations de quelques Voyageurs, que pour suppléer au peu d'exactitude avec laquelle ils ont examiné l'extérieur de ce grand monument, aussi-bien que son intérieur.

De son Exterieur.

On a trouvé une Pyramide dont le revêtissement avoit été enlevé; & sur cette apparence peu scrupuleusement approfondie, on a supposé qu'elle n'avoit jamais été achevée. On a vû une Pyramide ouverte; & il n'en a pas fallu davantage pour faire imaginer d'abord, que jamais elle n'avoit été fermée. On a rencontré un tombeau vuide; on a cru qu'il l'avoit toûjours été, & sur ce principe on n'a pas craint d'assurer avec confiance, qu'il avoit été destiné à renfermer le corps de ce Prince cruel dont le peuple de Dieu éprouva l'injustice, & à qui les flots servirent de sépulture. J'ai peu de chose à opposer à ce sentiment, qui n'a pour fondement que de pures conjectures.

Je

e me contenterai seulement d'avancer d'abord, u'à examiner avec attention l'extérieur de cette 'yramide, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait té inconteſtablement revêtue.

J'en tire une preuve convaincante de la conruction des deux autres Pyramides, qui sans ontredit ont été revêtues, puiſqu'elles le sont ncore aujourd'hui, du moins en partie. Or on e peut nier que toutes deux n'ayent été bâties e manière que le revêtiſſement a été poſé à neſure que l'ouvrage s'élevoit. En effet les pier- es, qui sont enfoncées ou entrelacées avec elles dont le corps de la Pyramide eſt compo- é, font voir manifeſtement qu'elles n'ont point té appliquées après coup, mais qu'elles ont été oſées, liées & enclavées, à meſure que l'on élevoit le lit de pierres auquel elles correſpondent. Il eſt donc probable, que la première 'yramide a été conſtruite de la même façon. 'eſt ce qui ſe remarque encore par certains enoncemens, d'où il eſt viſible que l'on a arraché es piéces de marbre qui y étoient enchaſſées.

L'état préſent où ſe trouve actuellement cet- Pyramide; me fournit encore une ſeconde reuve qui ne cede en rien à la première. A xaminer avec attention tout ſon extérieur, il 'y a perſonne qui ne juge qu'il n'y manque que s dernieres pierres dont elle a dû être couver-. Cela ſuppoſé, qu'on remarque bien tous les grés de cet édifice, & ſur-tout les derniers, qui oivent être les plus entiers, comme ils le ſont effet; qu'on faſſe le tour de chaque degré; découvrira en mille & mille endroits, par le ortier qui y reſte appliqué & empreint de la gure d'une autre pierre, qu'il y en a eu véritablement un autre rang, auquel ce mortier ſerit de maſtic, & qui en a été arraché; d'où je onclus, que la Pyramide a été réellement couver- & revêtue.

La

La troisiéme preuve sur laquelle je fonde mon sentiment, c'est la disposition de l'entrée même de la Pyramide, qui peut encore servir à démontrer qu'elle a été véritablement fermée. On voit en effet que cette entrée a été découverte violemment; qu'on en a arraché des pierres prodigieuses, dont les éclats de quelques-unes sont encore restés dans la place même que ces pierres occupoient, aussi-bien que l'empreinte des autres, pour servir à la postérité de témoignage certain des outrages que ce fameux monument a reçus.

Enfin j'ai une preuve invincible que cette Pyramide fut revêtue de marbre blanc; & je la tire du ciment même qui sert de témoin de l'enlevement de cette couverture. En effet il est certain que j'ai trouvé plusieurs éclats de cette pierre mêlés à ce mortier; d'où je tire cette conséquence, que la beauté, ou plutôt la rareté de ce marbre en Egypte, a été cause que cette Pyramide a été découverte dans la suite par des Princes, qui n'ayant point la même Religion que celui qui étoit renfermé dans ce tombeau, n'ont pas craint de le déshonorer, & d'employer le marbre dont la Pyramide étoit revêtue à des usages différens. Je sçais qu'il ne se rencontre en Egypte aucune carriere de marbre blanc; mais je n'ignore pas aussi qu'il s'en trouve une sur les bords de la mer Rouge, & aux environs du mont Sinaï, d'où ce marbre peut avoir été transporté en Egypte, & être venu par terre, en trois jours de route, jusqu'au pied de l'endroit où cette Pyramide est située. D'où proviendroient en effet les éclats de ce marbre qu'on trouve aux environs de la Pyramide encore mêlés au mortier dont elle est bâtie? Les eût-on apportés de loin pour les incorporer dans ce ciment, tandis que sur les lieux mêmes on avoit tant d'autres pierres à y employer? On trouve des écailles de marbre blanc, & dans le mortier qu'on a employé à élever cet édifice, &

& dans les debris qui se rencontrent aux environs. Si à cette observation on ajoute, que la Pyramide a été certainement revêtue, puisqu'il ne s'en est jamais bâti aucune, que le revêtissement n'ait été appliqué d'abord à chaque nouvelle couche qu'on vouloit élever; que cependant il ne reste aucune pierre de son revêtissement, quoiqu'on en trouve encore en grand nombre, même en place, de ce marbre Granite dont la troisième étoit couverte; on conclura nécessairement, que la première a non seulement été revêtue comme toutes les autres qui subsistent; mais encore, que la matière dont on l'a revêtue étoit si précieuse, qu'on n'en a pas laissé une seule pierre. Or de-là il est aisé d'inférer, que ce devoit être du marbre blanc, qui est beaucoup plus précieux en Egypte que le Granite.

Je puis ajouter à tant de raisons, qu'il auroit été ridicule d'élever cette grande masse, sans y joindre en même tems le revêtissement qu'on lui avoit destiné. En effet, par l'inégalité qui se remarque dans les rangs de pierres dont elle est composée, & qui auroient dû ensuite recevoir cette derniere couche, si elle n'y eût point été appliquée en bâtissant l'ouvrage, on auroit été forcé d'assortir les pierres de ce revêtissement, aux inégalités de celles qui étoient déja placées. Ces inégalités ne sont pas peu considerables; il y a de ces pierres qui ont un grand pied & demi de moins que les autres. On conçoit que cette sujettion auroit infiniment allongé l'ouvrage, & augmenté la dépense. Les ouvriers dans ce cas auroient été obligés de trouver des pierres de revêtissement, les unes plus longues & plus grandes, les autres plus courtes; au lieu qu'en plaçant d'abord ce revêtissement, ils pouvoient librement appliquer en dedans, des pierres telles qu'elles se rencontroient, & continuer l'ouvrage de cette sorte, avançant toûjours vers le milieu de la Pyramide, où ils n'avoient besoin que d'une

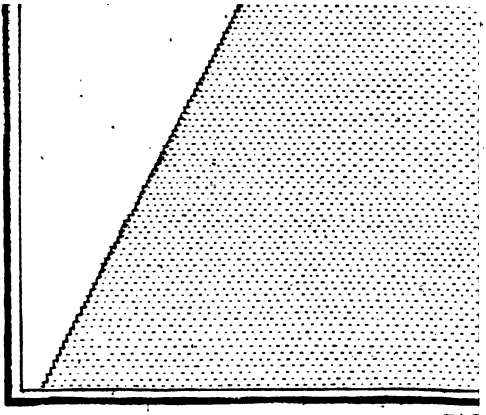
seule pierre mesurée pour unir le total de cette couche. Outre cela on doit supposer, que ce revêtissement, qui étoit bâti en talus, servoit à l'élevation des pierres souvent énormes dont on avoit besoin au sommet de la Pyramide, & qui, sans l'aide d'aucune grue, ni autre machine, étoient tirées en-haut à force de bras, à la faveur de ce plan incliné, qu'on pourroit regarder comme une gliſſoire. Enfin Pline nous apprend, que de son tems il y avoit des gens si adroits, qu'ils pouvoient monter au haut de ces Pyramides. Or il n'y auroit certainement eu en celle aucune adresse ni habileté, si elles n'eûssent été revêtues, & toutes bâties en talus. Autrement on y auroit monté sans peine, comme on fait aujourd'hui sur celle-ci, à laquelle son revêtissement a été enlevé. D'ailleurs c'étoit ce revêtissement seul qui conservoit l'intérieur de la Pyramide, en le mettant à couvert des injures du tems, qui, sans ce préservatif, auroit pû facilement l'entamer.

De l'Intérieur de cette Pyramide.

Non seulement la Pyramide a été revêtue, & rendue parfaite à son extérieur, elle a même été fermée, & ouverte ensuite avec violence. C'est ce que j'entreprens d'établir d'une manière à ne laisser aucun doute sur ce sujet.

De ses Canaux.

Cette violence se remarque d'abord à l'entrée naturelle de la Pyramide, d'où on a enlevé, comme on peut le remarquer avec un peu d'attention, quelques-unes de ces pierres qui la fermoient, & qui étoient d'une grandeur énorme. Ces pierres étoient posées au dessus d'un canal, qui par une pente assez roide conduit au centre de la Pyramide, & aux salles où les corps de ceux qui l'avoient fait construire, devoient être deposés. Ce canal, dont le penchant est très-rapide, est de cent pieds de longueur, & a son commencement à cent pieds de la base de la Pyramide. On y arrive par une espece de montagne, de cette hauteur formée des de-



Pl

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

de la Pyramide même. Le canal a d'éten-
dis pieds trois pouces en quarré, & étoit
du haut en bas de pierres fort justes du
marbre dont il est composé. Au dessus
ouverture par où l'on entre dans ce canal,
marque dans le corps de la Pyramide une
e de neuf à dix pieds, d'où l'on a enlevé
erres d'une grandeur prodigieuse, comme
reconnoît par les suivantes. Cette seule re-
e suffiroit pour établir que la Pyramide a
mée, puisqu'on n'a dû enlever ces pierres,
our trouver l'ouverture du canal, ou pour
e plus aisément des prises sur celles qui
t dans le canal même, & qui avoient une
e dans celles qu'on a arrachées. C'est ce
ut se remarquer à la lettre A. Après avoir
ces pierres prodigieuses, & celles du canal
rencontroient au dessous de ces premiè-
l fut facile d'en tirer les autres, par une pri-
l'on se fit sur la partie qu'elles présen-
en dehors. On suppose que pour rendre
ution de cette entreprise plus difficile, en
nt ces pierres dans le canal, on les avoit
es d'un ciment très-fort, afin qu'elles s'at-
issent plus étroitement aux parois du canal,
fissent qu'une même masse avec tout le
s de l'édifice. Mais en mettant en œuvre des
s plus puissantes, & à la faveur des eaux chau-
qu'on fit couler dans le canal marqué B, on
à bout d'amortir ce ciment, & de détacher
pierres, qu'on fit sortir ensuite avec peu de
e. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est
à bout de les en retirer, sans que les pier-
mêmes qui forment le canal ayent été dé-
orées. En effet elles sont encore aujour-
ui aussi polies que le premier jour, excepté
le fond du canal, où dans la suite, à coups
arteau, on a pratiqué de distance en distance
creux de deux à trois doigts de profondeur.
te précaution étoit nécessaire pour faciliter

l'entrée & le retour à ceux qui vont visiter la Pyramide. On comprend aisément, que sans ce secours il ne seroit pas possible de descendre dans le canal, sans être entraîné rapidement jusqu'au fond; & que, pour le remonter, il seroit nécessaire de s'attacher à des cordes arrêtées à son ouverture extérieure.

J'ai insinué plus haut, que ce canal étoit composé de marbre. J'ajoute que les pierres qui forment ses quatre côtés, sont en effet de marbre blanc du plus fin, & par conséquent du plus dur. J'avoue qu'il est un peu jaunâtre; sans doute, parce que par la longueur des ans il a pris cette couleur au dehors. Une de ces pierres prodigieuses qui furent enlevées, comme je l'ai dit, au dessus de l'ouverture du canal, lorsqu'on força la Pyramide, se voit encore aujourd'hui à son entrée. On a accoûtumé de monter & de manger dessus, lorsqu'on va visiter cet illustre monument. Elle est sans contredit du même marbre, ainsi que toutes celles qui forment les autres canaux. C'est sur ce principe que j'ai avancé, que les pierres qui fermoient le premier canal dont je viens de parler, & même tous les autres canaux de la Pyramide, étoient aussi de cette matière, qu'on aura choisie sans doute préférablement à toute autre, à cause de son extrême dureté. C'est ce dont il est aisé de s'éclaircir, en levant la moitié de la pierre qui subsiste encore à l'endroit marqué C, où se fait la jonction du canal intérieur avec l'extérieur. A l'égard de l'intérieur de la Pyramide, il est si obscur, & tellement noirci par la fumée des chandelles & des bougies qu'on y brûle depuis plusieurs siécles en l'allant visiter, qu'il est difficile de bien juger de la qualité des pierres qui composent les salles & autres lieux renfermés dans cette masse énorme. On reconnoît seulement que leur polissure est extrême, qu'elles sont de la derniere dureté, & si parfaitement

tement jointes les unes aux autres, que la pointe du couteau ne ſçauroit pénétrer dans l'eſpace qui les ſepare.

On avoit vuidé ce premier canal, & on étoit parvenu à la fin de ce travail pénible, lorſqu'il s'en préſenta un ſecond, beaucoup plus conſidérable. Il s'agiſſoit de tirer les pierres dont étoit rempli un autre canal, qui remontoit de celui-ci vers le ſommet de la Pyramide, par une route auſſi roide que la première étoit penchante. Il fut d'abord queſtion de deviner dans le canal vuidé, l'endroit où aboutiſſoit par ſon extrêmité, cet autre canal qui remontoit vers le haut; & je ſuppoſe qu'on le trouva, quoique la pierre qui fermoit cette entrée fût ſi juſte, qu'elle ne laiſſoit aucun indice de quelque ouverture que ce fût. On pouvoit remarquer ſeulement qu'elle ne paſſoit point, comme les autres, ſur la ſupériorité du premier canal. C'eſt ce qu'on découvrit en ſondant avec la pointe d'un couteau, ou de quelque autre inſtrument qu'on pouvoit enfoncer aiſément dans le ciment qui uniſſoit les quatre côtés dont la ſuperficie de cette pierre étoit compoſée, à celles du canal inférieur auxquelles elle ſe joignoit. Cette rencontre ſe faiſoit à dix pieds de l'extrêmité de ce dernier canal, afin de mieux tromper ceux qui pourroient chercher à découvrir cette ouverture. On attaqua donc d'abord cette pierre; & l'ouvrage n'étoit pas aiſé. Le lieu étoit fort étroit, & il falloit travailler au deſſus de ſa tête, couché ſur le dos, ſans pouvoir uſer des forces de ſes bras que très-foiblement, au hazard d'être écraſé dans le moment par une lourde maſſe, qui à chaque inſtant pouvoit ſe détacher. C'eſt ce qu'on peut remarquer en jettant les yeux ſur la figure à la lettre C. Cependant, après avoir vaincu, à la pointe du marteau, la reſiſtance qu'on trouva dans cette première pierre, qui devoit avoir une retenue dans cet endroit, il en ſuccé-

de une seconde, qui seroit sur le fond du canal, & sur laquelle il fallut travailler d'une autre sorte. On en vint encore à bout, ainsi que de la première; mais comme après l'avoir usée il s'en présenta d'abord une autre, on jugea que ce travail étoit trop long. On renonça donc à cette voye; & après avoir arrêté la descente des pierres qui suivoient, & qui bouchoient l'entrée du canal, on se fit, à l'endroit marqué D. dans les pierres qui environnoient le canal inférieur, & qui se trouvoient à son extrémité, une route forcée de quarante pieds de longueur sur huit ou dix de largeur & de hauteur. Cette route est désignée dans la figure par la lettre E. Dans quelques endroits elle se trouve serrée & fort basse; dans d'autres elle est assez élevée pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. Ce travail coûta des peines infinies. Ensuite, retournant à gauche vers le canal supérieur, on enleva de son côté trois ou quatre pierres, qui firent une ouverture de quinze à vingt pieds d'étendue dans l'endroit marqué G. Mais avant que de parler de la continuation de cet ouvrage, il est à propos d'observer, que la véritable pierre qui fermoit ce canal dans l'endroit où il faisoit angle avec le canal inférieur, que cette pierre qui avoit été taillée d'une mesure proportionnée à cet angle, & qui fermoit parfaitement cette entrée, en a réellement été enlevée, comme je l'ai dit. En effet, celle dont cette entrée est aujourd'hui bouchée, n'y est point juste. Au contraire, elle laisse un vuide de cinq à six doigts à la partie supérieure, qui devroit être plus longue de cette mesure que l'inférieure. C'est ce qu'on peut remarquer dans la figure à l'endroit marqué F.

Lorsque de l'endroit marqué G. on eut arraché & brisé les trois pierres qui fermoient le côté du canal supérieur, il fallut entreprendre d'en vuider toutes les autres pierres, non seulement

ient celles qui répondoient à cette ouverture, ais encore celles qui étoient au deſſus, dans une tendue non connue. Cette entrepriſe étoit ifficile & très-longue à exécuter, puiſqu'il n'y voit qu'une ſeule perſonne qui pût agir dans ne capacité de trois pieds trois pouces en quarré. On ſe doutoit cependant, qu'outre le grand ombre de pierres qu'on pouvoit rencontrer ans le canal, il y auroit peut-être au-delà, ans un lieu moins ſerré, une ſuite encore fort ongue de ces mêmes pierres prêtes à remplir e canal à meſure qu'il ſeroit vuidé. C'étoit en ffet une augmentation de travail & de peine, ue l'Architecte n'avoit pas manqué de préparer ceux qui tenteroient de penétrer par ce paſſage ans le centre de la Pyramide. Ce fut pour 'épargner une partie de ce travail, qu'au lieu le ſonger à briſer ces pierres les unes après les utres dans l'endroit marqué G, où le canal avoit été attaqué & entamé, on prit la réſolution de ſoutenir ces pierres dans le canal même, en arrêtant, par le moyen d'un étai, ou autrement, la pierre ſupérieure à celle que l'on avoit deſſein de briſer. On mit donc la main à l'œuvre, & commençant d'attaquer la ſuite de ces pierres que l'on briſoit, & que l'on ſoutenoit à meſure par des étais d'une longueur proportionnée, on continua le même ouvrage de pierre en pierre, & de proche en proche, ſans s'écarter de la capacité du canal, juſqu'à ce qu'on arriva enfin à ſon extrêmité, & à un vuide ſupérieur dont je vais parler.

Au reſte il eſt à propos d'obſerver, que tant que le canal dura, & dans toute ſa longueur, on fut obligé de faire de très-grands efforts pour briſer les pierres dont il étoit rempli. Les coups de maſſe qu'on y employa, les coups qu'on frapa ſur les coignées dont on ſe ſervit pour venir à bout de cet ouvrage, déshonorerent tellement toutes les parties de ce canal, que

de quarré qu'il étoit, on le rendit preſque rond; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y a travaillé du haut en bas, & que par conſequent on avoit pris le parti de ſoutenir les pierres dans ſa capacité, pour les y briſer. En effet, ſi cet ouvrage ſe fût exécuté à l'ouverture forcée du canal marquée G par où il fut attaqué, il n'y auroit que cette partie du canal de déshonorée; le reſte de ce canal de quatre-vingt pieds de longueur, deſigné dans la figure par la lettre H, d'où les pierres auroient ſeulement gliſſé à l'endroit où le canal avoit été ouvert, ſeroit reſté en ſon entier, & ſe ſeroit conſervé comme dans tous les autres endroits, où il ſubſiſte encore fort net & très-parfait juſqu'à la ſalle.

De la Galerie. Lorſqu'on fut parvenu à l'extrêmité de ce canal, on trouva que ſa partie ſupérieure manquoit. On reconnut même qu'il avoit perdu un pied de ſa capacité, puiſqu'il n'avoit plus que deux pieds & demi de profondeur. Cependant cet eſpace s'étendant de part & d'autre de la longueur d'un pied & demi, formoit une capacité de trois pieds, & donnoit à ce vuide une largeur de ſix pieds & demi; ce qui compoſoit de part & d'autre du canal deux élevations, ou banquettes, de deux pieds & demi de hauteur, & d'un pied & demi de large. Elles s'étendoient du bas en haut dans le même ſens que le premier canal, par un eſpace de cent-vingt-quatre pieds de longueur, ſuivant le meſurage que j'en ai fait faire. D'autres leur en donnent juſqu'à cent-quarante. A l'extrêmité des banquettes & du canal on rencontre une eſplanade, ou plate-forme, de huit à neuf pieds de profondeur, & qui a ſix pieds & demi de large, comme tout le vuide ſupérieur aux banquettes. Cet eſpace eſt marqué par la lettre R. dans la figure, plus étendue de l'extrêmité de cette galerie qu'on a donnée à côté de la Pyramide. De deux pieds & demi en deux pieds & demi on a pratiqué

qué dans les banquettes du bas en haut attenant le mur, des ouvertures de la longueur d'un pied, larges de six pouces, & profondes de huit, taillées perpendiculairement. J'expliquerai dans la suite à quel usage elles étoient destinées. Ces banquettes & ces trous, qui accompagnent le canal marqué P, sont désignés dans la figure par la lettre Q.

Les côtés de la galerie s'élevent au dessus des banquettes à la hauteur de vingt-cinq pieds. D'abord jusqu'à la hauteur de douze pieds le mur est parfaitement égal; il est ensuite retréci par une pierre qui avance de trois doigts; à trois pieds au dessus de celle-là une autre pierre avance d'autant, & est suivie à la même distance d'une troisième qui avance de même; enfin trois pieds plus haut une quatrième en fait encore autant. Il ne reste plus au de-là que quatre pieds du mur jusqu'au sommet, qui est plat, & à-peu-près de la largeur du canal qui régne au fond de la galerie; c'est-à-dire d'environ trois pieds trois pouces. Toute cette élevation étoit nécessaire à l'Architecte, pour placer les pierres destinées à la fermeture des canaux. Ce que je viens de dire du rétrecissement de la galerie à mesure qu'elle s'éleve, peut se remarquer dans la figure marquée aux deux extrémités par la lettre S.

En sortant du canal désigné par la lettre H, & d'abord en entrant dans la galerie, on trouve à main droite une ouverture pratiquée dans le mur. Elle occupe une partie de la banquette. Ce trou est presque rond, taillé en forme d'une petite porte de la hauteur d'environ trois pieds sur deux & demi de large. De cette ouverture on descend dans un puits, dont je parlerai dans la suite, & de l'usage auquel il étoit destiné. On peut remarquer ce trou à la lettre I.

Lorsqu'une fois on fut arrivé dans la galerie, il ne fut pas difficile de casser les pierres qui

rempliſſoient le canal marqué P, tant parce qu'elles étoient ſupérieures d'un pied aux banquettes, que parce que la plus grande largeur de la galerie laiſſoit la liberté aux ouvriers d'y employer la maſſe, & de frapper à leur aiſe ſur les coins de fer dont ils ſe ſervoient pour arracher ces pierres & les éclater. Enfin on pouvoit commencer par la derniere, qui étoit encore plus facile à briſer que toutes les autres, parce qu'on pouvoit s'élever ſur ſa hauteur dans le canal, afin d'en venir plus aiſément à bout. Après qu'on eût fini cet ouvrage, & qu'on eût vuidé cet eſpace de tous les débris de ces pierres miſes en piéces, on examina le fond de la couliſſe, & on remarqua que les premières pierres, dont ce fond étoit couvert à la diſtance de quatorze à quinze pieds, marquée par la lettre L, ne traverſoient point ſous les banquettes. Sur cette découverte il fut aiſé d'enlever ces pierres les unes après les autres. Cet endroit ne fut pas plûtôt nettoyé, qu'il laiſſa voir une plateforme de dix pieds de longueur ſur une hauteur égale, au bout de laquelle on trouvoit une continuation du canal, & qui formoit à l'entrée de la galerie un triangle de quatorze à quinze pieds d'étendue. En même tems, au niveau de la plate-forme, & ſur la gauche de ce canal qui conduiſoit dans la galerie, on découvrit une ſuite de canal de trois pieds trois pouces en quarré. Ce nouveau canal étoit couvert auparavant par les pierres qu'on venoit d'ôter. On devina aiſément que cette route devoit conduire néceſſairement dans quelque endroit ſecret de la Pyramide, & on réſolut de s'en éclaircir. Il fut facile de tirer de ce canal, marqué dans la figure par la lettre N, les pierres qui ſervoient à le boucher, puiſqu'on avoit de l'eſpace pour travailler commodement, & qu'on les faiſoit ſortir du canal en droite ligne. On les briſa dans ce vuide qui étoit à ſon entrée. On trouva que

ce canal avoit cent-dix-huit pieds de longueur; & de-là on arriva à une chambre voutée.

Cette Salle qu'on trouve marquée dans la figure par la lettre O, a dix-sept pieds & demi de longueur, & de largeur quinze pieds dix pouces. Sa voute est faite en dos-d'âne. On remarque dans cette salle, du côté de l'Orient, une niche enfoncée de trois pieds dans le mur, & de la hauteur de huit sur trois de largeur. Il y avoit sans doute dans cette niche une Momie, placée les pieds en bas, & la tête en haut, suivant l'usage des Egyptiens. Il est probable que c'étoit le corps de la Reine dont le mari avoit fait bâtir la Pyramide. Je ne doute pas non plus que ce Prince ne fût inhumé dans la salle supérieure à celle-ci, à laquelle elle étoit perpendiculaire, environ à cent pieds d'élevation plus haut, comme on peut le remarquer dans la figure lettres O: & DD. En entrant dans cette salle, la derniere pierre qu'on trouvoit à main droite, avoit à son extrêmité un avancement de trois doigts en talus; ce qui avoit été pratiqué à dessein, pour empêcher que celle qui devoit servir à la fermeture du canal marqué par la lettre N, ne pût entrer dans la salle. On doit croire que cette derniere pierre avoit du même côté un entaillement égal, afin qu'elle pût arriver juste, & joindre le mur de la salle qui correspondoit à cette entrée. Je ne crois pas au reste devoir m'éloigner de ce lieu, sans avertir d'une découverte que j'ai faite dans la partie supérieure du canal de cent-dix-huit pieds, qui y conduit. C'est que les pierres qui la composent sont fendues de travers dans toute la longueur du canal. Je laisse à de plus habiles que moi à décider quelle a été la cause de cet accident. Pour moi, il me semble que ce ne peut être que l'effet de quelque tremblement de terre; peut-être aussi d'un refoulement de cette masse énorme, plus pésante d'un côté que de l'autre, ou même

De la premiere Salle de la Pyramide.

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

moins ſolidement fondée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'ai remarqué un pareil défaut dans aucune autre partie de l'intérieur de la Pyramide, quoique je l'aye viſitée avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Il n'y a ſur-tout aucun endroit de la galerie que je n'aye examiné avec le ſoin le plus curieux. Pour ſuppléer au défaut d'une perche, qu'il n'étoit pas poſſible d'y introduire à travers la route tortueuſe qu'on étoit obligé de tenir pour regagner le canal direct, je faiſois lier enſemble pluſieurs bâtons, au bout deſquels on attachoit des bougies allumées. Je les faiſois élever enſuite le plus proche qu'il étoit poſſible de la voute & du mur, ſans que jamais j'y aye découvert aucun défaut. J'ai remarqué ſeulement que les côtés étoient défigurés en quelques endroits, & que ſur la droite un morceau du mur avoit été emporté, au deſſus du retréciſſement de la galerie. Cet accident étoit arrivé ſans doute par la chute de quelque pierre, qui dans la fermeture de la Pyramide, dont dans la ſuite je décrirai la manière, ayant échapé des mains de l'ouvrier, tomba du haut de l'échafaudage, & briſa cet endroit contre lequel elle alla donner.

Je dois encore avertir au ſujet de cette première ſalle dont je viens de parler, qu'on s'eſt perſuadé ſans doute qu'il y avoit au deſſous quelque tréſor caché. C'eſt ce qui ſe reconnoît par une entrée violente qu'on y a pratiquée, à la faveur de laquelle on peut, au travers de pluſieurs pierres inégales, penétrer dans le corps de la Pyramide de la profondeur de vingt ou vingt-cinq pas. Les pierres qu'on a briſées & tirées de cet endroit, rempliſſent aujourd'hui preſque toute la capacité de la ſalle. On a fait la même tentative dans la ſalle ſupérieure; mais il eſt probable que dans l'un & l'autre endroit on n'a eu pour recompenſe des peines infinies que l'on s'eſt donné à gâter de ſi beaux ouvrages, que

le

le déplaisir d'y avoir employé inutilement beaucoup de travail & de tems.

Après avoir découvert le secret de cette première salle, il ne restoit plus que de pénétrer jusqu'à celle où le corps du Roi étoit renfermé. On ne doutoit point qu'elle ne se rencontrât à la hauteur de cette esplanade, qui se trouvoit, comme je l'ai dit, à l'extrêmité supérieure de la galerie; & on jugeoit avec raison qu'elle devoit être située au dessus, & précisément au niveau de la première. En effet, au bout de cette esplanade, qui dans la figure ajoutée à celle de la Pyramide se trouve désignée par la lettre R, on remarquoit une suite du canal de trois pieds trois pouces parfaitement bouchée. On travailla donc d'abord à la vuider. Cette suite de canal est marquée dans la même figure par la lettre T. Il est probable que la première pierre qui le fermoit, y étoit si fortement attachée, qu'on eut toutes les peines du monde à venir à bout de l'arracher. C'est ce qui se reconnoît par un morceau de la pierre supérieure, qui a été cassée, pour se faire sans doute une prise sur l'inférieure qui bouchoit le canal. On l'ôta enfin après bien des efforts, & on vint à bout d'en arracher une seconde, qui avec la première ouvroit un espace de sept pieds & demi de longueur. On voulut continuer à percer cette extrêmité du canal; mais après ces deux pierres on en rencontra une troisième, qui ne pouvoit sortir, parce qu'elle étoit & plus haute, & plus large que l'ouverture. C'étoit le dernier refuge de l'Architecte, pour donner le change à quiconque pourroit parvenir jusques-là, & pour empêcher qu'on ne cherchât plus loin cette salle mystérieuse, qui n'étoit qu'à douze pas de-là, où reposoit le corps du Roi, & où devoient être ses trésors, au cas qu'on les eût enfermés avec lui. Cependant, malgré cette difficulté, cette pierre ne fit point prendre le change aux ouvriers, & ne rebuta

mémaires pour l'entreprendre. Que ſi après que la pierre d'un pied & demi de largeur & de trois pieds & demi de longueur, ce qui faiſoit la meſure de l'ouverture marquée V. & pratiquée dans le canal, eût été miſe en place, il reſta encore le moindre jour, il fut rempli avec du ciment. On peut croire auſſi que cette pierre même en fut enduite, avant que de l'introduire du bas en haut dans ce vuide qu'elle devoit fermer; ce qui rendit ſa poſition plus lente, en la retenant contre la force du contre-poids. Quelques coups du manche du marteau ſuffirent pour la nettoyer du ciment qu'elle avoit de trop, & pour la faire arriver à ſa place. Cette pierre ne ſubſiſte plus, ni la grande même qu'on fut obligé de mettre en piéces pour l'arracher de la place qu'elle occupoit. Cependant il n'y a perſonne, pour peu qu'on examine avec attention la diſpoſition des vuides qu'on vient de décrire, & qui précedent de ſix pieds ſeulement l'entrée de la ſalle où le corps du Roi fut dépoſé, qui ne reſte perſuadé que les choſes ſe ſont exécutées de la ſorte, & qui dans ce petit eſpace de neuf pieds n'admire l'art & l'habileté de l'Architecte. C'eſt pour en faciliter la connoiſſance, qu'on a fait repréſenter en grand, & ſeparement, ces différens morceaux à côté de la figure qu'on donne de la Pyramide. Les yeux ſerviront encore mieux que le récit, à faire comprendre le ſecret.

De la Chambre Royale.

Après avoir tiré à la pointe du marteau, & par morceaux, la grande pierre de l'eſpace cannelé où elle avoit été deſcendue, on parvint à la derniere, qui aboutiſſoit à la ſalle, & rempliſſoit l'eſpace marqué B B. Celle-ci ne fut pas difficile à tirer. On l'enleva preſque ſans réſiſtance; après quoi on entra librement dans cette ſalle myſtérieuſe & ſi bien défendue. Ce lieu marqué DD dans la figure, eſt à voute plate, compoſée de neuf pierres. Les ſept du milieu ont quatre pieds de large ſur plus de ſeize de lon-

longueur, puiſqu'elles poſent de part & d'autre ſur les deux murs, qui vont du Levant au Couchant, & qui ſont à ſeize pieds de diſtance l'un de l'autre. Il ne paroît que deux pieds de largeur de chacune des deux autres pierres qui ſont à côté de celles-ci; le reſte eſt caché par les murs ſur leſquels elles repoſent à leur extrêmité. Je laiſſe à deviner ce qu'on trouva dans cette ſalle. L'Hiſtoire, qui ne ſe charge de tranſmettre à la poſterité que la mémoire des actions louables, ou de celles qu'on doit éviter, ne ſe charge point de perpetuer le ſouvenir des outrages qui attaquent la nature, parce que par eux-mêmes ils ſçavent aſſez ſe faire déteſter. Ainſi en enſeveliſſant dans l'oubli le nom de l'impie qui porta ſes mains ſacrileges ſur ce tombeau, elle a voulu de même nous laiſſer ignorer le ſecret de ce qui y étoit contenu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de tout ce qui pouvoit être renfermé dans cette ſalle, on ne trouve aujourd'hui qu'une caiſſe de marbre Granite, de ſept à huit pieds de longueur ſur quatre de large, & autant de hauteur. Elle a été placée dans ce lieu lorſqu'on le ferma par en-haut; & ſi elle ſubſiſte encore de nos jours en ſon entier, c'eſt qu'on n'auroit pû la tirer de l'endroit qu'elle occupe ſans la briſer, & que ſes débris ne pouvoient être d'aucun uſage. Cette caiſſe avoit ſa couverture, comme on le remarque par la façon de ſes bords; mais elle a été briſée en la remuant, & il n'en reſte plus de veſtiges. C'étoit ſans doute cette caiſſe qui contenoit le corps du Roi, renfermé dans deux ou trois caiſſes de bois précieux, ſuivant la coûtume qui ſe pratiquoit à l'égard des Grands. Il eſt auſſi très-vraiſemblable que cette ſalle contenoit beaucoup d'autres caiſſes que celle du Prince, ſur-tout celles des perſonnes qui furent enfermées avec lui dans ce tombeau, pour lui tenir en quelque ſorte compagnie.

En effet que, lorſque le corps du Roi par qui cette Pyramide a été conſtruite, fut dépoſé dans

ce superbe mausolée, on y ait introduit en même tems des personnes vivantes, destinées à ne jamais en sortir, & à s'enterrer toutes vives avec ce Prince, c'est un fait que je ne puis revoquer en doute, après la preuve convaincante que j'en ai. Voici sur quel fondement cette opinion est appuyée. Précisément au milieu de cette salle, qui a trente-deux pieds de longueur sur dix-neuf de hauteur, & seize de large, on remarque deux trous, placés vis-à-vis l'un de l'autre, à trois pieds & demi d'élevation au dessus du pavé. L'un tourné du côté du Nord, a un pied de longueur sur huit pouces de hauteur, & traverse par une ligne droite jusqu'à l'extérieur de la Pyramide. Ce trou est aujourd'hui bouché par des pierres, à cinq ou six pieds de son ouverture. L'autre qu'on a percé du côté du Levant à la même distance du plancher, est parfaitement rond, & a assez d'étendue pour qu'on puisse y mettre les deux poings. Il s'élargit d'abord jusqu'à un pied de diamètre, & va en descendant se perdre vers le bas de la Pyramide. Ces deux trous sont marqués par la lettre C. Je pense, & j'espère que toute personne sensée le jugera comme moi, que l'un & l'autre de ces trous n'ont point eu d'autre usage, que de servir aux personnes qui avec le corps du Prince furent enfermées dans ce tombeau. Le premier étoit destiné à leur donner de l'air. C'étoit aussi par-là qu'elles recevoient de la nourriture, & tout ce dont elles pouvoient avoir besoin. Elles avoient sans doute fait provision pour cet usage d'une longue cassette, proportionnée à la grandeur de ce canal. A cette cassette étoit attachée pour les personnes renfermées dans la Pyramide une longue corde, par le moyen de laquelle elles pouvoient tirer la cassette à elles; & une autre, qui y tenoit de même, pendoit à l'extérieur, afin que réciproquement on pût retirer la cassette au dehors. Ce fut vraisemblablement par ce moyen

qu'on

qu'on fournit le nécessaire à ceux qui se trouvoient renfermés dans cet édifice, tant qu'il resta entr'eux une personne vivante. En y entrant, je suppose que chacune de ces personnes s'étoit munie d'une caisse, pour y être ensevelie. Elles se rendirent toutes successivement les unes aux autres ce pieux & dernier devoir jusqu'à la dernière, qui manqua pour cela d'un secours que le reste de sa compagnie avoit trouvé dans elle & dans les autres. Le second trou servoit à vuider les immondices, qui tomboient dans un réduit profond, pratiqué pour cet usage. J'avois dessein de faire chercher dans l'extérieur de la Pyramide, à l'endroit auquel le trou quarré long correspondoit, & vers lequel on a tiré deux lignes ponctuées dans la figure qui représente l'intérieur de cet édifice. Peut-être y auroit-on trouvé des preuves nouvelles de ce que j'ai avancé. Mais, outre que cette recherche auroit pû donner de l'ombrage aux Puissances du païs, qui n'auroient pas manqué de se figurer, qu'on auroit travaillé à découvrir quelque trésor, je jugeai que ce trou pourroit se terminer dans quelque enfoncement de cet extérieur, & j'appréhendai de trouver son extrémité totalement bouchée, ou par le corps de la Pyramide, ou du moins par la pierre de revêtissement. Cependant, sur ce que je rapporte, d'autres pourront dans la suite faire chercher à l'endroit où cette ouverture correspondoit. Par-là on aura une preuve entiere de l'usage auquel ce trou étoit destiné, quoiqu'il ne me paroisse point douteux, & qu'il me semble impossible d'en imaginer d'autre.

Après avoir expliqué le plus nettement que la matière a pû me le permettre, de quelle manière & par quels efforts la Pyramide fut forcée & ouverte, il me reste encore à éclaircir un doute qu'aura fait naître sans doute la lecture de cette première partie. Il s'agit de sçavoir où étoit placé le magazin de tant de pierres qu'il fal-

lut

lut employer néceſſairement pour fermer tous les canaux dont je viens de parler, & de quelle manière ils furent bouchés par des ouvriers qui ſortirent enſuite de cet intérieur. Ce morceau n'eſt pas ſans doute moins curieux que le reſte, & mérite pour le moins autant d'attention.

Du Secret de la Galerie.

J'ai déja obſervé, que dans les banquettes dont les deux côtés du canal de cent-vingt-quatre pieds, qui régnoit au fond de la galerie, étoient accompagnés, on avoit pratiqué des mortoiſes taillées perpendiculairement, de la longueur d'un pied, larges de ſix pouces, & profondes de huit. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans la figure à la lettre Q. Ces mortoiſes correſpondoient parfaitement les unes aux autres, & régnoient dans toute la longueur des banquettes, à la diſtance de deux pieds & demi. On avoit ménagé ces ouvertures en bâtiſſant la galerie, afin de pouvoir placer dans chacune une piéce de bois d'un pied en quarré, & de trois ou quatre pieds de longueur, dont on avoit coupé ſix pouces par le bas à la hauteur de huit doigts, ſelon le ſens & la capacité des mortoiſes dans leſquelles ces ſolives devoient entrer. Ces piéces de bois devoient ſervir à former au deſſus un échaffaut, deſtiné à ſoutenir les pierres néceſſaires pour remplir tous les canaux qui reſtoient à boucher dans l'intérieur de la Pyramide, & même ce canal de cent-vingt-quatre pieds, marqué P, qui étoit au fond de la galerie. Ces ſolives avoient un autre entaillement à leur extrêmité ſupérieure; & de longues piéces de bois, dans leſquelles on avoit taillé des mortoiſes pareilles à celles des banquettes, s'appliquant ſur ces pieux, formoient de part & d'autre de la galerie un repos aſſuré de bas en haut, pour placer des planches de ſix pieds & demi de longueur, épaiſſes d'un demi pied, & fort unies, ſur leſquelles on poſa un premier rang de pierres. Les banquettes s'élevoient de deux pieds & demi, comme je l'ai dit, au deſſus du fond

fond de la galerie. Je suppose que l'échaffaut fut placé à trois pieds de hauteur des banquettes. Ainsi du fond de la galerie à cet échaffaut il y avoit une élevation de cinq pieds & demi, qui étoit suffisante pour que les ouvriers pûssent y passer debout.

J'ai encore remarqué ailleurs, que du fond du canal à la voute de la galerie il y avoit vingt-sept pieds & demi d'élevation. Du fond du canal jusqu'à l'échaffaut on en comptoit six; de l'échaffaut en-haut il en restoit donc vingt-un & demi: ainsi en mettant dans cette capacité quatre rangs de pierres de trois pieds & demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour remplir les canaux, on avoit encore au dessus un vuide de sept pieds & demi d'élevation. Mais je veux supposer, que du premier rang au second on mit entre les pierres une planche d'environ trois pouces d'épaisseur, & une pareille du second au troisième, afin qu'il fût plus facile de retirer les pierres, en les faisant glisser sur ces planches, trois rangs de ces pierres suffisoient pour remplir tous les vuides qu'on avoit à boucher, & qui sont aujourd'hui ouverts. Il pourroit même se faire, que dans le le corps de la Pyramide il y eût encore d'autres canaux bouchés qui n'ont point été ouverts, puisque dans la galerie on pouvoit aisément placer quatre rangs de ces pierres, & même cinq dans un besoin. On peut s'en convaincre par le calcul que je viens de faire; & il n'est pas vraisemblable qu'on eût exhaussé la galerie au-delà du nécessaire; ce qui auroit affoibli d'autant tout le corps de l'édifice.

Arrêtons-nous cependant aux canaux connus qui ont été forcés & ouverts; tenons-nous en à la quantité de pierres qui les rempliſſoient certainement, & qui ont été brisées, à la réserve de trois pieds & demi, ou de quatre pieds de ces mêmes pierres, qui restent à l'endroit marqué F dans la figure, & qui bouchant aujourd'hui l'entrée

trée du canal supérieur, correspondant au premier. Ce premier canal, marqué par la lettre B, je l'appelle le canal extérieur, parce qu'il a été fermé du dehors en dedans, au lieu que les autres ont été remplis de l'intérieur même de la Pyramide, & de ce magazin placé dans la galerie. Or je mets en fait que trois rangs de pierres suffisoient pour remplir tous les canaux. C'est ce dont il est aisé de se convaincre par le détail.

Il falloit d'abord treize pieds & demi de pierre pour remplir le canal qui conduisoit à la salle Royale, & qui étoit au niveau de cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extrémité supérieure de la galerie. On descendit donc d'abord de l'échaffaut, sur l'esplanade marquée R, une pierre de six pieds, & on la poussa dans ce canal jusqu'à l'entrée de la salle, dans l'endroit marqué BB, où elle fut arrêtée par le pavé de la salle, supérieur de deux doigts au fond du canal. On fit ensuite tomber sur ce canal cette pierre de six pieds, dont j'ai parlé, suspendue dans le vuide marqué Z. Enfin, aussi-tôt que les ouvriers se furent retirés de la capacité qu'elle occupoit par l'ouverture marquée V, & que cette ouverture eût été fermée, on fit descendre de l'échaffaut deux autres pierres de sept pieds & demi, par le moyen desquelles ce canal, qui n'a que dix-neuf pieds & demi de longueur, se trouva parfaitement rempli.

On doit supposer, que pour faciliter l'exécution de ces ouvrages, on avoit attaché au mur du fond de la galerie qui termine l'esplanade, & vis-à-vis des pierres rangées sur l'echaffaut, une forte potence de fer, qui portoit une poulie solide, à la faveur de laquelle les ouvriers, placés sur la plate-forme, pouvoient, au moyen d'une bonne corde, tirer dessus l'échaffaut les pierres l'une après l'autre, & les descendre sur la plate-forme même. Qu'ensuite, au côté que ces pierres présentoient aux ouvriers, on avoit pratiqué

qué un trou quarré, profond de trois à quatre doigts, & plus large par bas que par haut, & que dans cette ouverture quarrée on avoit enfoncé deux piéces de fer, plus épaisses par bas que par haut, garnies à leur extrêmité de deux bons anneaux, & separées l'une de l'autre par un coin de fer. A la faveur de ces précautions, on avoit une prise assurée pour tirer ces pierres de dessus l'échaffaut, avec la corde qui passoit dans les deux anneaux, pour les suspendre au moyen de la poulie, & les poser ensuite doucement sur l'esplanade, ou plate-forme, d'où elles étoient conduites sans beaucoup de peine à l'endroit de leur destination.

Après avoir ainsi rempli le premier canal, on travailla à fermer celui de cent-dix-huit pieds, marqué dans la figure par la lettre N. Ce canal conduisoit, comme je l'ai dit, à la premiére salle, où le corps de la Reine avoit probablement été déposé. On la trouvera à la lettre O. Il ne fut pas difficile de venir à bout de cet ouvrage; après quoi on tira autant de pierres qu'il étoit nécessaire, tant pour couvrir l'entrée de ce canal, & égaliser la coulisse marquée L, que pour remplir la plate-forme de dix pieds, qui formoit ce triangle dont j'ai parlé, marqué L M, à l'entrée de la galerie. On tira encore cent pieds de ces mêmes pierres, pour fermer la capacité du canal marqué H, par où la Pyramide a été forcée, & qui se trouve totalement defiguré par un espace de quatre-vingt pieds de longueur. Enfin on acheva d'en descendre cent-vingt-quatre pieds, au moyen de quoi le canal marqué P, qui régne au fond de la galerie entre les banquettes, & au dessus duquel l'échaffaut étoit élevé, se trouva parfaitement fermé. Cependant il faut observer, que la derniere pierre dont ce canal étoit bouché, resta arrêtée par derriere, au moyen d'une élevation de quatre à cinq doigts, qui se rencontre à l'extrêmité de ce

ca-

canal, comme je l'ai déja remarqué. On ne l'a point oubliée dans la figure.

Ce que je viens de dire de la fermeture de tous les canaux menagés dans la Pyramide, & de la deſtination de ſa galerie, paroîtra peut-être aſſez nouveau & aſſez hardi, pour que quelque Critique oſe le traiter de chimère, ou du moins de conjectures. Auſſi n'ai-je garde de prétendre exiger qu'on m'en croye abſolument ſur cet article. Du moins ne pourra-t-on me refuſer l'honneur d'avoir le premier imaginé un ſiſtême très-vraiſemblable, capable de faire appercevoir du premier coup d'œil des merveilles qui juſqu'à ce jour étoient reſtées inconnues. Mais je vais plus loin; & j'oſe avancer qu'à quiconque voudra faire attention à la ſuite & à la liaiſon néceſſaire de mes obſervations ſur cette matière, il ſera impoſſible de ne pas convenir que mes conjectures, s'il plaît aux Critiques de les appeller de ce nom, ſont tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme des vérités réelles. Pour moi, après tant de recherches, après toutes les reflexions que j'ai faites ſur la diſpoſition de l'intérieur de la Pyramide, je declare hardiment, qu'il n'eſt pas poſſible que les choſes ſoient autrement que je l'ai écrit. Je reconnois d'abord qu'il n'a jamais été poſſible, après la Pyramide achevée, c'eſt-à-dire après les couliſſes faites, & la galerie fermée par la voute, de faire entrer aucune pierre dans cette galerie d'une groſſeur néceſſaire pour boucher les canaux du dedans en dehors. Je vois au contraire, que l'Architecte n'a jamais été occupé que du ſoin qu'on ne pût jamais en tirer celles qu'il y avoit enfermées pour la clore un jour, d'une manière, à ce qu'il croyoit, invincible. J'apperçois le deſſein de ce même Architecte dans cette longue couliſſe qui régne au fond de la galerie. Je comprens qu'elle n'avoit été menagée que pour la conduite des pierres qui devoient

roient fermer un jour le canal intérieur; & je uge par l'arrêtement que je trouve à l'extrémité ſupérieure de cette couliſſe, qu'elle devoit elle-même être auſſi remplie de pierres, après que e canal auroit été abſolument bouché. La poliſſure extrême de cette couliſſe me confirme dans l'opinion de ce double uſage. Je remarque que ſa longueur eſt proportionnée à celle du canal intérieur. Je vois que ce canal eſt encore fermé en partie, c'eſt-à-dire par l'endroit qui fait angle avec le canal extérieur. Je m'apperçois même qu'on n'a point penétré dans la Pyramide par ce véritable paſſage; qu'au contraire on a été obligé de ſe frayer une fauſſe route, par laquelle rejoignant un des côtés du canal, on a attaqué plus facilement les pierres dont il étoit rempli. Je le trouve, depuis cette ouverture forcée, défiguré dans toute ſa longueur; ce qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir recours à la violence pour le déboucher. Je conclus donc de ce qu'il ſe trouve ainſi défiguré juſqu'à l'entrée de la galerie, que les pierres dont il étoit fermé ont été briſées dans le canal même, & que par un eſpace de cent-vingt-quatre pieds il régnoit dans la couliſſe, & derriere ces mêmes pierres, cent-vingt-quatre pieds d'autres pierres, prêtes à ſuccceder continuellement à celles qui ſeroient uſées dans le canal, & à remplir le vuide qu'elles auroient laiſſé. Je ſoupçonne même, que ceux qui forcerent la Pyramide avoient connoiſſance de cette ſuite de pierres renfermées dans la couliſſe. En effet, s'ils l'avoient abſolument ignorée, ils ſe ſeroient contentés ſans doute de briſer les pierres dont le canal étoit rempli, à l'ouverture forcée qu'ils y avoient faite. Cette opération leur auroit été plus facile; & s'ils prirent un autre parti, ce ne fut que ſur la connoiſſance qu'ils avoient des pierres, qui de la couliſſe étoient prêtes à gliſſer dans le canal, à meſure qu'il ſeroit vuidé.

J'ai déja inſinué, que dans le corps de la

Pyramide il peut y avoir d'autres ouvertures fermées qui n'ont point encore été découvertes ; & ce n'eſt peut-être pas ſans fondement qu'on en a fait des recherches. Par malheur on s'eſt mal addreſſé pour les découvrir en fouillant dans le fond des deux ſalles. Si outre les canaux déja connus il y en a encore quelque autre dans l'intérieur de la Pyramide, c'eſt ſans contredit entre ces deux ſalles qu'on doit le chercher, & ſon entrée ne peut être placée que vers le milieu de la couliſſe.

Je dois avertir auſſi que ces points qu'on voit dans la figure à côté de la lettre M, marquent certains enfoncemens pratiqués à deſſein dès le tems de la conſtruction de la Pyramide. Ces enfoncemens étoient deſtinés à ſervir d'échelle à ceux, qui du canal de cent-dix-huit pieds conduiſant à la première ſalle, voudroient monter vers le haut de la couliſſe, qui, comme je l'ai dit, ſe trouve interrompue dans cet endroit, ou qui de-là voudroient deſcendre dans ce même canal. J'ai déja obſervé, que du fond de la couliſſe un homme pouvoit paſſer debout ſous l'échafaut. Il y avoit ſans doute des deux côtés de la galerie, & de haut en bas ſous l'échafaut, des cordes attachées d'eſpace en eſpace aux poutres qui le ſoutenoient, afin de donner à ceux qui voudroient deſcendre ou monter dans la couliſſe, la facilité de le faire ſans gliſſer. Elles ſervirent d'abord aux ouvriers dans la conſtruction de la galerie & la fermeture des canaux. Ceux qui depuis viſiterent les ſalles, ceux qui y tranſporterent le corps du Roi & celui de la Reine, les perſonnes enfin qui monterent dans la chambre Royale avec le cercueil du Prince pour mourir auprès de lui, profiterent du même ſecours.

Il n'y a donc aucun doute, qu'à la faveur des pierres placées ſur l'échafaut on n'ait fermé & rempli tous les canaux pratiqués dans l'intérieur de la Pyramide.

Après

Après avoir mis la derniere main à tous ces ouvrages, il ne reſta plus aux ouvriers qu'à ſortir de cet intérieur; à moins qu'on ne ſuppoſe, qu'ils commencerent par briſer l'échafaut & les piéces de bois dont il étoit compoſé, & qu'ils le mirent dehors par morceaux par le même conduit qui avoit été pratiqué pour leur ſervir de retraite. Cette ouverture n'étoit autre choſe que ce Puits, dont j'ai parlé, qu'on trouve à main droite en entrant dans la galerie. Ce Puits occupe par le bas de ſon entrée une partie de la banquette, & s'éleve à la hauteur de deux pieds dans le mur. Il eſt, comme je l'ai dit, preſque rond, ou ovale. On le trouve marqué dans la figure par la lettre I. Du Puits de la Pyramide.

Ce Puits deſcend vers le bas de la Pyramide par une ligne perpendicularie à l'horiſon, qui va cependant un peu en biaiſant, & forme la figure d'une broche, ou d'un Lamed Hébraïque. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans le plan que j'ai fait tirer de la Pyramide. Environ à ſoixante pieds de l'ouverture on rencontre dans ce canal une fenêtre quarrée, d'où l'on entre dans une petite grotte taillée dans la montagne, qui, en cet endroit n'eſt pas de pierre vive, mais d'une eſpece de gravier, dont les grains ſont fortement attachés les uns aux autres. Cette grotte s'étend d'Orient en Occident, & peut avoir quinze pieds de longueur. On trouve enſuite une autre couliſſe creuſée de même dans le roc, fort penchante, & approchant, beaucoup de la perpendiculaire. Elle a de largeur deux pieds quatre pouces ſur deux pieds & demi de hauteur. Elle deſcend en bas par un eſpace de cent-vingt-trois pieds; aprés quoi on ne rencontre plus que des ſables & des pierres, qu'on y a jettées à deſſein, ou qui y ſont tombées d'elles-mêmes. Je ſuis convaincu que ce canal n'a jamais eu d'autre deſtination, que de ſervir à la retraite des ouvriers qui travaillerent à la conſtruction de la Pyramide.

La pente de ce conduit, ſa route tortueuſe, ſa petiteſſe & ſa profondeur, en ſont des preuves certaines. Je ne doute pas même que la ſortie de ce Puits, à laquelle on ne parvenoit certainement qu'après beaucoup d'autres détours, peut-être même après avoir remonté vers ſon ouverture; je ne doute point, dis-je, que cette ſortie ne fût formée par un canal, au deſſus duquel pendoit un rang de pierres, qu'on avoit trouvé le ſecret d'arrêter, & qui tombant du haut en bas dans ce canal par le moyen de quelque reſſort que l'on fit jouer, lorſque tous les ouvriers ſe furent retirés de la Pyramide, fermerent cette entrée pour jamais. En effet nous ne voyons point qu'on ait tenté de forcer cette ouverture, ſoit qu'elle ait toûjours été ignorée, ſoit que ſa petiteſſe ne permît point d'y travailler. La Pyramide n'a été attaquée que par la route Royale, qui ſervit ſans doute à y introduire le corps du Roi & toutes les perſonnes mortes, ou vivantes, qui devoient y être enſevelies avec lui. Ce fut auſſi certainement par ce chemin que la ſuite des funérailles penétra juſqu'à l'intérieur de cet édifice, & qu'elle en reſſortit enſuite, après avoir rendu au Prince les derniers devoirs, & avoir dépoſé ſon corps dans le tombeau que lui-même s'étoit choiſi.

Il ne faut pas s'imaginer au reſte, que tous ceux qui travaillerent à la conſtruction de ce grand ouvrage, euſſent connoiſſance des ſecrets de l'intérieur, ni même qu'il ſuffît d'y entrer après que la Pyramide fût achevée, & avant qu'elle fût fermée, pour en avoir connoiſſance. Ce myſtère étoit réſervé aux ſeuls Architectes, qui avoient conduit ce ſuperbe édifice, ou du moins à un petit nombre de perſonnes choiſies pour travailler ſous leur direction à fermer tous les canaux, dont j'ai parlé dans la deſcription que je viens de donner de cette Pyramide. Il eſt même très-vraiſemblable, que les ouvriers deſtinés à cet emploi n'étoient point

des

des ames venales, capables de trahir jamais, pour quelque raiſon que ce fût, un ſecret de cette nature. C'étoient ſans doute toutes perſonnes choiſies entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien & de plus attachés au Roi dans les différens atteliers que ce Prince entretenoit à ſon ſervice, & ſur le zèle, la probité, la reconnoiſſance & la Religion deſquelles on pouvoit compter. Je croirois même volontiers, que pour s'en aſſurer davantage le Prince les auroit nommés lui-même avant ſa mort, & leur auroit fondé, pour le reſte de leurs jours une retraite commode, tranquille & honorable, dans ces temples enrichis des dons de ces Souverains, qui ne pouvoient manquer d'accompagner ces ſortes d'édifices, & qui les accompagnoient effectivement, comme je l'ai démontré d'abord.

De ſi grandes précautions, employées par ces anciens Rois pour empêcher la violation de leurs tombeaux n'avoient peut-être pas tant pour objet de les mettre à l'abri des outrages de quelques Princes avares, qui employeroient leur autorité & leur puiſſance pour en forcer l'entrée, que de les garantir des efforts d'un voleur, qui oſeroit l'entreprendre ſecretement. En effet, tant que leur Religion a ſubſiſté, & qu'ils n'en prévoyoient point ſans doute la deſtruction, qui auroit été le Prince aſſez impie, pour former la réſolution de violer le tombeau d'un grand Roi, dans la ſeule eſpérance d'en enlever quelques vaſes d'or, au autres bagatelles, qui pouvoient y avoir été renfermées avec lui? Car je ſuis perſuadé que c'étoit à ces minuties qu'aboutiſſoient ces immenſes tréſors, qu'on ſe figuroit avoir été cachés dans ces ſombres demeures. Auſſi eſt-il indubitable, que ſi cette Pyramide fut ouverte, ce ne fut, ni ſous le Gouvernement des Ptolomées, & des autres Princes d'origine Grecque, qui régnerent en Egypte depuis la conquête qu'en fit Alexandre, ni ſous celui des Romains, ou des Empereurs de Conſtantinople. Ces Princes, ſoit Payens,

ſoit Chrétiens, reſpectoient également les tombeaux, & n'avoient garde d'entreprendre de les violer, ou de le permettre. Ils avoient d'ailleurs une égale attention pour la conſervation des anciens monumens, qui faiſoient une partie de la beauté de leurs Etats; & de leur tems ç'auroit été un crime capital que de ſonger à les déshonorer. Auſſi en parlant des Pyramides, Pline ne nous a-t-il point appris que juſqu'à ſon tems il ſe ſoit paſſé rien de pareil en Egypte. Nous n'en trouvons de même nulle trace dans aucun autre Auteur Grec, ou Latin. Mais lorſque les Arabes ſe furent rendus maîtres de ce floriſſant Royaume, leur haine contre les Chrétiens, & contre les Idoles prétendues qu'ils croyoient être l'objet de leur culte, jointe à leur avarice & à leur barbarie, leur fit regarder comme autant d'œuvres méritoires les indignités qu'ils commettoient contre les monumens les plus reſpectables. Dès-lors on ne vit plus en Egypte que figures de toutes les eſpeces, briſées & miſes en piéces, que temples détruits, que tombeaux violés & ouverts, ſoit par mépris pour les corps qu'ils renfermoient, ſoit dans l'eſpérance d'y trouver quelques petites Idoles d'or ou de cuivre, qui étoient un objet pour la pauvreté extrême de ces peuples.

Ce fut donc ſans doute ſous les Princes Mahométans, & par le Calife Mahmout, qui régnoit à Bagdad, & qui mourut * l'an de l'Egyre 205. ainſi que le rapportent les Auteurs Arabes, que cette impieté fut commiſe. Ce Prince s'étant laiſſé perſuader que cette Pyramide renfermoit de grands tréſors, après des dépenſes conſiderables, continuées pendant trois ans pour la faire ouvrir, eut la douleur, au lieu de ces richeſſes immenſes qu'on lui avoit promiſes, de n'y trouver que quelques Idoles & vaſes d'or, dont le Prince qui repoſoit dans ce tombeau, ſe ſervoit ſans doute dans ſes ſacri-

* De l'Ere Chrétienne, 817.

crifices. Quelques-uns même prétendent qu'il n'y trouva rien du tout que la Momie du Roi avec quelques autres, & sur les murailles de la salle cette maxime écrite en lettres d'or. Que l'impie ne trouveroit d'autre recompense que le désespoir d'avoir commis l'impieté sans fruit. Mais ce dernier trait seul suffit pour prouver combien on doit peu ajouter foi à tout le reste de ce récit, puisque lorsque la Pyramide fut ouverte, selon ces Auteurs, on ignoroit certainement la langue des tems où elle fut bâtie; que dans ces tems reculés les Hiéroglyphes étoient la seule écriture en usage; & que ces caractères, dont les anciens Egyptiens croyoient que la connoissance dureroit autant que le monde, étant destinés à conserver le souvenir de tous les grands évenemens, on n'auroit pas manqué de s'en servir en cette occasion, plutôt que d'avoir recours à des lettres d'or, dont l'origine est de plus fraîche date. Enfin cette tradition est démentie par la Pyramide même, & par l'état où se trouve aujourd'hui la salle ou dut être déposé le corps de ce Roi, quel qu'il fût, puisqu'on n'y remarque aucune écriture.

Les mêmes Auteurs Arabes prétendent, que ce Prince n'entreprit de faire ouvrir cette Pyramide, que sur un plan exact de son intérieur. Il lui avoit été donné, disent-ils, par un des descendans de l'Architecte, qui avoit présidé à sa construction, & le Calife l'en recompensa libéralement. D'autres Auteurs de la même Nation attribuent cette entreprise à ce fameux Calife Aaron Alrechid, c'est-à-dire en Arabe, le Conducteur des vrais Croyans, que son sçavoir & l'amour des Sciences, dont il donna des preuves, en envoyant à Constantinople certain nombre de ses sujets les plus habiles, pour traduire du Grec & du Latin en Arabe les livres les plus estimés qui se trouvoient dans la Bibliothèque des Empereurs d'Orient, rendront à jamais célèbre. Quoi qu'il en soit, que la Pyramide ait été ouverte par l'un ou l'autre

de ces deux Princes, qu'ils ayent eu ou non le plan de ſon intérieur; il eſt certain qu'elle a été forcée, en partie par l'ouverture naturelle, & en partie par la démolition de ſon intérieur. N'eût-on eu aucun plan de cet intérieur, on ſçavoit d'ailleurs que toutes les ouvertures naturelles des Pyramides ſont tournées du côté du Nord. Ainſi il n'étoit pas difficile de deviner du moins l'entrée de celle-ci.

Au reſte je ne ſçais lequel a été le plus conſtant, ou du Prince qui perfectionna un ſi grand ouvrage, ou de celui qui força une entrée, qui paroiſſoit humainement invincible. L'exécution de l'un & de l'autre a certainement quelque choſe de ſingulier. Sans vouloir penétrer dans le corps de la Pyramide, ſans nous éloigner des canaux connus, il eſt certain qu'ils ſont revêtus tout autour de pierres d'un poids & d'une groſſeur énorme. Celles qui les couvrent ont dix à douze pieds de longueur; leur largeur eſt à-peu-près égale, & elles ont huit à dix pieds d'épaiſſeur. Une ſeule de ces pierres ſuffiſoit pour contenir dix couverts, & dix perſonnes qui dînoient autour avec moi. Au deſſus de ces pierres on n'apperçoit que des maſſes étonnantes, qui ſoutiennent le ſommet de la Pyramide. Toutes les autres ſont de même d'une grandeur prodigieuſe. Deux-cens-huit pierres, à l'exception de deux ou trois rangs qui manquent vers le ſommet, compoſent une hauteur de ſix-cens pieds. Leur largeur & leur profondeur ſont proportionnées. En un mot, en ſuppoſant, comme je l'ai prouvé, que cette Pyramide fut couverte de marbre, tiré des carrieres du mont Sinaï, ou de celles qu'on rencontre ſur les frontiéres de l'Egypte & de l'Ethiopie, où vingt-mille hommes au moins devoient être employés continuellement à cet ouvrage; je ſuis perſuadé qu'un Roi paiſible dans ſes Etats n'a pû exécuter ce deſſein en moins de vingt ans, avec l'aide de cent-cinquante-mille ouvriers, & qu'il lui en a coûté

té au moins deux-cens millions de dépenſe.

D'un autre côté, il n'eſt pas moins certain qu'il n'en eût gueres plus coûté au Prince qui entreprit de forcer la grande entrée, de démolir la Pyramide entiere, que de vaincre tous les obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour réuſſir dans ſon deſſein. Il eſt évident que le premier canal, que j'ai appellé le canal extérieur, étoit rempli de pierres proportionnées, & qu'on n'a pû les en tirer qu'avec de très-grandes peines. Il n'eſt pas même douteux qu'il ne fût fermé en dehors par des pierres prodigieuſes, couvertes elles-mêmes du revêtiſſement de la Pyramide. On voit encore aujourd'hui la place d'où il a fallu les arracher. Quand ce premier canal fut vuidé, le grand ouvrage reſta encore à faire. Je ſuppoſe qu'on avoit connoiſſances des ſecrets de la Pyramide. J'en juge, parce que la pierre, qui répondoit à l'angle des deux canaux, a été enlevée. Il n'en faut pas davantage pour m'apprendre qu'on avoit entrepris d'abord de forcer le canal intérieur par la droite route; qu'on reconnut enſuite qu'il faudroit bien des années pour en venir à bout, parce que les pierres, dont le canal étoit rempli, ſe ſuccedoient les unes aux autres de la hauteur de toute la couliſſe; c'eſt-à-dire par un eſpace de deux-cens-vingt-quatre pieds; qu'on abandonna donc ce deſſein, & qu'on prit le parti de ſe frayer une autre route. On peut aiſément imaginer combien il en coûta pour pénétrer dans l'épaiſſeur du mur, qui ſe rencontroit à droite & à gauche, & pour regagner le canal qu'on avoit abandonné. Combien de peine & de tems n'en coûta-t-il pas auſſi pour ſoutenir les pierres & les briſer l'une après l'autre dans l'intérieur de ce canal! On parvint de la ſorte à la galerie. L'entrée de la première ſalle, quoique précedée d'un canal très-long, ne tint pas long-tems ſans doute. Mais combien de difficultés n'eut-on pas à ſurmonter pour vaincre celle de la chambre Royale! Qu'on ait eu ou non la connoiſſance des routes de la Pyrami-

de; il eſt indubitable qu'il a coûté au Prince qui l'a fait ouvrir des ſommes immenſes, & un travail de pluſieurs années.

Le nom du Prince, qui a fait bâtir la Pyramide, eſt parfaitement inconnu, comme je l'ai dit; & ce qu'on en trouve dans les Hiſtoires eſt ſi incertain, qu'on ne peut y faire aucun fondement. Les Auteurs Arabes, que j'ai déja cités, ſont admirables dans ce qu'ils en racontent. Ils diſent que long-tems avant la naiſſance d'Adam le monde étoit habité par des Géans d'une taille & d'une force prodigieuſe. C'eſt-là, ſelon eux, comme je l'ai inſinué ailleurs, l'époque de tous ces grands monumens, qui ont rendu l'Egypte ſi fameuſe, & dont les débris attirent encore aujourd'hui notre admiration & notre eſtime. Ce fut, ajoutent ces Auteurs, dans ces tems reculés que régna en Egypte un Prince, nommé Gian, fils de Gian Empereur, qui avoit conquis tout le monde. On conçoit ſans peine quelle devoit être la puiſſance & les richeſſes immenſes d'un Prince à qui un ſi bel Etat obéiſſoit. On en rapporte un trait, qui mérite d'avoir place à la fin de cette Lettre.

Ce Prince, qui conſervoit un tendre reſpect pour la mémoire de ſes Ancêtres, voulut pour s'en rappeller plus vivement le ſouvenir, leur élever un tombeau digne d'eux, où ils fûſſent repréſentés ſi au naturel, qu'il ne pût y entrer ſans les voir tels qu'ils avoient été pendant leur vie. Dans cette vûë il fit bâtir un Palais de marbre noir très-vaſte, puiſqu'il renfermoit non ſeûlement le lieu deſtiné à ſervir de ſépulture à ces Princes, mais encore pluſieurs temples, où chaque jour s'offroient une infinité de ſacrifices à leur intention. Ce Palais contenoit encore un nombre prodigieux d'apartemens, qui ſervoient de logement aux Prêtres que ce Prince avoit commis pour deſſervir ces temples différens. Au milieu de ces nombreux édifices, tous plus ſuperbes les uns que les autres, s'élevoit un vaſte ſallon de marbre blanc, couvert d'un

d'un grand dôme ouvert, où l'or & l'azur assortis avec art représentoient tout ce que l'on peut admirer de plus beau dans la Mosaïque. Cent colomnes de jaspe & de porphyre étoient employées à soutenir ce magnifique bâtiment, & précisément sous le dôme s'élevoit un trône d'or massif, surmonté d'un pavillon de brocard d'or tour brillant de pierreries. Ce fut ce sallon que Gian destina à être la sépulture de ses Ancêtres. Quarante statues de pur or furent commandées par ce Prince, pour renfermer les corps de quarante Rois, ou Empereus de sa famille, qui l'avoient précedé, & ces quarante statues furent placées autour du trône sur lequel celle de l'Empereur Gian, pere du Roi régnant, étoit assise toute couverte de diamans. On comprendra par ce que je dirai en parlant des Momies, comment ces statues pouvoient représenter ces Princes morts, tels à-peu-près qu'ils étoient de leur vivant. Je ne m'arrêterai point non plus à décrire les magnificences de ce tombeau. J'observerai seulement qu'on voit par cette histoire, qu'avant la découverte des mines de Golconde & du Potosi l'or & les diamans n'étoient pas une chose si rare.

Ce fut, selon ces Auteurs Arabes, ce Roi Gian qui fit bâtir la fameuse Pyramide, dont je viens de donner la description. On conçoit aisément qu'un Prince Géant, servi par des sujets de même taille, vint facilement à bout de ce grand ouvrage. Ceux qu'il employoit à faire venir des environs du mont Sinaï, les marbres dont l'édifice devoit être revêtu, lui épargnerent les voitures. Il n'en coûtoit pas plus à un de ces Messieurs d'apporter de-là sous son bras une table de marbre de vingt-cinq ou trente pieds de longueur & d'une épaisseur proportionnée, qu'il en coûtoit à ses confreres de prendre sous leurs bras une colomne de cent ou six-vingt pieds de hauteur, & de s'en venir gaillardement à pied avec ce fardeau de la haute Egypte à Alexandrie. Ne conviendra-t-on

pas qu'il vaudroit beaucoup mieux avouer ſon ignorance de bonne-foi, que d'avoir recours pour la couvrir à de telles fables?

Au reſte qui que ce ſoit qui ait fait bâtir cette Pyramide, qui eſt la plus Septentrionale de toutes, il eſt vraiſemble que celui qui en força l'entrée, & la fit ouvrir, n'y trouva rien de fort conſiderable, puiſque ſon ſacrilege ſe termina à la violation de celle-ci, & qu'il n'en attaqua aucune autre. La poſterité lui a cependant cette obligation, qu'il nous a appris que l'intérieur de cette Pyramide n'étoit pas moins ſuperbe, que dut l'être ſon extérieur ſelon toutes les apparences; quoique, comme toutes les autres qui ont été dépouillées de même de leur revêtiſſement, elle ne préſente aujourd'hui aux yeux qu'une maſſe énorme de pierres, une montagne faite de main d'homme, qui qui éleve ſa tête juſqu'aux nues. La violation de cet édifice merveilleux nous fait du moins connoître par la diſpoſition de ſon intérieur, juſqu'où l'Architecte qui l'entreprit, porta l'art & l'induſtrie pour la conſervation du corps de ce Prince, à qui l'Univers eſt redevable de ce monument fameux. Du moins apprenons-nous par-là, que dans ces tems reculés cette Science étoit déja chez les Egyptiens dans la plus haute perfection.

C'eſt à donner une idée juſte & exacte de cet intérieur admirable, & de l'art avec lequel il a été bâti, que je me ſuis appliqué dans cette Lettre. Des Voyageurs paſſagers n'ont ni la commodité, ni le tems d'examiner à fond ces myſtères cachés & ſecrets. Ceux qui viennent en Egypte par curioſité ne voyent les Pyramides qu'une ſeule fois; ſouvent même ils ne ſe donnent pas la peine de viſiter l'intérieur de celle ci. S'ils y entrent, ils ſont à moitié morts lorſqu'ils parviennent à la galerie, où ils ne peuvent arriver qu'après s'être traînés le viſage ſur le ſable à l'entrée de cette route forcée, qui communique du canal extérieur à l'intérieur. Elle en eſt preſque

que abſolument bouchée; enſorte que ces paſſagers ſont alors obligés de tendre les mains à des Arabes, qui leur ſervent de guides, & qui les tirent en haut avec force; ce qui leur donne une telle peur, qu'ils s'imaginent devoir étouffer à ce paſſage. Les quarante ou cinquante pieds de ruines qu'ils ſont enſuite obligés de traverſer, ſouvent couchés ſur le ventre, achevent de les épuiſer. Enfin, lorſqu'ils ſont parvenus à la galerie, la chaleur de ce lieu & le défaut de reſpiration ſont ſeuls capables de les étouffer. On m'avouera ſans peine que ces difficultés, jointes à l'appréhenſion du retour, les laiſſent peu en état de faire alors ſur cet intérieur les recherches & les raiſonnemens néceſſaires. Auſſi, quoique la Pyramide ſoit ouverte peut-être depuis plus de mille ans, aucun, je crois, n'a parlé de l'uſage des canaux, de la galerie, des ſecrets qu'elle renferme, du véritable uſage de ſon Puits; ſouvent même ils ont penſé ſur une idée générale tout au rebours de ce qu'on doit en juger.

Pour moi, à qui ſeize années de ſéjour dans ce païs ont donné du tems & du loiſir pour m'inſtruire, à qui plus de quarante voyages que j'ai faits ſur les lieux, viſitant, l'équerre & le compas à la main, les recoins & les ſecrets les plus cachés de cet édifice, ont facilité des connoiſſances qui avoient échapé à beaucoup d'autres; j'ai cru être obligé de communiquer les lumieres que mes recherches m'avoient acquiſes. Il eſt vrai que je n'ai jamais fait le voyage de la Pyramide, ſans prendre mes précautions auparavant. Dès la veille je faiſois envoyer par un Bey de mes amis, des ordres aux Arabes des environs qu'il commandoit, afin qu'ils euſſent ſoin de vuider les conduits de la Pyramide, de tous les ſables dont ils ſont ordinairement embaraſſés. Le travail de dix ou douze Arabes, qui y mettoient la main, étoit largement payé d'un Sequin que je leur donnois, parce qu'ils n'oſoient me rançonner, comme ils auroient fait un paſ-

ſager.

ſager. Je pouvois donc paſſer commodement à genoux l'entrée difficile de cette route forcée, dont j'ai parlé. Je me précautionnois auſſi de tout ce qui pouvoit être néceſſaire, pour viſiter à l'aiſe & ſans danger, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans l'intérieur de la Pyramide. J'y entrois preſque en chemiſe & en ſimple caleçon, à cauſe de la chaleur extrême qu'on y reſſent, & lorſque j'en ſortois au bout d'une heure ou de deux, j'avois ſoin de me revêtir d'une bonne péliſſe, pour me garantir de la fraîcheur du vent du Nord. Je me ſouviens que cette péliſſe, que je quittois enſuite pour en prendre une beaucoup plus légere, me fut volée dans un de ces voyages par ces mêmes Arabes. Ils m'enleverent juſqu'à la batterie de cuiſine, & le linge que j'avois fait porter avec moi. Il eſt vrai que le tout me fut renvoyé le lendemain par le Bey; mais il ne m'en coûta pas moins un préſent de dix écus que je fis à ces Arabes, qui diſoient avoir repris ſur d'autres ce qu'ils avoient volé eux-mêmes. On peut juger par-là du peu de commodité, & même des dangers que rencontrent les Voyageurs dans la viſite des Pyramides.

C'eſt à la faveur de ces précautions & de ces ſecours, qu'il m'a été permis plus qu'à aucun autre de contenter l'ardeur que j'avois de pénétrer ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans ces monumens célèbres. Si mes ſoins & mes réflexions m'y ont fait faire quelque découverte, dont on doive m'avoir obligation, c'eſt ce dont on jugera par la lecture de ma Lettre. J'ai prouvé que cette Pyramide a eu ſon revêtiſſement, & qu'il lui a été enlevé à cauſe de la qualité du marbre rare en Egypte, dont elle étoit en quelque ſorte incruſtée. J'ai fait voir enſuite qu'elle a été fermée, & qu'elle l'eſt même encore par l'extrêmité du véritable canal de ſon entrée; que tous ſes canaux ont été remplis; que la galerie avoit ſervi de magazin aux pierres néceſſaires à la fermeture de ces canaux; que ces pierres ont été briſées dans le fond de cette galerie, lorſqu'on

qu'on y a été arrivé, & qu'on les en a tirées par morceaux, ſans quoi elle n'auroit pû être ouverte. J'ai expliqué le ſecret pratiqué à ſix pieds de la ſalle où le tombeau étoit placé. J'ai montré enfin, que le Puits n'avoit été menagé dans la conſtruction de la Pyramide, que pour faciliter la retraite des ouvriers, après qu'ils auroient diſtribué, pour la fermeture des canaux intérieurs, toutes les pierres qui étoient renfermées dans la galerie, chacune ſuivant ſa deſtination. C'eſt ainſi que la vérité ſe rétablit quelquefois avec le tems, au lieu de s'obſcurcir & de diſparoître. Ces mémoires ne fûſſent-ils pas abſolument conformes à la réalité, ſerviront du moins de guides à la poſterité pour s'éclaircir dans la ſuite de l'exacte vérité de ces merveilles. J'eſpère, Monſieur, que vous me ſçaurez quelque gré des ſoins que j'ai apportés à vous faire part de mes remarques. Si vous faites attention à la beauté de l'Architecture de l'intérieur, dont je vous envoye en même tems la deſcription & le deſſein, ſi vous voulez rendre juſtice au génie de celui qui a travaillé à cet ouvrage admirable, vous ſerez du moins forcé d'avouer qu'il n'avoit rien de barbare, & que les Pyramides, ces monumens éternels de la puiſſance des Rois qui les ont élevées, n'ont mérité rien moins que le mépris qu'un Poëte Latin en fait dans ce vers :

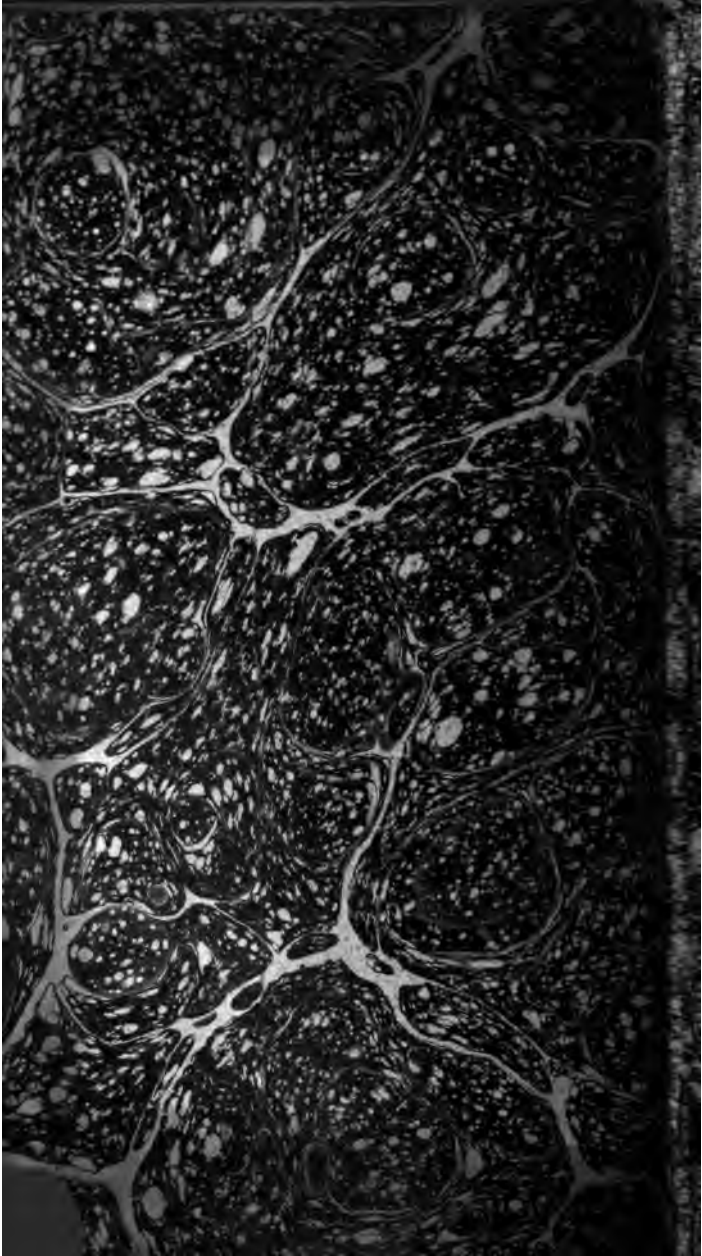
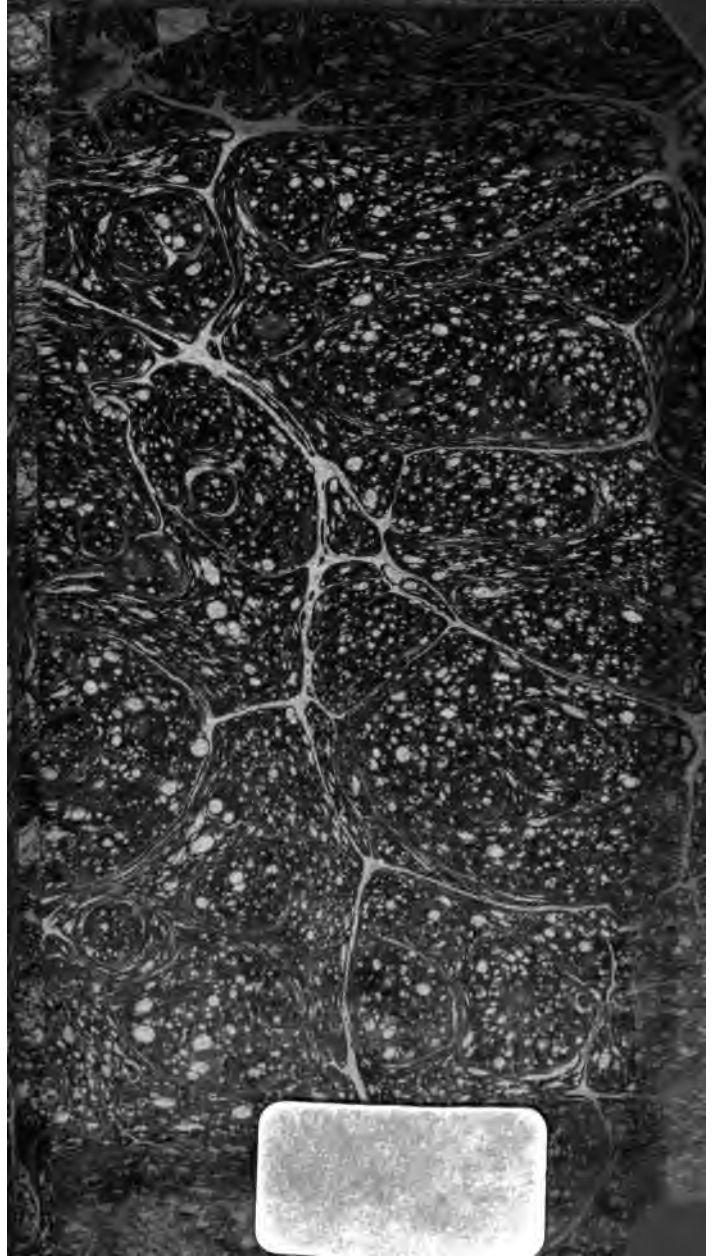
Barbara Pyramidum ſileant miracula Memphim.

Aux environs de ces Pyramides on en compte encore beaucoup d'autres, qui par leur groſſeur & leur conſtruction pourroient paſſer pour conſiderables, ſi leur beauté n'étoit éclipſée par celles-là. Les unes ont été ouvertes; d'autres ne le ſont pas encore. La derniere des trois grandes en a trois autres à ſon Midi ſur une ligne qui va de l'Eſt à l'Oueſt. Elles ſont entieres, & méritent d'être eſtimées par la grandeur des pierres qui les compoſent. Je crois qu'elles ont été revêtues de marbre Granite, ſur-tout les deux plus Occidentales. Je le juge par l'inéga-

lité

lité de leur parure, qui n'eſt pas telle dans les Pyramides parfaites. Outre ces Pyramides, mille & mille tombeaux, des ruines ſans nombre qu'on rencontre en ce lieu, témoignent qu'il a été autrefois fort peuplé de ces monumens ſuperbes. On voit en quelques endroits de très-grandes Pyramides abſolument raſées, d'autres à moitié démolies. On y trouve des tombeaux quarrés, peu élevés à la vérité, mais bâtis de pierres prodigieuſes; ce qui les a préſervés de la violation. Mille grottes taillées dans la pierre vive découvrent une infinité d'autres ſépultures. Je les ai toutes viſitées. On en rencontre beaucoup à l'Orient de la Pyramide, d'autres au Midi de cette longue chauſſée, dont j'ai parlé. Il y en a auſſi quelques-unes au Nord; & je ne doute point que du même côté les débris des Pyramides n'en couvrent beaucoup d'autres, dont pluſieurs ſans doute n'ont point encore été ouvertes. On voit encore pluſieurs autres ſépultures autour de ce foſſé taillé dans le roc, dont la ſeconde des grandes Pyramides eſt environnée au Nord & à l'Oueſt, & on trouve ſur quelques-unes des caractères hiéroglyphiques. L'oiſiveté des Arabes, leur ignorance, leur pauvreté, leur crédulité au ſujet des prétendus tréſors enſevelis ſous tous les anciens monumens, ont produit les deſtructions ſans nombre qu'on remarque dans toute l'étendue de l'Egypte. Combien de Temples, de Colomnes, d'Aiguilles, de Pyramides, combien d'autres édifices fameux, qui rendirent autrefois ce païs ſi célèbre, ont été gâtés, renverſés, anéantis par ces peuples! S'il y reſte encore des Pyramides entieres & non violées, c'eſt à leurs maſſes énormes, c'eſt à la difficulté que ces barbares, denués de toutes ſortes d'inſtrumens, & craignant la recherche des Turcs, ont trouvée à les ouvrir, que nous en ſommes redevables. Je ſuis, &c.

Au Caire, ce.....

Fin du Tome Premier.

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM